

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

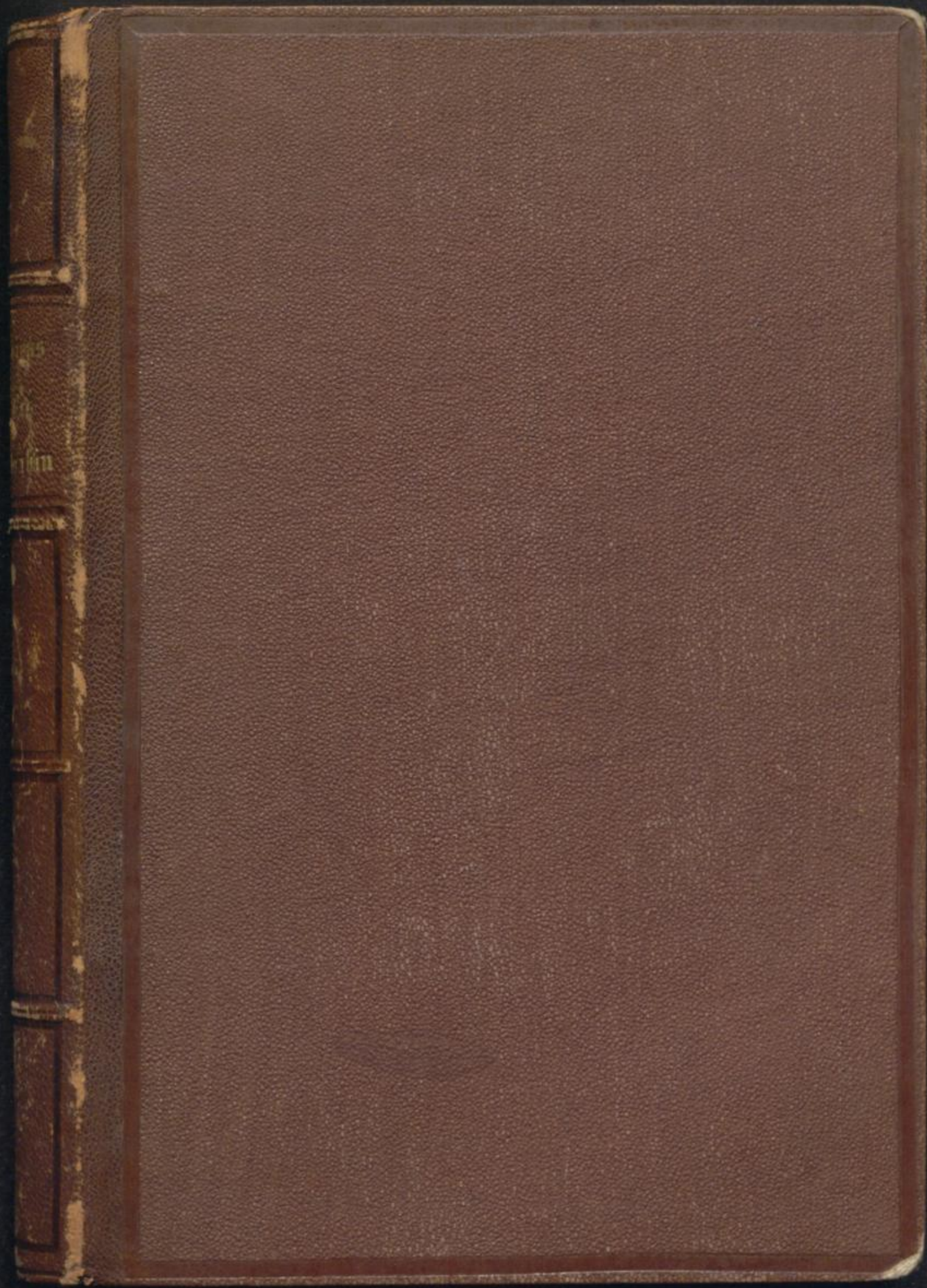
Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...

Chaumont

Limoges, [1858?]

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)



PARIS-BEAULIEU
LIBRAIRE
Rue St. Genes.
A CLERMONT-FERRAND



PARIS-BE
LIBRA
Rue S^t. G
A CLEMONT-

Prämonin Joseph

EXCURSIONS
SUR LES BORDS DU RHIN.

RÉCITS DE 1855.

PA
A C

EXCURSIONS
SUR LES BORDS DU RHIN

PAR M. DE LAUNAY



Joh. Neumann & Co. Leipzig

Une petite portion de Bacharach. Ruines de l'Église de Verner

EXCURSIONS

SUR

LES BORDS DU RHIN

EN HOLLANDE ET EN BELGIQUE

DESCRIPTIONS ET CURIOSITÉS DU PAYS-RHÉNAN, DU PALATINAT, DES DUCHÉS DE BADE, DE HESSE-DARMSTADT,
DE NASSAU, DE LA PRUSSE OCCIDENTALE ET DES PAYS-BAS;
TABLEAUX DES CASTELS ET DES RUINES, ASPECTS DES FLEUVES ET DE LA MER DU NORD,
PEINTURE DES CITÉS, DES MONUMENTS, DES MUSÉES, MÉMOIRES AUTOGRAPHES DE TOURISTES,
CORRESPONDANCES DE VOYAGEURS, ETC.

PAR M. DE CHAUMONT.



LIMOGES.

BARBOU FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

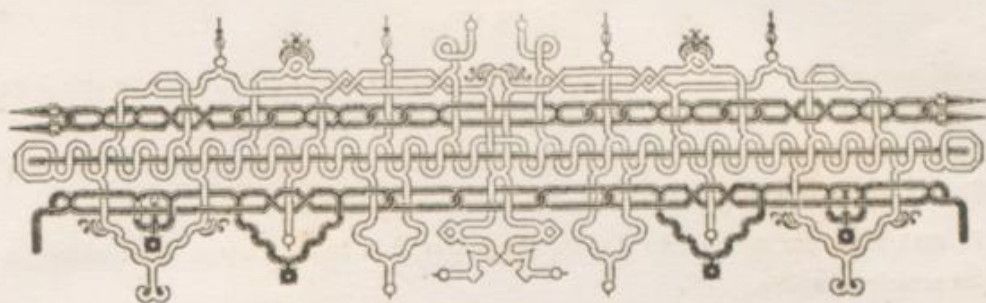


Une petite portion de Bacharach. Ruines de l'Église de Verner

aK

119 F 617





EXCURSIONS

SUR LES BORDS DU RHIN.

I.

Où l'on montre des Etudiants mi-partie philosophes, espiègles mi-partie. — Du *Rhin-Antérieur*; du *Rhin-du-Milieu*; du *Rhin-Postérieur*. — Lac de Toma. — Rheinwald. — Via Mala. — Rheinthall. — Cataractes du Rhin. — *Schaffouse*. — Affluents du fleuve. — Celtes ou Gaulois. — Colonies romaines. — Les Franks. — *Bâle*. — La Forêt-Noire. — 1793 sur le Rhin. — Thann. — *Colmar*, Freybourg. — Etteinheim. — Offembourg.

Musa, mihi causas memora...

Bon, si je commence ainsi, bien des lecteurs ne me comprendront pas, ce qui serait un malheur.

Muse, je te supplie, écoute ma prière,
Et prête-moi l'éclat de ta vive lumière!

Cela ne vaut rien non plus : c'est du vieux style. Laissons les muses à leur bric-à-brac, et faisons l'essai d'un autre genre.

A bon entendeur, salut!

Je me nomme Julien d'Harcourt. Mon père est du sud de la France; ma mère, du nord de l'Amérique; moi, je suis de Paris, et je m'en fais gloire. J'ajoute, chose mémorable! que mon éducation est faite par un illustre personnage, M. Verbedur, dont vous n'avez

pas été sans entendre parler. Je ne suis pas son élève le plus souple, mais je vais faire prochainement ma philosophie, et comme je suis le plus ardent adepte du Gymnase-Triat, qui tend à la régénération de l'homme, il y a cent à parier contre un que mon échine et mon caractère gagneront simultanément en élasticité.

Je me trouve, par un numéro d'ordre que je tiens à la main, chargé de la rédaction de ce premier chapitre.

Voici comment cela se fait : écoutez-moi, pour peu que vous teniez à le savoir.

Nous sommes un certain nombre de jeunes étudiants, très-gâtés par leurs familles, et par là même assez difficiles à morigéner, que la sollicitude de nos pères et de nos mères a portés à confier aux soins particuliers de M. Verbedur, rue des Martyrs, 50, à Paris.

Jugez de notre position, rien que par ces noms : M. Verbedur ! et rue des Martyrs ! Jamais rien ne fut mieux nommé, je l'affirme.

C'est-à-dire que les pontons d'Angleterre, Cayenne, Balaclava, Botany-Bay, sont des oasis en comparaison de cette vie de galères qu'on nous fait mener là, toujours au râtelier du travail, et fort rarement à celui d'un bon repas. Mais chaque chose a sa fin, et les vacances arrivent !

Nous les attendions avec une grande impatience, et nous en parlions plus souvent qu'à leur tour, quand, un soir, M. Verbedur vint à nous, sous les arbres de notre posada qu'embaumaient les fleurs suaves d'un acacia et les senteurs des orangers, et, déridant sa face, nous dit avec une aménité et une courtoisie que nous crûmes tout d'abord voiler un traquenard :

— Mes amis !...

Jamais M. Verbedur ne se servait de cette appellation du cœur que lorsqu'il était profondément ému, comme au jour des étrennes, par exemple, où il le prodiguait en une heure de manière à l'épargner ensuite jusqu'à la Saint-Sylvestre.

— Mes amis, je reçois de vos parents, ou plutôt de votre mère à vous, Emile Daurey, une proposition qui ne manque pas d'attraits, qui me concerne et qui vous regarde. Or, pour peu que votre père à vous, Gustave Fa-mi-do, et le vôtre, René Mangras, votre mère, Fernand Sol-mi-ré, et votre famille à vous, Julien d'Harcourt, se prêtent à la circonstance, vous pouvez envisager une certaine série de beaux jours...

— De quoi s'agit-il donc, M. Verbedur ? demanda Emile, le plus empressé de savoir quelle bonne fortune l'attendait.

— Votre excellente mère, mon cher ami, m'écrit pour me faire savoir qu'elle a le projet de vous conduire cette année visiter les bords du Rhin...

Les bords du Rhin !... Quoi ! je boirai du vin du Rhin, aux lieux mêmes où le sojeil généreux mûrit le raisin qui le donne ! s'écria notre Emile, ivre de joie. Oh ! cher maître, laissez-moi vous serrer dans mes bras.

Sans mentir, si votre *plumage*
Se rapportait à votre *ramage*,
Vous seriez le phénix des hôtes de ces bois...

dis-je sournoisement, par derrière, pendant que notre professeur donnait à son joyeux élève l'accolade demandée.

— Alors, reprit M. Verbedur, en s'essuyant un œil humide, j'ai eu la pensée que...

— Que? firent mes camarades en chœur?

— Si vos parents y consentaient, et surtout s'ils ne reculaient pas devant les sacrifices d'argent qu'exige un tel voyage, sacrifices bien rachetés par le bénéfice moral et la moisson scientifique qui en résulterait pour vous tous, mes tendres amis... — ici une larme glissa de l'œil gauche de notre tyran attendri, — je... vous amènerais avec moi, madame Daurey m'en ayant donné la licence.

— Puisque vous êtes licencié-ès-bords-du-Rhin, m'écriai-je, vive, trois fois vive M. Verbedur!

— Vive M. Verbedur! crièrent les amis, et avec eux les échos d'alentour.

Ce soir là, la rue des Martyrs devint la rue des Bienheureux, et le numéro 50 fut illuminé en verres de couleur et lanternes vénitiennes, dans le jardin, s'entend, et jusqu'au sommet des arbres. On tira tant de pétards que la police dut intervenir dans la personne d'un sergent de ville.

Bref, nous fîmes savoir la chose à nos parents, et, comme nous avons déjà l'habitude des fleurs de rhétorique et des moyens oratoires, nos lettres eurent plein succès. On nous répondit qu'étant tel notre désir de nous instruire en voyage, et telle notre soumission aux inspirations de notre précepteur, on nous laissait carte blanche, moyennant que M. Verbedur serait notre capitaine-trésorier. On ajoutait que l'on remerciait le ciel d'avoir mis au cœur d'une mère assez de tendre dévouement pour accompagner notre caravane, et nous servir, à nous, jeunes émigrants, de sœur de Charité.

C'était, en effet, le nom que nous donnions à madame Daurey dans nos lettres, dont je regrette de n'avoir pas copie à glisser dans la première édition des *Fleurs de l'Eloquence*.

Il fut décidé que nous tiendrions journal de notre voyage, que la rédaction en appartiendrait à chacun de nous, par chapitres, et que le sort désignerait les numéros.

Vous vous rappelez que j'ai eu le numéro *un*. J'entre donc en matière, attention, lecteurs! Et vous, belles lectrices, un peu d'indulgence.

Huit heures du soir sonnent à la gare lorsque nous montons en wagon.

Nous nous embarquons pour Bâle, par Strasbourg.

L'air est lourd. Il fait chaud comme dans les fours à plâtre de Montmartre. Heureuse-

ment notre cacique, M. Verbedur, a la bonne idée de nous faire entrer dans une de ces voitures garnies de filet dans leur pourtour, et dont tous les compartiments communiquent par le haut, de manière à laisser l'air circuler, et à permettre de voir et d'être vu.

Notre bande s'installe dans un de ces compartiments, et forme une société à part.

Nous sommes sept, comme vous savez. Mais comme il est fort convenable de vous présenter mes compagnons de voyage, chers lecteurs, je vais les croquer tous au daguerréotype de ma plume. Dès-lors il vous sera possible de conserver en vos cœurs nos jeunes images, bonheur que nous ambitionnons au-dessus de tout.

D'abord, dans ce coin, à droite, faisant face au rail-way, voyez-vous cette dame, aux traits fins, respirant la bonté, qui sourit à l'un de nous, son fils, tout en forçant sa capeline de voyage à captiver sa brune chevelure? C'est madame Daurey, la mère d'Emile, notre mère à tous, la sœur de Charité en question. Elle n'en a pas les vêtements, n'est-ce pas? mais elle en cache le cœur sous la moire et le velours. Ne trouvez-vous pas qu'un doux fluide, le fluide magnétique de l'amour maternel, s'échappe de son regard, chaque fois que son œil s'arrête sur son enfant? Ah! c'est qu'elle est aussi tendre mère que bonne sœur de Charité.

Et dans cet autre coin, à gauche, que dites-vous de cette physionomie de Socrate et de Dracon fondus ensemble, aux yeux vifs, au nez proéminent, au front haut, aux cheveux déjà rares, qui nous contemple et semble s'enquérir si nous allons bientôt rester calmes comme à une composition ou à une visite d'inspecteur de l'université. Les habits du digne homme sont noirs comme le fond de ses pensées. Mais, dans le noir de son âme, il y a le flambeau sacré de l'intelligence et de l'amour, car il nous aime, et nous l'aimons, quoique j'en dise! Ce vénérable personnage n'est autre que notre cher maître, M. Verbedur. Ce nom est original, hein? Je vous avoue que j'ai pris mon temps pour m'y habituer. Avec cela, en toute vérité, le brave homme a une voix de fausset des plus discordantes, et nos oreilles, sur ce, maintes fois ont souffert. Mais enfin que ne faut-il pas endurer sur terre?

Maintenant je passe à mes compagnons d'esclavage.

Avez-vous jamais vu un tourbillon en chair et en os, un tourbillon toujours en mouvement, toujours parlant, étudiant à peine, n'écoutant jamais, ne voyant rien, et pourtant remarquant tout, faisant ses études rien que de les voir et entendre faire aux autres, aimant le luxe et les jolies choses, se plaisant dans le désordre et chiffonnant ses toilettes, mauvaise tête et bon cœur, prêt à s'excuser sur tout, prouvant qu'il a raison partout, se faisant l'autocrate de ses camarades et manquant aux mêmes camarades du moment qu'il est absent, donc avez-vous jamais vu un tourbillon sous la statuare d'un écolier?

Non, oh! non... n'est-ce pas?

Alors regardez Emile Daurey et étudiez-le. Vous me direz ensuite si je me trompe dans ma définition.

Par opposition, pour vous représenter René Maugras, cet écolier qui occupe à lui seul tout un côté de wagon, figurez-vous le portail d'une cathédrale renversée, et dont les tours seraient devenues les jambes. Surmontez le tout d'une grosse tête de Bonze, et vous aurez une idée adéquate de notre camarade. J'ajouterai, ce qui ne vous étonnera pas, que, quand notre ami s'assoit, les sièges craquent; quand il marche, le parquet tremble; quand il court, la terre sonne. Oserai-je vous confier tout bas que quand il ronfle?... Mais c'est là un détail par trop... intime! René, du reste, ne manque pas de capacités... N'interprétez pas mal ce mot: je veux dire qu'il a des moyens, et il le prouve, dans l'occasion. Seulement il aime les gros souliers ferrés, le bâton à lanières de cuir du paysan, et il foule trop volontiers aux pieds les règles de la courtoisie française.

Je puis dire, en revanche, de Gustave Famido, comme de Fernand Solmiré, que ce sont deux amis d'un doux et bon caractère. La musique est leur fait, et ils s'en occupent plus que de toute autre chose. Aussi récitent-ils toujours leurs leçons sur l'air du *De profundis*, et font-ils constamment leurs devoirs avec des soupirs et des points d'orgue quelque peu prolongés.

Si la délicatesse et le respect de moi-même me permettaient de me crayonner ici sans manquer à la modestie, je vous ferais un certain panégyrique de ma personne, par exemple, que le grec n'est pas pour moi de l'hébreux, ni le latin du sanscrit. J'ajouterais que, quand je veux, les succès ne se font pas attendre; malheureusement, d'après mon père, je ne veux pas souvent. Mais, vous ne l'ignorez pas, les pères sont si exigeants! On me trouve malicieux, n'aimant traiter les choses qu'à la légère. A cette occasion, j'ai reçu le surnom de Clown! Je trouve l'expression hasardée: en attendant, le mot me reste. Je ferai en sorte de négliger la chose.

Vous nous connaissez tous, n'est-ce pas, lecteurs, à nous deviner à la première rencontre? Nous pouvons partir; voici la locomotive qui siffle... suivez-nous...

N'attendez pas de moi que je vous dise, chers lecteurs, le nom de chaque station, et que je vous peigne chaque site argenté par l'astre des nuits ou doré par les premiers rayons du soleil d'août; nullement. Je vous conduis sur les bords du Rhin, et j'ai hâte d'y arriver. Aussi, ne vous ayant pas ouvert la bouche sur l'affreux désordre de l'embarcadère de l'Est, à l'occasion de l'entrée de la reine d'Angleterre à Paris, qui a eu lieu ces jours-ci, ne vous dirai-je rien non plus de notre colère à la vue de l'indigne spoliation dont les buffets des chemins de fer se rendent coupables vis à-vis des voyageurs, ni de l'aspect de *Bar-le-Duc*, où le jour nous surprend, ni de *Toul*, ni de *Nancy*, ni de *Lunéville*, ni de *Sarrebourg*, que nous laissons les unes à notre droite, les autres à notre gauche. Je ne vous parlerai même pas du magnifique canal du Rhin à la Moselle, que nous traversons, ni des charmantes ruines des *Tours de Lutzelbourg*. Après *Saverne* et son château, voici bien *Strasbourg*, où l'hôtel de la Vignette nous reçoit avec les égards de vieux amis, car mademoiselle Scrolter, notre ancienne connaissance du voyage de

Suisse, nous y fait le plus gracieux accueil. Or, après une première séance à la table d'hôte, chose fort appréciable quand on a dix-huit ans et qu'on hume le grand air, notre premier désir est de gravir la fameuse flèche de la cathédrale, dont l'horizon dépasse tout ce que l'imagination peut se figurer.

Aussi, en face du grand fleuve que nous voyons serpenter au loin, à travers les campagnes, M. Verbedur prend la parole, et, quand il traite une question de science, c'est tout un gazouillement d'oiseau enrhumé. Ici, comme c'est le Rhin qui l'inspire, écoutez-le, sa verve se met au diapason des flots du fleuve.

— Voici le fleuve le plus fameux des temps anciens, le plus admiré des temps modernes, le plus entouré de légendes, et le moins connu peut-être des peuples qui l'entourent... nous dit-il du ton d'un trompette qui trouve mal l'embouchure de son instrument.

Les Romains lui ont accordé l'épithète de *Superbus*.

Son nom est d'origine Celtique. Les Celtes l'appelaient *Rhen*, fluide, matière qui coule; les Goths, *Rino*; les Saxons, *Ryne*. Ce nom de Rhin dérive de l'allemand *Rennen*, anciennement *Rennan*, du grec *ρην*, couler. Quant à l'H, il vient de l'habitude où étaient les Grecs de marquer la lettre R d'un esprit rude, au commencement des mots.

— Gare! fit Emile assez bas, nous voici au Lycée!

— Dans une des contrées les plus agrestes et les plus sauvages du pays des Grisons, en Suisse, reprit notre bon précepteur, on voit, touchant à un rocher, trois forts ruisseaux sortir avec abondance des réservoirs de la nature. L'un d'eux prend le nom de *Aua de Toma*. Le second se précipite d'une certaine hauteur avec une impétuosité imposante, et prend celui de *Aua del Parlet*. Le troisième coule avec calme, par une ouverture couverte de mousse, et se nomme *Aua de Badus*. Ces trois ruisseaux, roulant leurs eaux dans un lit bordé d'herbes, serpentent dans une petite gorge, en suivent la pente, et se réunissent enfin dans un superbe lac dit le *lac de Toma*. Une teinte verdâtre, violette et d'un bleu foncé se remarque sur ses eaux si limpides et si pures cependant, que l'œil peut facilement distinguer le fond du lac.

C'est là le Rhin, mais le *Rhin-Antérieur*, *Vorderrhein*.

Le *Rhin-du-Milieu*, *Mittelrhein*, a sa source sur un autre point de l'imposante montagne qui n'est autre que le *Saint-Gothard*. Il n'est non plus qu'un très-faible ruisseau d'abord, mais bientôt il s'accroît par la jonction de plusieurs autres, se précipite de toute la hauteur d'un rocher de la *Vallée de Meddels*, et hâte son cours vers le *Rhin-Antérieur*, auquel il se réunit près de *Dissentas*, à huit lieues du lac de Toma. Au point de cette réunion, ces ruisseaux perdent leur dénomination particulière et prennent celle de *Rhin-Antérieur*. Alors tous ensemble roulent avec fracas leurs flots couverts d'écume, sous des massifs de bouleaux touffus, et sautent sur mille et mille rochers. Puis, au-dessous de *Rabius*, ils forment une île magnifique, couverte d'arbres élevés, de jolis buissons, et offrant de superbes prairies. Ils traversent enfin de riches pâturages alpestres, semés de

vacheries et de troupeaux, et, parvenus à *Reicheneau*, se joignent à un troisième bras appelé le Rhin-Postérieur.

Le *Rhin-Postérieur*, *Hinter-Rhin*, prend sa source dans la partie la plus élevée de la forêt déserte connue sous le nom de *Rheinwald*, tout près de l'imposant *Vogelsberg*. C'est là qu'il sort d'un immense glacier qui compte soixante pieds de hauteur. Cette montagne de glace, que l'on nomme *Glacier de la forêt du Rhin*, montre à sa cime un banc monstrueux de granit, et, dans toutes les directions, elle est entourée de grandes montagnes boisées. L'ouverture que les eaux s'y sont faite par leur poids, leur force et leur impétuosité, semble être l'ouvrage de la main des hommes. Alors ce torrent, qui est accru de treize autres, se jette avec impétuosité dans la vallée du *Rheinwald*.

Cette vallée peut être mise au rang des plus remarquables de la Suisse. Sur une longueur de huit lieues, elle n'a qu'une largeur de quinze minutes, et se trouve, de tous côtés, cernée de hautes montagnes qui sont couvertes de neiges éternelles et de larges mers de glaces. L'hiver y dure long-temps. Néanmoins on y trouve une colonie de Souabes, tous forts, vigoureux et opulents, qui s'y est établie vers la fin du XII^e siècle.

Dans le courant des mois de juin, de juillet et d'août, il y a dans cette vallée deux routes qui conduisent en Italie par le *grand Saint-Bernard*. Or, le Rhin, ayant recueilli d'autres grands ruisseaux, arrive à travers des haies formées de sapins, de chênes et de hêtres, au village de *Splügen*, et alors il se précipite par une fente de formidables rochers dans la vallée de *Schamser* qui présente à l'œil un tableau, tantôt riant, tantôt horrible. Puis, après cette chute, il passe par des gouffres effrayants, et forme la *Via Mala*, route maudite, l'une des merveilles de la Suisse.

Cette *Via Mala* est une gorge monstrueuse de roches superposées, environnée des deux côtés de montagnes couvertes de sapins. C'est là que le Rhin-Postérieur, dans une profondeur de six cents pieds, roule avec un fracas et une rapidité sans pareils dans un lit de quinze pieds de largeur. Il atteint bientôt la délicieuse et superbe *Vallée de Domlesch*, à l'entrée de laquelle est situé le bourg de *Tusis*, petite ville vivante et animée. Enfin, continuant sa marche vers *Reicheneau*, le Rhin-Postérieur réunit ses eaux sombres et d'un noir bleuâtre à celles du Rhin-Antérieur, qui sont d'une éclatante limpidité.

Après la réunion de ces trois Rhins, le fleuve majestueux serpente à travers la superbe *Vallée de Rheinthal*, reçoit les eaux impétueuses de la *Plessur*, puis celles de beaucoup d'autres ruisseaux, et enfin se jette dans le *Lac de Constance*, près de la jolie ville de *Rheineck*. Il traverse ce lac dans toute sa longueur, y dépose tout ce qu'il a entraîné des montagnes, et se dirige vers *Schaffouse*. C'est près de cette ville qu'il forme, sur une quadruple rangée de rochers, cette magnifique cataracte, la plus belle que l'on voie en Europe.

— Alexandre Dumas place à la chute de cette cataracte la mort d'un Anglais, dont

l'histoire drolatique fait l'ornement de ses impressions de voyages... osai-je dire, en interrompant M. Verbedur, dans le but de couper au vif sa tirade.

Mais madame Daurey reprit à son tour :

— J'ai vu cette cataracte à un premier voyage que je fis en Suisse, vers 1835. Le fleuve, tourmenté par les rochers énormes qui le couvrent, et qui surgissent du milieu même de son lit, est obligé de se resserrer. Il se couvre alors d'une épaisse écume, et grossit ses tourbillons. Bientôt il se précipite avec une violence toujours croissante dans des gouffres béants, bondit de roches en roches, tombe enfin en une masse d'un volume effrayant, d'une hauteur de quatre-vingts pieds, par trois chutes perpendiculaires, avec un fracas tel, que tout ce qui est dans le voisinage est assourdi, et que, durant le silence des nuits, ce bruit se fait entendre à plus de quatre lieues. La chute du côté du sud, entre deux aiguilles élevées, est la plus rapide. La largeur totale de la masse d'eau qui se précipite est de trois cents pieds. Non loin de la cataracte s'élève, au milieu du fleuve, une maison à laquelle on arrive par un pont-levis. De là on jouit de la vue de la cataracte dans toute son étendue. Le mugissement continu de cette masse d'eau, la commotion qui semble en ébranler le rocher, la vue de toutes ces merveilles de la nature, produisent sur l'âme du spectateur une impression d'admiration et d'épouvante difficile à décrire.

— Je le crois, et rien ne me charme plus qu'un fleuve, répondit M. Verbedur. Comme tout a son rôle dans la création, il me semble que les fleuves nous racontent ce qu'ils ont vu sur leurs rives à toutes les époques des âges, et dans leurs flots harmonieux, le soir, j'entends de longs récits qui charment mon oreille, et me font rêver long-temps.

— Alors que vous raconte donc le Rhin? demanda Fernand, qui s'émeut toujours au mot d'harmonie.

— A votre question, je répondrai tout-à-l'heure, dit notre professeur : laissez-moi vous dire auparavant qu'après la cataracte de Schaffouse, le Rhin compte encore trois autres cataractes, celle de *Zurach* à l'embouchure du *Wutach* : celle de *Lanfenbourg*, et la cataracte de *Rheinfelden*.

Dans la durée de son cours il recueille toutes les eaux de la chaîne septentrionale des Alpes, ainsi que celles du Jura, et entre en Allemagne, ici près de Bâle.

On peut juger de la pente de ses eaux, en observant que la digue du quai de Bâle est parallèle à la *pointe* de la tour du *Munster* à Strasbourg. Mais il n'est plus obstrué par les montagnes, ses rives s'aplanissent, et il n'y a que sur la rive droite que de temps à autre les montagnes reparaissent. C'est ainsi que le Rhin poursuit sa marche jusqu'à Strasbourg, et de là à Mannheim.

Ce fleuve, qui recueille dans son lit toutes les eaux *des Vosges* et de la *Forêt-Noire*, reçoit encore celles du *Neckar*, non loin d'Heidelberg, descend à travers une contrée char-

mante vers *Francfort*, qui lui envoie son *Mein*, fort près de *Mayence*, arrose cette ville, passe à *Bingen*, prend les eaux de la *Nahe*, traverse des régions pittoresques et sauvages, où fumait et flamboyait une double chaîne de volcans qui se sont éteints en couvrant le sol de laves et de basaltes disposées en deux lignes qui bordent le fleuve comme deux longues murailles, atteint *Coblentz*, qui lui donne la *Moselle*, baigne *Newied*, *Andernach* et *Bonn*, entre de hautes et superbes montagnes, arrive à *Cologne*, passe à *Dusseldorf*, à *Wesel* et à *Arnheim*, et enfin se dirige vers les *Pays-Bas*.

— Et de là va tomber dans la *Mer du Nord*... dit Gustave.

— Si bien que cet orgueilleux enfant des montagnes des Grisons, après un cours de trois cents lieues, trouve enfin son tombeau dans l'Océan... ajoute le philosophe Emile.

— Et maintenant que vous chante le fleuve du Rhin, et quelles historiques mélodies fait-il entendre à vos oreilles de savant et de poète? demande le dilettante Fernand.

— Soyez recueillis, mes enfants, car mes paroles portent avec elles de grands enseignements sur l'inconstance des choses humaines... continue M. Verbedur.

Voici ce que me dit le Rhin, car je le répète, ses flots ont pour moi un langage : il me semble qu'ils s'animent pour dire à ceux qui le visitent :

« J'ai vu long-temps près de ma source, et le long de mes bords, errer la sauvage famille des Celtes ou Gaulois.

» Bien des années se passèrent, et je les voyais, heureux et graves, se livrer aux travaux des champs, mettre leurs villes en relations de commerce, échanger de peuplades en peuplades des témoignages d'amitié, et se réunir fréquemment pour adorer ensemble leur dieu Hésus, et leur terrible Teutatès.

» Mais un jour ils apprirent que Rome existait, que c'était une cité de héros insatiables, et qu'ils allaient être attaqués, faits esclaves, et que leur pays serait divisé, partagé.

» En effet, je vis apparaître César, César, le chef des Romains. Il me couvrit d'un pont de bateaux, et traversa mes flots d'un pas vainqueur.

» Après lui, Drusus vint couvrir mes rivages de cinquante citadelles. Pour te citer les plus fameuses, je n'ai qu'à choisir le *Cornu Romanorum*, au lac de Constance, puis *Augusta*, devenue Bâle; *Argentina* changée en Strasbourg; *Moguntiacum*, Mayence; *Confluentia*, métamorphosée en Coblentz, à l'endroit où la Moselle se jette dans mon sein; *Colonia-Agrippina* convertie en Cologne, le *Trajectus ad Mosam*, qui est Maëstricht, au confluent de la Meuse, et enfin le *Trajectus ad Rhenum* ou Utrecht.

» Vint alors Munatius Plancus, qui donna une cité pour couronne au mont Jura, *Vesuntio*, devenue Besançon.

» Ensuite, à l'endroit où le Mein se confond dans mes eaux, une forteresse puissante fut élevée par Martius Agrippa, en même temps qu'il établissait la *Colonia Agrippina* en face de *Tuitium*, Deutz.

» De cette façon, tout mon cours devint la propriété des nouveaux conquérants. J'avais cessé d'être Gaulois : j'étais Romain.

» Un jour, j'entendis parler d'une religion nouvelle prêchée par un Messie nommé Christ, et avec la vingt-deuxième légion romaine sortant de Jérusalem, où elle avait vu mourir ce nouvel Apôtre d'une religion nouvelle, arriva sur mes bords, un de ses Disciples, appelé Crescentius, qui, prêchant, baptisant et convertissant les peuples de mes rives, fit tomber les rêveries des Druides, et s'évanouir toutes les divinités païennes des Grecs et des Romains.

» Cette légion se fixa à Mayence, afin de commander aux deux collines principales qui dominant mon rivage, vers le milieu de mon cours, le *Taunus* et le *Melibocus*.

» Valentinien, à son tour, chargea les volcans éteints qui ouvraient encore leurs cratères entre Mayence et Coblenz, des deux citadelles de *Lowenberg* et de *Stromberg*.

» Enfin une série de colonies romaines vint remplacer autour de moi mes pauvres Celtes, mes pauvres Gaulois vaincus.

» Ce furent *Virca*, *Trajani-Castrum*, *Transdorff*; *Mosa Romanorum*, *Turris-Alba*, *Weissethurm*; *Victoria*, *Neuwied*; *Rigomagum*, *Remagem*; *Rodobriga*, *Boppart*; *Antoniacum*, *Andernach*; *Tulpetum*, et bien d'autres.

» Mais il est un Dieu qui se joue des hommes, de leurs efforts, et des masses granitiques qu'ils dressent comme des boulevards formidables pour assurer leur puissance. Les Romains dominaient depuis un temps dans les contrées que j'arrose, lorsqu'un bruit effrayant vint retentir sur mes bords, et les échos de mes rivages furent impuissants à redire les rumeurs horribles qui roulaient vers moi comme un torrent impétueux.

» Figurez-vous que les Barbares du Nord, Huns, Vandales, Suèves, Alains, Goths Visigoths, Marcomans, Celtes, Franks, Germains, et cent autres hordes, ayant brisé leurs entraves et rompu leurs barrières, arrivaient, affamés, avides, rapaces, dévorants, et se cherchant une nouvelle patrie, une belle et large place au soleil, se ruant les uns contre les autres, se coudoyant sans fin, pressés ainsi que, dans la plaine, sont les épis des moissons; aussi ruinaient-ils tout sur leur passage.

» A son tour la puissance romaine fut écrasée. Ses tours, ses châteaux-forts, ses municipes, ses villes nouvelles, ses colonies, furent effondrés, nivelés, effacés par cet horrible passage d'hommes.

» De cette immense invasion de Barbares, celui qui maintint son peuple sur mes rives, et qui parvint à y fonder un vaste empire, fut Charlemagne.

» Quel homme que ce Charlemagne ! Il croyait au Christ, lui, et ne ressemblait en rien au reste des humains. Il dominait tous ceux de sa cour de la hauteur de ses épaules et de sa belle tête. Son visage semblait un phare illuminé de feux merveilleux. Il étudia les décombres de mes bords, et se mit à les restaurer, à effacer mes ruines, et à redresser mes villes et mes forts.

» Par lui, Mayence ressortit de terre et lui devint chère, car il y laissa les cendres de son épouse bien-aimée Fastrada. Afin d'aller plus facilement pleurer sur son tombeau, je le vis porter la patience jusqu'à couvrir mon lit d'un pont immense de pierres posées par piles et par assises.

» Ensuite il rétablit Bonn, *Ara Ubiorum* et les aqueducs. Il refit les belles voies romaines de *Victoria*, qui prit le nom de Neuwied. Au signal de sa main puissante, *Baccharia* sortit de ses ruines, et devint Bacharach. De *Vinicella*, il fit Winkol, et s'établit alors au palais d'Ingelheim, construit avec les débris d'un therme de l'apostat Julien.

» Ainsi je devins Frank, après avoir été Romain, après avoir été Gaulois.

» Mais que tout changeait autour de moi ! Avec Crescentius, le disciple du Christ, étaient venus d'autres prédicateurs d'une religion tellement puissante, qu'elle transformait les hommes et faisait voir l'aurore d'une civilisation bien différente de celle de l'Italie ou de la Grèce. C'étaient Apollinaire qui catéchisait à Rigomagum ; à Bacharach, saint Goar ; Martin de Tours, à Coblentz ; Materne, à Cologne, puis à Tongres ; Eucharis, à Trèves, puis Gézélin, dans les campagnes et les bois.

» Et pendant que ce grand travail d'une régénération surhumaine se faisait, il fallait entendre chanter sous les arbres, sur les rochers, et dans les prairies de mes bords, ces légendes et ces barcarolès que l'imagination de mes riverains, encore mal éclairée, et partagée entre le bien et le mal, créait pour charmer ses loisirs et satisfaire son désir de tout expliquer.

» Je vous en citerai des milliers, que je serai heureux de redire et de chanter, lorsque vous descendrez sur mes eaux, vers la mer qui les attend, soit par les bateaux qui les sillonnent, soit par ces routes de fer et de feu chargées de monstres vomissant la flamme qui troublent mon repos, en longeant mon rivage.

» Auparavant je dois vous rappeler que les plus grands événements de l'histoire se sont passés dans mon voisinage, et sur mes bords.

» Ainsi j'ai vu, dans la vaste plaine qui s'étend de Coblentz à Andermach, en 876, de terribles combats entre Charles le Chauve et Louis le Germanique.

» J'ai vu, dans les mêmes sites, en 940, d'affreuses batailles que se livrèrent les ducs de Franconie et de Lorraine et Othon I^{er}.

» Là encore, j'ai vu, en 1114, les démêlés sanglants de Henri V et de l'archevêque de Cologne.

» Puis, là toujours, j'ai contemplé les déplorables épisodes des guerres d'Othon de Brunswick et de Philippe de Souabe, en 1198.

» Enfin, dans les mêmes lieux, j'ai assisté aux grands faits d'armes de la guerre de Trente-Ans, d'abord, en 1688 ; puis de la succession d'Espagne, et en ces derniers temps de la grande révolution française de 1789.

» Les rois d'Austrasie ont eu long-temps leur séjour sur mon fleuve, au même Ander-
Excursions.

nach, et du palais qu'ils y occupaient, leur main royale pouvait pêcher le poisson de mes flots.

» C'était le temps où sur chacune des crêtes de mes rochers surgissaient des châteaux-forts domaines de fiers suzerains; où sur chacun de mes mamelons de nobles châtelains dressaient leurs manoirs élevés comme des nids d'aigles; où dans le creux de chacune de mes vallées, les abbés et les gentes filles de Jésus édifiaient leurs moustiers.

» Aussi que de ruines splendides j'étale aux regards, car tous ces barons, suzerains et vassaux, châtelains et chevaliers, évêques et hommes-liges bataillèrent souvent entre eux, appelant la flamme et la hache à leur aide.

» Mais un jour, voici que j'aperçois quatre cavaliers, près d'un rocher caché par les arbres des vallées de Rhens et de Kapellen, descendre de leurs montures, et s'asseyant sur ce rocher, faire et défaire les empereurs de la belle Allemagne qu'arrose ma rive droite. Ces cavaliers étaient les quatre Électeurs de Cologne, de Trèves, de Mayence et du Palatinat. Ce siège de pierre, devenu le trône sur lequel ils montaient ou descendaient les princes, devint le fameux *Königsthül*.

» Une autrefois, c'est l'Ordre Teutonique qui vient s'installer à Mayence, puis à Trèves, puis à Coblenz.

» Ensuite ce sont les Templiers qui se ramifient jusqu'à Saint-Goar et à Toarbach, l'ancien *Tronus-Bacchi* des Romains, à cause de ces bons vins dont je gratifie les collines qui m'entourent.

» Comptez, si vous pouvez, tous les burgs qui se sont assis appuyés sur mon lit. Les Burgraves, qui en ont eu la résidence, ont été de fiers princes féodaux qui ne le cédaient guère aux commandeurs et aux baillis. Aussi, que de faits je pourrais dire. Mais je me tais, car en visitant chaque baie, chaque confluent, chaque site, chaque nid de mes rivages, vous serez éblouis des grandes choses dont je fus le témoin, et toujours l'inspirateur... »

— Par son bon vin qui monte passablement les têtes? demandai-je à M. Verbedur, qui prit, en se taisant, une pose toute de mélancolie.

— Non, répondit Fernand, par l'eau seule de son lit, qui dut souvent servir de limites naturelles aux états des Burgraves, Palatins, Électeurs, Empereurs, etc.

— Comme il sert de limites naturelles à la France, reprit Emile: car Charlemagne avait porté ses conquêtes au-delà; mais ses successeurs ont repris le Rhin pour frontière. Napoléon I^{er} avait aussi dépassé le Rhin; mais le traité de 1815 nous a repris ce qu'il nous avait donné.

— Et combien de terres manquent à la France pour posséder tout ce que le sol montre au soleil entre le Rhin et l'Océan? dit un étranger qui, comme nous, plongeait son regard sur l'immensité de l'horizon, et avait entendu notre entretien. Il vous faudrait aussi la Belgique et une partie de la Hollande.

— Nous ne les prendrons pas... répondit froidement M. Verbedur.

Le soir était venu, et le crépuscule se faisait : mais la journée avait été si chaude, que c'était plaisir de respirer un air frais et pur, à la chute du jour, et de baigner sa tête dans les brises aériennes. Aussi restons-nous assis sur les bancs de pierre qui forment la galerie de la tour du munster. *Munster* est le nom que l'on donne à Strasbourg et en Allemagne, avec celui de *Dôme*, aux cathédrales des cités. Aussi restions-nous fort complaisamment en méditation devant le grand spectacle qui nous était offert.

— Et sur quel point commencez-vous votre voyage sur le Rhin? demanda l'étranger, que le mutisme de M. Verbedur ne semblait pas décourager.

— Ici même, à Strasbourg... répondit laconiquement notre cher maître.

— Vous avez raison... reprit l'intrépide interlocuteur. Jusqu'à Strasbourg, le Rhin n'offre rien de positivement curieux.

J'en excepte les chutes du fleuve à Schaffouse, mais il faut aller les chercher trop loin.

Il y a bien *Bâle*; mais en vérité quand, à Bâle, on a visité le munster, dont les flèches à jour ressemblent à des carottes brodées, comme le dit V. Hugo, un grand poète, Monsieur! quand on a vu son portail de *Saint-Gallus* avec ses statues des vierges-sages et des vierges-folles, son groupe de Saint-Georges terrassant le dragon et de Saint-Martin partageant son manteau; quand on a visité le magnifique cloître avec ses tombeaux qui fait suite à l'église; quand on a vu la *Salle du Concile* de 1444, le *Tombeau d'Érasme* avec son épitaphe : *Terminus!* lorsqu'on a suffisamment admiré les fragments de la célèbre *Danse des Morts* de Holbein, qui laisse si loin derrière elle celles de Dresde, de Lucerne, mais dont celle de la Chaise-Dieu, en Auvergne, est peut-être l'égale, alors vous avez tout vu.

— Mais c'est déjà merveille de visiter Bâle, et ce que vous nous en dites nous en donne le désir... interrompit Émile.

— Mon ami, vous aurez tant à voir de Strasbourg à Cologne, que pour le bien étudier, vous ferez bien de vous contenter de ce cadre... continua l'orateur.

Il est vrai que de *Huningue* à Colmar, les deux rives du fleuve retentissent encore des bruits de la campagne mémorable de 1793, et qu'il y eut là des combats de géants;

Il est vrai que l'on vous signalerait les lieux où l'armée des Émigrés, commandée par Condé, fit célébrer les services funèbres en plein air pour Marie-Antoinette, pour la noble Élisabeth, pour Stofflet, pour Charrette, et l'autre endroit où Louis XVIII quitta son nom de comte de Provence et fut proclamé roi;

Il est vrai que vous auriez le spectacle de *Huningue*, rasé, démantelé, humilié par les ennemis de la France;

Que non loin de Colmar on vous montrerait les *Stabula* des Romains, maintenant *Rantzeinheim* :

Les voies antiques d'*Ottmansheim* ;

Les Thermes découverts à *Badenwiller*, en 1624 ;

Le point précis où les députés des Gaulois, d'après les *Commentaires de César*, vinrent conjurer leur vainqueur de repousser les Germains qui tentaient de passer le Rhin ;

Près de *Mulhouse*, et avec les hautes cheminées de cette ville industrielle, l'endroit où Arioviste, vaincu, passa le fleuve et s'enfuit devant les Romains ;

Thann, la ville de bois qui fatiguerait votre œil de la dorure et du vernis de ses maisons, mais qui vous recréerait de la magnifique flèche de son munster Saint-Thibaut ;

Colmar, qui vous apparaîtrait comme un obélisque se dressant au milieu d'un jardin, et, derrière les trois castels de *Ribeauville*, le fameux *Turkheim*, d'où, le 5 janvier 1676, le maréchal de Turenne foudroya les Impériaux et les chassa pour jamais de l'Alsace ;

Freyburg-en-Brisgaw, dont l'église dresse vers le ciel une aiguille de deux cent cinquante pieds de haut, avec ses maisons à pignons, ses toits à girouettes, ses tuiles en arabesques, et sa vaste plaine capitonnée de vignes, zébrée de haies, coupée de routes, et les souvenirs de ses Burgraves, Landgraves, Gaugraves, Rheingraves, etc., etc. ;

Etteinheim, où, lorsque la paix fut signée et que la rive droite du Rhin se réconcilia avec la rive gauche, le fils du prince de Condé, le duc d'Enghien, se retira pour vivre dans la solitude, mais d'où il fut enlevé en 1801, pour venir recevoir la mort à Vincennes ;

Enfin *Offembourg*, où l'avant-garde de Moreau, en 1796, trouva la preuve de la trahison de Pichegru parmi les papiers du fourgon du général de Klinglin ;

Mais, croyez moi, cela ne vaudrait pas le magnifique panorama que vous avez du Rhin, assis où vous êtes, sur cette belle tour du munster. Car tout ce que je viens de vous nommer, Bâle, Thann, Colmar, Freyburg, Etteinheim, Offembourg, vous le voyez d'ici, en suivant à votre droite ce long ruban d'azur du Rhin. Et vous avez de plus la splendide et poétique *Forêt-Noire*, que vous dominez de cette hauteur sublime, là, en face de vous ; et puis, à l'avance, sur votre gauche, votre regard peut aussi sonder les mystérieux horizons que vous allez franchir demain, si vous vous rendez à mes conseils.

— Nous le ferons, Monsieur... dit courtoisement notre cher maître.

— D'où vient donc à ces montagnes le nom de Forêt-Noire, Monsieur ? demanda Émile, toujours curieux de connaître.

— On désigne communément sous le nom de Forêt-Noire, mon ami, répond l'étranger, cette chaîne de montagnes que vous voyez venir de Schaffouse, passer à Bâle, suivre le Rhin et se prolonger à votre gauche jusqu'à *Eberbach*, au coude formé par le Neckar, l'un des beaux fleuves d'une de ses plus belles vallées.

En général, les croupes de ces montagnes sont légèrement arrondies, comme vous le voyez. Cependant, les cimes les plus élevées approchent de la forme aiguë. Tel est le *Schwartzwald*,

L'aspect triste et sombre de la Forêt-Noire, augmenté par les obscures forêts de sapins qui en couvrent les rampes, lui a certainement valu le nom qu'elle porte.

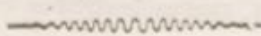
Les Romains la nommaient *Silva-Martiana*.

Elle donne naissance au Danube.

Ses bois de sapins servent à former, sous le couteau des montagnards, ces jouets charmants dont s'amuse les enfants. Quant à ses grands arbres, ils sont envoyés par flottilles de radeaux à la Hollande, qui, vous le savez, manque de forêts.

Maintenant, acheva l'étranger, vous connaissez comme moi la contrée qui s'étend de Bâle à Strasbourg. Pour le reste de votre voyage, je vous souhaite mille jouissances.

Ayant ainsi parlé, notre interlocuteur salua gracieusement madame Daurey, M. Verbedur et nous-mêmes, puis, sans nous laisser le temps de le remercier autrement que par l'affabilité de nos visages, il s'enfonça et disparut dans l'escalier tournant de la flèche.



inrent
oit où
mai-
t;
ardin,
1676,
e;
nt cin-
les en
es, et
ncilia
r vivre
ennes;
a tra-
Rhin,
nom-
ci, en
lide et
us; et
rizons
mille,
anger,
vre le
r, l'un
ous le
est le

II.

Strasbourg. — Premiers souvenirs de la France. — *Kehl.* — Achern. — Bulh. — Turenne et son tombeau. — *Baden-Baden.* — Ruines du Burg. — Impressions aériennes. — Le palais ducal. — *Trinkhall.* — Un garçon de café chatouilleux. — Légendes. — *Lichtenthal.* — L'Anglais timide. — *Rastatt.* — Une apparition. — Causeries du soir sur la colline. — Le panorama historique.

C'est un pauvre joueur de mirliton, mes amis, qui va vous faire entendre la triste musique de ses paroles. Écoutez-le complaisamment toutefois. Comme il fera de son mieux, si vous lui donnez quelque sourire d'encouragement, sa reconnaissance sera sans limites. Il se nomme Gustave Famido.

Le 22 août, un mercredi, le lendemain de notre station sur la tour du munster, nous quittons Strasbourg.

Ce n'a pas été, croyez-le bien, sans avoir visité ce qu'il renferme de curieux et d'intéressant; sans avoir entendu sonner son horloge merveilleuse et chanter son coq aux poumons d'acier; sans avoir admiré le chef-d'œuvre de Pigale, le magnifique monument du maréchal de Saxe; sans avoir étudié la mort et ses ravages sous les traits des momies d'un duc de Nassau et de sa fille; enfin sans avoir arpenté dans tous les sens les fortifications de Vauban, et tout ce qui mérite un regard dans la ville française qui fut jadis le boulevard de l'Empire germanique.

M. Verbedur n'a pas manqué de nous dire de sa voix flûtée :

— Là, sous les murs de Strasbourg, l'*Argentoratum* des Gaulois, le *Strateburgum* des Romains, Louis le Débonnaire et son frère Charles, en présence de leurs armées, s'engagèrent l'un et l'autre dans une lutte implacable contre leur frère Lothaire.

En 1253, a-t-il ajouté, cette ville fit un traité avec les autres grandes cités rhénanes de Cologne, Mayence, Worms, Spire et Bâle, pour se garantir mutuellement contre les violences de la féodalité.

Puis en 1783, Strasbourg fut témoin de la réception et du passage dans son enceinte de

l'illustre fille de Marie-Thérèse d'Autriche, Marie-Antoinette, allant recevoir la couronne de France des mains de Louis XVI, et partager avec lui les angoisses de la royauté et les douleurs du martyre. Pauvre reine ! Strasbourg lui avait déplu....

— Fasse le ciel que ce soit la dernière fois que je voie cette ville ! avait-elle dit.

Hélas ! qu'elle eut à regretter ce souhait vingt ans plus tard ! Qu'elle eût été heureuse d'y rentrer en 1792, au lieu d'aller à Varennes !... Mais l'homme est ainsi fait... Il ne se soumet pas assez à la Providence... et la Providence lui montre combien il fut téméraire et imprudent. Noble femme ! c'était l'étiquette dont on la rendait victime à son entrée dans la France qui la mettait ainsi en dégoût, et ce fut encore l'étiquette qui fit son malheur lorsqu'on voulut lui faire franchir la frontière pour l'enlever à ses ennemis de la France.

Enfin, le 22 mars 1810, le palais de l'Évêché vit une autre alliance entre une autre fille du Danube et un maître de nos Tuileries. Marie-Louise d'Autriche, elle aussi, venait y recevoir un diadème impérial. Il était nuit quand elle y fit son entrée. Sa marche triomphale n'en fut que plus resplendissante. La grande flèche de la cathédrale, illuminée tout entière depuis sa base, servit de flambeau gigantesque à ce bel hyménée.

Mais il est dit que Strasbourg ne portera pas bonheur aux royales fiancées qui lui demanderont asile. Vous savez ce qui advint aussi à Marie-Louise.

Sur ce, M. Verbedur se tait, nous cheminons vers Kelh, en omnibus, et notre société seule suffit pour le remplir.

Nous allons quitter la France, et voici que pour recevoir nos adieux, c'est une de ses gloires qui se montre à nous sous les traits de bronze de l'illustre Desaix, de Desaix de Voygoux,

Qui prit Haguenau, non loin de Strasbourg ;

Qui, blessé à Lauterbourg d'une balle qui lui perça la joue, resta sur le champ de bataille et refusa le pansement avant d'avoir rallié nos bataillons rompus ;

Qui fut un des lieutenants de Moreau, et enleva Offembourg ;

Qui défendit si vaillamment le fort et le pont de Kelh, que l'archiduc Charles recula devant lui ;

Qui fut nommé le *Sultan-Juste* par le peuple de la Haute-Égypte, qu'il gouverna après l'avoir vaincu ;

Qui, le 14 juin 1800, mourait à Marengo, sillonné de balles, mais couvert de lauriers...

— Si je cherche dans l'histoire un homme auquel je puisse comparer Desaix, nous dit M. Verbedur, je ne trouve que Turenne. Desaix, voyez-le, ne se lit pas tout entier dans sa figure : néanmoins, ses traits fatigués sont remplis de douceur ; ses yeux pleins d'une candide bonté attachent le regard ; on l'aime et on l'admire, soit qu'il parle avec l'élégante simplicité d'un Grec, soit qu'il développe un plan de bataille, ou que, vêtu d'habits sans faste, il guide tranquillement nos soldats sous le feu de l'ennemi. Chose étrange ! tout à

L'heure, nous allons trouver aussi le monument élevé en l'honneur de Turenne, l'autre gloire de la France, auquel il ressemble le plus !

Nous traversons l'immense pont de bateaux qui couvre le Rhin, et le conducteur prend la peine de nous montrer le point précis où finit la France, et où commence la Prusse.

Kellh nous apparaît alors avec ses maisons roses, ses soldats bleus, ses douaniers verts et ses Allemands jaunes. Je dis jaunes, parce que nos postillons et bon nombre de paysans ont le costume national, et cette couleur y domine.

Avant tout, formalité des passeports. Ceci a lieu sur le grand chemin même. Mais ensuite, à l'embarcadère, formalité des bagages. Enfin, nous avons place aux wagons d'honneur, et, j'en fais l'aveu de suite, au premier aperçu, le confortable ici est mieux entendu que sur nos chemins de fer de France.

Enfin le départ a lieu, et voici que nous voyageons à travers un océan de prairies, admirant les montagnes bleues de la Forêt-Noire qui terminent au loin notre horizon. On ne parle plus qu'allemand autour de nous : notre argent de France nous rentre en poche converti en je ne sais quelle triste monnaie, thalers, kreutzers, gros... Bref, la patrie n'est plus qu'un souvenir.

Nous atteignons, par une courbe gracieuse, *Appenweier*, où nous entrons dans le train qui de Bâle se rend à Mayence. Là forcément notre petite société se trouve partagée, et je me vois confiné, avec M. Verbedur, dans un compartiment tout émaillé d'Anglais joufflus, et tout capitonné de lourdes ladies.

Ce qui distingue la Forêt-Noire, ce sont les magnifiques vallées qui s'ouvrent par intervalles sur ses flancs, et offrent à la vue de mystérieux et sublimes paysages. Ici la *Vallée de l'Alb*, qui montre l'*Abbaye d'Hernale*, où l'on voit encore les sépultures de Berthaud et d'Uda d'Eberstein, ses fondateurs. Au bas du hameau et le long du chemin apparaît une suite de rochers qui ressemblent à une colonnade, dont le sommet est couronné d'habitations champêtres. On croirait qu'une imagination fantastique a présidé à leur formation. Dans la même vallée se trouve un autre monastère, celui de *Fraenalb*, qui était à des femmes. Les environs en sont plus déserts et plus mélancoliques. Les bâtiments et l'église contrastent avec la simplicité de la nature. Là, la *Vallée de Freudenstadt*, près du *Kniebis* que couronne le *Fort Alexandre* et où l'on rencontre l'*Abbaye de Orllerheiligen*, dans un clocher si libre et vraiment romantique, comme détaché du milieu de la terre, entre des bürgs dont le faite est doré par le soleil lorsque les murailles sont encore enveloppées de ténèbres. Jamais le printemps ne semble animer ces déserts, et de toutes les richesses dont regorge la vallée du Rhin, il n'y a, là, que de misérables céréales qui parviennent à maturité. En s'approchant de ces murs abandonnés, on croit encore entendre les voix pieuses des solitaires qui en ont fait retentir les voûtes de leurs accents ; et rien ne fait plus d'impression sur l'âme que le son de la cloche, auquel aucun être ne répond dans tout ce désert. Et puis la vallée verdoyante et plantureuse de *Benchen*, près de laquelle on peut

jour des eaux salutaires de *Petersthal*, de *Griesbach* et de *Rippoltsau*. Et puis la *Vallée du Kinzig*, qui est l'une des plus grandes et des plus variées. Et puis celle de *Tryberg*; dont l'origine tient du roman.

Des soldats autrichiens, qui occupaient les hauteurs du *Schœnwald* et du *Schœnacher*, venaient fréquemment vers ces lieux. Un jour qu'ils s'en retournaient par l'étroit sentier que borde le torrent de *Schœnach*, ils entendirent une merveilleuse mélodie qui semblait venir du sommet des sapins. Ils la prirent pour un avertissement du ciel, et, cherchant, ils trouvèrent un arbre centenaire, près d'une source jaillissant du rocher, qui portait une image de la Vierge sculptée en bois de tilleul. Après avoir fait leur prière, ils l'encadrèrent de feuillages et y mirent un tronc pour recevoir les offrandes. Bientôt les dons devinrent si considérables, que le tronc était plus que rempli. Alors on eut l'idée de construire une église. Les princes d'Autriche et de Bade contribuèrent à la bonne œuvre, et des troupes de pèlerins y accoururent de toutes parts. De là, le pèlerinage de *Tryberg*.

Du reste, rien de plus naturel que la merveilleuse musique.

La fondrière, que traverse le *Schœnach*, est une harpe éolienne naturelle. Le souffle du vent frappe mélodiquement les cimes des sapins, et le murmure des eaux accompagne avec harmonie ces accords aériens.

Il n'existe plus de traces d'un vieux burg qui, jadis, dominait *Tryberg*. Il fut pris d'assaut et démoli par les habitants, en 1642. Il faut croire que son suzerain était un tyran.

Tous ces détails, cher lecteur, sont recueillis par moi de la bouche d'un bon père français qui, assis à la portière de notre salon de voyage, explique à son enfant, en les lui montrant du doigt, tous les sites devant lesquels nous passons.

Mais voici la station d'*Achern*, et de là, près de *Sassbach*, nous voyons le monument qu'éleva la France à cette autre gloire de notre pays dont je parlais tout-à-l'heure, *Turenne*. Je m'empresse de chercher en mon livre de voyage ce qui regarde ce héros, et je lis :

« Après avoir battu à *Turckerm*, non loin de *Colmar*, et définitivement chassé de l'Alsace les Impériaux, *Turenne* franchit le Rhin, en amont de *Strasbourg*, à *Wilstaëlt*. *Montecuculli* l'attendait dans la plaine, entre *Achem* et *Sassbach*. Ce pays n'était pas, comme aujourd'hui, un jardin continu, bien au contraire. Aussi fallut-il que *Turenne* manœuvrât long-temps au bord du fleuve et dans les marais surtout, pour que *Montecuculli* se vît forcé de recevoir la bataille. Hélas ! comme le dit madame de *Sévigné*, le canon qui devait détruire le héros était chargé de toute éternité. Ce fut *Germain de Bade* qui le pointa, au moment où *Montecuculli* débouchait de la Bavière vis-à-vis de *Turenne*, exécutant une reconnaissance et préparant le combat. Ce combat n'eut pas lieu, car le boulet du canon alla frapper un noyer, dont le tronc se voit encore, et ricocha sur le maréchal, qui tomba pour ne plus se relever, ainsi que *M. de Saint-Hilaire*, écrasé du même coup. »

Le boulet homicide est à Paris, au Musée de l'Hôtel des Invalides, où je l'ai vu, moi, Gustave Solmiré. Mais je reprends ma lecture :

« Le premier monument élevé sur la hauteur néfaste de Sassebach, à l'ombre des forêts hercyniennes, fut d'origine allemande. Schoepflin y écrivit d'abord ces mots :

« Ici fut tué Turenne, 27 juillet 1675. »

» Puis les entrailles du héros furent déposées à l'église d'Achern, tandis que le corps revenait en France. Mais sous le règne de Louis XV, alors que Baden était alliée du cabinet des Tuileries, le cardinal de Rohan, prince et évêque de Strasbourg, seigneur de Sassebach, fit ériger au maréchal un autre monument, et même construire une maison pour qu'un invalide des armées de Louis XV y racontât aux curieux le mot de M. de Saint Hilaire :

« — Mon fils, ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, c'est ce grand homme ! »

» Les premières représailles de la Révolution, à l'étranger, eurent pour effet la destruction de ce cénotaphe. Mais, en 1796, le général Moreau, après le passage du Rhin, releva la pierre écroulée et y plaça une sentinelle d'honneur. Enfin, le 27 juillet 1829, cent cinquante ans après la mort de Turenne, le gouvernement de Charles X répara un long oubli, et fit substituer au monument périssable élevé par Moreau, une pierre commémorative de trente-huit pieds de haut et de vingt-quatre pieds de large, en granit gris. On y grava cette légende :

LA FRANCE A TURENNE.

Ici Turenne fut tué le 27 juillet 1675.

ARRAS. DUNES. SEINSHEIM. ENTZHEIM.

TURCKEIM.

» Et, comme l'invalide du siècle de Louis XV était mort depuis long-temps, le grand-duc, sur la demande du roi de France, y plaça un nouveau gardien qui veille sur le souvenir de la mort du maréchal. »

Je signale ce monument à madame Daurey, que je puis voir de ma place, et, en retour, elle me montre les ruines du château de *Windeck*, près de *Bulh*, où nous arrivons bientôt. C'est dans la *Vallée de Beusatz*, que ce château domine, que croît la merise, connue des anciens Germains, à côté du sapin et du genévrier. La merise est un petit fruit rouge dont on fait le véritable kirschwasser, objet considérable de l'industrie des habitants, et liqueur si bien goûtée de nos gourmets et de nos gourmands.

Bientôt après nous passons à *Atterweier*, dont l'église possède des vitraux remarquables, puis à *Sinsheim* et à *Steinbach*, patrie du célèbre architecte du moyen-âge Erwin de Steinbach; puis, côtoyant la Forêt-Noire, nous arrivons à *Oos*, d'où nous voyons le

Rhin briller aux feux du soleil. Mais là, nous quittons la ligne de Mayence pour prendre un embranchement qui conduit à *Baden-Baden*, dont le nom veut dire *Bains*.

La délicieuse vallée que celle de Bade-Bade ! Quels sites ravissants ! Est-il un jardin anglais, fût-il d'un nabab ; est-il un Trianon, un Versailles, qui offre ce que donne la nature en ces lieux privilégiés ? Je comprends maintenant que l'on parle autant de Bade, dans le monde heureux, et que l'on s'y donne rendez-vous de tous les points de l'Europe. En vérité, Baden-Baden serait une ébauche du paradis terrestre, s'il n'était un enfer, hélas ! car Bade a des jeux !

Nous arrivons par la plus belle vallée au plus joli bassin qu'il soit possible de se figurer, et c'est là que trône Bade dans toute sa splendeur. Avec cela le soleil est si brillant et le ciel si bleu !

Tout d'abord nous descendons à l'hôtel de Bade ; nous nous enquerrons de l'heure du dîner, et comme il y a plus de deux heures à franchir avant le repas, M. Verbedur loue sans retard une calèche, deux calèches, nous installe avec précaution, et, fouette, cocher ! nous voici gravissant une colline dont les rampes, douces et contournant le bassin, nous permettent de contempler à l'aise Baden-Baden endormi dans sa corbeille de verdure, sous les rayons du midi. L'Oos la traverse. Au centre s'élève le palais ducal, ou Château-Neuf, qui, sans être beau, produit de l'effet en montrant le drapeau mi-partie jaune mi-partie rouge qui flotte à sa hampe ; à son extrémité supérieure se dresse l'église, et partout miroitent les faces blanches de près de cinq cents maisons.

C'est au burg de Baden, ou *Vieux-Château*, l'une des plus belles ruines de l'Allemagne, que nous nous rendons. Sa construction remonte aux comtes de l'Osgau, vers le x^e siècle. Plus de huit cents ans pèsent sur ces murailles, dont la base de porphyre et les flancs de granit ont résisté aux ravages du temps, et nous apparaissent soudain. Vers 1479, les efforts des empereurs Frédéric III et Maximilien I^{er} ayant rendu quelque repos à l'Allemagne, le margrave Christophe abandonna ce vieux donjon du burg et descendit dans la vallée.

Je l'ai dit, soudain nous nous trouvons en face de ses murailles et devant une plateforme, jadis glacis de la forteresse, maintenant animée par les tables d'un restaurant, les causeries des buveurs et les toilettes des visiteuses.

Porte et herse, contreforts, poivrières, tours rondes, tours carrées, machecoulis, salles des gardes, salles d'honneur, chapelles, galeries, donjon, oubliettes, barbacanes, souterrains, cachots, rien ne manque à ce vieux manoir, parfaitement conservé en mille parties, éventré sur mille autres, ayant encore ses escaliers et ses terrasses qui permettent de monter et de s'arrêter aux points les plus élevés pour jouir du détail et de l'ensemble des ruines, soit par les antiques fenêtres crevées mais gardant encore leurs fortes arêtes, soit sur les balcons ou les plates-formes, d'où le regard se perd d'une part sur la Forêt-

Noire et ses mamelons, et de l'autre dans des horizons infinis qu'accidentent des villages, des villes, le munster de Strasbourg, le Rhin, et cent beautés sans pareilles.

Nous séjournons assez long temps au sommet de la grande tour, où madame Daurey nous a suivis assez difficilement, et, en descendant le long d'un parapet, quelle n'est pas notre surprise de percevoir des sons harmonieux, aériens, pleins de mélodie, sans que nous puissions découvrir d'où provient cette musique céleste. Nous subissons le charme qui enivra jadis les soldats autrichiens à Tryberg. Enfin Émile découvre une harpe éolienne placée à l'une des meurtrières de la galerie, et c'est avec bonheur que nous nous groupons autour d'elle pour en recueillir les chants et les improvisations. Puis nous nous hâtons de descendre, après avoir gravé nos noms sur le granit du Vieux-Château toutefois, et, passant fièrement au-dessous du mot : RESTAURATION, que nous montre non moins fièrement le maître de l'auberge, dont le nez s'allonge, nous reprenons nos calèches, et nous descendons vers Baden-Baden.

Après le dîner, dont d'énormes écrevisses, aussi monstrueuses que des homards, firent les honneurs, nous allons prendre le café sur la pelouse de la salle de conversation, laquelle pelouse se montre verte comme émeraude, au centre de Bade, entourée de charmantes boutiques faisant briller un luxe tout parisien, des bâtiments du *Casino*, ancien couvent de Jésuites, hélas ! plus coquet sans doute, mais infiniment moins pur, et nous assistons, tout en humectant nos lèvres d'un moka parfait, au concert de jour, et certes il a son prix. Une foule de gens, dandys et fashionnables de tous les âges et de tous les pays, amazones et matrones de tout genre, vont, viennent, se panadant, se prélassant, se redressant et se lorgnant à qui mieux mieux.

Au moment de payer, M. Verbedur exhibe une pièce d'or et ne reçoit en retour qu'une sale monnaie de billon, indéchiffrable pour nous Français :

— Qu'il est malheureux que notre belle monnaie, basée sur le système décimal, ne soit pas adoptée partout : au moins on y verrait clair ! dit M. Verbedur.

— La France n'est qu'un petit village à côté de l'Allemagne, et ce serait à elle à prendre notre monnaie et à recevoir nos lois ! répond aussitôt le garçon qui nous sert, homme au visage stupide, au front déprimé et à l'œil cave.

— Merci, mon bon ! ajouta M. Verbedur avec un sourire ironique.

Et nous nous levons.

Nous visitons la ville. Tout y respire l'aisance, la richesse, l'amour de la propreté. Sur vingt palais nous lisons le mot fatal : *Bank!* Cela veut dire : Quand vous serez ruiné au jeu de Bade, venez nous trouver. Pour peu que vous ayez un bout de pré, un morceau de terre, un bois taillis, une vigne, une maison, quelque manoir, venez : en échange, nous vous prêterons de l'argent à 80 ou 100 p. 100.

Le *Château-Neuf*, ou le palais ducal, habité par la grande-duchesse Stéphanie, est construit dans une position d'où l'on jouit d'une vue magnifique. Il est peu royal à l'inté-

rieur. On y trouve de vastes souterrains qui sont probablement l'ouvrage des Romains. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces demeures funèbres et ténébreuses ont été long temps le siège de ce tribunal secret qui pendant bien des années terrifia l'Allemagne. On l'appelaient *Francs Juges*. Le nom de *Sainte-Vehesme* était aussi donné à ce tribunal. Je sais que les tableaux que Walter-Scott en fait dans je ne puis dire quel ouvrage m'ont vivement impressionné.

Le *Musée* m'a paru riche en antiquités romaines trouvées dans les environs de la ville.

L'*Eglise collégiale* renferme les tombeaux des margraves, et est ornée de six tableaux peints par Lill, d'après Guido Réni. Nous remarquons particulièrement le sarcophage de Louis Wilhème, par Louis Georges, et l'Évêque-Soldat, en bronze.

Baden-Baden possède vingt-six sources minérales. La principale donne 45 degrés au thermomètre de Réaumur. Le rocher d'où elle s'échappe est encore orné de marbre de Carrare, qui date de la domination romaine. La source d'Enfer jouit d'une chaleur de 50 degrés. Les bains des pauvres sont ornés et distribués avec goût.

La première de ces sources, dite le *Ursprung*, est située à côté de la halle des Buveurs, *Trinkhalle*. Or, ce *Trinkhalle* est le plus bel édifice de Baden-Baden. C'est un vaste bâtiment que précède une splendide colonnade, formant un promenoir couvert. On a décoré cette vaste galerie de douze fresques, représentant les plus fameuses légendes de la Forêt-Noire.

En voulez-vous connaître la plus curieuse? Écoutez :

Je passe le *Mummelsee*, le *Wildsee*, etc., qui ne sont que des fables d'Ondines, faisant tomber les voyageurs et les curieux dans leurs lacs azurés, et, comme du *Trinkhalle*, nous avons vue sur des masses de roches, qui dominent Baden, non loin du Vieux-Château, et qu'on les nomme la *Chaire du Diable* et la *Chaire de l'Ange*, je vais vous en dire la légende :

Teufelskanzel, Engelskanzel.

« A droite du chemin qui conduit par la montagne de Baden à Gerensbach, et dans la partie la plus élevée, un grand rocher domine les sapins qui croissent à son pied. Il est cependant facile, et même agréable d'y monter, car il est couvert d'une riche végétation et l'on y jouit d'une vue ravissante sur la vallée de Baden. Ce rocher se nomme chaise du Diable, *Teufelskanzel*.

» Lorsque les premiers prêtres chrétiens vinrent enseigner l'Évangile dans cette forêt, le diable, furieux, accourut de l'enfer à Baden, par le chemin souterrain que suivent les eaux thermales pour y arriver. Alors il monta sur ce rocher pour haranguer les nouveaux convertis. De nombreux auditeurs s'empressaient autour de lui, attirés par le charme de ses paroles.

» Soudain, un ange, resplendissant de beauté et tout rayonnant d'un feu céleste,

vint se poser vis-à-vis de lui, sur un rocher voisin du château d'Eberstein. Il portait une palme à la main, et se prit à parler des grandeurs de la vertu.

» Alors tous les auditeurs quittèrent la Chaire du Diable, pour se ranger autour de celle de l'Ange. Désespéré, Lucifer s'élança sur une haute montagne à l'autre bord de la montagne. Là, dans sa rage, il arrachait les rochers de terre, et les lançait au loin; ou bien il les fracassait d'un coup de son sabot, et les broyait entre ses dents. Enfin, il disparut, laissant sur la pierre l'empreinte que l'on peut voir encore distinctement. »

Pendant que l'un de nous, Julien d'Harcourt, je crois, lit cette légende, nous avons tous les yeux fixés sur les lieux en question. Mais nous retournons aux peintures, le *Saut du Comte*, le *Vieux Eberstein*, le *Couvent de Fremersberg*, le *Château de Neuwindeck*, le *Baldreit*, les *Rochers*, le *Manoir de Windeck* et l'*Image de Keller*.

Je ne vous dirai rien de la peinture de l'*Allerheiligen*, et du *Hohenbaden*, mais comme je vous prie de nous accompagner par cette belle allée qui conduit au mont *Sainte-Cécile*, au-dessus de l'Oos, ou nous trouverons le *Couvent des nonnes de Lichtenthal*, fondé en 1249, par Irmengard de Bade, petite-fille de Henri le Lion, et dont l'Église renferme les tombeaux de la fondatrice et de plusieurs margraves, je vais vous en dire la légende, qui est la dernière :

Lichtenthal.

« Lorsque la guerre qui désolait nos contrées en 1689, amena les Français dans la vallée de Baden-Baden, tous les paisibles habitants auxquels leurs forces permettaient de fuir, s'éloignaient. Les religieuses de Lichtenthal quittèrent aussi leur domicile. L'abbesse, en partant, confia les clés du cloître à l'image de la Vierge, et la pria de protéger ses saintes murailles.

» A peine eurent-elles atteint le sommet de la montagne qui s'élève derrière le couvent, que les ennemis arrivèrent et firent céder les portes sous leurs coups. Puis ils se dirigèrent vers l'église pour la piller. Mais qu'ils furent surpris en voyant qu'elle s'ouvrait d'elle-même, et que la sainte Vierge, entourée d'une splendeur divine, venait au-devant d'eux, tenant les clés à la main pour les leur offrir. Je vous laisse à penser comme ils reculèrent terrifiés, et faisant pieusement le signe de la croix.

» Ainsi le montiers fut préservé miraculeusement, et, à cette heure, on voit encore dans le chœur du couvent, l'image de la Vierge Marie, notre mère. »

Je vous dirais bien d'autres choses sur Baden-Baden, sur la richesse de ses hôtels, sur l'infamie de ses jeux, sur le luxe et la splendeur des salons destinés à appâter les misérables qui viennent y sacrifier à leur affreuse passion, au risque de ruiner leur famille, de tuer leur père, d'assassiner leur mère, et de n'avoir plus pour eux-

même que l'horrible ressource du suicide, mais nous avons tant à voir, et par suite tant à dire!

Donc, après des impressions de tous genres, nous nous rendons à l'hôtel de Bade, où le chef de l'établissement nous montre son éloquence naturelle, en faisant un vrai pathos de rhétorique, pour nous prouver qu'il est de notre intérêt, — et non du sien, — de coucher à Baden-Baden, dont nous verrons les beautés à la lueur du gaz, ce soir; les collines et le bassin, au lever du soleil, demain; et que pour notre santé, il serait fort peu prudent d'aller coucher à Carlsruhe.

Nous exposons notre santé, par l'avis même de madame Daurey, et nous voici à l'embarcadère, qui est coquet comme tout ce qui l'entoure, attendant le départ prochain.

Pendant que nous égayons notre loisir par mille remarques sur les survenants, voici qu'un Monsieur, à longues jambes, à corps fluet, à tête dégagée des épaules, favoris rouges, cheveux rouges, une petite valise à la main, se glisse d'un pied furtif, marchant sur l'orteil, jusqu'auprès de M. Verbedur, et lui dit :

— Rail-way Calroue ?

M. Verbedur, qui a l'infirmité de ne pas savoir l'anglais, ne comprenant pas la question, met subitement son interlocuteur en présence de madame Daurey, qui le parle facilement, et lui dit :

— Parlez à Madame.

Mais voici notre Anglais qui rougit, recule, frotte le parquet de ses bottines, s'incline respectueusement, et enfin se permet de dire encore :

— Rail-way Calroue.

Madame Daurey ne comprend pas plus que M. Verbedur. Heureusement Émile, qui est un polyglotte profond, dit à sa mère :

— Monsieur demande si c'est là le chemin de fer pour Carlsruhe...

— Yes, ch yes! Calroue!... fait l'Anglais, en roulant démesurément les yeux.

Sur ce, bonne comme un ange, madame Daurey, voyant la timidité de l'habitant d'Outre-Manche, le convie à s'asseoir près d'elle, pendant qu'il essuie la sueur que son embarras fait perler à son front, et le met si bien à son aise, que la conversation s'engage.

— Nous partons : adieu, magnifique Baden-Baden! Sois généreux toujours pour tes buveurs d'eau; mais corrige tes joueurs de leur calamiteux amour du jeu!

Comme nous avons encore quelques heures de jour, nous nous arrêtons à *Rastadt*! fameux d'abord par le traité de paix qui fut conclu entre la France et l'Autriche, le 28 février 1814, et qui termina la guerre de la succession d'Espagne. Il est devenu tout aussi fameux par le congrès de paix, qui s'y tint en 1797 à 1799.

Rastadt est le chef-lieu du Cercle du Rhin moyen. Elle est assise sur la Murg, et ne compte que huit mille habitants. Mais depuis 1814, on l'a entourée de fortifications, et

elle est à présent la forteresse fédérale destinée à couvrir l'entrée de la Forêt-Noire. Au besoin, elle pourrait recevoir soixante mille hommes de garnison.

Elle a été, au xvii^e et xviii^e siècles, la résidence des margraves de Bade; mais, comme Bade, elle a souffert beaucoup de dommages par suite de la guerre de Trente-Ans.

La chaleur avait été brûlante, mais comme après ses ardeurs tropicales, il faisait une de ces douces fraîcheurs qui rassèrent la nature, comme d'ailleurs il y avait encore, à neuf heures du soir, un autre départ pour Carlsruhe, nous demandâmes que l'on nous permit de gravir jusqu'au pied du château. Madame Daurey et M. Verbedur y consentirent.

Nous voici donc montant, nous poussant, riant, folâtrant. Notre capitaine et notre mère nous suivent de loin. Arrivés au sommet de la colline, un splendide horizon se montre radieux, tout illuminé des feux du soir, et dans les teintes sombres des campagnes nous pouvons reconnaître les divers sites parcourus dans la journée. Que cette soirée est belle et poétique! Chacun de nous veut en jouir à sa manière, Julien en escaladant les rampes les plus voisines du château; Émile, en s'approchant des viviers, s'il y en a, et il en cherche, pour faire la guerre aux poissons; René, en s'affaissant sur une touffe de gazon, comme accablé sous le poids que portent ses colonnes; nous autres, Fernand et Gustave, en fredonnant quelque barcarolle, tout en plongeant le regard dans l'immensité.

Mais voici qu'à l'approche de la dernière terrasse qui nous cache encore le *Château*, se montre à nous un vieillard, vêtu à l'ancienne mode des marquis, lequel, nous souriant avec bonhomie, lève ses deux bras, dont l'un porte une longue canne à pomme d'ivoire, et s'écrie :

— Que mon vieux cœur se transforme quand je vois cette belle jeunesse! Vous êtes français, mes amis : je l'entends à vos paroles, et je le vois à l'énergie que montrent vos fronts. Laissez-moi vous donner la main... Bon soir, mes enfants, bon soir... Il est trop tard pour voir ce château, mais le dehors vous appartient, examinez-le à votre aise. Je suis français aussi : eh bien ! je serai votre cicerone. Ah ! vous regardez ces belles îles qui nagent sur le Rhin comme des goëlettes couvertes de fleurs. N'est-ce pas qu'elles ont bonne grâce ? Voici *Binselfold*, *Grosser*, *Fahrkopf*, *Salmengrund*, *Obere uber Wiesen*, *Kapfe*... Mais cette nomenclature de noms d'îles ne nous intéresse guère... Venez au château de préférence, et je vous suivrai. Le bonheur d'être avec des Français me rend jeune !...

Ainsi parlait cet aimable vieillard, tout en nous faisant mille caresses, et nous étions loin de nous montrer insensibles, je vous assure.

Bientôt nous sûmes que cet vénérable personnage était un émigré français, de 1793, amené par sa famille sur la terre d'exil, et resté près de la dépouille mortuaire des siens, hors de la patrie. C'était donc un martyr de la piété filiale : aussi nous sentimes-nous

pénétrés d'un saint amour pour lui , en même temps que du plus profond respect. De notre côté , nous lui confiâmes nos noms , le but de notre voyage , nos projets d'avenir , et nous le présentâmes à madame Daurey et à M. Verbedur , qui survenaient.

Il y a de ces physionomies heureuses et pures , surtout quand l'ordre , l'honneur et la religion ont présidé à l'existence , qui font , qu'étrangers mêmes , jeunes ou vieux , une sympathie sacrée s'établit soudain et crée des amis. Il en fut ainsi entre le digne vieillard et notre société.

Aussi le vieux marquis , un peu bavard , je l'avoue , reprit-il la parole , et tout en nous faisant faire le tour du château , nous dit :

— Ce château , presque moderne , est un édifice de fantaisie , qui rappelle Versailles , comme un poulain rappelle un noble cheval de race. Il est l'œuvre de la margrave Sybelle , veuve du prince Louis. Cette femme , l'une des gloires du xviii^e siècle , par galanterie pour son mari qu'elle chérissait , fit en ce palais un musée , qu'elle décora des trophées turcs de son époux , vainqueur de Tekely. Si nous avions pu pénétrer dans les appartements , je vous aurais montré le lit à haut baldaquin , sur lequel le prince Louis rendit l'âme. Il était l'élève de Montecuculli , l'antagoniste de Turenne. Vous verriez les portraits de quelques femmes mahométanes , prisonnières du héros.

— Mais quel est donc ce guerrier , qui tire la langue là-haut ? demanda le lourd Maugras , qui ne parlait jamais , et qui semblait fort intrigué de définir son personnage.

— C'est la statue en bronze de Jupiter , doré à neuf , et la foudre à la main... répondit l'excellent marquis.

— Et là-bas , quelle est cette rivière qui , traversant Rastadt , va se jeter dans le Rhin ? dit Émile à son tour.

— *La Murg* , dit le marquis , la Murg , qui vient de la plus belle vallée de la Forêt-Noire , là , derrière nous. Son cours est des plus escarpés , et d'immenses assises de rochers le dominant. Sur ces rochers , dans les moindres interstices où la terre a trouvé place , partout où un grain a pu tomber du bec d'un oiseau ou être jeté par le vent , des arbres , pins , sapins , frênes , ont cru et forment forêt. Mais comment aller les chercher en ces endroits ? La nature seule peut y agir. Aussi ces arbres , vicillis et ébranlés par la vétusté , tombent d'eux-mêmes dans le lit de la Murg , sont entraînés par le courant. Arrivés ici , ou là , plus près ou plus loin , ces vieux géants des bois sont ébranchés , équarris , reliés en radeaux énormes , rattachés à d'autres radeaux , et partent ainsi , par le Rhin , vers la Hollande , qui n'a pas de forêts , et qui est fort heureuse de nous emprunter nos bois.

— C'est ainsi que les choses se passent sur les grands fleuves du Nouveau-Monde... dit Émile.

— Précisément... dit notre nouvel ami.

Maintenant, ajouta-t-il, si vous voulez porter le regard de ce côté, vous verrez sur la ligne gauche du fleuve, juste en face de l'embouchure de la Murg, le point qui forme la limite fixée par les traités de 1815, au département du Bas-Rhin.

— Et là finit la France? dit Fernand.

— Là finit la France, répondit le marquis, avec un soupir. Ah! que de fois je suis venu m'asseoir où nous voici, les yeux fixés sur la patrie! .. Mais la patrie a forcé les miens à s'éloigner des lieux qui les avaient vus naître, ils sont tombés ici, et je reste pour veiller sur leur tombeau, jusqu'à ce qu'il s'ouvre aussi pour moi. Alors ce sera fini, car j'ai vécu seul, je reste seul, et quand je ne serai plus... mon nom sera perdu!

— Ni votre nom, ni votre souvenir... fit madame Daurey, que la douleur des autres émeut toujours... Désormais votre pensée sera souvent là!!.. ajouta-t-elle en montrant son cœur.

Le vieillard lui serra la main, passa son mouchoir sur son front, puis ayant levé les yeux au ciel, il reprit :

— Vous voyez le cours de la Murg, n'est-ce pas? Suivez-le de l'œil, mesurez à peu près cinq cents pas à partir de la ville. Or, en cet endroit il s'est passé un triste événement.

— L'assassinat des représentants de la France au congrès de Rastadt, Bonnier, Robergeau et Debry? dit aussitôt M. Verbedur.

— Oui, Monsieur... dit le marquis.

— Oh! racontez-nous cet assassinat, fit Émilie, en se rapprochant du marquis, qui lui mit la main sur l'épaule.

— Je le veux bien, répondit le vieillard, mais alors je dois faire précéder mon récit d'un aperçu rapide de ce qui se passait sur le Rhin, après qu'eut éclaté notre terrible révolution de 1793.

A cette époque fatale, le fleuve se trouvait placé dans des conditions difficiles. Sa rive gauche était toute révolutionnaire, et sa rive droite toute féodale.

La partie française qui était révolutionnaire, ne put regarder long-temps la partie allemande qui restait féodale. D'ailleurs, les émigrés de France étaient venus se réfugier sur la rive droite, et former un camp aux ordres de Condé, et sous la protection de Charles-Louis, l'archiduc d'Autriche; la rive gauche se mit en hostilités, et la guerre éclata.

Quelle guerre! chacune des villes du Rhin y joua son rôle, et vainqueur ou vaincu, dût souffrir de la furie qui portait les Français à tout républicaniser.

Ainsi vainement Coblenz possède le camp des émigrés; vainement Mayence voit Clairfait passer le Rhin; vainement Manheim est pris par Wurmser; à Rastadt, ici, Moreau n'en bat pas moins l'archiduc d'Autriche.

Puis à Eltinghen, à Pfortzheim, le même général fait sentir la force de son bras.

A Stuttgardt , à Constadt , à Bèrg , à Edinghen il malmène l'ennemi de telle sorte qu'il le contraint d'évacuer les lignes de Necker.

Alors Francfort est occupé par Jourdan.

Mayence , par Custine.

Wurtzbourg , par Ney.

Bamberg , par Klein.

Stuttgard , par Gouvion Saint-Cyr.

Alors aussi Neresheim est témoin de la défaite de Charles et de Condé , par Moreau toujours.

Newmarck , au contraire , voit Charles attaquer Jourdan à Ostrack , à Pluttensordft , à Stokack , et le repousser du pays.

Aussitôt Dusseldorff entend l'approche rapide d'une armée nombreuse qui arrive : c'est précisément celle de Jourdan qu'accompagne Kléber , désertant la Franconie.

Newmarck encore voit nos troupes : mais elles ne triomphent pas cette fois , car Moreau , qui a laissé échapper l'archiduc Charles , comprend sa faute à sa défaite , et commence alors cette retraite qui lui vaut sa gloire.

Revenu sur le Rhin , Riberach assiste à la reprise de ses triomphes.

Schlinghen le laisse ensuite maître des ponts et des postes du Rhin.

D'autre part , Kelh s'est rendu aux ennemis , mais il est aussitôt repris par l'infatigable Moreau.

Offembourg est enlevé de même , et , prodige d'audace ! le Rhin est franchi par lui en plein jour , et sous les yeux de l'ennemi stupéfait.

Alors Hoche , à son retour , vient prouver qu'en France les années ne font pas les héros.

A Newied , à Ukérath , à Alterkirchen , à Diedorf , à Heddersdorbf , ses succès brillants vont amener peut-être le calme et rétablir la paix , lorsqu'il meurt empoisonné par une main jalouse de sa gloire , là-bas , à Weissenthurm , où vous verrez une pyramide commémorative de son passage du Rhin.

Cependant Moreau avait été éloigné , comme Desaix , pour porter ailleurs le secours de ses armes.

Toutefois , le pays des Grisons , où ce fleuve prend sa source , ayant été conquis par Masséna , cet illustre *enfant de la victoire* , l'armée d'Helvétie et celle du Danube sont réunies sous ses ordres. A l'aide de ses ressources , dignes du génie des plus grands capitaines , il se maintient en Suisse , là , tout près de nous , surmonte tous les obstacles que lui offrent les Alpes , se rend maître du cours de la Reuss , des passages des Grisons et de ceux de l'Italie. L'armée russe passe bien le Saint-Gothard , et pénètre en Suisse pour s'opposer à Masséna , mais le général Lecourbe la repousse , et Masséna remporte cette immortelle victoire de Zurich qui sauve la France de l'invasion.

Alors le plus indigne pouvoir gouvernait notre pays ; c'était le Directoire. Nos malheureux triomphateurs étaient sans vêtements, sans chaussures, souvent sans vivres, toujours avec des aliments détestables : ici sans armes, là sans munitions. Le moyen de se vêtir, de s'alimenter, de se défendre ! Tout était absorbé, dévoré par les plus infâmes des hommes, les FOURNISSEURS, les spoliateurs, gens d'opprobre et de rapine, qui déshéritaient la gloire pour la fortune, qui cherchaient de l'or dans du sang, et dont l'insatiable avidité, en paralysant les sublimes efforts de nos soldats, arrêtaient souvent la victoire, aidaient à l'ineptie, à la lâcheté, à la trahison de quelques généraux.

Il advient donc que les succès des armées françaises n'empêchent pas nos conquêtes d'être perdues par l'inhabileté du Directoire, et que les négociations entamées ici même, à Rastadt, dans un congrès qui durait depuis deux ans déjà, sont subitement rompues.

— Ah ! voilà enfin l'histoire de l'assassinat ! dit Émile.

— Oui, mon ami, répond notre narrateur, mais si votre imagination est flattée de certains événements, que la raison vous porte aussi à réfléchir à la monstruosité du crime pour en concevoir toujours la plus profonde horreur.

C'était le 28 avril 1799. Une armistice convenue entre les troupes françaises et autrichiennes était rompue depuis quelques jours, et la neutralité même du grand-duché de Bade, militairement violée.

— Oh ! les brigands ! s'écria René.

— Bon ! voilà le gros René qui s'émoustille ! criâmes-nous tous ensemble.

— C'est que, comme il renferme toutes les émotions à l'intérieur, et que chez lui tout se passe en dedans, dit M. Verbedur, la soupape de sûreté a joué soudain.

— Voyez-vous encore, au-dessus du bois, les maisons de Plittersdorf, et le bac qui est à côté, lequel communique avec Seltz, sur la rive gauche ? demanda le marquis.

— Parfaitement... répondîmes-nous.

— Est-ce que c'est le Seltz qui donne les fameuses eaux dont nous buvons les contrefaçons ? fit encore notre questionneur Émile.

— Justement. Eaux minérales et apéritives. Continuons. Bonnier, Robergeau, Robergeau qui devait succéder à Talleyrand, au ministère des affaires étrangères, notez bien, tant il était habile diplomate, et Debry, les représentants de la France, prêts à partir, avaient envoyé leurs valets les attendre à ce bac. Pour eux, leurs voitures étant chargées, ils hésitaient encore à partir. La nuit était venue, et puis, on leur avait dit qu'il était entré en ville une centaine de hussards de Szecler, ce qui leur semblait fort suspect. Mais voici qu'à huit heures, le colonel de Barbacy leur envoie le ministre directorial, M. d'Albini, leur signifier de quitter la ville. Il n'y avait plus à hésiter. Ils partent donc.

Six voitures composaient leurs équipages. D'abord on essaya de leur fermer passage,

près du canal de la Murg, et il leur fallut retourner en ville pour demander une nouvelle permission et une escorte. Enfin ils reprenaient leur marche, ayant un coureur armé d'une torche devant eux, quand des hussards de Szecler se présentent, les entourent, en présentant devant eux la gueule de leurs mousquetons.

C'était à cinq cents pas de la ville... Voyez-vous bientôt l'endroit?

— Très-bien... fit M. Verbedur.

— Debry leur tendit immédiatement la permission qu'il portait, continue le marquis, mais cela ne suffit pas à ces gens.

— Qui est dans cette voiture? demanda le chef des hussards.

— Jean Debry, sa femme et ses deux filles... répondit le cocher, domestique du margrave.

Aussitôt Debry est arraché, enlevé de sa place, on le livre aux hussards qui le sabrent, le hachent, le transpercent, malgré les cris de terreur de sa femme et les lamentations de ses enfants.

Ensuite, le laissant pour mort, les Autrichiens se précipitent sur Robergeau, sur Bonnier, les font tomber de leurs chaises, et les massacrent sans pitié, dans les bras de leurs femmes, qui veulent en vain les défendre.

Debry n'était pas mort cependant...

— Oh! c'est horrible cela, dirent Émile et Julien.

Debry, dis-je, n'était pas mort. Revenu à lui, le blessé se glissa dans le bois, y passa la nuit, se retrouva même près des corps froids et dépouillés de Robergeau et de Bonnier, puis s'étant confié à des paysans, on le fit rentrer dans la ville.

Deux jours après il était en France, avec sa famille si cruellement éprouvée et la veuve de Robergeau.

Une protestation fut signée par tous les membres du congrès qui se trouvaient encore à Rastadt, et on demanda vengeance de cette insigne violation du droit des gens.

— Et ces morts furent vengés? dit Émile.

— Cet horrible crime resta impuni... répondit tristement le marquis. Le mépris qu'inspirait le Directoire empêcha le peuple de s'exalter de cet esprit de colère qu'eut excité, sous un autre gouvernement, la lâche atrocité de cet assassinat.

Seulement on éleva ce monument; tenez, la lune qui se lève le frappe précisément de ses rayons, à l'endroit même où les pauvres victimes furent égorgées.

— Et la France ne releva pas son étendard sur les bords du Rhin? demanda madame Daurey.

— La France était trahie, madame, répondit notre bon vieillard. Pichegru, et d'autres encore, creusaient des mines dans lesquelles s'engloutissait la vaillance des soldats et l'énergie des diplomates.

Néanmoins, il y eut un jour où Moreau vint reprendre le commandement de l'armée disloquée du Rhin et de celle de Sambre et Meuse.

Aussitôt des succès remportés à Engen, à Memmingen, à Riberac, attestèrent que le génie de la victoire veillait toujours.

Puis Hoshstedt, Nedersheim, Nortlingue, Oberhausen, et enfin Hohenlinden vinrent compléter le but de ses efforts.

La France redevenait maîtresse de nos rivages, et la paix de Lunéville se faisait.

Mais pourquoi vous dirai-je tant de faits d'armes accomplis sur ces bords? La nuit est tout-à-fait venue, voici bientôt neuf heures qui vont sonner. Vous n'aurez plus que le temps de vous rendre au chemin de fer.

Que de métamorphoses j'ai vues, de ce point du globe, s'opérer autour de moi! Je serai moi-même bientôt leur victime. Adieu. Ayez seulement un mot à dire au Seigneur pour le pauvre exilé!...

— Nous le dirons tous les jours ce mot! achevèrent à la fois M. Verbedur et madame Daurey, tout en serrant la main du vieillard?

Pour nous, il nous baisa tous sur le front, en nous remerciant du bonheur que nous lui avions procuré.

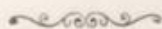
— C'est bien nous qui vous devons des remerciements! firent tous mes compagnons.

Ce baiser d'un vieillard vertueux et pur sera pour nous une bénédiction. Nous en garderons long-temps le souvenir.

Deux heures après nous étions à Carlsruhe.



III.



Carlsruhe. — Promenade matinale. — Marché, costumes, soldats. — Château ducal. — Le dôme de plomb. — Durlach. — *Heidelberg.* — La Vallée du Necker. — Jetta la Magicienne. — Départ pour les ruines. — Un cicerone de vingt ans. — Longue série de Palatins. — Les Merveilles du Château. — Légende du Fantôme. — Heidelberg au grand jour, Heidelberg au clair de lune, Heidelberg au lever du soleil. — Clara Detten.

Ah ! on se permet de me comparer à un tourbillon ! C'est bien : pas un mot de reproche, pas la moindre récrimination, pas un geste, pas un souffle de vengeance !

Du calme, mon ami, mon bon Émile ! prouve à ce Clown, qu'en faisant mieux encore que lui les culbutes et les pirouettes, j'ai d'aussi bons yeux sous le cerveau, et tout autant d'idées dans l'âme.

D'ailleurs ma bonne mère est là, c'est tout pour moi. N'est-elle pas mon phare lumineux ? Sous sa lumière bienfaisante et généreuse, je vais dire d'inspiration ce que j'ai vu, et l'on jugera si j'ai tout observé !

Lorsque nous arrivons à *Carlsruhe*, la nuit est des plus noires. Les étoiles brillent bien aux cieux, mais l'éclat que projette le gaz de l'embarcadère, à notre descente des wagons, ne nous permet de voir vers la ville que le noir le plus sombre. Nous nous trouvons, du reste, sous une allée de hauts arbres, qui ferment la ceinture de la capitale du grand-duché de Bade, ce qui ajoute à l'illusion.

M. Verbedur prend un porteur qui doit nous conduire à l'hôtel d'Angleterre.

Après avoir franchi l'une des portes de la ville, nous nous trouvons dans la rue principale, semée d'obélisques, de pyramides et de statues. Et, comme le silence le plus sépulcral règne à cette heure, c'est à se croire dans un tombeau. Heureusement un roulement de tambours, éloigné, nous prouve que nous ne sommes pas seuls vivants dans cette enceinte mortuaire.

D'ailleurs, voici l'hôtel. Quelle splendeur ! Quels feux éblouissants ! Avec cela vingt

valets, marchant à la suite du maître, grand gaillard de six pieds, viennent à notre rencontre. On voit bien que nous sommes à l'hôtel d'Angleterre !

— Grand merci, monsieur, dit l'hôtelier à maître Verbedur, d'avoir préféré à tout autre mon hôtel de la Croix-d'Or...

— Mais je vous ai dit de me conduire à l'hôtel d'Angleterre... fait notre précepteur, en se tournant vers le guide.

Celui-ci se garde bien d'avoir l'air de comprendre. Pour nous, nous comprenons parfaitement. Il est tout près de minuit, nous demandons un souper, que l'on sert dans nos chambres, et nous restons.

On peut dormir très-tranquillement à Callsruhe. Nul bruit ne trouble votre repos. Aussi nous faisons si bon usage du lit, qu'il faut et les rayons d'un soleil brûlant qui frappe aux fenêtres de notre dortoir improvisé, et les paroles sacramentelles de maître Verbedur pour nous réveiller. Mais alors ce sera à qui sera le plutôt prêt.

— Après votre prière, mes amis, nous dit M. Verbedur, avec une tendresse que les bonheurs des vacances font épanouir, vous descendrez, et, vous trouvant sur une place où se tient un marché, vous chercherez et me verrez...

— Il suffit, mon cher maître ! m'écriai-je.

— Allez toujours, s'écrie Julien, et que Dieu vous ait en sa sainte et digne garde !...

— Nous vous reconnâtrons à votre panache blanc ! ajoute Fernand.

— On le trouve toujours sur le chemin de l'honneur ! dit à son tour Gustave.

Réné est le seul qui garde le silence. Il a l'air de chercher dans son lit ou sa voix égarée ou son sommeil perdu.

Bref : une demi-heure après, nous allons, nous venons sur la place principale de Callsruhe, que décore une pyramide fort basse, avec ce seul mot :

GUILLAUME.

Pour votre gouverne, ce Guillaume est le margrave, fondateur de la ville, et on lui a élevé ce monument par reconnaissance. Car il faut que vous sachiez de suite que Carlsruhe est une cité toute moderne. En voici l'histoire en deux mots :

Le margrave Charles-Guillaume, petit-fils de la fameuse Sybelle dont on nous a parlé près du château de Rastadt, homme savant, mais tout de plaisir, avait sa cour à Durlach, et son château de chasse était placé à quelque distance près de la forêt de Hartwald. Or, c'était un Sardanapale au petit pied, que mons le Margrave : non-seulement il aimait les beaux palais et les grandes constructions, ce qui ne plaisait guère aux citoyens de Durlach, gens ennemis de tout progrès, mais il aimait sur toutes choses son plaisir. Un jour, qu'après une longue chasse, il se trouvait fort fatigué, l'envie lui vint de se coucher à l'ombre d'un chêne, sur les mousses fraîches des bois. Un prince, qui désire, exauce son

vœu sans retard. Charles-Guillaume dort donc si fort et si bien, qu'à son réveil, il sourit, rasséréiné par la belle et riche nature qui l'entourait, et se dit :

— Les gens de Durlach sont des manants ! Ils trouvent mauvais tout ce que j'invente pour mon plaisir et mon caprice ; j'ai bien envie de leur jouer un tour de ma façon. Voici mon château de chasse là-bas, et franchement il ne manque pas de mine : si je tirais sur sa façade une avenue perpendiculaire, puis une, deux rues de chaque côté de cette avenue perpendiculaire, puis encore d'autres entre chacune d'elles, j'aurais une cité affectant la forme d'éventail, dont mon palais serait le centre, et l'idée serait charmante, car de mes fenêtres je verrais tout ce qui se passe dans ma capitale. Là seraient mes distractions et mes plaisirs. Fatigué du spectacle, j'ouvrirais les fenêtres de l'autre façade du même palais, et face à face alors avec la belle nature, et les trente-deux allées convergentes avec ma résidence, et taillées dans les hautes futaies de mon parc, je retrouverais la solitude. Tout près de mon château j'aurais un théâtre, à gauche ; à droite, je mettrais un jardin botanique. Ici j'ouvrirais un musée ; là je fonderais une académie. Oh ! quelle mine ferait mon monde de Durlach ! Au fait, je puis réaliser ce rêve : je n'ai qu'un mot à dire... Je le dis ! Sur ces belles pelouses, à la place de ces arbres, je vais élever une ville, et puisque j'ai si bien reposé en cet endroit, ma nouvelle cité aura nom Carlsruhe, *Repos du Roi* !

Ainsi fut dit, ainsi fut fait... En 1715, à la place d'une belle plaine d'une lieue et demie de long, à l'est du Rhin, s'éleva la ville rêvée par le margrave, ayant la forme d'éventail, ouvert dans l'angle du château. Onze rues y aboutissent, en lignes concentriques, et traversées par quelques autres rues fort grandes.

La plus intéressante est la rue Charles-Frédéric, qui, de la porte d'Ettinghen mène en droite ligne à la résidence du roi. C'est elle qui, cette nuit, nous offrait l'apparence d'un cimetière. D'abord elle montre un obélisque, surmonté du buste du grand-duc Charles, avec cette inscription :

AU FONDATEUR DE LA CONSTITUTION, LA VILLE DE CARLSRUHE.

Ensuite, au centre de la rue, à l'endroit où elle est coupée par une autre rue, espace qui sert de marché public, se dresse la pyramide Guillaume dont j'ai parlé.

Enfin, à l'extrémité de cette rue, s'ouvre la belle place du château, entourée de vastes arcades, dans le style de notre place du Palais-Royal, à Paris, et décorée d'angers. Là aussi apparaît, dans l'alignement des autres monuments, la statue en bronze du grand-duc Frédéric, par Schwanthaler. Sur les quatre côtés du socle, on voit des figures représentant les quatre grands cercles du grand duché... On lit aussi cette légende :

Le grand-duc Léopold à son père le béni !

Nous voyons tout cela, mais d'un rapide coup-d'œil, car, selon l'ordre, nous nous arrê-

tons sur la place du marché, pour y chercher notre illustre maître. Mais M. Verbedur est devenu pour nous un mythe, un sylphe : nous ne l'apercevons pas. En revanche, les paysans, les paysannes, les soldats de la garnison, les dames en costume du matin, les naïfs bourgeois affluent de toutes parts. Le costume de toute cette foule n'a rien de saillant : nous pourrions nous croire au marché de quelque bonne ville de France, n'était le langage que nous n'entendons pas.

Passent cent cadets, tout fiers de leur uniforme un peu étriqué, car j'apprends que Carlsruhe a une école de cadets ; se montrent quelques officiers de cavalerie ; les schakos prussiens pullulent de toutes parts... mais nulle part de Verbedur. Mes camarades achètent des fruits ; moi, j'achète des fleurs pour les offrir à ma mère ; nous allons voir les boutiques de gravures, d'orfèvrerie que font briller leurs vitrines. Puis enfin, me mettant à l'écart, je glisse par une rue voisine et je gague l'hôtel pour aller saluer ma mère.

Mais voici que des chants délicieux frappent mon oreille : l'orgue les accompagne. Je lève la tête, je suis à la porte d'une petite chapelle. J'entre, et sans transition, me voici en face d'un ministre plus ou moins quaker, agenouillé dans sa chaire, et d'une assemblée protestante exclusivement composée de femmes. Ce qui me surprend le plus, c'est que M. Verbedur est là, au milieu, debout, comme un homme admis à la pénitence publique. Je juge la position : le digne chrétien croyait entrer dans une chapelle catholique, comme moi-même, et il s'est pris dans une ratière. Et là, ne voulant pas braver les huguenots, il se tient dans une posture humble et résignée qui me donne bien envie de rire.

— Mon ami, me dit-il bien bas, sors le premier, je te suivrai, et tu me tireras ainsi d'une fausse position...

Jamais oiseau mis en cage ne fut plus heureux que mon précepteur respirant l'air de la liberté.

C'est alors moi qui lui fais les honneurs du marché, où je raconte l'aventure à mes camarades, et nous demandons à M. Verbedur le prix de sa rançon. Il nous achète à chacun une belle vue de Carlsruhe, et s'exécute ainsi de bonne grâce. Puis nous allons au déjeuner.

Nous y sommes seuls : une famille anglaise vient cependant s'asseoir à nos côtés, et c'est avec une surprise agréable que nous voyons les jeunes ladies faire le signe de la croix avant et après le repas.

C'est tout bonheur de se trouver avec des frères en religion, et bientôt les sympathies s'établissent lorsqu'on est assis ensemble sous la croix de Jésus. Aussi ma mère est-elle bientôt en relation avec ces dames.

Mais nous sommes obligés d'interrompre cette bonne harmonie. N'est-il pas nécessaire de connaître la ville, et d'en voir les curiosités ?

Déjà mes amis sont sur le perron de l'hôtel, et attendent. Nous partons.

D'abord, en somme, Carlsruhe se distingue par la régularité de ses maisons, qui, toutes doivent être construites d'après un plan uniforme; par ses rues larges, éclairées et garnies de trottoirs en dalles; et par ses belles portes, dont la première, la porte d'Ettlinghen, est un modèle d'architecture grandiose.

Nous retraversons le *Markt-Platz*, pour aller voir l'Église protestante qui en est voisine, et dont le dôme est supporté à l'intérieur par douze colonnes de l'ordre corinthien, et dont seize tableaux font l'ornement principal.

De l'Église protestante nous passons à l'Église catholique, qui est éclairée par le haut, et surmontée d'une coupole de cent pieds de haut sur autant de large. L'entrée principale est décorée d'un portique formé de huit colonnes d'ordre ionique.

Tous les cultes ont leur temple: voici maintenant la synagogue, qui est bâtie dans le style oriental.

Mais la véritable curiosité de la ville est le château même, *Hochberg*, car tel est son nom. Lorsque nous y arrivons, je ne sais pour quel motif l'entrée nous en est refusée. Heureusement un des ministres du grand duc peut-être, en tout cas un fort obligeant personnage, satisfait de notre bonne mine, et tout en serrant sous son bras son large portefeuille rouge, donne des ordres pour que l'on nous reçoive, et que l'on nous fasse les honneurs de la résidence grand-ducal.

Donc nous entrons, conduit par un majordome qui s'explique en très-bon français, et qui a toutes les manières d'un vrai serviteur de Versailles. Je ne vous décrirai pas les salles et les galeries. Vous n'avez pas été sans voir dans notre France quelque palais de ministre, d'ambassadeur, de banquier, ou peut-être Compiègne ou Meudon? C'est cela. Mais comme madame de Malboroug, lorsque son digne époux s'en va-t-en guerre, nous gravissons, non sans payer ici et là, l'escalier qui monte à la fameuse Tour de Plomb. C'est le dôme qui, couvert de ce métal, lui a valu ce nom. Là, une vue des plus ravissantes se montre à nous.

D'un côté, la ville en éventail, avec ses rues splendides, les clochers et les coupoles, la tour de l'hôtel-de-ville, le théâtre de la cour, l'un des monuments les plus remarquables, la bibliothèque, le cabinet grand-ducal des antiquités et des médailles, la pinacothèque ou galerie de peintures, l'académie, les portes de la cité, les obélisques et pyramides placés en jalons, et le plus délicieux panorama de plaine qu'il soit possible de voir.

De l'autre côté, les jardins, le jardin botanique, les pièces d'eaux sur lesquelles jouent des cygnes, des pelouses immenses, les hauts bois s'étendant à perte de vue, et coupés de trente-deux allées s'ouvrant en éventail comme la ville; puis Durlach, la ville rebelle, la ville abandonnée, faisant la grimace à sa rivale, et pourtant, quoiqu'à contre cœur, lui envoyant ses eaux dont Carlsruhe est privée, et se rattachant à elle par une

magnifique avenue tirée au cordeau, longue d'une lieue, et dont les peupliers d'Italie sont d'une hauteur et d'une beauté incomparables.

Nous retrouvons là nos ladies, et leur mère, et leur père. L'Anglais nous signale, dans le jardin du château, le monument érigé en l'honneur du poète Hebel, mort en 1826.

A notre tour, nous lui montrons le bel effet produit par la ruine d'une vieille tour qui couronne la colline dite le *Thumberg*.

— Oh! yes, nous dit l'Anglais, moa avoir viou de près la tiour. Moa avoir été à Diourlach, là, et viou les anquioutés romaines triouvées siour ce colline! moa aimer biau coup les antiquioutés!...

Après avoir vu à distance le jardin de la Margravine Amélie, les bains de Beierthein, la maison de promenade, et contemplé l'immensité de l'horizon vaporeux que baignent les chauds rayons du soleil, nous descendons pour circuler dans la ville. Là je ne vous citerai plus que l'académie des Beaux-Arts, construite en 1843, par l'architecte Huebsch, dans le style bysantin. Sa grande façade nous montre les statues de la poésie et de la peinture, et dans les lunettes celles de Raphaël, de Michel-Ange, d'Erwin de Steimbach, dont on a parlé, de A. Durer, de Vischer, etc.

Reposez-vous avec nous, lecteurs, et à demain le récit de ce qui nous attend ailleurs.

Nous quittons Carlsruhe le lendemain. La nature est toujours parée comme pour une fête, et c'est une si belle fête, en effet, pour nous que les vacances! Délicieuse idée que vous avez eue, ma honne mère! Aussi, comme je vous aime, et comme je travaillerai bien pour vous récompenser à mon tour!

Après avoir enfanté les merveilleuses montagnes de la Suisse, à laquelle nous tournons le dos, la main du Créateur semble avoir voulu se reposer dans son œuvre en ne produisant plus, comme contraste, que les beautés ravissantes, et plus douces à l'œil, du duché de Bade. A part quelques collines sur notre gauche, la droite du Rail-Way ne nous offre que de vastes plaines.

Bientôt nous traversons *Durlach*, mais nous ne visitons ni son château désert depuis 1715, ni sa galerie d'antiquités romaines, choses dont je suis bien friand cependant.

Nous voyons ensuite le *Stahlbuhl*, plaine presque stérile, où au moyen-âge se rendaient les jugements publics.

Ensuite nous atteignons *Brucksal*, ancienne résidence des princes-évêques de Spire. Nous remarquons le grand château de plaisance dit la *Réserve*, l'ancienne église du xv^e siècle, avec les tombeaux des princes-évêques, et enfin une grande maison pénitentiaire.

Il est bon de vous dire que nous ne voyageons pas comme le commun des martyrs. Notre wagon n'est autre qu'un vrai salon, sans compartiments aucuns, fi donc! C'est bon pour la France. Ici nous sommes mieux traités. Ce susdit salon a tout autour des divans, de sorte qu'au milieu reste un grand espace vide qui nous permet d'aller, de

venir, voire même de sortir, car la porte reste ouverte, et en avant se trouve comme un perron orné de balustrades. On se place là comme à un balcon seigneurial, et, pour peu de courtoisie que vous ayez, vous pouvez saluer les serfs, paysans, ou curieux qui vous regardent passer. J'aime beaucoup ce genre de voyager : il y a tout plaisir. Vive le grand duché de Bâde !

Mais, silence ! voici le village de *Mingolsheim* où, en 1622, Tilly fut battu par le général de Mannsfeld. Puis, à gauche, ne découvrez-vous pas le manoir de *Kisslau* ? C'est à cette heure une prison d'État. Enfin voici *Wiesloch*, puis *Saint-Ilgen* ; le chemin tourne, et l'on nous annonce *Heidelberg*.

Heidelberg ! charmante vallée du Neckar ! salut ! C'est à vous que je dois les plus beaux plaisirs de mon voyage : aussi je vous garde un bien doux souvenir ; je sens que je vous aime, et qu'un jour j'aurai le besoin de vous revoir encore.

Avant de rien dire d'Heidelberg, permettez-moi, cher lecteur, de vous donner un conseil. Si jamais vous faites à notre livre l'honneur de le prendre pour guide, suivez l'avis que je donne ici ; et, allant prendre gîte à l'hôtel Schreider, demandez la chambre n° 7, que j'ai occupée pendant trois jours, et où bien des rêveries ont halluciné mon cerveau. Nulle part ailleurs mieux que là on n'a joui de plus belle vue. L'embarcadère est tout près, mais ceci n'est rien. A distance, le Rhin ; à votre gauche, le Neckar ; en face la ville d'Heidelberg ; et au-dessus, les admirables ruines de son château ; enfin, à droite, la Forêt-Noire, le *Geissberg*, le *Königsthul*, avec sa tour élancée, et vers Bâde, le *Mont Tonnerre*, qui dentelle l'horizon de ses croupes arrondies.

A l'époque où Velléda, la vierge des Bructères, se rendait célèbre au point de s'attirer une espèce de culte par toute la Germanie, une magicienne du nom de Jetta, fit aussi retentir de paroles prophétiques les rochers et les bois de ce promontoire du *Geissberg* qui surplombe le Neckar. Dès-lors on ne le nomma plus que le *Jettenbulh*. Ses prophéties acquirent promptement une grande renommée au séjour de la magicienne Jetta. De toutes parts on accourut à la vallée du Neckar pour la consulter ; mais elle se laissait voir fort rarement, et encore était-ce par une fenêtre de l'espèce de sanctuaire qui lui servait de retrait. Alors elle rendait ses oracles, et prononçait en vers mystérieux les arrêts du sort.

Un soir que déjà les feux du soleil, prêt à descendre derrière l'horizon, doraiént la terre de teintes embrasées, Jetta sortit de sa demeure ; elle semblait inspirée par la beauté de ce tableau. Sa voix avait quelque chose de sublime dans ses accords, car elle chantait, et l'on crut que le livre de l'avenir déroulait devant elle les brillantes destinées promises à sa colline aimée.

Elle voyait une famille illustre se plaire un jour aux lieux qu'elle même affectionnait : aussi lui prédisait-elle une grandeur toujours croissante, et des palais qui s'y multiplieraient avec les générations.

La solitude de sa vallée, transformée en une cité fameuse, devenait dans ses vers harmonieux le berceau des études en Allemagne ; elle prédisait même sa célébrité sous la succession de personnages éminents en tous genres, et dont les talents en feraient la patrie du savoir et des lumières.

Tel on entend le cygne préluder à ses derniers moments par la plus douce mélodie. Ces hymnes prophétiques devinrent aussi pour Jetta le chant funèbre du cygne.

Pleine de si grandes images, la magicienne s'égara dans les sentiers où elle aimait à fuir le commerce des hommes. La nuit vint, et alors une louve qui allaitait ses petits dans ces lieux inaccessibles, se jetant sur elle, la dévora, tout près d'une source qui sortait de terre.

De ce moment la colline prit le nom de Jettenbulh, et la source, celui de *Wolfsbrunn*, Fontaine-du-Loup.

Une autre tradition dit qu'un duc des Francs, Anthyse, habitait cette contrée, en 510. Pour l'amour de sa femme Jutha, de la famille des comtes de Graichgau, il aurait fait bâtir un burg sur la colline en question, ainsi qu'une chapelle à une demi-lieue plus loin, au hameau de Schlierbach, et de là le nom de Jettenbulh, créé pour l'emplacement du château, en mémoire de l'épouse du duc.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cet endroit même le magnifique château d'Heidelberg fut bâti par les princes et électeurs, aujourd'hui sur le trône de Bavière.

Sa première fondation date de l'an 1300, et en 1804, il était encore leur propriété. Mais la paix de Lunéville, en incorporant les contrées palatines du Neckar au grand-duché de Bâde, a donné Heidelberg au grand-duc de Bâde.

Le château de Heidelberg n'a pas toujours occupé la place actuelle. Il était jadis sur la pointe la plus avancée vers l'ouest de la montagne du Petit-Geilsberg; mais ce lieu n'avait de remarquable que la beauté de ses vastes points de vue, et surtout aux heures du coucher du soleil. Un vallon froid et rude, qui en défend l'abord, ajoutait beaucoup à la grandeur du spectacle. En effet, on cherche lequel contraste le plus merveilleusement alors, ou de ses sombres profondeurs avec la clarté de l'horizon, ou de la solitude hérissée de rochers qui l'environne, avec la vie et la richesse d'un paysage dont l'œil ne découvre les bornes qu'au pied de la chaîne des Vosges.

Voilà ce que j'apprends du château de Heidelberg, et je vous assure que j'ai hâte d'entendre dire que nous allons le visiter. Mais, hélas ! le soleil est si brûlant, nos stupides estomacs réclament si avidement le dîner, il nous est même si nécessaire de prendre des bains, qu'il faut patienter et attendre. Aussi vous avouerai-je que je suis de très-mauvaise humeur : je vais de nos chambres au jardin de l'hôtel, du jardin aux galeries, des galeries, où je ne vois que d'insipides et froids anglais, sans parler de leurs plus intolérables anglaises, je retourne à ma fenêtre où, au moins je puis de loin contempler mes belles ruines vers lesquels mon cœur me porte. J'aime les ruines, j'aime la belle nature, j'aime

tout ce que Dieu a fait grand, a fait noble, a fait beau. Que voulez-vous? Je suis ainsi : prenez-moi tel.

Enfin nous nous sommes repus : il est quatre heures, nous partons. Je précède la bande. Julien péroré, Gustave fredonne, Fernand cueille des fleurs, et René rumine. Pour ma mère, elle cause gravement avec M. Verbedur.

Nous suivons d'abord une délicieuse avenue, toute plantée de tilleuls et de platanes, toute capitonnée de jardins et d'hôtels, de villas et de bosquets. Je remarque pour la première fois, qu'ici, les vitres des maisons sont convexes, et jettent des reflets auxquels mon œil n'est pas accoutumé. Puis, laissant à notre gauche la vieille ville d'Heidelberg, dont les clochers et les flèches nous apparaissent à travers les arbres de notre route, nous gravissons une rue toute pavée, bordée de masures, peuplées de milliers d'enfants hâves et mal vêtus, et de commères qui nous harcèlent de leurs demandes. Tout au moins, à défaut de fortune, ont elles la probité : car ma mère a laissé tomber un mouchoir fort riche et très-précieux, et l'une de ces femmes le lui rapporte sans retard. Pour mon compte, je puis dire n'avoir jamais vu tant d'enfants, blonds à faire envie aux anges, réunis en un même lieu. Il est vrai que la montée est d'une longueur interminable, et que la population pauvre est agglomérée sur ses talus.

Enfin nous atteignons la haute plate-forme, et bientôt, à travers les bosquets et les hauts arbres, nous apparaissent les ruines.

Voici tout d'abord la tour des Géants, porte principale du château, ayant encore de lourdes statues de chevaliers debout sur son fronton, et par laquelle on entre dans la cour.

Une fois dans cette cour, l'œil se perd, s'égaré, erre de beautés en beautés, et ne sait à laquelle s'arrêter. Avant tout, je demande au cher capitaine de nous donner un guide qui nous explique chaque chose, et, mon crayon à la main, je me tiens au port d'arme, prêt à prendre mes notes, et à écrire mes impressions. C'est une fort jeune fille, presque une élégante, qui nous est donnée comme cicérone. Elle en a l'habitude; sa jeune mémoire ne doit rien perdre : acceptons-la à l'inverse de Rastadt, où ce fut un vieillard qui nous guida; ici ce sera une femme entrant à peine dans la vie, qui nous parlera des temps passés, assis sur les ruines. D'ailleurs cette enfant sait le français, est catholique, ne manque pas de poésie dans l'expression. En route donc!

Nous étions en ce moment abrités contre le soleil par le mauvais toit d'un vieux puits, situé dans l'angle de la cour principale. La jeune fille nous fit remarquer les colonnes qui supportaient ce misérable toit.

— Jadis elles ornaient le palais impérial de Charlemagne, à Ingelheim, nous dit-elle...

Et à ce nom vénérable, d'un commun accord, nous nous découvrons dans un sentiment de respect, mais aussi d'admiration.

N'attendez pas de moi que je vous mette sous les yeux, pièce par pièce, ces mille monuments grandioses qui composent le château d'Heidelberg, grand comme une cité,

et que je vous crayonne les portes, les poternes, les tours, les tourelles, les cariatides, les gloriottes, les rosaces, les voûtes, les arceaux, les colonnes, les fenêtres, les archivolttes, les entablements, les beautés de toutes sortes qui miroitent de toutes parts, qui nous rappellent partout, qui fascinent du regard, et semblent sortir de la poussière de leurs ruines comme pour entendre les cris de votre enthousiasme, et les soupirs de votre extase.

Ici, Rodolphe I^{er}, l'aveugle, mis en possession d'Heidelberg, par le traité de Pavie, qui révèle son existence récente, 1300, érige le premier bâtiment, solide encore malgré sa chute, magnifique encore nonobstant ses crevasses et ses rides, puis la *chapelle*, dont les restes servent de cave à un tonneau gigantesque.

Là, Raprecht, ou Ruppert, ou Robert, construit l'*aile Ruppert*, qui fait la gloire de son nom, et imagine ce merveilleux *balcon*, qui permet au regard de s'égarer sur le Neckar, sa vallée, la vieille ville d'Heidelberg, le Rhin, ses plaines, Manheim et les Vosges.

— Cet escalier conduisait aux étages supérieurs, nous dit notre cicérone : mais je ne vous y conduirai pas sans vous avoir dit que Louis III, successeur de Robert, mit en prison, dans cette aile Ruppert, le pape Jean XXII, et qu'ayant laissé le trône à Louis IV, dit le Débonnaire, en 1425, il advint, sous ces vieilles voûtes, dans ces chambres délabrées, par cet escalier déchiré, une de ces aventures que raconteraient ces murailles, si la parole leur était donnée.

— Une légende, amis ! s'écria Julien.

Nous nous rapprochons tous, bouche béante, et la jeune fille nous dit :

— Ce Louis IV avait un frère du nom de Frédéric, qu'il aimait au point de lui faire partager son pouvoir, mais qui était odieux à une foule de vassaux dont il réprimait les exactions. Parmi eux se signalaient surtout Guillaume et Jacques de Luzelsteen. Leur audace alla bientôt jusqu'à prétendre marcher son égal. Mais humiliés par celui qu'ils voulaient perdre, leur haine ne connut plus de bornes.

Alors existait ce fameux tribunal secret de la Sainte-Vehesme, si long-temps l'effroi de l'Allemagne. Les deux frères en étaient membres. Ils lui dénoncèrent le comte palatin, comme coupable d'hérésie, l'accusant d'un commerce criminel avec les malins esprits, d'où lui venait toute sa force aux jours de combat.

Sur ce, grand émoi. Mais comment s'emparer de Frédéric ? On eut recours à une apparition mystérieuse adroitement ménagée.

Or, un jour, on voit arriver à la cour d'Heidelberg deux chevaliers étrangers. Ils y étalent une magnificence suprême, et Louis IV, estimant leur présence à honneur, les comble de soins et de marques d'affection. Mais voici que son secrétaire, le fidèle Kermund éventa de mystérieuses entrevues entre une dame du palais et les étrangers. Il dé-

couvre même que c'est au comte Frédéric que l'on tend un piège, et dès-lors deux de ses amis veillent constamment sur lui.

Une nuit, pendant l'heure la plus solennelle, au moment le plus sombre, les conjurés pénètrent jusqu'à la chambre de l'électeur. Une lampe brûle près de son lit; mais sa faible lueur se reflète imparfaitement sous les arcs de cette voûte gothique, car c'était là, voici l'endroit du lit, celui de la lampe...

— C'était là? dis-je, le front pâle, et les yeux allumés.

— Le prince dormait du plus paisible sommeil, continue la jeune Allemande. Partout le repos s'est appesanti sur le Jettenbulh; et s'il arrivait qu'il y fût interrompu, ce n'était que par les cris des sentinelles assises près du foyer dans les petites tours du guet.

La cloche achevait à peine minuit, qu'un spectre sous les apparences de la vierge Marie, et l'aurole sacrée autour de la tête, s'avance dans la chambre de l'Électeur :

— Louis, Louis, Louis! dit-il d'une voix sinistre.

Ces accents, effrayants dans le silence, réveillent le prince. Il croit entendre la voix de sa noble épouse, Marguerite de Savoie. Il l'appelle même par son nom.

— Eveille-toi, Louis, continue le spectre, et me regarde!

Enfin l'Électeur tourne les yeux, mais il s'écrie :

— Grand Dieu! qui es-tu? que veux-tu?

— N'appréhende rien, mon fils... répond le fantôme. La bénédiction de la mère du Sauveur ne peut que servir à ton âme.

La prétendue vierge Marie lui déclare, à l'aide de mille insinuations, que le comte Frédéric n'est qu'un hérétique, un traître à Dieu, un parjure à son frère.

Louis IV résiste : il ne peut croire aux révélations d'en haut.

Aussitôt un horrible bruit de chaînes part de l'antichambre; la porte crie sous ses gonds, et apparaît un grand et affreux diable qui fait les gestes les plus menaçants.

L'Électeur tremble, ses cheveux se hérissent; il s'évanouit.

Alors deux chevaliers armés de toutes pièces, aux armures noires et couvertes d'étoiles de feu, aux poignards brillant dans leurs mains, remplacent le diable. Et, quand l'Électeur est revenu à lui, ils se déclarent ambassadeurs de la sainte Vehesme, lui ordonnent de lui remettre Frédéric, son frère, et se dirigent, avec lui, en hâte près de l'innocent accusé.

Déjà Satan les avait devancés. Enhardi par le silence du lieu, ce grand diable se met en face de Frédéric, endormi, là... Venez, passez ici, voici la chambre...

— C'était là? dis-je encore tout effrayé...

— La vue de son ennemi tranquillise le conjuré sûr de son succès. Déjà son poignard est levé, lorsque soudain, dans cette autre chambre, un mouvement se fait... continue notre guide! sans tenir compte de ma question.

L'assassin s'arrête: il regarde...

Excursions.

Voici qu'un des amis de Kermund, qui veillait sur le comte, s'élança l'épée à la main, tue le diable, empêtré dans son déguisement, et, mettant le pied sur son cadavre :

— Meurs, scélérat ! crie-t-il de toute la force de sa voix.

C'était le moment où l'Électeur s'avancait escorté des deux chevaliers. Ceux-ci se croient vendus, et n'ont rien de plus pressé que de gagner l'escalier que voici. Louis IV reste seul : il arrive pâle, tremblant, sa lanterne à la main, et, en face du spectacle qui l'attend, s'évanouit de nouveau. On le croit mort : jugez du désordre.

Enfin, il recouvre ses sens, et le jour arrive éclairer ce mystère. On ne trouve plus les chevaliers ; on ne rencontre pas davantage une certaine comtesse, que l'on suppose avoir joué le rôle de la Vierge. Et Louis comprend l'intrigue dont on voulait le faire le complice.

A quelque temps de là, Frédéric I^{er} était souverain d'Heidelberg.

Bientôt vainqueur de ses ennemis à la bataille de *Seckenheim*, près de Manheim, il en fit un grand nombre prisonniers. Alors il les conduit à Heidelberg et les invite, dans cette salle, à un splendide festin. A peine à table, voici que les vassaux demandent du pain.

— Vous demandez du pain ? leur dit Frédéric. Comment pourrait-on vous en donner ? Vos soldats n'ont-ils pas saccagé les guérets et brûlé les moissons ? Retenez cet exemple, et rappelez-vous que de telles barbaries, si fort au-dessous de l'homme, le sont davantage de nobles chevaliers, puisqu'elles amènent de si grandes calamités.

L'histoire a enregistré ce fait sous le nom de *Repas sans pain*.

— Vous comprenez que je ne voudrais pas dormir une nuit, seul dans ces ruines, après de tels récits, nous dit le pauvre Gustave, pâle d'effroi, et regardant derrière lui s'il ne verra pas lever quelque fantôme.

Mais laissons les légendes et suivons notre guide.

Après la *Chapelle* et le bâtiment de Rodolphe I^{er}, vers 1300 ;

Après l'*Aile de Ruppert*, et le *grand Balcon* de Ruppert, en 1400 ;

Après un commencement de bibliothèque, fondée par Louis III, dit le *Pieux*, parce qu'il avait été en Palestine, et surnommé le *Barbu*, parce qu'il en rapporta une longue barbe, et qu'on pourrait appeler le savant, puisqu'il surveillait lui-même l'éducation des enfants que lui avait donnés Mathilde de Savoie ;

Après le règne de Louis IV, le *Débonnaire*, héros de ma légende, qui ne fit rien, prématurément enlevé à un règne de douceur et de bonté ;

Voici venir son frère, Frédéric I^{er}, surnommé le *Victorieux*, ne devant pas se marier afin de laisser le domaine aux enfants de son frère, mais qui n'en épouse pas moins la belle Clara de Detten, et qui, maître de ses ennemis, leur fait le repas sans pain.

Alors l'*Arsenal du Château*, d'une part,
La Tour de Frédéric le Victorieux, plus tard la *Tour fendue*,
La Grande Chancellerie,
Le Jardin de la douce Clara, viennent tour à tour décorer la résidence d'Heidelberg,
 vers 1450.

C'est ensuite la magnifique *Tour octogone*, dite aussi la *Tour de la Cloche*, parce
 qu'on met une énorme cloche en son donjon, laquelle salua pour la première fois son
 maître et seigneur, lorsqu'il se trouvait au milieu des belles plaines qu'arrose le Rhin,
 revenant, en juillet 1534, d'une visite en Lorraine ;

Et puis l'*Arsenal de la forteresse* ;

Le Nouveau Palais, dit le *Palais de Louis* ;

La Tour du Géant, dite aussi *Tour du Guet*, dite encore la *Tour de la Grand'Porte*,
 toute revêtue de belles pierres, toute décorée de chevaliers de marbre, et la seule du
 manoir qui soit carrée ;

La Tour-Jamais-Vuide, ce qui prouve qu'elle renfermait les richesses du château ;

Le Bâtiment de l'Économie ;

La Grande Place d'Armes ;

Le Grand Rempart du château ;

La Rondelle, qui viennent à leur tour, et par les mains du seul Louis V, vers 1550
 et 1560, ajouter à la puissance et à la force d'Heidelberg ;

Puis, Othon-Henri, vers 1580, met l'œuvre en mouvement dans son manoir, et sort
 de terre l'indescriptible *Rittersaal*, ou *Palais des Chevaliers*, avec ses salles merveil-
 leuses, ses admirables cheminées, ses splendides peintures, ses voûtes exquises de cise-
 lures, ses gloriottes, ses pignons, ses lambris, ses statues, ses sculptures, tout
 dentelles, guipures, magnificences de l'art italien, et prodiges du goût et de la
 richesse ;

Mais là ne s'arrête pas Heidelberg, taillé pour être désormais le type de la force et de la
 beauté. Voyez-le s'élargir sur son *Jettembulh*, et après 590, par le vouloir de Frédéric II,
 élever :

La Tour de la Bibliothèque, devenue plus tard *la Tour de l'Apothicairerie* ;

La Nouvelle Cour, palais superbe ;

Les Murs de défense du Château ;

La Porte extérieure de la Forteresse ;

La Porte du Musée du Château, avec pont-levis, courtines et barbicanes ;

Et comme après les prodiges, il y a d'ordinaire un repos, si Frédéric III ne
 fait rien ;

Si Louis VI n'ajoute rien à Heidelberg ;

Si le premier grand *Tonneau* vient signaler, seul, le règne de Jean Casimir, à l'occasion

et comme monument de l'hospitalité qu'il donne à Luther, Calvin, Mélancthon et autres novateurs, amis de la révolte et ennemis de la soumission, et dans ce monument, moi, Émile Daurey, je vois un horrible épigramme, qui me fait croire que Jean Casimir n'était peut-être pas si fort dévoué aux sectaires qu'on l'a cru, car ses ancêtres et ses successeurs étaient de sentiments bien opposés;

Au moins *le Petit-Rempart*;

L'Hôtel de la Monnaie, avec quatre tourelles aux angles;

La Porte du Nord;

La Fontaine du grand jet d'eau;

La Grande Halle, sous le balcon de Ruppert;

Les *Charmantés Guérites*, sur le même balcon, remplacées plus tard par les pavillons d'aujourd'hui;

Et *la Nouvelle Chapelle*, consacrée à sainte Udalrich, qui devint bientôt si fameuse par ses trésors et sa beauté, que le Pape Jules III la proclama la première chapelle de l'Allemagne, attestent que le goût des constructions et le désir d'embellir Heidelberg n'était pas perdu, puisque Frédéric IV savait produire de pareilles œuvres.

J'ajoute que le même Frédéric IV créa la magnifique *Terrasse*, d'une longueur telle qu'elle longe tout le Frésenberg, et la petite vallée qui est au-dessous, et permet de contempler le développement et les ravissantes beautés du côté Est d'Heidelberg.

Alors succède Frédéric V, vers 1620, et aussitôt s'élèvent :

La Maison de Plaisance;

Le Bâtiment de la Tonnellerie;

La Volière;

La Ménagerie, entre la Terrasse et la Tour-Fendue;

La Grosse Tour, douée d'un écho si étonnant, que la personne parlant proche du mur et à voix basse est entendue fort distinctement au bout opposé de la salle, à une distance de plus de cent pieds;

La Grande Grotte, dont le portail a laissé tomber ses sculptures, sans perdre ses lignes architecturales;

La Porte Élisabeth, conduisant à la grande Terrasse, et ainsi nommée, parce que le prince l'éleva par galanterie pour sa femme, fille de Jacques II, roi d'Angleterre, et petite-fille de l'infortunée reine d'Écosse, Marie Stuart;

Et enfin le *Palais Anglais*, consacré à la même princesse.

Arrive 1650, et avec lui Charles-Louis, et peu après, voici :

Le jeu de Balle;

La Ceinture des ouvrages avancés;

Le Bâtiment de Charles-Louis;

Et *la Tour-Charles*, si bien détruite, qu'on désigne son emplacement par ces mots

expressifs : où fut la *Tour-Charles* ! poussent comme par enchantement tout autour de cette immense réunion de palais.

Charles-Philippe, en 1700 joint à ces œuvres :

La Fontaine des Princes ;

Et Charles-Théodore, pour payer son tribut à l'héritage de ses pères, construit :

La grande Guérite de pierres ;

Le Corps-de-Garde ;

Et enfin le *second Grand Tonneau*, qu'il place dans les bas fonds de la première chapelle, celle de Rodolphe...

Oserai-je dire qu'Heidelberg possède en outre :

La Maison du Plumage ;

Le Pavillon des Oiseaux ;

Et la Ménagerie des Lions.

Je vous énumère une infinité de merveilles, mes amis ; mais en même temps qu'on nous les signale, à nous, nous avons la jouissance sans égale de les parcourir, de les fouler aux pieds, de les toucher, de les voir, de les admirer.

Ici, la Tour de Frédéric le Victorieux, devenue la Tour-Fendue depuis que le canon de Mélac, le brigadier des armées de Louis XIV, l'a mise à jour, en détachant, d'un seul bloc, un tiers de la tour de ce géant. Et vraiment, à quelque chose malheur est bon, car cet accident produisit une ruine de l'effet le plus pittoresque, unique en son genre. On en voit les trois étages superposés, ayant contenu chacun une ligne de batteries, et montrant encore à leurs voûtes les anneaux de fer destinés à faciliter la manœuvre des pièces d'artillerie. Oui, cette tour est plus admirable dans sa chute qu'aux jours de sa splendeur. Il semble que ce bloc de granit, moitié debout, moitié couché dans le fossé, n'attend qu'une force capable de lui faire sentir le mouvement pour reprendre sa place, et rendre à la tour sa rondeur primitive. Quand on se place près de la Fontaine du-Prince, on en distingue à merveille le beau-coup d'œil, car on voit alors les superbes colonnes gothiques superposées, qui se continuent à chaque étage intérieur, pour supporter les voûtes, et rien n'est gracieux comme la galerie ouverte qui couronne le tout, et les jeunes arbres, qui, s'élançant de la pierre crevassée, forment le panache du casque de ce Goliath.

Là, c'est le grand Balcon du Ruppert, supporté par les piliers qui ont produit, au-dessous, la grande Halle de Frédéric IV. Sur sa plate-forme nous nous trouvons en plein air, et nous admirons les deux pavillons à quatre faces qui en décorent les extrémités. La longueur toute entière du Balcon domine le plus riche horizon qu'il soit possible d'imaginer ; la ville d'Heidelberg, le Neckar qui roule au-dessous ses flots mugissants ; la vallée qui tourne vers la Forêt-Noire, les bois de l'Heiligenberg, les montagnes de l'Odenwald, le Rhin, Manheim, dont les clochers produisent au loin l'effet de

cordages et de mâts de navires, vus dans un rayon de soleil, les Vosges, la France... Aussi faisons-nous dans cet endroit une pose délicieuse. D'ailleurs nous y trouvons nombreuse compagnie de promeneurs, touristes, étudiants, professeurs de l'Université fameuse de la ville, prêtres, dames aux ébouriffantes toilettes, qui viennent sur ce balcon grandiose respirer l'air du soir, se reposer sous les logettes qui remplacent les antiques et charmantes guérites sexagones, s'appuyer et deviser sur les balustrades. Toutefois, ce lieu charmant se trouve empoisonné d'étudiants, qui, là surtout, affectent de braver toute convenance, échappent à toutes les règles de la bienséance, et, excentriques dans leurs idées comme dans leurs costumes, coiffent sur l'oreille une coquette petite casquette, et vous fument dans le nez le tabac de leurs longues pipes de Meerschaum, semblant dire par leurs regards :

— Nous ne craignons qui que ce soit !

— Beaucoup de ces jeunes drôles ne manquent assurément pas de connaissances, dit M. Verbedur, d'un ton de mauvaise humeur : mais néanmoins on peut flétrir leur manque de savoir-vivre, et dire d'eux, si peu solides sur mille choses :

Grammaticus, Pihetor, Geometres, Pictor, Alipetes, Augur, Scenobates, Medicus, Magus, etc.

— Parez-moi cette botte, écoliers mes amis ! dit Julien, en coudoyant l'un d'eux pour se faire place.

Pour moi, la petite casquette d'étudiant d'Heidelberg m'a plu, et dès demain, si ma mère... vous devinez, lecteur ?

Tout près de là nous entrons dans la chapelle de Saint-Udalrich, ayant encore sa chaire, son autel, et bon nombre d'ornements dessinés par l'architecte. L'aspect de cette ruine fatigue. L'œil essaie de s'y fixer, et rencontre tant de sculptures, qu'il se baisse, épuisé.

Tout près encore, nous descendons dans le souterrain, formé d'une portion de l'ancienne chapelle de Ruppert. C'est là que les Palatins, dans l'espace d'un siècle et demi, avaient rassemblé une douzaine de gros tonneaux, d'une capacité de vingt à quatre-vingts mille bouteilles. De tous ces tonneaux il n'en reste plus que trois ; l'un, petit et ordinaire, mais d'un beau travail, car il n'a pas de cercles ; des deux autres, le premier, celui de Jean Casimir, fort curieux par son âge d'abord, par sa monstruosité ensuite, puis par l'ornementation superbe de sa structure, et aussi par les coups de hache que lui donnèrent jadis les Français, dans le sac d'Heidelberg, en 1689, pour hâter la sortie du vin dont ils étaient altérés, sans pouvoir réussir

à le percer, comme on le voit; et le second, intact, tout heureux de ses flancs rabondissants, mais surtout orgueilleux et fier de montrer cette inscription :

PAR ORDRE DE S. A. ÉLECTORALE,
CHARLES-THÉODORE,
CE GRAND TONNEAU A ÉTÉ CONSTRUIT
PAR LE MAITRE TONNELIER DE LA COUR,
ENGLER,
EN L'ANNÉE 1751.
IL CONTIENT 236 FODRES, OU 283,800 GRANDES BOUTEILLES.

Un escalier, fait tout exprès, avec rampe ouvrée, conduit sur la bonde de ce tonneau, où une galerie carrée de six pieds vous reçoit. Nous faisons cette ascension, et, arrivés au sommet, Gustave chante une barcarolle à l'orifice du tonneau, qui répond en sourdine. On nous raconte que, par fois, des sociétés joyeuses s'amusaient à danser sur cette bonde, aux sons d'un orchestre improvisé.

Ajoutons qu'autrefois les communes du voisinage d'Heidelberg venaient vider leurs contributions de vins dans ces tonneaux. C'est ce qui explique leur énormité.

A côté du grand tonneau, j'avise une statue en bois, d'une taille raccourcie, qui m'étonne.

— Quel est ce personnage ? dis-je à notre guide.

— Le nain Perkio, le fou du palatin Charles-Philippe, me répond-elle. Ce nain buvait comme un géant, et il ne reculait pas devant quinze bouteilles de grande mesure, qu'il absorbait chaque soir avant de se mettre au lit. Si, par hasard, il arrivait qu'il ne fût pas d'humeur à boire la ration, le palatin, les dames et les chevaliers s'amusaient de son impuissance : on fouettait le pauvre Perkio. A défaut de faire rire par trop bien boire, on faisait pleurer le nain, dont la grimace était comique. Rire de son plaisir ou de sa douleur, c'était toujours rire ! Et dans les cours d'alors on avait besoin de tant de distractions !

— Alors on dresse des statues à tous les genres d'illustrations ? dit le grave René.

— Quel triste sort pour lui de faire faction maintenant à côté des tonneaux vides ! ajouta madame Daurey.

— Et cette sorte d'horloge, dites-m'en l'usage ? demanda M. Verbedur, en montrant une boîte carrée fixée à la muraille.

— Cette boîte est l'ouvrage de ce nain, qui s'amusaient à monter son horloge comme ceci, en tirant cette ficelle, et lorsqu'un seigneur de la cour désirait savoir l'heure :

— Voyez vous-même... disait-il.

Et M. Verbedur, contrefaisant le margrave, décrocha la ficelle en question, et im-

médiatement un énorme renard lui sauta à la face, à notre grande satisfaction. Mais ne vous effrayez pas, lecteurs, c'était un renard empaillé. M. Verbedur en fut quitte pour la peur.

Enfin, après bien des marches et des contremarches à travers d'humides souterrains, près d'oublies mal odorantes, le long de salles basses nauséabondes, en glissant d'ici, delà, d'un escalier poudreux à des rampes chancelantes, nous arrivons à la fameuse tour octogone. Alors M. Verbedur et madame Daurey s'arrêtent pour étudier certains détails d'architecture; mes amis se groupent pour s'amuser et rire de deux singes qui soutiennent le cartel des armoiries de Louis V, placées en éventail au fronton de la porte; moi, j'avise un escalier, je monte.

Vrai, j'étais ivre, ivre de la senteur de ces vieux murs, ivre de la poésie de ces ruines, ivre des souvenirs qu'évoquait la jeune fille dont, comme une sybille des temps antiques, la robe blanche flottait au vent du soir à travers les débris et les décombres, les pariétaires et les campanules des tombeaux. Donc, je monte. J'atteins le premier étage. Une salle avec ses fenêtres ouvertes, hélas! depuis long-temps et jamais plus fermées. Un balcon a dû régner tout autour, car une saillie s'avance au-dessus du précipice. J'approche. La tête me tourne. Il n'y a pas de balustrade pour me retenir. Je rentre. Un petit tourillon se montre à moi. Plus d'escalier en spirale. Le vide a été fait dans cette tourelle. Une échelle droite le remplace. Je veux voir: pour voir il faut gravir. Je gravis. Une autre salle. Quelle vue! des fenêtres défoncées, des crevasses ouvertes par le bras du temps! Une lanterne-escalier encore. Il y a un dernier étage pour atteindre le sommet de la tour. Je monte. J'arrive. Je suis à une élévation prodigieuse. Je n'entends plus les voix de mes compagnons de voyage. Je me trouve entre le ciel et la terre. Que la nature est belle!... Voici le soleil qui nage dans les dernières vapeurs de l'éther bleu: il va se coucher. Que c'est beau, mon Dieu! Que vous êtes grand dans vos œuvres! Même au milieu des ruines, que la terre offre de belles choses au regard de l'homme! Heidelberg et ses palais crevés, démantelés, perforés, éventrés, sont là au-dessous de moi. La ville se dessine plus bas dans la brume du soir... Voici le Rhin là-bas: ici le Neckar. Que de montagnes! La riche vallée! L'immense plaine! Jusque sous mes pieds de la verdure. Les oiseaux qui ont volé sur cette tour, les vents qui l'ont frappée de leur colère, y ont porté des graines, et voici des mauves, un liseron, de la gentiane, deux prunelliers, un acacia. Je m'assieds sur une pierre qu'un boulet de Louis XIV a fait éclater. Voici le rond du projectile. Que de noms sur ces granits! Comment, pas un bruit ne me vient aux oreilles? Tout au plus si le Neckar mugit assez fort pour que je l'entende. Douces brises! Oh! voici le soleil qui se couche. Encore une moitié de son disque. Plus qu'un filet lumineux. C'est fini. Les nuages sont empourprés de ses rayons. La soirée commence. Enfin, l'Angelus sonne... Je ne suis pas seul vivant sur ce point du globe.

Mais, avant moi, que d'autres ont passé là, sous ces poternes, dans ces cours, par ces

chemins de ronde, de ce Rittersaall dans cette Chapelle, de la Tour-Jamais-Vide dans la Salle du Guet.

Sur cette montagne, le *Mons Abraham* des temps reculés, le *Firus* du moyen-âge, l'*Heiligenberg* de notre époque, que de pieds se sont posés !

Jupiter et Mercure ont eu là des temples de par les Romains, ces grands envahisseurs du monde.

Avec leurs ruines Clovis fit un palais qu'habitèrent les Mérovingiens, puis les Carlovingiens.

Puis, avec leurs décombres, Louis de Germanie fit un monastère.

Attila a passé là ; Clovis y a demeuré ; Conrad s'y est assis ; Frédéric-Barbe-Rousse y a couché ; Charles le Téméraire y a serré la main de Frédéric le Victorieux ; Gustave-Adolphe y a campé ; Turenne l'a assiégé ; Custine l'a pris. Où sont-ils ?

Des palatins qui ont régné sur ces murs, beaucoup ont porté la pourpre impériale. Où sont-ils ?

Un pape, Jean XXII, Balthazar Kossa, y fut tenu en prison par Louis III, le Barbu, le Pieux, oui, le pieux, car il prenait les intérêts d'un Dieu oublié.

Deux fois le Seigneur du ciel a fait tomber ses foudres sur ces palais des seigneurs de la terre et les a incendiés.

Mélancthon a fait ici ses études.

Jean Hus y a été captif.

Luther et Calvin s'y sont réfugiés près de Jean-Casimir.

La guerre de Trente-Ans a bombardé, saccagé, éreinté ces magnifiques monuments du talent architectural de divers âges.

Aussi, pourquoi Frédéric V s'empara-t-il de la couronne de Bohême malgré son suzerain l'empereur Ferdinand, en 1619 ?

Et pourquoi, en 1687, malgré Louis XIV, qui y avait des droits par le mariage de son frère Philippe d'Orléans avec Élisabeth-Charlotte, fille de Charles-Louis, qui, en mourant, laissait sa fille héritière d'Heidelberg, en qui sa race finissait, le vieux Philippe-Guillaume amena-t-il la guerre de la succession d'Orléans, que Mélac, M. de Lorges et d'autres menèrent à si rude fin ?

Voici où Mélac, le Mélac si farouche qu'encore aujourd'hui on dit d'un mauvais drôle dans le pays le mot flétrissant : C'est un Mélac ! voici où Mélac a campé. Là étaient les canons de son artillerie, commandée par M. de Chamilly. Ici se tenait le régiment de Picardie, aux ordres de MM. de Coste et Despic. Rongée par sa base, la Tour-de-Frédéric a dû tomber, et dans le baptême de feu prendre le nom de Tour-Fendue.

Qu'elle fut terrible cette guerre de Mélac, l'homme de Louis XIV, cette guerre de la succession d'Orléans ! Et combien avait eu tort l'électeur palatin Philippe-Guillaume d'oublier que le roi de France brisait, comme le tonnerre, tout ce qui se dressait sur son

passage. Aussi ce bel Heidelberg fut-il pris, repris, démoli, rebâti, démoli encore, puis si profondément battu en brèche, lézardé, fendu, pourfendu, jeté au vent, que tout est ouvert ici, les portes et les fenêtres, les toits et les ravenelles, la maison de Dieu et celle de l'homme, et que la Tour-Jamais-Vide est vide !

Mais dans ces ombres qui se font, là, parmi ces ronces et ces broussailles, de ces sépulcres ouverts, de ces tombeaux profanés, ne serait-ce pas les grands squelettes de Louis le Barbu, de Frédéric le Victorieux, d'Othon-Henri, de Louis V, qui se lèveraient pour venir grelotter et gémir sur les ruines ? La pensée que trois empereurs, un pape, deux rois, y ont lancé leurs foudres sur leurs domaines doit leur être si amère dans leurs tombeaux ! Louis de Bavière, Adolphe de Nassau, Léopold d'Autriche n'ont-ils pas assiégé ces murs ? Pie II n'a-t-il pas poursuivi de son excommunication des esprits rebelles sous les tours de ce géant ? Gustave-Adolphe et Louis XIV n'ont-ils pas eu leurs armées campées sur les rampes de ces montagnes ?

Et de tous ces hommes passionnés, que reste-t-il ? Mais dans le vent de la nuit bien des voix lugubres doivent pousser leurs sanglots sur ces enceintes tombées.....

— Qu'est-ce ? dis-je en frémissant.

Emporté par les mille pensées qui roulaient leurs flots dans ma poitrine, je crus entendre le canon retentir dans la profondeur de la vallée. Je crus entendre le bruit de fantômes frôlant leurs suaires funèbres sur les plantes sèches de la tour et contre les granits des meurtrières. Je me levai, rapide et raide.....

— Enfin, le voici ! dit une voix...

C'était M. Verbedur qui me cherchait, après avoir envoyé mes camarades dans toutes les directions.

— Malheureux ! me dit-il, votre mère se meurt ! Elle vous croit tombé dans quelque abîme. Descendons bien vite pour la rassurer.

Je voulus regarder encore l'horizon. Il n'y avait plus d'horizon. Je m'étais oublié dans mes rêveries, et la nuit était venue, fraîche, chargée de douces senteurs. Les étoiles brillaient aux cieux. Que c'était beau !

— Chère ange de Dieu ! clamai-je en me jetant dans les bras de ma mère...

— Mon enfant ! fit-elle en me pressant sur son cœur.

Une demi-heure après, chers lecteurs, nous soupions au frais, abrités par des orangers et des tilleuls, à l'endroit même où jadis avaient été les petits fossés, comblés aujourd'hui, en face de la Tour-Fendue. Là, sur une pelouse verdoyante, une *restauration* s'est établie à l'usage des amateurs de ruines et de musique ; car, pendant que nous mangions, éclairés faiblement par quelques bougies qui tremblottaient au souffle de la nuit, un orchestre allemand assaisonnait de ses symphonies notre repas silencieux. Je dis silencieux, car si l'on causait aux autres tables, nous, nous gardions le silence. Comment ne pas être impressionné en face de ces ruines sans égale ? Non, pour moi, jamais soirée ne fut plus

délicieuse. Musique exquise, comme en savent faire les Allemands, vue des ruines; et avec cela, bientôt, une lune blanche, pure, douce, qui s'éleva lentement dans les cieux et vint blanchir le bel Heidelberg, ses tours, ses créneaux, les pignons ciselés de ses palais, les dentelles et les guipures des tourelles, de ses pâles rayons d'argent. C'était sublime! On pouvait croire que dans cette nuit mystérieuse et calme la magicienne Jetta allait reparaître sur les décombres pour débiter en vers étranges d'incompréhensibles prédictions, ou que les spectres des cinq races d'électeurs palatins qui avaient possédé successivement ce manoir, les Simmern, les Wittelsbach-Simmern, les Pfalz-Neubourg, les Salzbach, les Zœhringen, allaient se montrer parmi ces murailles à jour, ces parois enfumées et ces granits aux teintes chaudes.

Songez un peu combien dut être charmant notre retour à l'hôtel, par ce beau ciel de saphir de la belle vallée du Neckar, et le long de ses rives, lorsqu'à son murmure se joignaient, au loin, les cantilènes d'étudiants modulant en chœur quelque mélodie d'Haydn!

Nous avons vu Heidelberg sous les chauds rayons du jour, nous l'avions vu au soleil couchant, nous l'avions considéré sous un délicieux clair de lune, il nous restait à le contempler au lever du soleil.

J'en formais le projet, pendant la nuit, lorsque, soudain, nous sommes réveillés par des cris sinistres qui partent de la chambre de M. Verbedur. J'accours en même temps que mes camarades, réveillés comme moi. Quant à René, c'est comme un sourd carillon qui s'échappe des flancs de sa *cathédrale*, tant il ronfle fort! Je pensais trouver quelque assassin, debout, le poignard à la main, près du chevet de notre cher maître. Il n'en était rien. Tout prosaïquement, le digne homme rêvait..... qu'un affreux serpent le poursuivait dans des ruines sans issue.

C'étaient les sorbets de la veille qui rendaient mauvaise la digestion de son pauvre estomac.

Le calme rétabli, je repris mon projet. Voici comment je l'exécutai :

J'avais avisé, la veille, que sous les fenêtres de notre hôtel stationnaient une douzaine de calèches. A peine fit-il jour que je mis le nez à la fenêtre, et je vis avec bonheur un cocher assis sur son trône, et fumant déjà sa pipe pour chasser le brouillard du matin. Je lui jetai quelques kreutzers en disant :

— Allez boire le coup du matin, l'ami, et gardez-moi votre voiture. Il y aura une *bonne-main* solide.

Bonne-main veut dire pour-boire en ces contrées.

Sur ce je m'habille, je réveille mes camarades d'abord, M. Verbedur ensuite, pâle encore de l'effroi du dragon des ruines; enfin je vais déposer sur le front de ma mère un long baiser qui lui fait m'ouvrir ses bras.

— Mais qu'y a-t-il? me demande tout le monde ébahi.....

— Il y a, m'écriai-je, que le feu est à la maison!

Il fallait voir comme ma société se mit en mouvement. C'était à qui se dépêcherait le plus vite.

— Sauvez mes malles ! criait ma mère.

— Sauvons-nous d'abord ! répondis-je.

Bientôt tous, petits et grands, furent prêts. On descendit en hâte.....

— Mais il n'y a de feu nulle part... fit M. Verbedur, qui, ayant assez mal attaché le vêtement nécessaire, regardait à deux fois à mettre le nez dehors.

— En voiture ! en voiture ! dis-je.

— Mais ne partons pas sans nos malles... reprit ma mère.

— Nous les retrouverons... dis-je.

— Alors, où est donc le feu dont tu parles ? demanda-t-on.

— Sur le Koenigsthul, que le soleil dorera de ses premiers rayons quand nous atteindrons son siège royal... répondis-je.

Et faisant caser mon monde dans la calèche, en le serrant un peu, je prends place près du cocher.

— A la Fontaine-au-Loup, au Wolfsbrunn ! lui dis-je.

Nos deux coursiers volèrent. Mais on fut bientôt aux rampes de la montagne, puis, les rampes franchies, on aborda les hauteurs. Rien n'égalait le soin du cocher pour ses chevaux. Cet homme, je regrette de ne pas savoir son nom, était un cocher modèle. Je donnerais quelque chose pour que nos butors de France lui ressemblassent. Il se serait volontiers attelé à leur place pour leur éviter la fatigue.

Enfin,

*Par un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Mais pas encore au soleil exposé...*

nous abordons un charmant chalet, où des buveurs allemands sont attablés déjà, fumant leur odieux calumet, et chantant des romances... françaises.

Quelle vue, chers lecteurs, quelle vue !

Nous n'y trouvons plus, il est vrai, le tilleul centenaire qui vit jadis Jetta, et qu'une cognée impie fit tomber sous le triste prétexte qu'il nuisait aux truites du bassin de la fontaine, lesquelles truites sont en effet des plus merveilleuses à voir ; mais, en échange, Heidelberg et ses admirables ruines sont à deux cents pieds au-dessous de nous. Nous les dominons de telle sorte qu'il est impossible que le moindre détail nous échappe. Ensuite la ville, encore endormie à cinq cents pieds de notre Olympe ; et puis la vallée, blanche de vapeurs ; et puis les plaines du Rhin miroitant aux premiers rayons de l'aube ; et puis l'Heilibengen et les ruines de ses temples, changés en palais, changés en moutiers, devenus décombres ; et puis l'Odenwald, et puis le Taunus, et puis le mont Tonnerre, et puis le

Koenigsthul et sa tour dont la crête brodée de pourpre rougit sous le soleil ; et puis des ombres , et puis des chants d'oiseaux , et puis le remous du fleuve , et puis la suave harmonie du matin , et sur tout cela le soleil qui se lève , tout nous plonge dans une profonde extase....

Avais-je eu raison d'amener là ma société ?

Ah ! si j'étais poète ! Ah ! si j'étais peintre !

Une heure après nous étions sur la grande terrasse du château d'Heidelberg , que nous n'avions pas vue la veille. Nous errions dans les fossés ; nous mesurions la Tour-Fendue , en détachant à grand'peine quelqu'une de ses pierres. Déjà quelques ombres d'étudiants erraient sous les hauts arbres du Friesenberg , et une vieille Anglaise , bas-bleu incompris , faisait des vers sous leur kiosque. Pendant ce temps , on nous préparait le déjeuner du matin à la Restauration où nous avons soupé au clair de lune ; si bien que , saturés de beautés , rafraîchis par l'air pur , l'estomac aiguisé par cette première fatigue de la journée , nous allons faire honneur aux œufs frais , au jambon de Mayence et au vin du Rhin qui nous attendent. Camarades de voyage , vous aurez comme moi , je l'espère , une place dans vos souvenirs pour ce déjeuner d'Heidelberg ?

Il est du devoir de ma reconnaissance de dire ici qu'un très-gentil jeune homme , sachant très-bien le français , vint nous trouver à l'heure de ce far-niente , et après nous avoir fait acheter de charmantes gravures des ruines , dont , avec beaucoup d'autres , je dois composer pour ma mère , selon ma coutume , un album de notre voyage , apprenant que l'on nous avait laissé ignorer l'existence d'un musée dans le château , s'offrit de nous le faire voir. Vous comprenez que , nos forces renouvelées , nous acceptons de grand cœur.

Je ne vous redirai pas les mille curiosités que nous passons en revue dans ce musée. Armures , vêtements , meubles , tapisseries , peintures , statues , monnaies , toutes choses ayant appartenu au château , viennent tour à tour exciter notre admiration. Ici , c'est une charte que l'on prétend remonter à Charlemagne , dont on nous montre la signature ; là , une bulle du pape Alexandre IV , à la date de 1225 ; plus loin , l'anneau de Luther ; partout de ces objets dont les singularités jadis ont un nom dans l'histoire , mais dont je n'entreprendrai pas le catalogue.

Enfin , saturés de voir , et guidés par notre intéressant cicerone , qui nous fait passer sous la Grande-Halle , nous allons prendre le *Chemin des Philosophes* , au-dessous du jardin de Clara de Detten.

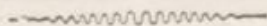
— Mais quelle est donc cette Claire de Detten dont le nom a souvent frappé mes oreilles depuis que nous parcourons ces ruines ? demande ma mère au complaisant jeune homme.

— Madame , répondit-il , Frédéric le Victorieux avait pris pour femme une jeune fille de sa cour , née à Augsbourg , de parents obscurs , mais qui méritait qu'un héros descendît

jusqu'à elle. Clara Detten possédait de grandes qualités ; il paraît toutefois que les charmes de sa voix surtout lui gagnèrent le prince. On sait que dans l'intimité Frédéric l'appelait sa belle chanteuse. Au reste, elle ne fut pas affectionnée de lui seul. Tout son siècle l'aima. Les poètes l'ont célébrée à l'envi. Entre les historiens, ce fut à qui parlerait des agréments de sa personne et des charmes de son esprit. La prospérité la laissa toujours bonne, douce, affable, sensible, heureuse d'obliger. Loin d'oublier les jours de son humilité, elle se plaisait à les rappeler. Le vallon du hameau de la montagne, qui était devenu son jardin, est le lieu qu'elle avait consacré à ces humbles souvenirs. C'est là qu'elle allait, nouvelle Esther, fuyant le faste de la cour, chercher dans la retraite et le silence une image de sa simplicité première. Sa postérité subsiste encore dans la noble famille des Lowenstein.

— C'est ainsi, fit madame Daurey, que la vertu laisse toujours un parfum derrière soi.....

Mes amis, pardonnez-moi, ou peut-être remerciez-moi d'arrêter enfin ma plume. Je termine. En arrivant dans la vieille cité d'Heidelberg, nous visitons son église, coupée en deux par un mur, et catholique d'un côté, protestante de l'autre ; la fameuse Université, qui possède la belle bibliothèque du château ; la *Maison des Chevaliers*, qui, à elle seule, mériterait dix pages ; le pont du Neckar, et enfin, harrassés, nous allons à l'hôtel Schreider, jouir d'un repos bien mérité.



IV.



Spire. — Souvenirs des temps passés. — *Manheim* et ses beautés. — Voyage à pied. — Un Etudiant allemand. — *Worms* et ses splendeurs. — Les Juifs de Worms. — Impressions et Paysages. — Le Baudet récalcitrant. — Le Fief de l'âne. — Une Aventure et ses suites. — *Darmstadt.* — Frédéric le Grand. — Aspects des Montagnes. — Bergstrasse et Odenwald.

— Quand nous serons à Spire, tout-à-l'heure, et que pour y arriver nous franchirons le Rhin, ce beau fleuve aura déjà rempli cent soixante-six lieues de son cours... dit Émile.

— Et ce fut à Spire qu'au III^e siècle, d'après Tacite, les Romains placèrent l'une de leurs plus importantes forteresses... ajouta Fernand; Drusus en fut le fondateur, et César y campa.

— Ajoute alors que les Huns l'ont indignement brûlée; mais que, rebâtie par Constantin, elle fut agrandie par Julien l'Apostat, mon misérable homonyme... fit Julien d'Harcourt.

— Et quelle est l'étymologie de ce nom Spire? demanda Gustave.

— Les Gaulois la nommaient *Neomagus*, et alors elle était la capitale des Némélis, répondit le docte Émile; après que Drusus y eut mis une forteresse, elle devint *Augusta Nemetum*; puis, à raison de la petite rivière Spira, qui coulait dans son voisinage, les Romains l'appelèrent *Spira*; maintenant les Allemands en ont fait *Speyer*, et les Français; Spire.

— Amis, comme moi, n'aimez-vous pas, continua mons Emile, à vous rappeler les faits qui se sont passés dans les lieux que vous visitez? Il me semble qu'alors je vis à deux fois, dans les temps passés et dans les temps présents.

— Alors, puisque tu es si fort sur l'antiquité, savant Emile, ne te mettrai-je pas, sans bonheur pour toi, au défi de me dire ce que fut jadis cette ville antique de Spire, vers laquelle nous cheminons, dit Fernand.

— Oh ! très-volontiers ! reprit Emile Daurey. Tu sauras donc, mon très-cher, que Dagobert, notre roi à nous, celui qui mettait sa culotte à l'envers, ayant fait là d'un temple de Mercure un couvent de Saint-Germain, y rappela les Carlovingiens qui l'habitèrent, et, après eux, les empereurs saxons.

Othon I^{er} y donna ensuite le premier tournoi.

Puis Conrad le Salique y bâtit le dôme ; vous savez qu'en Allemagne le dôme, *domus*, c'est la maison de Dieu, l'église, le munster, la cathédrale enfin, et qu'il en fit la capitale de l'empire.

— De la cathédrale ? dit Julien, le clown.

— Mauvais plaisant ! de Spire, dit Emile.

Ensuite Conrad II en a fait la sépulture des empereurs, si bien que tour à tour Conrad II, Henri III, Henri IV, Henri V, Conrad III, Philippe de Souabe, Rodolphe de Habsbourg, Adolphe de Nassau, Eubert d'Autriche, vinrent y prendre place dans le caveau de l'arrière-chœur.

J'ajouterai que Spire a subi onze sièges des Vandales, des Huns, des Allemands, des Français ; qu'elle a eu la Chambre impériale, qu'elle a possédé les Diètes dont maintenant Francfort a l'image, et que de grande cité la voici tombée à l'état de bourgade.

— Pauvre Spire, quel soupir ton souvenir m'inspire ! dit Julien. Oui, tu fus jadis la ville des Diètes, comme, là-haut, Bâle fut la cité des Conciles ; Francfort, là-bas, la ville des Elections, et Aix-la-Chapelle, plus loin, la ville des Sacres....

— Quelle érudition vous dépensez là, mes amis ! dit Gustave. Je regrette vraiment que nous n'ayons pas à notre suite quelque sténographe qui recueille les bribes de vos doctes discours.

— Tes vœux sont exaucés, mon bon ; voici René, gravement assis sur son baudet, qui a tiré ses crayons et son calpin, et il prend note de ce que vous dites, je le parie !

— Faisons-lui lire ce qu'il écrit... dit Emile.

— C'est cela... Ici, René, et pas de façons, ou nous te déposédons de ta bête... dirent les quatre écoliers.

— Contre la force il n'y a pas de résistance, articula gravement René, tout en donnant un coup de talon au baudet qui le portait. Messieurs, silence, écoutez !

Moi, René Maugras, je suis chargé de la rédaction du VI^e chapitre d'un ouvrage intitulé : EXCURSIONS SUR LES BORDS DU RHIN. La plume n'est pas plus mon fait que la langue, j'en fais ma coulpe. Je rumine, et voilà tout ! On le dit du moins. Néanmoins, je dois me soumettre. Donc j'écris mon chapitre, et pour ce, je n'ai qu'à transcrire les bavardages sans fin de mes compagnons de voyage ; de cette façon, je me tirerai d'affaire sans beaucoup de frais.

Mais il faut un petit préambule ; le voici :

Madame Daurey s'est trouvée fort souffrante le lendemain de nos longues excursions

dans les ruines d'Heidelberg. Je ne sais pas ce qu'ils avaient trouvé tous de si charmant à étudier tous ces granits, tous ces grès, et ces antiques maçonneries. Mais enfin, à chacun son goût. Donc madame Daurey, malade, a pris le parti d'aller directement à Francfort, où elle nous attendra à l'Hôtel du Cygne, *Schwern* en allemand. Nous avons tous voulu la suivre : mais, dans sa bonté, elle a exigé que nous ne perdissions rien de notre voyage. Alors le tyran Verbedur a transigé avec nous. Il a tenu à suivre la malade, et, pour nous éprouver, j'en suis certain, pour nous former, pour étudier notre tempérament, n'a-t-il pas eu la bonne idée de nous dire :

— Mes amis, voici cinq cents francs. Vous allez vous mettre au dos le sac de voyage, prendre le bâton à la main, couvrir votre tête de vos larges chapeaux de paille, revêtir vos blouses de coutil, et tous ensemble partir pour Schwetzingen, à pied, comme de vrais hommes, et de là vous rendre, à pied toujours, à Spire. Vous visiterez la ville. De là vous irez à Manheim, de Manheim à Worms, puis à Darmstadt, et enfin à Darmstadt vous prendrez le chemin de fer pour vous reposer et nous rejoindre à Francfort.

Tous mes camarades riaient sous cape en entendant ce discours, plus charmant pour eux que les brises du soir. Pour moi, fort mauvais marcheur, car j'ai l'infirmité de porter un gros corps, je rageais en dedans. Mais il fallait ne dire mot....

On me fit le trésorier de la bande, comme le plus sage de tous, et nous partîmes.

Franchement, en arrivant à Schwetzingen, qui n'est qu'à deux lieues d'Heidelberg, j'étais éreinté, tandis que mes drôles voletaient comme des papillons. Je fis alors un coup d'Etat. Laissant mes compagnons prendre l'avance, j'allai droit à un paysan qui travaillait dans la plaine à recueillir ses pommes de terre.

— Combien votre âne ? lui dis-je.

L'homme ne me comprit pas ; mais sa femme, qui a eu pour premier mari un soldat français resté dans le pays, dit :

— Ce monsieur veut acheter ton âne, mon vieux. Voilà une belle occasion de l'en défaire.

— Quinze thalers... dit le paysan dont la mine devint narquoise.

— Je vous en offre dix... répondis je.

— Donne-le, Fritz... fit la femme.

Bref, j'obtins mon âne, qui pour selle n'avait qu'un lambeau de vieille tapisserie, et me voilà à califourchon, rejoignant les amis au grand trot. Sans doute afin de les saluer et de me faire honneur, la bête se mit à braire en les voyant, comme si elle eût retrouvé sa famille. Je vous laisse à penser quels furent les rires et les sarcasmes qui m'accueillirent... Mais je m'inquiétais bien des calembourgs ; j'étais à l'aise, je laissai dire.

Au moins, comme un docteur dans sa chaire, je n'ai plus qu'à m'occuper de ma rédaction. Aussi j'écris toutes les billevesées de ces têtes folles :

— Quand nous serons à Spire, tout à l'heure.....

C'est ce que vous avez déjà lu au début de ce chapitre, lecteurs, et je vous en fais grâce.

Excursions,

— Farceur de René ! cria Emile , son hypostase est-elle à l'aise là-dessus...

— Laisse-le donc sur son âne... dit Julien , qui se ressemble s'assemble. Pour nous , parlons de Spire. Tenez , voici sa cathédrale qui nous apparaît dans toute sa magnificence. Vous voyez que le soleil traite la vieille cité avec autant de magnificence que si elle était encore la reine de l'empire.

Bientôt , après avoir passé le Rhin dans un bac , nous entrons dans Spire. Je mets mon baudet à l'hôtellerie , je commande un déjeuner confortable par la bouche d'Emile , fort expert sur ce terrain , et nous voici prenant un guide qui nous dirige sans transition vers la basilique de Conrad II.

— Ce beau *morceau* , nous dit-il , est l'ouvrage de Conrad le Galien , et ce fut à l'occasion de la chute de son fils Conrad , qui périt en tombant de la plate-forme du château de Limbourg , que l'empereur , pour céder aux instances de sa pieuse femme Giselle , édifia ce dôme en l'honneur de la Vierge Marie , et pour apaiser le ciel. Toutefois , ils ne survécurent pas à son achèvement ; Conrad II , Henri III et Henri IV y mirent la dernière main , et y firent enterrer le fondateur , sa femme , et s'y réservèrent des places ainsi qu'à leurs successeurs.

C'est l'un des plus beaux édifices du XI^e siècle.

— Et elle est encore aujourd'hui d'une beauté sublime ! dit Emile.

— Ah ! monsieur , reprend le cicerone qui se pose en artiste et s'exprime en très-bon français , elle a bien été restaurée au XV^e siècle , mais vos compatriotes l'ont affreusement dévastée en 1689 , lorsque Louis XIV enleva de notre ville le siège de la Chambre impériale et la fit transférer à Wetzlaar. Elle fut encore remise en état vers 1772 , mais votre révolution ramena les Français en 1794 , et quels dégâts n'y firent-ils pas ! Ils étaient si peu chrétiens alors.....

— Dites qu'ils étaient fous... fit Julien , et ne vous gênez pas.

— Enfin , en 1816 , le roi de Bavière l'a relevée de ses désastres , et on a orné l'intérieur de ces fresques magnifiques.

— Magnifiques est le mot... dit Emile , qui lorgne les peintures en connaisseur et n'est pas très-sûr de son affaire.

— Ce munster a entendu la grande et éloquente voix de saint Bernard , qui y prêcha une croisade en présence de Conrad III de Hohenstaufen , reprend ce guide. Aussi , tout ému , le prince se couvrit de la croix , et comme le peuple enthousiasmé , voulant porter en triomphe le fameux prédicateur , faillit l'étouffer , l'empereur le mit à cheval sur son dos et le déroba respectueusement à la foule.

— Mais à propos , c'est dans cette même église , je crois , dit Gustave , que saint Bernard ajouta au cantique *Salve Regina* ces mots : *O clemens ! ô pia ! ô dulcis Virgo Maria !*

— Oui , c'est vrai , et ces mots doivent être gravés là sur une plaque de métal scellée

dans le pavé, de manière que le mot *Maria* est juste devant la Sainte Vierge... dit Fernand; j'ai lu cela quelque part.

— Meinhers, cela n'est plus; l'inscription a disparu. J'ignorais ce fait, car je suis protestant.... Mais je n'en aime pas moins les catholiques, et je vous avoue que, pour ma part, je crois plus au salut de l'âme des catholiques qui n'ont qu'une même foi; qu'à celui des protestants qui croient ce qu'il leur plaît de croire...

— L'aveu a son prix! fit Gustave.

Sur ce, notre homme nous conduit au tombeau des empereurs. Au-dessus s'élèvent des sarcophages en marbre rouge. Des épitaphes sont fixées sur ces dernières demeures des souverains. Lues horizontalement, et de sarcophage en sarcophage, ces épitaphes produisent ces vers :

Illus hic. — Pater hic. — Avus hic. — Proavus jacet istic.

Hinc proavi conj. — Hic Henrici senioris.

J'ai dit les noms des empereurs enterrés en ce lieu : les autres princes ont été emportés par le vent qui souffle, et sont tombés comme la paille de l'aire, Lothaire II, Frédéric-Barberousse, Henri VI, Othon IV, Frédéric II, Conrad IV, Guillaume, Richard de Cornouailles, Alphonse de Castille, les uns ici, les autres là; cet autre en Angleterre, cet autre encore en Espagne.

— A cette heure, montrez-nous la ville... dit Emile au guide en sortant de la cathédrale.

— Eh mon Dieu! répondit l'Allemand, la cathédrale exceptée, Spire n'a jamais pu se relever de ses ruines. Vous en aviez fait, en 1794, le chef-lieu du département du Mont-Tonnerre; 1815 l'a rendue à la Bavière : maintenant elle est la pauvre tête du Palatinat bavarois, et le siège d'un évêché catholique. Il y a cependant des antiquités...

— Des antiquités! interrompit Emile... Barbare, vous ne nous en disiez rien. Vite, vite aux antiquités.....

Alors nous allons voir l'*Alta-Porta*, vieille tour assez haute qui ne manque pas de physionomie aux yeux de l'archéologue; puis la *Tour des Païens*; le *Ritscher*, où se tenaient les Diètes de l'empire, et la *Monnaie*. Nous visitons aussi les ruines du *Palais des Templiers*, qui fut démoli en 1823, puis nous retournons à l'hôtel, où nous attend un repas bien mérité.

— Car, comme le dit Emile, si nous sommes dans la ville des Diètes, ce n'est pas un motif pour nous mettre à la diète.

Puis il ajoute tout aussitôt, en prenant une pose doctorale devant le garçon qui nous sert :

— En examinant cette *Tour des Païens*, tout-à-l'heure, je me rappelais que bien des points de ces contrées et d'autres ont leurs souvenirs des païens. Près d'Heidelberg, sur

Geilsberg, j'ai vu le *Trou des Païens*; à Winkel, je sais que nous verrons la *Rue des Païens*; enfin, à Wiesbaden, on m'a annoncé que je trouverais le *Mur des Païens*.

— Mais à Caub, où nous passerons aussi, il y a bien le *Pont des Païens*... dit Fernand.

— Tout cela prouve que les païens, Gaulois, Germains, Francks et Romains, ont passé par là avec leurs stupides idoles, et que, dépossédés des lieux qu'ils ont occupés, notre religion chrétienne n'a laissé subsister d'eux que des monuments ruinés comme leur Olympe. . dis je, moi, René.

— Quelle profondeur d'idées! clamèrent en chœur mes camarades.

Le lendemain, au point du jour, sages comme des philosophes, usant de notre liberté sans en abuser, ne nous permettant rien que ce que nous nous serions permis sous les yeux de notre cher maître, nous cheminions vers Manheim, mes amis à pied, comme de gais touristes, moi sur mon âne, comme un marchand de légumes du grand-duché de Bade.

Nous déjeunons à *Schifferstadt*, où Emile, en guise de trouvère, nous raconte qu'Othon IV, surnommé Othon le Grand, qui faisait le siège d'Eberstein, au-dessus de Baden-Baden, dont on voit les ruines, suspendit subitement ses manœuvres et fit annoncer un grand tournoi qui devait avoir lieu à Spire.

Les comtes d'Eberstein, profitant de la trêve, vinrent, eux aussi, à ce tournoi, qui réunit une foule de chevaliers de toute l'Europe.

Un bal suivit la fête militaire.

Au moment le plus animé des danses, on prévint en secret les trois Eberstein que, la nuit même, Othon devait reprendre les hostilités et attaquer leur château.

Le lendemain, au tournoi, Othon IV ouvre les barrières de la lice et somme les trois Eberstein de combattre, comme ils l'ont promis. On ne les trouve plus.

L'empereur, dans sa colère, fait aussitôt donner le signal d'un furieux assaut contre le château. Mais les trois frères, rentrés à temps, battent les troupes d'Othon.

Plein d'admiration, l'empereur négocie la paix et donne même sa fille pour femme à l'un des comtes.

— Terre! terre! criai-je quatre heures après à nos amis, en leur montrant, du haut de ma monture, Manheim qui nous apparaissait à l'horizon.

— Voici le théâtre de la gloire de Schiller, l'admirable poète allemand... dit Julien. C'est ici que la fameuse pièce *des Brigands* de cet auteur fut représentée en 1782. Là aussi, le poète épousa Laure Schwan, qui lui apporta le bonheur.

— Ce qui valait tout autant que la gloire, ajouta Gustave.

— Illustre antiquaire, incomparable tourbillon, deux titres bien différents, très-cher Emile enfin, dit Fernand, faites-nous l'historique de Manheim, vous, le flambeau des vieilleries et notre phare dans le tohu-bohu des chroniques...

— Mannus, le roi fabuleux des Teutons, est peut-être bien le fondateur de cette vieille cité... répondit Emile.

— Vieille !... interrompit Julien... Mais Manheim me semble tout neuf : ce beau badigeon blanc indique une cité moderne.

— *Nimium ne crede colori...* reprit Emile. Manheim est vieux, si vieux, qu'il y a des gens qui le confondent avec le *Mannheim* de la mythologie du nord, et qui veut dire *habitation des hommes*.

On trouve le nom de Manheim dans les chartes de 765; mais alors ce n'était qu'un hameau. L'électeur-palatin Frédéric IV, dont nous avons déjà entendu l'histoire à propos d'Heidelberg, fut le premier prince qui lui donna la vie. En 1606, il y construisit un château et y accueillit les protestants persécutés.

Cette nouvelle cité fut assiégée et saccagée par Tilly, en 1622. En 1652, elle fut reconstruite par Charles Louis, fils de l'infortuné prince d'Heidelberg, Frédéric V.

Mais la guerre de la succession d'Orléans lui amena les Français, qui la rasèrent totalement en 1688.

— Nos compatriotes n'aimaient pas la barbe à cette époque, dit Julien avec un grand sérieux.

— Reconstituée en 1698, par l'électeur Frédéric-Guillaume, son successeur, Charles-Philippe, en 1720, d'Heidelberg vint demeurer à Manheim. Alors Manheim eut une certaine splendeur : mais Charles-Théodore, électeur de Bavière en 1777, l'ayant quitté pour résider à Munich, Manheim tomba en décadence. Enfin, assiégée, bombardée, prise et reprise tour à tour par les Français et les Autrichiens, en 1794 et années suivantes, Manheim eut beaucoup à souffrir.

— Décidément, nous n'aurons que des *de profundis* à y chanter... fit encore Julien.

— Maintenant qu'elle appartient au grand-duché de Bade, continua Emile, elle se livre tout au commerce.

— Ça lui est facile, assise qu'elle est sur le Rhin et le Neckar... dit Fernand. C'est là qu'on y fabrique le tabac du Palatinat

— Alors nous y fumerons de bons cigares ! dit encore le bavard Julien.

— Moi, je trouve, dit Gustave, que tout en communiquant par un pont de bateaux avec la rive gauche du Rhin, et par un pont suspendu avec le Neckar ; nonobstant ses bateaux à vapeur et ses chemins de fer, Manheim est loin d'avoir l'aspect pittoresque des autres villes du Rhin.

— Elle ressemble à un œuf, continua Fernand. Voici ses deux larges rues qui se croisent et la divisent en quatre quartiers. Oh ! c'est singulier ! voyez donc sur ces murs, quartier P, quartier Q, quartier G, X...

— C'est une manière d'apprendre à lire aux habitants... dit Julien : s'ils ne sont pas lettrés, ce ne sera pas la faute des magistrats. Je trouve cette idée délicieuse.

— Voici le château, mes amis... reprit Gustave. Quelle façade... Diavolo! mille cinq... cents fenêtres; un, deux, trois... douze pavillons.....

— Et cinq cents chambres... ajouta un homme qui passait.

— Rien que ça? fit Julien. On devrait bien nous en prêter cinq seulement: nous ferions l'économie d'un hôtel...

— Meinherr!... dit un guide...

— Meinherr!... dirent vingt guides...

— Nous sommes Français, et ne connaissons pas votre iroquois... dit Julien.

— A moi la préférence, alors, dit un autre guide plus timide; je sais le français, moi, Messieurs, et je vous montrerai les curiosités de la ville...

— Qui sont? demanda Julien.

— Le cimetière...

— Bon! voilà cet homme, un vampire sans doute, qui nous propose le cimetière comme une curiosité... s'écria Julien.

— Oui, Monsieur, tous les étrangers le visitent.

— Et pour voir? fit Julien.

— Le tombeau du poète dramatique Kotzebue, et celui de son assassin, l'étudiant Sand... répondit le guide.

— Allons, allons tout de suite, fit Emile, toujours curieux de ce qui offrait une tragédie. Vous nous conterez là-bas votre assassinat, sur les lieux mêmes.

— Attendez donc au moins que j'aie mis mon âne quelque part... m'écriai-je, tout contrarié de me voir entouré d'une foule de gamins qui devisaient sur la longueur de mes jambes.

— Mets-le dans ta poche et porte-le à ton tour!... me cria Julien.

Et, sans souci de mon embarras, mes cruels amis me laissèrent en plan sur la place de Manheim. Heureusement un hôtel me montre sa légende bienfaisante: je confie mon baudet à un garçon, je demande l'heure du dîner de la table d'hôte, et me voilà galoppant après mes infidèles.

Je les rejoignis au cimetière, juste au moment où le guide, entouré de mes compagnons, assis sur la tombe du poète, disait:

— Tout près du théâtre, à quelques pas de l'église et de l'ancien collège des Jésuites, se trouve une maison où, le 23 mars 1819, à cinq heures du soir, un étudiant d'Iéna, Louis Sand, frappa le poète Kotzebue de quatre coups de couteau. La victime mourut sur-le-champ, et on l'enterra le lendemain. Quant à Sand, il fut décapité sur cette place là-bas. Mais le peuple fit de ses funérailles une manifestation toute à sa gloire.

— A la gloire d'un assassin? dit Emile.

— Oui, Monsieur, parce que Kotzebue avait usé de son talent d'écrivain pour jeter sur

les hommes et les choses le venin de la haine, de la passion, du fiel le plus amer et de l'injustice la plus révoltante.

— Alors il a été puni par où il a péché.

Nous laissons là Kotzebue et Sand pour aller voir la ville. Mannheim n'a pas de monuments, et pour bien dire il n'y a qu'une rue : qui en a vu une, les a vues toutes. Rien n'est plus uniforme, plus régulier, plus gracieux à l'œil : mais par là même rien n'est plus monotone.

Alors nous dînons à l'Hôtel du Palatinat, dont je vous recommande, lecteurs, le vin et les carpes du Rhin ; après quoi, nous allons entendre la musique qu'une société de virtuoses fait entendre aux belles dames de Mannheim, sous les admirables arbres du parc, et enfin nous nous couchons.

Pour punir mes camarades de leur gourmandise de la veille, car ils ont trop bien dîné à l'Hôtel du Palatinat, comme c'est un vendredi qu'ils cheminent et que je chevauche de Mannheim à Worms, où nous nous rendons, je leur commande un déjeuner de Trapistes à *Frankenthal*, petite ville industrielle d'à peu près cinq mille habitants, jointe au Rhin par un canal. Et puis, comme je vois qu'Emile tire la jambe assez fort, et qu'il reste souvent à l'arrière de notre troupe, que souvent je précède, ainsi qu'un trompette envoyé à la découverte, je le fais monter sur ma bête, et m'impose à moi-même la pénitence de deux à trois lieues faites à pied.

Nous approchons de la ville, lorsque nous rejoignons un étudiant d'Heidelberg qui se rend à Worms, et qui, sachant le français, se met à nous dire que, comme nous, il a plaisir à courir les champs, et nous demande la permission de se joindre à notre troupe jusqu'à notre arrivée.

— Je serai de grand cœur votre cicerone, nous dit-il, et j'aurai gloire à faire à des Français les honneurs de ma patrie.

Et là-dessus le voilà qui nous raconte que, la veille, il a voyagé avec un autre Français, fort bon de caractère, assez instruit, et qui vient à distance, le jour même, de Mannheim à Worms. Le portrait qu'il nous fait de ce voyageur nous donne à penser que ce Français n'est autre que M. Verbedur.

— Cela n'est pas possible... dit Emile : M. Verbedur est avec ma mère ; et d'ailleurs, à quel propos marcherait-il à notre suite, en tapinois, et comme un espion...

— Pour s'assurer si nous nous conduisons en preux et chevaliers... dit Julien.

Mais bientôt nous cessons nos conjectures, et nous laissons M. Verbedur à lui-même.

— Quelle idée je me fais de Worms, et comme je l'attends avec impatience, tout en allant à elle et en l'appelant de tous mes vœux... dit Emile, qui a quitté sa monture pour se trouver plus en contact avec l'étudiant. J'ai tant de fois lu son nom dans l'histoire, que je me fais d'elle la plus belle idée...

— Vous vous représentez *Worms*, comme *Manheim*, tirée au cordeau, ses maisons mises en bataille comme les soldats d'un régiment? demanda notre nouveau camarade.

— Pas le moins du monde, reprit Emile : c'est une ville qui a vu les Gaulois, les Romains, les Barbares, les Francs, qui a subi le joug de bien des souverains; je me la représente toute convertie de rides, vieille, cassée par l'âge, mais belle dans sa vétusté.

— Eh bien! vous ne vous écarterez pas de la vérité, et vos paroles prouvent en faveur de votre judiciaire, reprit l'étudiant.

Figurez-vous de vieux remparts effondrés, soutenus par quelques tours éventrées, dix-huit, pas moins : ici la tour *Nideck*, ici la tour *Carrée*, *Frawenthurm*; j'en passe, et des plus belles. Représentez-vous dans cette enceinte de vieux murs, jusqu'à quatorze ruines d'églises, dont ceux qui en habitent les cryptes, ou tout au moins les échoppes laissées debout, ignorent les noms; entassez autour du *munster* de l'élégante *Sancta-Cæcilia* disparue, de *Saint-Mang* effacé, de *Saint-Johann* détruit, des groupes d'antiques maisons à pignons, de vieux palais lézardés; faites les rues étroites, tortueuses, comme votre antique *Lutèce* jadis; appelez vos jeunes idées d'artiste pour reproduire une cité comme en créait le moyen-âge, et vous aurez la vieille ville de *Worms*, que j'aime parce qu'elle a vu bien des âges, parce qu'elle ne ressemble en rien à tout ce qui est nivelé, tendu, raide, affecté, prétentieux, mais que tout, chez elle, est crénelé, dentelé, brodé, festonné, ouvré, fouillé, ruiné par la main du temps.

— Vous l'aimez, enfin, parce que c'est là que git le foyer de papa et de maman? dit Julien.

— Oui, je l'aime parce qu'elle est ma patrie, et que je suis fier de sa gloire passée...

Car, sachez-le, Messieurs,

Worms a vu vaincre César;

Attila passa un jour à la portée des flèches de ses murs;

Elle fut la *Vormatia* des Vangions;

Drusus changea son nom en celui de *Barmitomagus*;

Brunehaut résida dans son enceinte;

Charlemagne y épousa Fastrade;

Dans son jardin des Roses, Sigefroi vainquit un dragon;

En face de son *munster*, Chriemhil osa dire à Branchil :

« Arrière, vassale! la vassale ne passe pas avant la reine! »

A l'une de ses diètes, Luther discuta devant Charles-Quint; et avant de s'y rendre, osa dire :

« Y eût-il à *Worms* autant de diables que de tuiles sur les toits, j'irais de même. »

Worms fut la capitale des rois francs;

Elle eut la cour judiciaire des empereurs;

Worms possède des fresques byzantines, des peintures flamandes, des bas-reliefs de

divers siècles reculés, des chapelles au gothique fleuri, des tombeaux neo-paiens, des palais aux armoiries coloriées, des entre-colonnements peuplés de statuettes ;

Elle avait la *New-Thurm*, avec flèche aiguë et huit tourelles qui terminaient la pointe orientale de ses fortifications ;

Worms a sa voie romaine qui côtoie le Rhin ;

Worms a pour horizon les Vosges de France et le Taunus d'Allemagne ;

Elle n'a plus, il est vrai, sa magnifique porte de Mayence, ni l'église octogonale de Saint-Jean, ni le superbe cloître du munster ; mais, dans les champs qui l'entourent, elle montre encore sa nef de Notre-Dame ;

Et puis elle a Saint-Ruprecht, elle a son dôme !

— Vous êtes parfaitement plein de votre sujet, mon cher, et il est digne d'inspirer... fit Julien.

— Mais vous oubliez une chose, Meinherr, ajouta Emile : c'est que Worms est le berceau de la célèbre épopée des *Nibelungen* !

— Les *Nibelungen* ! qu'est-ce que cela ? m'écriai-je involontairement du haut de mon âne, qui trottait côte à côte avec ses camarades... Oh ! pardon... avec mes camarades.

— Monsieur, les *Nibelungen* sont un ancien poëme héroïque allemand, répondit l'étudiant, ainsi nommé de l'ancienne et puissante famille de l'antique Bourgogne. La funeste destinée de cette famille, victime de grandes et fortes passions, forme le sujet de l'épopée. Les héros sont Siegfried, fils du roi Sieeglin de Sunten, sur les bords du Rhin, et de Chriemhild, sœur de Gunther, roi des Bourguignons, et Gunther et Brunhild, dont l'origine septentrionale est fabuleuse. Siegfried est tué par Hugen, poussé par son beau-frère, jaloux d'un côté de satisfaire la haine de Brunhild, dont l'orgueil a été blessé par les paroles de Chriemhild que je vous ai dites, mais que vous n'avez pas recueillies, et excité de l'autre par l'envie de posséder ses immenses trésors. L'époque de ces événements remonte vraisemblablement au v^e siècle de l'ère chrétienne, et la scène est à Worms, où Chriemhild médite une vengeance qui amène la destruction de toute la famille.

— En résumé, de toutes les grandeurs de Worms, que reste-t-il ? dit Emile, toujours curieux de savoir à quoi s'en tenir.

— Monsieur, Worms, colonie romaine, capitale des Gaulois-Vangions, détruite par les Huns, rétablie par Clovis, dotée d'un évêché par Brunhilde, frère du palais de Dagobert, devenu ville libre de l'empire germanique, témoin de la paix conclue entre le pontife de Rome et Henri V, à l'occasion du différend de l'investiture ; spectatrice de tournois, de diètes et de conciles ; comprise dans la ligue des villes du Rhin, incendiée par les Suédois en 1602, mise à sac par la guerre de Trente-Ans, brûlée par celle de la Succession d'Orléans, témoin encore, en 1723, de l'alliance signée par l'Angleterre, la Savoie et la Hongrie, montre encore ses murailles écroulées pleines des monuments de l'antiquité et des arts.

— Et nous allons avoir le plaisir de les contempler... dit Fernand.

— Pas aujourd'hui, mon cher Français, car voici la nuit qui tombe, et nous avons encore une lieue à faire. L'obscurité sera complète quand nous arriverons. Vous n'aurez, pour ce soir, d'autre jouissance que de vous bien reposer à l'Hôtel du Rhin, et demain, de bonne heure, j'irai vous prendre. Ensemble nous visiterons mon beau vieux Worms, et après, vous accepterez d'un ami fraîchement éclos le déjeuner d'un frère.....

Chers lecteurs, je ne puis vous retenir à Worms trop long-temps : je vous dirai seulement qu'après une bonne nuit passée à l'Hôtel du Rhin, notre jeune Karl Rudiger vint nous prendre, selon le programme, et nous montra sa ville natale ; puis, après une visite détaillée à toutes les curiosités de Worms, il nous fit asseoir, malgré les difficultés que nous inspira sa courtoisie, à un festin paternel offert de la meilleure grâce.

En retour, nous le priâmes d'accepter, comme souvenir de ses amis d'un jour, une superbe pipe de Kummer. Car il faut vous avouer que le bon Rudiger fume comme... un Allemand.

— Franchement, cette ville de Worms était à étudier, surtout au point de vue de son ancienne architecture... disait Emile, lorsque nous prenions le chemin de Darmstadt par Bensheim, où nous passâmes le Rhin. J'ai surtout admiré la beauté des murs de la ville du côté du Rhin, aussi bien que des tours.

— Et la cathédrale donc, qui est un vénérable monument du VIII^e siècle... interrompit Julien. Ces vieilles de Worms devaient te plaire en effet. Pour mon compte, je me suis surpris à admirer les deux chœurs, coiffés de leurs coupoles et couronnés de leurs tours. Nous avons retrouvé là le style teutonique. Les voûtes ogivales sont du meilleur effet : et cependant les murailles nues inspirent la mélancolie.

— J'espère que la grande rose du chœur t'a égayé davantage : ses mille couleurs plaisent tant à l'œil... dit Gustave. Moi, j'ai eu plaisir à voir la colonnade extérieure, et, au sud, le riche portail du XIV^e siècle.

— Et que dites-vous de l'église de Saint-Martin, du XI^e? demanda Fernand. Sa grande porte est richement décorée, j'espère?

— Enfin tout est beau là, comme à Saint-Paul, comme à Notre-Dame, avec ses peintures de la mort de la Sainte Vierge, comme tout ce que renferme Worms : c'était à y passer huit jours... dit Emile.

— Ce que vous ne savez pas de Worms, fit Julien, car c'est à moi seul que Karl l'a raconté, c'est que cette ville est la patrie des Dalberg, la plus noble et la plus ancienne famille de la chevalerie allemande. Les services de ces Dalberg furent si éclatants, qu'à chaque couronnement le nouvel empereur, lorsqu'il créait des chevaliers, demandait d'abord :

« Est-ce qu'il n'y a pas un Dalberg ici? »

Et s'il y avait un Dalberg qui ne fût pas encore chevalier, c'était lui qui recevait le pre-

mier l'accolade. Suivant la tradition, le premier des Dalberg serait venu à Worms avec la 22^e légion romaine.

— Celle qui était à la prise de Jérusalem par Titus ? dit Gustave.

— Précisément, répondit Julien. Et, suivant une autre tradition que m'a racontée Rudiger, une colonie juive se serait établie à Worms 588 ans avant J.-C.

— Avant J.-C. ? dit Emile.

— Oui, mon très cher... continua Julien. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'au moyen-âge, aucune ville d'Allemagne n'avait de communauté juive plus nombreuse, de synagogue plus ancienne.

— Je sais, par exemple, reprit Emile, que d'après la vieille chronique des Juifs de Worms, leurs ancêtres se seraient tellement plus dans cette ville, qu'ils ne pouvaient se décider au retour dans leur terre natale. Mais les prêtres de la terre promise les menacèrent de la punition divine, parce que Dieu avait commandé aux Juifs de célébrer leurs trois grandes fêtes à Jérusalem. A quoi les Juifs de Worms répondirent :

« Nous habitons déjà sur la terre promise, celle de Worms, qui est une petite Jérusalem, et notre synagogue un petit Temple. »

— A moi, Gustave Famido, ce matin, un homme de Worms me disait que la terre du cimetière des Juifs, dans la ville, a été apportée de Jérusalem...

— Eh bien ! tant mieux pour les Juifs, et silence sur Worms, en voilà assez comme cela ! dit Fernand. Occupons-nous du Rhin, des champs, des montagnes et des bois, et laissons les vieilles cités à leurs légendes et aux parietaires qui rongent leurs murailles....

— A propos, René, dit Emile, que feras-tu de ton âne quand nous allons arriver à Darmstadt, où le chemin de fer nous attend pour nous réunir à ma mère, à Francfort ?

— Mais tout bonnement je le revendrai, comme je l'ai acheté : ce sera pour le premier paysan venu une bonne fortune que maître Aliboron mis en vente... répondis-je.

— Oui, avec cela qu'il va si agréablement au galop, répondit mon interlocuteur, j'ai gagné un lombago à me servir de ta maudite bête...

— Allons donc ! Depuis cinq ou six jours que je l'enfourche perpétuellement, je m'en trouve fort bien, moi ! dis-je, et depuis que Férulus, c'est le nom que j'avais donné à mon âne, est à mon école, il a considérablement gagné : je puis dire que je l'ai formé, et qu'il a une valeur double de son estimation primitive...

— Alors, prouve-le, mon gros Silène, en lui faisant passer ce ruisseau, cria Julien en ricanant ; comme il n'y a pas de bac ici, force est à ton talent d'écuyer de passer cette petite rivière sur ta bête, ou toi de la porter dans tes bras, car je sais qu'en général les roussins d'Arcadie n'aiment pas les gués. Pour nous, voici de magnifiques pierres qui nous offrent un pont naturel.

Nous étions au pied du Mëlibocus, dont le sommet n'a pas moins de cinq cent trente-trois mètres de hauteur, à droite de notre route ; nous longions les dernières rampes de

l'Odenwald à gauche, et déjà nous apercevions les ruines des châteaux d'Alsbach et de Frunckenstein, lorsque nous arrivions à ce malencontreux ruisseau qui traverse le dernier village. Mes camarades franchissaient déjà la rivière à l'aide des pierres en question, quand ma farouche monture, se voyant face à face avec l'eau et peu sensible à l'harmonie de son courant, se prit à dresser les oreilles, à allonger l'arrière-train, à frapper du pied, et à pousser un si terrible cri de détresse, que les échos des montagnes en frémirent.

Mes amis, de l'autre rive où ils étaient arrivés, regardaient avec un rire qui n'avait rien de reconfortant, et je songeais à leur demander le secours de leurs bras pour faire avancer mon animal récalcitrant, lorsque soudain le terrible baudet, se laissant tomber sur le flanc dans l'endroit le plus marécageux, me jeta au milieu du plus affreux bourbier, dont la vase n'épargna même pas mon visage. Je fus un quart-d'heure à me débrouiller de ma chute et à me remettre sur pied. Et, lorsqu'enfin je repris la parfaite connaissance de ma position, je dois à mes amis de leur rendre cette justice qu'ils étaient fort empressés autour de moi....

Quant à l'âne, il galoppait dans la plaine, faisant mille cabrioles, prodiguant les péta-rades, et semblant fort heureux de jouir d'une liberté tout-à-fait illimitée.

Julien se chargea de le reprendre, et bientôt, en effet, il me l'amena soumis et dompté. Puis, une fois lavé, épongé, purifié, mais non séché, on me remit sur le bât, et, l'un tirant, l'autre poussant, on parvint à contraindre la bête de passer l'eau qui l'effrayait si fort.

Mais voilà qu'à peine de l'autre côté de la rivière, le vilain âne, au lieu de reculer comme naguère, se prend à fournir une course si précipitée, si rapide, qu'il me sembla que j'étais emporté sur le cheval Pégase, et qu'il m'enlevait vers l'Olympe à travers les airs.

Il ne s'arrêta plus, mes camarades courant à ma suite, de crainte d'accident, qu'au beau milieu du village de Frankenstein, à la porte d'une étable. Mais ce ne fut pas sans attirer toute la population, qu'il appela au dehors, sur les portes des maisons. Aussitôt un hurrah formidable fut poussé par la marmaille qui jouait, les femmes qui filaient, les hommes qui cheminaient :

— Le fief de l'âne ! le fief de l'âne !

C'était en allemand qu'ils criaient de la sorte ; mais j'eus, peu après, l'explication du cri, et je vous en donne la traduction.

Alors ce furent des rires, des clameurs, des pâmoisons sans fin. Une foule de paysans s'empressa autour de moi : l'un me tirait par la blouse, l'autre par les jambes.

— C'est un homme poisson ! disaient-ils en allemand ; il est tout mouillé... Il sort de l'eau....

Bref, mes amis arrivant, tout s'expliqua. On leur dit, et ils me l'ont raconté ensuite, qu'autrefois la ville de Darmstadt avait donné aux seigneurs de Frankenstein douze madlers de blé par an, sous le nom de *fief de l'âne*, à la condition que ceux-ci fourniraient un âne

sur lequel tout mari qui aurait été battu par sa femme traverserait le village. Or, cet usage s'était perpétué, et en ce moment, moi, pauvre René, j'étais pris pour l'un de ces infortunés époux.....

Jugez du rire de mes compagnons de voyage !

Une plus étrange circonstance vint mettre fin à cette étrange aventure. J'ai dit que mon âne s'était arrêté de lui-même à la porte d'une étable. C'était précisément l'étable qu'il avait occupée jadis, et dont la propriétaire, une brave femme, toute stupéfaite de revoir sa bête, se prit à pleurer, et saisissant la tête du baudet, l'embrassa de tout son cœur, au grand ébahissement de la foule.

Je ne reculai pas devant l'occasion de faire deux heureux. Avisant un paysan qui savait quelques mots de français, puisque c'était lui qui avait raconté l'histoire du fief de l'âne :

— Dites à cette femme, articulai-je le plus nettement possible, que, voyant sa grande affection pour un animal que la pauvreté l'avait forcée à vendre, sans doute, je lui en fais cadeau, et de grand cœur.

Parole d'honneur ! jamais il ne me sera donné de rendre quelqu'un plus heureux que ne le fut cette femme.

Après une collation, et quelques bouteilles de vin prises avec les paysans de Frankenstein, nous leur serrâmes les mains, et, reprenant notre route, deux heures après nous entrions dans la ville de Darmstadt, la capitale du grand-duché de Hesse-Darmstadt.

Autrefois castel romain, élevé à l'intention des Kats, peuplade fort remuante, Darmstadt avait été, jusqu'au XI^e siècle, un simple village, et n'obtint qu'en 1530 les droits de cité. Sous le landgrave Georges I^{er}, en 1567, elle devint sa résidence et acquit quelque splendeur. Mais, en 1647, les terribles Français la prirent. Il faut dire que, depuis 1814, Darmstadt est en grande prospérité.

Notre première station se fait à l'Hôtel de la Vigne : j'ai grand besoin de changer de vêtements, vous le concevez, lecteurs, et comme on en trouve difficilement à ma convenance, je suis obligé de prendre le paletot germanique d'un des garçons qui nous servent.

En second lieu nous parcourons la ville, et c'est bientôt fait.

Située à l'entrée de la montagne de *Bergstrasse*, Darmstadt se divise en ancienne et nouvelle cité. Les rues de la première, peu nombreuses, sont étroites et sombres ; les rues de la seconde, moins nombreuses encore, sont larges et spacieuses. Je signale surtout celle qui s'ouvre en face de l'embarcadère, *Luidgstrasse*, belle et fort longue, qui aboutit à une place décorée d'une colonne de bronze, piédestal de la statue du grand duc Louis I^{er}. C'est l'ouvrage de Schwanthaler. C'est à ce prince que la ville doit surtout ses embellissements. Un escalier en spirale nous permet d'arriver à la plate-forme du monument, et c'est jouissance, car de là notre vue s'étend, à la droite du Rhin, sur les chaînes du

Taunus, au nord, du Mélibocus à l'est, sur le mont Tonnerre plus bas ; puis en face sur la Bergstrasse et l'Odenwald, à l'ouest.

Nous nous rendons aussi au château du grand-duc, et nous y admirons de magnifiques collections d'histoire naturelle, des antiquités précieuses, une bibliothèque de cent soixante mille volumes, vingt-quatre mille manuscrits, et enfin une fort belle galerie de tableaux.

Je vous recommande aussi le nouveau palais, le théâtre, l'arsenal, l'église catholique et le palais des chambres.

Le soir venu, nous allons entendre la musique allemande sur les pelouses du parc, et non loin de l'orchestre, nous nous trouvons face à face avec un tombeau. C'est celui de la landgravine de Hesse, mère du grand-duc Louis I^{er}.

Sexu femina, ingenio vir!

Telle est la courte épitaphe qui le décore. En voulez-vous connaître l'auteur ? Frédéric le Grand !

Nous sommes au commencement de septembre, et déjà la rouille s'attache aux arbres et se confond avec la verdure. Pour aller à Francfort, dont nous prenons le chemin de fer, selon les instructions reçues, nous longeons la Bergstrasse, versant ouest de l'Odenwald d'un côté ; de l'autre, les premières ondulations du Taunus, et les dernières du Mélibocus. Ici, s'allongent leurs croupes avec leurs formes variées ; là, s'ouvrent des vallées charmantes ; plus loin, surgissent des villes et des villages riants au milieu de la verdure ; au-dessus, sur les hauteurs, au milieu de magnifiques vignobles, s'élèvent des châteaux ; au loin, le Rhin murmure et sillonne la plaine de son ruban d'or qui brille à travers les découpures des montagnes. Enfin, l'air et le climat sont des plus doux. Il y a certes, très-peu de chemins de fer, d'où le voyageur, commodément assis dans de délicieux wagons, puisse contempler une telle variété de paysages pittoresques.

Voici bientôt les clochers de Francfort qui nous apparaissent à l'horizon. Le visage d'Emile se colore ; c'est la preuve que son cœur bat à la pensée de sa mère qu'il va revoir...

Enfin le convoi s'arrête... Nous débarquons pour sauter aussitôt dans l'un des omnibus qui porte l'annonce de l'Hôtel du Cygne... Jugez de notre étonnement, lorsque nous nous y trouvons face à face avec M. Verbedur, arrivant avec nous, et par le même train...

Le digne homme, pour s'assurer de l'usage que nous ferions de notre liberté et veiller sur nous, nous suivant à distance et demeurant invisible, ne nous avait pas quittés d'une minute...

C'est là remplir son devoir de précepteur !

V.



Francfort-sur-Mein. — L'Hôtel du Cygne. — Le Suisse polyglotte. — Merveilleux-effet d'une calotte. — Ce que c'est qu'une ville libre. — Le Quartier des Juifs. — Monuments et Légendes. — Le Roemer et les Empereurs. — La Bulle d'or. — Nuit orageuse. — *Hombourg* et ses Héros. — Le Taunus. — Un Pâtre. — *Mayence.* — Un ci-devant jeune homme. — Erudition du Rédacteur. — Les Beautés de la ville. — Autrichiens et Prussiens. — *Wiesbaden.* — La Chapelle et ses Popes.

Avant de parler de la ville, laissez-moi parler d'un point imperceptible dans la ville, à savoir du Schwan-Hoff, l'Hôtel du Cygne. C'est un vrai coupe-gorge. On y assassine les voyageurs. Et, ce qu'il y a de plus horrible, c'est qu'il n'y a nul recours à la police contre ce guet-à-pens. On vous tue, et vous n'avez pas mot à dire. Vous crieriez comme un écorché, qu'on ne vous entendrait pas.

Croyez-moi sur parole, moi, Fernand Solmiré, et d'ailleurs lisez!

Nous arrivons à Francfort, n'est-ce pas? Notre premier soin n'est pas d'examiner les boulevards que nous traversons près du chemin de fer, ni le quai du Mein que nous suivons, ni les magnifiques hôtels qui le bordent à perte de vue, ni les clochers, ni les tours qui décorent la rive opposée, ni la belle rue de la Zeil où nous prenons gîte, ni le corps-de-garde orné de Prussiens au casque en cuir bouilli orné d'une pointe de cuivre, ni les Autrichiens blancs au chapeau retroussé, fièrement porteur de plumes de coq à la Freychutz, ni l'hôtel même du Cygne, et son gracieux cortège de garçons venant à notre rencontre pour nous faire honneur, mais bien de nous enquérir aussitôt de madame Daurey, Emile pour se jeter dans ses bras, nous tous, pour lui serrer la main, et lui demander des nouvelles de sa santé.

— Montame Toré? nous dit le Suisse, car l'hôtel du Cygne a un Suisse, non pas un Suisse équipé comme un suisse d'église, mais un Suisse en redingotte de couleur douteuse, un Suisse aux cheveux hérissés, aux moustaches formidables, à l'œil glauque, qui se tient là sous le portique; n'allez pas croire que ce soit pour tirer le cordon, fi donc! c'est

tout au plus bon pour le faubourg Saint-Germain, un pareil usage, mais pour répondre en toutes langues aux personnes qui se présentent, et combien il s'en présente, *benedetto Dio!* par jour, par heure, par minute, dans cet hôtel du Cygne, sans rien dire des nuits... Montame Toré, nous dit le Suisse, il n'etre bas izi... !

Cet homme parle aussi le français, vous voyez.

On s'explique : madame Daurey est à la promenade, peut-être ?

— Ia. No. Oh! montame Toré, pien, pien, une Frencheman ? Ia, il etre à la gambagne...

— Qu'est-ce que c'est que la gambagne ? dit Emile.

Bref : nous apprenons bientôt que la maîtresse de l'hôtel a un très-joli pavillon hors de la ville, sur les bords du Mein, et que madame Daurey, prise en amitié par cette dame, est allée passer la journée de la veille au-dehors, et se trouve encore à la campagne.

M. Verbedur ordonne de nous préparer des chambres, demande une calèche, et nous voici courant vers les boulevards qui ceignent Francfort, à la recherche de notre Sœur de Charité.

Savez-vous bien qu'ils ne sont nullement à dédaigner, ces boulevards ? Mais c'est une magnifique allée circulaire, plantée de beaux arbres, décorée du côté de la ville de bosquets du plus beau vert, qui se perpétuent dans tout le pourtour, et ornée de l'autre de délicieux hôtels, de charmantes villas, et au loin des bordures des collines et de frais rameaux.

Nous trouvons madame Daurey dans un exquis retiro, déjà tout occupée à donner de bons soins à une pauvre femme malade, qui la voit partir avec bien du regret. C'est un tableau touchant que le chagrin de cette brave mendicante, et le bonheur que le fils trouve à revoir sa mère, et la mère à serrer son fils dans ses bras.

Remontés en voiture, notre automédon, qui a reçu des ordres, nous conduit au point le plus éclairé de la promenade, près de la *Porte de Bockenheim*, où la musique autrichienne fait entendre ses plus beaux airs. Il y a foule. Grandes dames et beaux messieurs, officiers de tous grades, Prussiens et Autrichiens, soldats de toutes armes surtout, et quelques équipages, vont, viennent ou stationnent. Une chose me frappe, c'est que tous les yeux se portent sur nous. Qu'avons-nous d'extraordinaire ? Ah ! j'y suis ! Emile a eu la fantaisie de mettre aujourd'hui sa calotte d'étudiant d'Heidelberg. Elle est galonnée d'or. Comme avec cela, pour revoir sa mère, il a revêtu son plus joli costume de *gambagne*, et qu'il s'est placé passablement en évidence, nous avons bientôt la certitude que c'est en son honneur que la ville de Francfort reste ébahie, dans la personne de ses manants. Par manants, je veux dire ceux qui résident, *manens*, *manentis*, qui demeure. Merveilleux effet d'une calotte !

Vous n'oubliez pas que Francfort-sur-Mein est une *ville libre*, lecteurs, avec Lubeck, Hambourg et Brême, plus connues sous le nom de villes Hanséatiques, à cause de leurs

privilèges. Or, voisine du grand duché de Bade, des duchés de Hesse et de Nassau, libre enfin, et ne relevant que d'elle-même, Francfort est occupée par une nombreuse garnison de la Prusse, et une toute aussi nombreuse de l'Autriche. Au lieu d'un maître elle en a deux : voilà ce que c'est qu'une ville libre ! Il faut dire, par exemple, que c'est tout plaisir pour la ville à se voir sillonnée en tous sens par les pittoresques uniformes de l'infanterie blanche des Autrichiens, et des chasseurs d'Opéra-Comique prussiens.

C'est ainsi qu'à notre détour de rue, nous entendions une musique bruyante qui venait à nous. Aussitôt nous apparaît tout un bataillon, dont les armes ne brillaient plus qu'à travers une épaisse verdure. C'étaient les carabiniers qui revenaient du tir, et, comme les anciens Romains, les vainqueurs étaient couronnés de feuillages, tandis que leurs camarades tenaient des palmes à la main pour leur faire honneur.

Nous étions à un samedi ce jour-là, et nous nous trouvions à ce moment même, dans une rue étroite, sombre, humide, dont toutes les portes montraient des figures hâves et des toilettes plus que suspectes, tandis que les fenêtres étalaient des loques et des haillons de toutes sortes. Voici que nous passons près d'une maison dont quelques matrones jaunes et édentées faisaient les cariatides.

— Levez les yeux, nous dit notre cocher : là est né Rostchild.

— Le roi des banquiers et le banquier des rois ? dit Emile.

— Nous sommes donc dans le quartier des Juifs ? demandai-je.

— En plein ! me dit l'automédon.

Nous aurions bien tous désiré pénétrer dans une de leurs synagogues ; mais ce n'était pas l'heure, nous dit-on, et il fallut y renoncer. Toutes fois, je n'oublierai jamais cette population frétilant dans les rues où nous étions, toute d'un luxe de mauvais goût ou d'une misère profonde, frappée d'un anathème visible qui rend son allure suspecte, son œil hypocrite, et sa taille voutée.

Et c'est là, parmi cette tourbe, dans cette rue immonde, au sein de cette pauvre maison, qu'est né le moderne Crésus...

Mais qu'importe :

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux !

Nous voici sur le quai du Mein, dont la rue des Juifs est fort voisine ; image de la vie, le bonheur marche à côté de la calamité, et la richesse coudoie l'indigence. Cette partie de la ville se nomme Belle-Vue : les habitants, en effet, peuvent voir de leurs fenêtres les montagnes de l'Odenwald et la vallée supérieure du Mein.

Le pont qui couvre cette rivière et relie Francfort à son faubourg de Sachsenhausen, se montre à nous de profil d'abord, puis de face, quand nous atteignons la tête de la

Excursions.

Fahrgasse, qui y aboutit. Il est tout en grès. Sa date est de 1340. Sur un socle énorme, se dresse, au milieu, la statue colossale de Charlemagne, en granit, élevée en 1846.

— Jadis, me dit le cocher près duquel je suis assis pour prendre des notes, car c'est moi, Fernand Solmiré, qui suis chargé de la rédaction de ce chapitre, jadis il y avait sur le parapet du pont, là, un bras de pierre armé d'une hache, avec cette inscription :

Celui qui rompra la franchise de ce pont aura sa main sacrilège coupée.

Or, la franchise de ce pont consistait en ce que personne n'y devait être frappé.

— Et cette barre de fer que surmonte un coq doré, que veut-elle dire ? demandai-je.

— Ah ! ah ! écoutez notre histoire... dit en riant le phaéton en livrée :

L'architecte, qui avait l'entreprise de ce pont, devait le livrer à une époque convenue. Il n'avait plus que deux jours avant d'atteindre le terme fatal, quand assuré de l'impossibilité de mettre son œuvre à fin, notre artiste, au désespoir, invoqua le diable. Le diable ne se fit pas attendre.

— Ton travail sera terminé, lui dit maître Satan, si tu me livres le premier être qui passera le pont...

— C'est dit ! fit l'architecte.

Le diable acheva le pont pendant la nuit, et au point du jour, sous le travestissement d'un faquin, maître Satan attendit le passage de l'individu promis. Déjà de sa langue il se léchait les lèvres, lorsque paraît notre artiste, poussant devant lui fort précautionneusement un coq qui suivit le pont et le franchit le premier.

— Je suis volé ! fit le diable.

Et, au lieu d'une âme que voulait Satan, il prit le pauvre coq et, dans sa fureur, le jeta au travers du tablier du pont, ce qui fit un trou. Ce trou subsista toujours, car toute maçonnerie est immédiatement détruite par le diable. Aussi le couvrit-on de planches...

— Où est ce trou ? demandai-je fort curieusement.

Le cocher ne put le retrouver et s'en tint là dans son dire. Mais j'ai appris qu'autrefois, en effet, on ne couvrait le centre du pont que de planches afin de pouvoir les enlever au besoin, et interrompre de la sorte, très-facilement, les communications entre les deux rivages, en temps de guerre.

— Que veulent dire ces barraques dont on couvre le quai, et que l'on dresse dans toutes ces rues tortueuses qui l'avoisinent et qui entourent l'hôtel-de-ville, *Ræmer* ? dis-je au cocher.

— Monsieur, fit-il avec importance, la ville *libre* de Francfort, située sur la rive droite du Mein, est une des plus considérables de l'Allemagne. Par sa situation au point central, elle fait un commerce considérable. La richesse et le bien-être règnent dans ses murs.

— Excepté dans le quartier des Juifs ? dis-je.

— Oh ! c'est la nation maudite de Dieu , celle-là ! n'en parlons pas , reprit mon homme. Or, à Pâques , et au mois de septembre , nous avons une des plus belles foires de l'Europe. Elle ouvre dans quelques jours , on la prépare , et c'est pour cela qu'on dresse ces boutiques , et que marchands , bateleurs , mimes , saltimbanques et autres élèvent leurs cabines et leurs barraques.

Sur ce , nous arrivons au Rœmer.

Avant d'y entrer , M. Verbedur nous raconte magistralement , sur le perron qui domine l'antique place qui l'entoure , la généalogie de Francfort.

— Le nom de cette ville se montre pour la première fois dans les chroniques du temps de Charlemagne , nous dit-il. Ce prince opéra son passage sur le Mein , pour courir sus aux Saxons , et c'est pour cela que nous avons vu la statue tout-à-l'heure.

L'empereur Louis le Dévot donna à cette ville le droit de cité en 833.

Louis le Germanique , fils de notre Louis le Débonnaire , en fit la capitale de l'Autriche , et le *Sualoff* , que nous visiterons , et où nous ne trouverons qu'une antique chapelle et une vieille tour , datant de Louis le Germanique , est construit sur l'emplacement du palais qu'y occupèrent nos rois Carlovingiens.

L'empereur Frédéric II y établit , en 1249 , la grande foire qui ouvre ces jours-ci.

Charles IV , dans la fameuse *bulle d'or* , déclara Francfort ville électorale perpétuelle de l'empire.

Des sacres impériaux et de nombreux congrès princiers y eurent lieu au *xvi^e* et *xvii^e* siècles.

Custine , à la tête d'une armée française , la prit en 1792.

En 1806 , elle fut faite la capitale de la Confédération du Rhin.

En 1810 , elle devint la capitale du nouveau grand-duché de Francfort.

Enfin , par le traité de Vienne , en 1815 , elle fut nommée ville libre et siège de la diète germanique.

— Mais Francfort a-t-elle appartenu aux Romains , cher maître ? demande Emile.

— Sans doute , comme le monde entier... répondit notre illustre pédagogue. Les Romains y avaient fondé une colonie. Le site était trop beau pour qu'ils ne le remarquassent pas.

Après eux , et autour de la forteresse qu'ils avaient construite sur Mein , les Francs s'établirent et lui donnèrent leur nom de...

— Francfort ! ah ! je comprends , s'écria notre impétueux tourbillon.

— Maintenant , pénétrons dans le Rœmer. C'est un monument moins remarquable par son architecture que par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. C'est là que les élections des empereurs eurent lieu pendant plusieurs siècles , et c'est à Aix-la-Chapelle qu'on les intronisait sur le trône et avec les insignes de Charlemagne , qui fut le plus grand empereur d'Allemagne comme le plus grand roi de France. Vous allez voir dans la grande

salle, dont voici les fenêtres au premier, peints à fresque, les portraits de tous les preux qui ont occupé le trône impérial depuis Conrad jusqu'à François II, le père de notre admirable et sainte Marie-Antoinette d'Autriche, femme de Louis XVI. C'est sur cette place, dit le Rœmberg, qu'avaient lieu les réjouissances publiques données au peuple à l'occasion des élections, et c'est de ce perron qu'on en faisait connaître les résultats.

Nous pouvons enfin satisfaire notre curiosité. Mais nous nous assurons bientôt que cette salle, où les nouveaux empereurs ceignaient la couronne du saint-empire romain, à part ses peintures, est fort ordinaire. Elle n'est pas même régulière.

La salle des élections est plus curieuse, dans ce sens que le mobilier et les tentures n'ont pas été changées depuis des siècles, et ont été le témoin de grandes scènes historiques.

On nous y montre la bulle d'or de Charles IV. C'est elle qui forme la grande charte, ou loi fondamentale de l'empire germanique, et qui sert encore aujourd'hui de règle dans les décisions de la diète. Cette bulle est écrite en latin sur vélin, avec un sceau d'or, de la grandeur d'une pièce de deux francs, attaché par un fil d'or.

— Ce nom de bulle dérive du latin *bullā*, nous dit le cicerone obligé, et signifie sceau. Pendant le règne de Napoléon, cette bulle d'or fut transférée de Francfort à Paris. Mais 1815 nous l'a rendue.

Du Rœmer, nous nous rendons, en passant près d'une petite maison faisant angle, à tourelles, et ornée du portrait de Luther, que ce réformateur a long-temps habitée, au palais de la diète germanique. Il n'y a rien à dire sur cette construction fort vulgaire.

Nous voyons aussi la bourse, dont les colonnes de la salle, ayant des chapiteaux à entonnoir, peints à fresque, produisent un effet assez original.

Puis, nous nous rendons à la tour d'Eschenheim.

— Qu'est-ce que la tour d'Eschenheim ? allez-vous me dire...

Le voici : dans la rue d'Eschenheim, s'élève une tour surmontée de cinq flèches, dont les quatre petites se groupent autour de la principale. Cette principale flèche est couronnée d'une girouette de fer blanc dans laquelle on remarque le chiffre 9 percé à jour.

Vous ne voyez rien d'extraordinaire jusque-là dans ce chiffre 9, que vous supposez percé sans doute par le ferblantier ? Il n'en est rien.

— Jean Winkelsée, un braconnier fameux, me dit le gardien de la tour qui raconte sa légende pour la dix-neuf mille cinq cent soixante-dix-septième fois, fut enfermé dans cette tour pour un délit de chasse assez grave; il avait tué trente-deux chevrettes et chevreuils dans un parc réservé ! Or, il était déjà depuis neuf jours dans cette prison, et le sommeil fuyait constamment ses paupières, car chaque fois qu'il allait s'endormir, la girouette, que vous voyez, grinçait à faire frémir au-dessus de sa tête. L'infortuné s'adressa aux juges. Il leur écrivit que s'il devenait libre, la ville serait témoin d'une preuve d'adresse qui ferait sa gloire, et qu'en souvenir de ses 9 nuits passées dans une cruelle

insomnie, il percerait, nonobstant la hauteur énorme de la tour, avec 9 balles, un magnifique 9 dans la terrible girouette.

Les juges répondirent ou qu'il percerait les 9 trous ou qu'il serait pendu.

Pauvre Winkelsée ! il n'y avait pas pour lui d'alternative. On lui apporte son arquebuse, il la charge, choisit ses balles, et le voici, au grand ébahissement des échevins et du peuple, qui ajuste, vise, et tire si bien, que vous, le voyez, les 9 balles ont percé les plus jolis 9 trous qu'il soit possible à un chasseur d'en faire, fût-il le plus habile mathématicien du monde.

Aussi vainement on lui proposa d'être capitaine des arquebusiers de la ville ; il refusa, le drôle, et, préférant au cri des girouettes le murmure du vent dans les bois, il s'en fut dans la Forêt-Noire.

Je remercie mon homme de son histoire, et M. Verbedure le paie. Car ici, comme par tous les pays que nous visitons, payer, payer toujours, c'est le dénouement éternel de la comédie. Encore sommes-nous assez heureux pour trouver à Francfort des gens qui parlent le français, car alors, comme en mille endroits, nous serions obligés de payer un interprète.

Nous remettons à demain, dimanche, à visiter les églises catholiques et les temples. L'heure du dîner approche, elle a même sonné depuis long temps à nos estomacs.

Ah ! mes amis, quelle nuit nous avons passée dans l'hôtel du Cygne, du cygne blanc encore ! On devrait l'appeler le serpent sonnette !

Il était minuit, et à dix heures nous nous étions dit : Bonsoir !

— Ponzoir ! avait sans doute répondu le fameux Suisse du vestibule, il n'y avre bas de ponzoir bour vous, mes mignons !

Donc il était minuit, et, couchés depuis deux heures, il ne nous avait pas été possible encore de fermer l'œil. Ce n'était pas une girouette grinçant sur sa flèche qui nous tourmentait nous, et nous livrait à l'insomnie, après une journée de fatigues ; mais figurez-vous qu'une sonnette retentissait à droite, et notre Suisse de beugler : *Au níméro 4 !* puis une sonnette de gauche de s'irriter, et le Suisse de hurler : *Au níméro 8 !* puis une cloche de tinter, et le Suisse de mugir : *Gez les Anclais di bremier !* Et quand l'un avait cessé, l'autre reprenait ; et quand cloches et sonnettes se taisaient, le Suisse clamait : *La borte ! oubrez la borte !*

— Dors-tu ? nous demandions-nous mutuellement.

Et personne ne dormait.

Mais voilà bien une autre affaire. Une heure du matin venait de sonner à tous les carillons de la ville, quand un bruit de tambours se fait entendre : puis au bruit de tambours se joint tout aussitôt le son strident de trompettes et de clairons.

— Est-ce que la ville libre deviendrait esclave et serait prise par surprise ? m'écriai-je.

— Non, dit Emile, c'est le Mein qui déborde, et ses flots jaunes s'approchent en mugissant.

Je ne veux pas allonger cet épisode, amis. Un incendie venait de se déclarer dans un faubourg, et la garnison prenait l'éveil pour aller au secours des infortunées victimes du sinistre. Mais l'incendie eut une fin, tandis que pendant les cinq jours que nous passons à Francfort, les sonnettes et les cloches de l'hôtel n'ont pas tari. Oh ! que j'ai dit de fois, avec je ne sais quel poète, Voltaire, je crois :

Persécuteurs du genre humain
Qui sonnez sans miséricorde,
Que n'avez vous au cou la corde
Que vous tenez en votre main !

Le lendemain, pâles comme des spectres, peu solides sur nos jambes, nous avons cependant visité les églises catholiques, où nous avons rempli nos devoirs de chrétiens, et les temples protestants qui avaient quelque beauté digne de fixer les regards.

Je signale tout d'abord la cathédrale, fondée par l'empereur Louis le Germanique. Jadis elle s'appelait Sainte-Marie; aujourd'hui c'est Saint-Sauveur. Voici pourquoi, dit-on :

Louis le Germanique fêtait Noël à Francfort; il y attendait l'ouverture de la diète qu'il avait convoquée. Alors le démon, sous les dehors d'un ange, vint trouver son fils Charles, et lui révéla qu'il devait être exclu du trône par la volonté secrète de son père, qui serait dépossédé pour cette injustice. Charles, effrayé, vient à l'église pour prier. Le démon le suit et souffle ces mots à l'oreille du prince :

— Tu as peur, et pourquoi? Je suis l'envoyé de Dieu, ne crains pas, et prends cette hostie que je t'offre en communion.

Hélas ! Charles, à peine en possession de l'hostie, devient fou. Il crie, saute, répand la terreur parmi les assistants... Enfin on l'emmène hors de l'église, et les prières des fidèles obtiennent bientôt sa guérison.

Ce Charles fut plus tard Charles le Gros. Vous savez de quelle couardise il se rendit coupable à l'endroit de Paris assiégé par les Normands; aussi fut-il déposé plus tard, et à Francfort même.

Le Suisse nous guide dans les travaux et les échafaudages de cette église que l'on répare, et nous apprend qu'elle a été reconstruite dans les années 1315 et 1338. La tour, privée de sa flèche, est du xv^e siècle. Il nous fait voir de fort beaux tombeaux, entre autres celui de l'empereur Gunther de Schwartzbourg. Il nous signale les magnifiques vitraux du chœur qui représentent des scènes de la vie du patron, saint Barthélemy. Enfin nous lui demandons à voir les tableaux de l'Annonciation, et un *Noli me tangere*

dont on fait grand éloge. Le brave homme, qui ne nous a compris que très-difficilement, reste comme un Dieu Terme, en face de nous, et ne nous répond plus.

Nous prions encore, mes amis avec ferveur, et moi, je l'avoue, avec peu d'attention. Je suis dominé par cette idée : que d'empereurs ont été sacrés dans cette enceinte ! où sont-ils à cette heure ? Les derniers pâtres de leur empire n'ont-ils pas eu du Seigneur un compte moins terrible à rendre et un accueil plus favorable ?

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas!

Chers lecteurs, je vous recommande l'ascension de la tour de l'église paroissiale. La vue en est ravissante. Non-seulement la ville et ses environs vous apparaissent dans toute leur splendeur, mais aussi le Mein, la vallée et le Taunus, l'éternel Taunus qui l'encadre de la façon la plus pittoresque. Et puis au sud, les sommets de l'Odenwald ; à l'est, le mont Vogelsgebise, au sud-ouest, le mont Tonnerre, et partout la verdure, l'opulence, la prospérité.

Nous avons aussi visité le temple protestant de Saint-Paul, qui fut le siège du parlement allemand en 1848 et 1849.

Seul j'ai jeté un regard curieux dans l'église évangélique de Saint-Nicolas, qui date du XIII^e siècle et qui était la chapelle de Conrad III. Une multitude de tableaux en relief en décore les murailles.

Je me suis permis également de voir la chapelle luthérienne de Sainte-Catherine. Elle est du XVII^e, et contient des monuments dignes de remarque.

Il est de mon devoir de dire que nous avons été prendre des glaces sur la place que décore la statue de Goethe, né dans cette ville. Il n'est pas le seul grand homme dont se glorifie Francfort. Je suis obligé de signaler aussi Schlosser, historien ; Klinger, Brentano, Beltina d'Arnim, Børne, poètes ; et, si j'en passe, ce ne sont plus des meilleurs.

Hombourg ! Que nous avons envie de voir Hombourg ! Les journaux portent en si gros caractères, presque chaque jour, ce beau nom de Hombourg, qu'enfin nous décidons M. Verbedur à nous y conduire.

Hombourg d'ailleurs est tout près de Francfort. Une demi-heure de chemin de fer et une heure d'omnibus vous y conduisent. Donc le chemin de fer nous prend, et l'omnibus nous reçoit.

Or, voici qu'en face de nous, deux voyageurs, deux seulement, trouvent moyen de se glisser, l'un gros et silencieux comme un boyard en travail de digestion, l'autre mince et coquet comme un gentleman. Ce dernier est Autrichien : il arrive de l'exposition, et, parlant très-bien le français, nous donne des nouvelles de Paris, d'une voix timide d'abord, puis peu à peu s'enhardissant, nous apprend qu'il retourne à Vienne ; qu'il appartient à une maison de commerce ; que s'étant arrêté aux bains de Wisbaden, il a

voulu jouer; que d'abord il a perdu quarante francs, mais qu'ensuite il en a gagné soixante; puis qu'ayant eu la mauvaise chance de reperdre cent francs, il en est pour un vide dans sa bourse qu'il tient à réparer. C'est Hombourg qui rétablira l'équilibre détruit; il ne veut jouer que pour réparer sa perte. Une fois la somme recouvrée, il quittera le jeu, Hombourg et les bords du Rhin, pour rentrer en Autriche et méditer sur la leçon qu'il aura recue; que, du reste, la sagesse rend maître du jeu.

Sur ce, nous le quittons, car Hombourg est là qui nous montre sa rue longue, monotone et laide.

Hombourg est pourtant la capitale du landgraviat de Hesse-Hombourg. Mais si ses bains sont les plus fréquentés après ceux de Wisbaden, ce n'est pas à la beauté de la ville qu'ils le doivent, mais aux charmes ravissants des sites qui l'entourent. Nous commençons par les explorer, et, remontant la rue du village, car ce n'est qu'un village, nous arrivons au château du landgrave.

Jadis un castel romain, à gauche, à l'extrémité de cette rue, étalait sa masse gigantesque. Mais au XIII^e siècle, on le remplaça par un château, qui, à son tour, a fait place au donjon actuel qui est très-haut et au nouveau manoir bâti au XVII^e siècle. Les caves qui s'étendent sous le palais sont évidemment de construction romaine, ce qui prouve que les fondations du premier castel ont servi aux constructions qui l'ont remplacé.

On nous montre dans une galerie une fort belle collection d'antiquités romaines, trouvées dans le voisinage.

Nous remarquons aussi, dans la cour, la statue équestre en bronze du Landgrave Frédéric II. Voyez, si vous le jugez à propos, son histoire. Elle vous racontera sa victoire sur les Suédois, à Ferhbellin, en 1765.

Nous nous dirigeons ensuite vers le parc, très-vaste, assez accidenté, et heureusement arrosé d'une rivière dont les fort belles carpes nous divertissent par leur glotonnerie. Emile ne s'est-il pas avisé d'attacher un pain à une longue corde, et, du haut d'un pont, montrant aux poissons cet objet de leur convoitise, de les faire sauter d'une façon fort amusante!

A Hombourg, nous sommes très-proches du Taunus, sur le versant duquel est située la petite ville. Nous trouvons même une large allée qui de Hombourg mène au *Rothemberg*, élevé de cent quatre-vingt-sept mètres au-dessus du niveau de la mer. De ce Rothemberg, on découvre de magnifiques bois de sapins, des lacs remplis de saumons et de truites, et un rendez-vous de chasse.

— Là-bas, voyez-vous le *Scalberg*, dit un chevrier à Fernand qui l'interroge; si vous allez jusqu'à son sommet, vous trouverez les ruines d'un antique château-fort teutonique.

Mais nous nous contentons de rester sur le Rothemberg. En vain Emile nous désigne le *Teldberg*, le point le plus élevé du Taunus, qui n'a pas moins de huit cent trente-quatre

mètres, et dont le panorama doit être des plus grandioses, puisqu'il est en face du Rhin, des montagnes du Spessart, de l'Odenwald, du Tonnerre et des Vosges; nous le prions de réfléchir à la distance qui nous en sépare, et nous le privons d'aller voir la pyramide triangulaire placée à son sommet, qui indique les frontières des Etats de Nassau, de Hesse-Hombourg et de Francfort.

— Monsieur, me dit le chevrier, ne distinguez-vous pas sur le flanc du Feldberg, un rocher qui élève sa pointe grise ?

— Parfaitement, mon bonhomme.

— Eh bien ! Monsieur, quand je me suis fait berger, après les guerres de votre empereur, pendant lesquelles j'ai été prisonnier des Français, j'ai appris que ce rocher s'appelait le *Lit-de-Brunhilde*. On m'a dit son histoire, voulez-vous la connaître ?

— On part, on part ! cria M. Verbedur.

Brave homme ! le laisser là en plan avec sa légende ! cela me fit mal au cœur. Je lui donnai une pièce blanche et lui serrai la main. Le croirez-vous ? Il me sembla plus heureux de la seconde chose que de la première.

On nous montre, de loin encore, les ruines de Hahstein et de Reifenberg. Mais que font les ruines de loin, si non un bel effet dans le paysage ?

On nous signale aussi les débris d'un vieux mur, appelé dans le pays *Plahlgraben*. Il est attribué aux Celtes.

Si je me tais sur les légendes et diableries que l'on raconte sur le *château de Kænigstem*, sur les vallées de *Lorsbach*, sur le village d'*Epstem*, sur *Pisbach*, dont les aspects romantiques ne peuvent se décrire, c'est qu'il nous faut rentrer en hâte à Hombourg. Car voici qu'un orage se forme.

Nous allons donc aux bains, au Casino, aux salles des jeux... Oh ! quel luxe, quelle magnificence, quelles richesses !

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Voilà donc le temple de cette horrible passion ! Entendez-vous sonner l'or sous ces lambris dorés ? Quelles physionomies impassibles que celles de tous ces joueurs ! Des femmes, oui, des femmes ; des vieillards, oui, des vieillards ; des hommes jeunes, élégants ; des personnages dont le bon ton appellerait ailleurs le respect, jouent, jouent encore, gagnent, perdent plus qu'ils ne gagnent, rejouent et reperdent... c'est affreux à voir...

Quid non mortalia pectora cogis,
Auri sacra fames ?

On nous le dit : le cimetière est peuplé des cadavres de ceux qui, ayant tout perdu, tout !

cherchent un refuge contre le désespoir dans le suicide et la mort ! On le sait , et on joue. Nous voyons une femme qui vient de tout perdre ! nous voyons un vieillard qui s'isole en s'abritant dans un salon désert , et qui pleure...

— Mais voilà bien notre jeune Autrichien ? dit M. Verbedur.

— Pauvre enfant ! fait madame Daurey.

— J'ai perdu , Madame ! j'ai perdu ! nous dit-il en nous apercevant. J'ai perdu plus que je ne pouvais perdre... l'honneur de mon père , et... la vie de ma mère !

Et il sortit , s'éloigna rapidement et... disparut...

Madame Daurey voulait le rappeler pour lui faire entendre quelques douces paroles ; mais nous ne le retrouvâmes plus.

La chaleur était étouffante , et l'orage menaçait toujours. Aussi ce fut en vain que nous voulûmes prendre des rafaichissements au café du Casino , tenu par Chevet , de Paris ; la foule qui stationnait au tour des tables était si nombreuse , qu'au lieu d'attendre , nous remontâmes en omnibus pour regagner le chemin de fer.

Notre retour à Francfort le soir , fut la contre-partie de notre départ du matin. Un jeune notaire , avocat ou homme d'affaires se trouvait avec nous , et nous expliqua les mystères des jeux.

— Depuis que les jeux , chassés de France à cause de leur affreuse immoralité , se sont réfugiés sur les bords de notre Rhin , nous dit-il , le pays est perdu. Notez que si l'on gagne une ou deux fois ; l'on perd vingt. L'avantage est donc toujours pour la banque. Néanmoins le sens moral est tellement perverti par cette folle passion , que dans l'espoir d'un lucre immonde , nous voyons nos paysans , nos ouvriers , les gens du peuple , travailler toute la semaine , pour revenir à Hombourg jouer le dimanche , et y laisser tous , pour un qui gagne , le fruit de leurs labeurs et de leurs fatigues.

— Mais comment les souverains des petits Etats riverains du Rhin tolèrent-ils les jeux sur leurs terres ? demanda madame Daurey.

— Pourquoi ? Parce que l'amour de l'argent les possède , eux aussi , répondit notre compagnon de voyage. Ignorez-vous donc , Madame , que le fermier des jeux paie aux Etats : ici , deux millions annuels ; là , trois ; ailleurs , peut-être plus encore ; et qu'en outre ces fermiers sont tenus à élever des constructions monumentales , à créer des parcs , des promenades , à entretenir les routes ; sans compter que de tous les points de l'Europe , la société se donne rendez-vous à Hombourg , à Wisbaden , à Baden-Baden , à Ems , à Spa. , ce qui enrichit considérablement la contrée.

— Ainsi , à l'argent et à de tels avantages , on sacrifie le bien-être moral des peuples ? C'est affreux ! répartit notre excellente amie.

— Mais , ma mère , si l'on gagne ? hasarda Emile.

— Mon fils , répondit solennellement madame Daurey , la mère de Louis IX , Blanche de Castille , disait à son fils : J'aimerais mieux vous voir mourir que commettre un péché

mortel ! Moi je vous dirai : J'aimerais mieux vous voir mourir que devenir un joueur, car le jeu mène au baigne ou à l'échafaud !

Nous arrivions à Francfort... l'orage éclatait sur Hombourg : que n'enlevait-il dans ses tourbillons l'affreuse passion qui tyrannise ses héros !

Pauvre jeune Autrichien, en avons-nous reparlé depuis !

Le lendemain, tout impressionnés encore des drames de la veille, nous reprenons le chemin de fer, mais pour nous rendre à Mayence.

Nous avons la bonne fortune de nous trouver dans ce voyage face à face avec un officier prussien, tiré à quatre épingles, sentant d'une lieue son ci-devant jeune homme, faisant le *cavaliere serviente*, et se passant la langue sur les lèvres au souvenir du long séjour qu'il fit à Paris en 1815. Il est décoré de la croix de fer; mais elle n'est pas tellement lourde qu'il ne se sente rajeuni dans ses récits de prouesse.

— Ici, nous dit-il, nous montrant la plaine de *Hachst*, le 11 octobre 1795, se livra une bataille entre les Français et les Autrichiens. Jourdan commandait et triompha.

— C'est le mot de la France : Triomphe ! fit Emile.

Je ne vous redirai pas notre long entretien ; il me faudrait plus d'espace que ces mémoires ne m'en accordent.

Nous arrivons à *Castel*, et la superbe Mayence nous apparaît avec ses dômes, ses flèches, ses clochers, ses tours et ses quais magnifiques. C'est comme une vision orientale. Elle baigne gracieusement ses pieds dans le fleuve, et repose mollement endormie sur la colline qui regarde le Taunus, le Hunsruch et le Westreich. Derrière le Mein, s'élèvent aussi le Mélibocus, l'Olzberg et d'autres points culminants, qui encadrent merveilleusement l'horizon.

Oui, j'ai derrière moi le *Castellum Moguntiacum* que Martius Agrippa, capitaine favori et gendre d'Auguste, éleva pour empêcher les Germains d'occuper la rive gauche :

J'ai devant moi le *Moguntia*, que Drusus éleva plus tard pour continuer la chaîne de forteresses qui tenait le Rhin captif ;

Voici sur les remparts, en face, le *Drussustein*, masse de pierres, appelée aussi *Eichelstein*, que l'on croit être un monument élevé au général romain Drusus, et là-bas, près de *Zalbach*, l'aqueduc que construisit le même Drusus, et qui se compose encore de cinquante-neuf colonnes ;

Ici, sur ces flots du fleuve dompté, Trajan fit bâtir un pont dont les débris sont encore visibles quand les eaux baissent ;

Là, sur la langue de terre qui s'avance entre le Rhin et le Mein, le même empereur Trajan éleva une forteresse que nos rois carlovingiens habitèrent sous le nom de *Kufstein*, aujourd'hui *Gustavburg*.

Dans cette ville de Mayence, la 22^e légion, qui avait assiégé Jérusalem avec Titus, tint garnison ;

Crescentius, venu avec elle, le saint évêque convertit ses habitants à la religion chrétienne ;

Mais alors une terrible persécution s'éleva contre les nouveaux chrétiens, et les murs de Mayence furent teints de sang : Crescentius et Hilarius en furent les premières victimes ;

Les Huns, les Vandales et les Allemands s'en emparèrent aux iv^e et vi^e siècles ;

Au vii^e, Dagobert vint la reprendre et s'y établir ;

En 712, l'évêque Sigebert l'entoura de murs ;

En 720, Charles Martel la délivra des Burgundes ;

Carloman et Pépin y nommèrent, en 745, saint Boniface archevêque, et y firent élever un vaste palais ;

Charlemagne y bâtit un pont qui fut brûlé en 813 ; il y éleva aussi, sur l'Abanusberg, un couvent et une école ; sa femme Fastrada y fut enterrée ;

Au xiii^e et xiv^e siècle, elle devint la résidence de quelques troubadours, et, en 1318, le plus célèbre de ces poètes guerriers, Henri Frauenlob, y fut enterré ;

En 1247, Mayence fondait la ligne des villes rhénanes et en devenait la reine ;

Dans la guerre de Trente-Ans, elle était cruellement affligée ;

A partir de 1631, Gustave-Adolphe de Suède en faisait le centre de ses opérations ;

Les Impériaux et les Français s'en emparèrent successivement en 1655 et 1644 ;

Au xvii^e siècle, l'électeur Philippe le Sage la relevait de ses ruines, et fondait le pont de bateaux ;

En 1792, elle était prise par Custine, sans coup-férir ;

Elle était assiégée et prise de nouveau par les Français en 1794, 1795, 1797, et ils s'y maintinrent jusqu'en 1815 ;

Enfin en 1857, la main criminelle d'un soldat, mettant le feu à la poudrière qui domine l'antique cité, faisait sauter un tiers de la ville, ébranlait tous ses monuments, et couvrait de cadavres et de décombres la ville toute entière.

Depuis 1815 Mayence est au grand duché de Hesse-Darmstadt, et se trouve la principale forteresse de la Confédération germanique.

Car avant de quitter Castel, où je lis sur un carnet ces détails écrits à l'avance, voyez ces fortifications qui se relient à celles de Mayence et les complètent. Voyez aussi cette superbe caserne réservée à la garnison autrichienne. Puis, passant le Rhin sur son magnifique pont, examinez comme ses eaux bleues refusent de se mêler aux ondes jaunâtres du Mein, qui se jette dans ce fleuve un peu plus haut que cette courbe gracieuse décrite par le Rhin avant de baigner Mayence.

Enfin nous entrons dans la ville triomphalement, dans une calèche, qui porte nos bagages à l'hôtel du Rhin, et, comme des gourmands, nous promène sans retard aux mets savoureux de la curiosité, c'est-à-dire à travers la ville.

Vraiment, rien n'est beau comme la vénérable cathédrale qui s'élève solennellement au centre de la cité; malheureusement elle est voilée par une foule d'édifices qui l'entourent. Le palais électoral qui occupe la droite sur le quai et le château qui s'élève à gauche, sont d'un effet magnifique. Nous passons en revue les portes *Neuve*, celles de *Gauthor*, de *Munster*, et sur le Rhin, la *Porte Rouge*. Nous trouvons fort belle, mais silencieuse comme un tombeau, la magnifique rue de Grosse-Bleiche-Strasse. A peine y rencontrons-nous quelques hulans au bonnet de fourrure, et des hussards à sabretache mal portée. Là, s'élèvent de nombreux palais, des hôtels seigneuriaux, l'arsenal, des casernes. La place de la Fontaine, celle de l'Obélisque, la bibliothèque, les musées, offrent de ces aspects qui flattent l'œil. Mais que de rues étroites, tortueuses, tristes, surtout dans le voisinage du Rhin. Les plus marchandes, *Schustergasse* et *Augustinergasse*, sont infiniment plus vivantes et plaisent davantage que celles beaucoup plus belles de *Thiermarlbestrâsse*, *Ludwigstrasse* et *Weibergartenstrasse*.

Nous remarquons une place fort étendue, la *Place du Château*. C'est là que les Autrichiens et les Prussiens qui tiennent garnison dans la ville, au nombre de huit mille hommes, ont tous les jours leurs grandes parades. C'est un fort vaste carré planté d'arbres qui forment une promenade très-agréable.

Tel est l'ensemble général de la ville. Mais vous concevez que c'est une promenade rapide que nous faisons de la sorte. Nous reprendrons ensuite l'examen de chaque monument. Bonjour, lecteur; nous allons au dîner, et certes nous lui ferons honneur.

Amis, si vous tenez à le savoir, nous avons passablement festoyé à la table de Meinherr Hanlein, au Rheinischer. J'entrerai même dans le détail en vous disant que nous avons trouvé parfait le fameux jambon, ce jambon si vanté de la ville de Mayence; le lièvre au sucre nous a plu passablement aussi; quant aux perdreaux-confitures, voyez-vous, c'est le chef-d'œuvre de la cuisine allemande.

Cela dit, transportez-vous avec nous à la cathédrale. C'est autour de ce vieux monument que se trouve la vraie Mayence, Mayence l'antique, la curieuse Mayence.

Cette cathédrale n'est pas la cathédrale bâtie par l'évêque Willigis, qui le premier en éleva les murailles. Non, la cathédrale de Willigis fut brûlée le jour même de son inauguration par les lampions qu'on avait allumés pour lui faire fête. Il ne resta de cette première église que deux tours rondes, et les portes de bronze.

On voulut utiliser les deux tours et les portes de bronze.

Alors vers 900, on éleva le chœur de l'est et le portail; en 1100 on fit la nef; et vers 1100 le chœur de l'ouest.

Il y a donc deux chœurs, comme vous voyez, lesquels chœurs sont reliés par la nef. On dirait deux églises soudées ensemble.

Alors on couvrit les chœurs de coupoles, ce qui fit deux, et on y joignit deux tours qui, avec les deux tours de Willigis, produisirent quatre tours.

Aussitôt on ferma l'église avec les portes de Willigis.

La cathédrale est donc bâtie en forme de croix à deux têtes. Mais que de désastres elle eut à subir. Elle fut incendiée en 1081, en 1137, en 1190. La foudre vint à son tour la frapper en 1767. De nouveau brûlée en 1793, par suite du bombardement opéré par les Français, on en fit un magasin à fourrages, car à cette époque désastreuse, MM. les Français, par ordre, ne devaient plus croire en Dieu.

Tous ces détails nous sont donnés par un Suisse taillé en Hercule, qui manie mieux sa hallebarde que la langue française, ce qui fait que je me permets de traduire ses récits. Il nous montre même des boulets fixés dans les murailles du cloître, et venant, dit-il, de MM. les Prussiens, voulant chasser les Français de la ville.

Nous remarquons les superbes boiseries du sanctuaire; la position qu'occupe l'orgue, à l'angle de la croix; la position du peuple qui les place de côté aux offices, puisqu'il y a deux chœurs et deux autels aux extrémités. Mais ce qui nous occupe le plus, ce sont les trente ou quarante tombeaux en marbre blanc et noir qui décorent chacune des colonnes de ce vaste édifice.

Je ne citerai que celui de Fastrada, femme de Charlemagne. C'est une simple pierre murale; mais son antiquité et les ossements qu'elle recouvre méritent seuls notre pèlerinage.

Cependant je ne dois pas omettre celui du trouvère Frédéric Frauenlob, qui est une pierre tombale, placée sous les arceaux du cloître. Un seul petit mot sur ce Frauenlob, le troubadour.

D'ailleurs je n'ai qu'à copier la légende que nous vend le Suisse.

« L'an du Seigneur 1317, la veille de Saint-André, Frauenlob a été enterré avec de grands honneurs dans le cloître de l'église principale de Mayence. De sa maison jusqu'à son dernier asile, il fut porté par des femmes qui poussèrent de grandes lamentations, à cause des louanges infinies qu'il avait décernées, dans ses poésies, au sexe féminin en général. De plus, il fut versé sur sa tombe une telle quantité de vin, qu'il se répandit dans tout le cloître. »

Le fait est qu'en stationnant sur ce tombeau, soit illusion, soit la présence du Suisse qui me parle d'assez près, une forte odeur de vin me monte au cerveau.

J'avais affaire à la poste, car j'écrivais à mon père; mais, selon l'habitude des écoliers, pour m'y rendre, je pris le chemin le plus long. Or, je flanais devant la façade d'un palais, lorsque demandant le nom à la sentinelle prussienne qui se panadait devant sa guérite, elle me répond :

— Z'est le sâteau du vrand-dug de Nazau... Z'était autrefois le balais de l'ordre deudonique...

— Merci... lui dis-je.

Et tout en m'en allant je m'expliquais à moi-même les paroles du Prussien.

— J'y suis, m'écriai-je. C'est le château du grand-duc de Nassau. Autrefois c'était le palais de l'ordre teutonique.

Sur ce, j'entends des tambours dont le bruit imitait assez bien celui de chaudrons. J'accours... et je me trouve en face de tout un régiment d'Autriche. Quand les soldats emboîtaient bien le pas, les tambours se reposaient. Quand ils s'étaient reposés et que les soldats désemboîtaient le pas, les tambours reprenaient. Je restai bien une heure à voir manœuvrer ces uniformes blancs. Puis je continuai ma route.

C'est une église que je trouve alors à ma gauche. J'entre : je suis dans la chapelle de saint Ignace. Je prie d'abord, mais je regarde ensuite. Rien n'est beau comme les peintures de la voûte; le maître-autel est surmonté d'une superbe auréole. Je proclame cette église la perle des édifices de Mayence.

Enfin j'arrive à la poste : je dépose mes lettres, et, comme la poste est à l'hôtel des Trois-Couronnes, je demande si je ne suis pas voisin d'un monument du moyen-âge, bâti en 1345. C'est l'hôtel même. J'apprends alors qu'à l'époque où Mayence appartenait à la France, notre grand empereur choisissait cet hôtel pour quartier-général. J'ajoute qu'il est situé sur une place angulaire assez curieuse.

De Francfort nous avons été à Hombourg; de Mayence, nous allons à Wisbaden, dont nous prenons le rail-way à Castel, près du fort Montebello!

Mais quelle différence de Wisbaden à Hombourg. Rien n'est coquet, gracieux, charmant, comme cette capitale du grand-duché de Nassau.

Quel peuple que le peuple romain! Ne connaissait-il pas déjà, lui aussi, l'effet salutaire des *Fontes-Mattiaci*, Wisbaden? Au moins n'avait-il pas les jeux. Son jeu, à lui, c'étaient les *Castels*. Soyez surs qu'ils avaient un fort à Wisbaden.

— Messieurs, venez avec un vieux soldat, décoré d'une jambe de bois par les Français, au siège d'Anvers, et vous verrez qu'il n'est pas amputé de la langue... nous dit une sorte d'invalidé à notre descente du chemin de fer.

Et, sans attendre notre réponse, notre homme se met en mouvement et nous précède par une avenue de sycomores digne de Versailles. Nous avons la ville à notre gauche, et enfin nous atteignons les bains.

Cet invalide tient parole; écoutez sa langue :

— Voici l'édifice principal de Wisbaden, le *Kurmsaal*; il est orné d'une somptueuse colonnade, et, pendant que de fort belles boutiques forment des arcades, des décors intérieurs en font un édifice d'une grande magnificence.

Les plantations qui l'entourent, en vallées, en collines, en lac, produisent le plus bel effet. Les pelouses sont d'une fraîcheur irréprochable. Voyez, Messieurs et Madame, comme le beau monde se donne ici rendez-vous. C'est que la journée est des plus belles; et puis tout-à-l'heure, la musique va se faire entendre. Tenez, n'entendez-vous pas ses premiers accords. Là-bas, c'est la rampe du *Sonnenberg*; son sommet est couronné des

ruines d'un vieux château. Sur la colline, là, vous apercevez un délicieux château d'été. C'est celui de la grande-duchesse-mère. Il est peu de sites plus gracieux ; et, des fenêtres, on a une vue ravissante.

Ne vous inquiétez pas de cette foule, Madame... Ah ! c'est votre fils que vous cherchez ? le voici qui pêche dans le lac ; qu'il prenne garde de se faire prendre.

On joue dans ces salles. Si Madame le désire, je la ferai pénétrer... Mais Madame aime mieux entendre la musique. Oh ! les Prussiens sont habiles. Si Madame et Messieurs avaient le temps, je leur ferais voir la ruine de Frausteim, là, dans la vallée. Mais je vois que la société aime mieux rester ici...

— Non, dit Emile, nous avons suffisamment vu Wiesbade, allons voir la ville, et puis, attendez-moi d'abord...

Et voilà notre Emile qui disparaît sous les galeries du Kurmsaal. Il ne reparait qu'un quart-d'heure après, et remet fort mystérieusement à sa mère une boîte qui me paraît être un écrin. En effet, c'est une fort belle parure de gros grenats que ce bon fils offre à sa mère... Et si quelque chose égale le bonheur de l'enfant, c'est le bonheur de madame Dauray, dont les yeux se mouillent de larmes.

— Tu as pensé à moi ? lui dit-elle.

— Et vous, mère, ne pensez-vous pas toujours à moi ? répond-il.

L'invalidé reprend son tic-tac :

— Madame et Messieurs, ne craignez pas la fatigue ; ce que je veux vous faire voir mérite que nous nous avancions vers le *Néroberg*, dans la vallée de Néron. C'est l'affaire d'une heure.

Rien n'est curieux, en effet, comme la contrée que nous montre notre guide. Une foule de promeneurs circulent dans tous les sens, car c'est un dimanche, et tous les habitants de Wiesbade, de Mayence et d'ailleurs, sont en fête dans le voisinage. On entend au loin les échos de musiques joyeuses et de fanfares retentissantes.

Pendant que nous admirons les vallées, les collines, les bois, le *Néroberg*, notre invalidé marche toujours.

Enfin, se tournant vers nous :

— Regardez ! dit-il.

Nous avons devant nous un temple grec, à quatre coupes dorées, accompagnant un dôme doré aussi, et surmonté de croix grecques d'où pendent des chaînes d'or. La construction est d'une exquise beauté. Des escaliers nous permettent de gravir jusqu'au monument qui se dresse à l'entrée d'un bois, sur la rampe du *Néroberg*.

— Hâtons-nous, dit l'invalidé, les popes vont peut-être commencer l'office.

Nous sommes bientôt dans l'intérieur de l'édifice. Marbres riches, peintures parfaites, or, argent, velours, tapis, tout y est d'une suprême richesse.

Ce temple n'est autre chose qu'un tombeau? Quelle sublime beauté dans cette statue couchée!

— C'est l'épouse du grand-duc de Nassau, morte il y a dix ans, à la fleur de son printemps, nous dit le guide. Le grand-duc, désolé, lui a élevé ce monument, qui a coûté quatre millions. Il vient souvent y prier, et quelquefois sa nouvelle jeune femme l'accompagne. La princesse était russe, elle appartenait à la religion grecque. Aussi ce sont des popes qui sont chargés du service qui se fait tous les jours.

Comme on nous a mis des pantoufles de feutre aux pieds, pour épargner le marbre et le velours, le calme règne en ce lieu funéraire. Aussi nos cœurs s'élèvent vers Dieu, lorsque soudain, des entrailles de la terre sort un chant mélancolique et lugubre, qui nous remue les entrailles.

C'est l'office qui commence. Il nous faut sortir. Mais, au moins, nous avons eu le temps d'admirer cet admirable monument de l'amour conjugal.

En sortant, nous rencontrons quelques popes qui arrivent, et, dans une des cellules du temple, nous en voyons d'autres qui causent et rient... Hélas! on s'habitue si facilement à la pensée, à la présence de la mort!

Pour moi, je descends tout impressionné, et, nonobstant les promeneurs que nous trouvons; les bruits de fêtes qui plânent dans l'air; deux Français que nous rencontrons dans la ville, et qui, entendant la langue française retentir à leurs oreilles, viennent nous dire qu'ils sont des Français exilés depuis trente ans, et nous demander des nouvelles de la patrie; le bel aspect de la ville, ses jolies rues, ses belles places, son riche palais du duc, son Grand-Théâtre, je rentre fort sombre à Mayence, et je remarque que madame Daurey, que M. Verbedur, que tous mes camarades ont subi les mêmes impressions que moi-même.

J'oubliais de dire que notre invalide reçut cinq florins de notre cher maître, et que de joie, voulant faire un entrechat, il se mit les quatre fers en l'air.

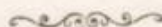
Mais en se relevant, il disait avec l'accent de l'allégresse :

— J'aime mieux les Français que les Anglais, moi! Les Français ne sont pas fiers: ils vous serrent volontiers la main, sans compter qu'à Anvers ils m'ont serré le pied à le couper, les coquins! Enfin, ce qui est fait est fait. Tout de même, j'aurais eu du plaisir à vous conduire, Madame et Messieurs, par de-là le Taunus, là derrière: je vous aurais montré le *Trompeter*. Figurez-vous qu'à l'endroit dont je parle, un trompette français fut cerné par un régiment d'Autrichiens. On lui mit vingt sabres sur la poitrine, et il allait mourir, lorsqu'il demanda, comme dernière faveur, de jouer son air favori avec son cher instrument. On le lui permit. Le trompette sonna. Mais alors, à ce signal, voilà quarante Français qui arrivent au galop, et pif, paf, pan! à bas mes Autrichiens. Quels braves que ces Français!

Nous étions déjà loin que notre terrible bavard parlait encore.....

Excursions.

VI.



Le Mélibocus. — Physionomie d'un bateau à vapeur. — *Biberich*. — La sœur de Charité. — *Eberbach*. — *Ingelheim*. — *Winkel*. — *Johannisberg*. — *Rudesheim*. — *Creuzenach*. — *Bingen*. — *Bacharach*. — *Pfalz*. — *Crab*. — *Oberwesel*. — L'Echo et les Rescifs. — Légendes. — Le Chat et la Souris. — Les deux Frères. — *Boppard*. — *Braubach*. — *Rhense*. — *Koenigstul*. — *Lahneck*. — *Stolzenfels*. — *Capellen*. — Adieux. — Les Français sont des Zéros.

Je suis de l'avis de M. Verbedur. J'aime les fleuves, comme lui; comme lui je m'intéresse à leur histoire que les flots jaseurs et familiers racontent en murmurant. Ils naissent d'une goutte d'eau et tombent de la fente d'un rocher, ou bien ils sortent de quelqu'humble source, cachée sous la mousse verte et le cresson fleuri; puis ce sont de petits ruisseaux joyeux, qui courent en gazouillant sur les cailloux polis et le sable argenté: ils ne disent pas grand'chose encore, mais la voix leur vient, d'abord douce et plaintive. Alors ils chantent mainte idylle écoutée avec recueillement par les saules au front incliné. Bientôt ils grandissent et deviennent sérieux; ils arrivent dans les villes, se gonflent en passant entre les rives de granit. Adieu les bords fleuris! Ils mugissent sous les arches des ponts; ils se mêlent à la vie turbulente des cités. Souvent le sang se mêle à leurs eaux troublées, et ils roulent des cadavres avec leurs flots. Enfin ils se précipitent loin des hommes, ils se déploient avec majesté dans les vastes plaines: les montagnes se déchirent pour les laisser passer, et ils portent aux mers, c'est-à-dire à l'oubli, leurs souvenirs avec leurs ondes.

Après un assez long séjour à Mayence, un matin, des fenêtres de notre hôtel, ouvrant sur le Rhin et dominant Castel, Wisbaden, le Mélibocus, le Taunus, le Mein, les campagnes verdoyantes et les villages qui les animent, je disais adieu à cette partie des bords du Rhin que nous allions quitter. Le Mélibocus surtout attirait mon regard. Tant de peuples de l'antiquité s'étaient disputé ses rampes fécondes pour y fixer leurs

demeures, que je les évoquais par la pensée. Mais la réalité du moment me fit bientôt sortir de mes rêves.

On parlait de Mayence ce jour-là. Je dis donc un tendre adieu à la ville du Mein, *Mainz*, car Mayence veut dire Cité du Mein, et je me rendis sur le bateau à vapeur en partance, d'où le signal nous était donné pour venir y prendre place.

Le pont, déjà encombré de voyageurs, fut bientôt envahi par un nombreux cortège de messieurs en habits noirs, des croix sur la poitrine, se faisant de grandes salutations, et de dames en toilettes superbes, auxquels on avait réservé le haut bout de l'avant. Tout chacun se demandait quels étaient ces personnages. Les Anglais, assez nombreux, les lorgnaient; les Français, plus curieux encore, tournaient à l'entour. On se casait dans leur voisinage. Ici, quelques prêtres achevaient leur breviaire; là, de charmantes jeunes filles formaient des jeux sous le regard maternel. Des chasseurs attachaient leurs chiens aux banquettes du bastingage; des dames se plaçaient en cercle sous la tente qui abritait du soleil pour broder, lire et deviser tout à la fois. A l'arrière, la foule des soldats, des paysans, des hommes de commerce, des nourrices, des valets et des femmes de chambre était plus compacte encore, et s'ébaudissait au grand soleil.

Cependant, la *Concordia* ne parlait pas. Impatienté, moi, Emile Daurey, qui écris ces lignes, je courus à la découverte.

— Ma mère, dis-je à mon retour, savez-vous quel est l'illustre voyageur que vous croyiez un cardinal ou un archevêque en voyage? C'est le duc de Brabant. Sa longue redingotte noire vous a trompée. L'héritier du trône de Belgique, et la duchesse, sa femme, rien que ça! On charge leurs voitures de poste à l'arrière, et c'est pour cela que nous ne partons pas. Le prince arrive d'un long voyage en Orient. Mais voici le signal...

En effet, on part. Monseigneur dort, assis sur un fauteuil qui n'a rien de royal...

Que Mayence offre un aspect magnifique à notre départ! Je ne me figure pas autrement Constantinople, tant, au beau soleil de ce jour, Mayence, ses forêts de tours, de dômes, de bastions, de clochers, de môles, de colonnes, produisent un effet magique dans les blondes vapeurs du midi.

J'avise un élève du Conservatoire de musique de Paris. Sa casquette bleue me révèle l'homme. Est-il donc malade que, nonobstant la chaleur, il se tient enveloppé de son manteau? Ma mère, assise près de nous, qui examinons les rivages, donne déjà ses consolations à une aimable jeune fille qui lui raconte ses malheurs et la nécessité où elle est de quitter sa patrie pour aller en Irlande remplir les fonctions d'institutrice. M. Verbedur se promène avec un des prêtres qui priaient tout-à-l'heure.

Que ces rives du Rhin sont délicieuses! Que ses eaux sont belles! Quelle animation, quel mouvement! Ici des jardins, là des maisons de campagne, partout des fabriques, admirable série de magnificences que nous offrent la nature et les œuvres des hommes!

Voici déjà *Biberich*, charmante habitation princière, résidence d'été du duc de Nassau.

Y a-t-il rien de gracieux comme cette façade imposante qui se reflète dans les vagues du Rhin, avec les antiques châtaigniers et les saules, groupés autour d'une grande fontaine. On voit au centre du parc s'élever un autre château gothique. Il est construit, dit-on, sur les ruines du vieux castel de Penzeneau.

Le château moderne, du XVIII^e siècle, consiste en une façade principale et deux ailes. L'une de ces ailes s'étend presque jusqu'aux bords du Rhin, et l'autre prend sa direction vers le jardin. Au centre s'élève un dôme majestueux porté par huit colonnes dans le mode ionique. C'est l'œuvre du célèbre artiste Skell.

— Oh ! jeune homme, me dit le capitaine, vous prenez des notes ? C'est bien, cela ! On voit que vous avez le désir de profiter de votre voyage. Parfait ! Tenez, j'ai mon lieutenant, là, qui sait le français, comme moi ; consultez-le. Vous aurez en lui tout un livre.

Et le brave homme me présente à son second, qui, fort heureux de la mission qu'on lui confie, retrousse les poils de sa moustache, allume un cigare, et, fier de son importance, me dit :

— Sur cette rive droite, voyez ce village : c'est *Schierstein* ; à côté, là, distinguez-vous des ruines ? Ce sont celles du château de *Frauenstein*.

Sur cette rive gauche, observez *Niederwalluf*. Il occupe une langue de terre qui s'avance dans le Rhin. La chapelle en ruine qui s'élève sur la colline est l'église de Saint-Jean, la plus ancienne du pays.

— Comme ces montagnes boisées de chênes puissants, avec leurs couleurs sombres, forment un agréable contraste avec le vert tendre des vignes, dis-je à mon cicerone. Y a-t-il rien de plus beau ?

— Tout est contraste dans la nature, me répond-il.

Puis, après avoir jeté au vent une bouffée de tabac, il continue :

— Cette petite ville de la rive droite est *Eberbach*, ou *Erbach*, avec une ancienne abbaye transformée en maison pénitentiaire.

Des moines délégués par saint Bernard fondèrent ce moustier...

— Croiriez-vous, Monsieur, dis-je au lieutenant, que la solitude et le charme du site me rappellent la situation de Clairvaux, que j'ai visité, et dont notre France a fait aussi une prison ?

— Je l'admets très-volontiers, me répond-il. Or, j'ai lu dans une vieille chronique qu'Eberbach était une solitude entourée d'épaisses forêts et de montagnes. Là, comme à votre Clairvaux, personne ne devait être oisif, mais chacun devait s'occuper de son travail. On y trouvait, au milieu du jour, le calme de la nuit, qu'interrompaient à peine le bruit des travailleurs et les chants à la gloire de Dieu. L'église renferme un grand nombre de monuments intéressants au point de vue de l'histoire et de l'art...

— Et on ose dire encore que la vie des religieux était toute d'oisiveté ! dis-je en haussant les épaules.

— Regardez de ce côté maintenant... fit mon cicerone en dirigeant mon regard, voici *Eltvil*...

— Sa vieille tour me paraît fort curieuse, ébréchée comme elle est au milieu des fraîches villas qui l'entourent... dis-je.

— C'est là que, en 1349, le roi Gunther de Schwarzbourg abdiqua forcément en faveur de Charles IV. La chronique de Limbourg raconte que son médecin présentait au prince une patère de vin du Rhin dont il vantait la générosité. Le roi le fit boire le premier, et le médecin obéit courageusement. Gunther but ensuite. Tous deux alors tombèrent raides morts.

— Histoire de la vie ? La mort ! répartis-je. Mais quel est ce hameau voisin d'Eltvil ?

— *Kiderich*, jadis fort visité des pèlerins. On y remarque la chapelle de Saint-Michel, avec sa tour gothique et son escalier en spirale. On y admire surtout les arabesques de la tour et les ogives des croisées. La ruine qui le domine est *Scharfentteim*.

Mon savant lieutenant allait continuer ses descriptions, lorsqu'il se fait un mouvement sur le bateau. Je vois ma bonne mère s'élançer tout d'abord, le visage animé... Je cours... C'était le jeune élève du Conservatoire de Paris qui s'affaissait sur lui-même. Un voyageur grand et fort empressé soutenait d'un côté l'intéressant malade ; de l'autre, ma mère s'empara de son bras. On descend aussitôt à l'entrepont. Mille soins sont prodigués. C'est alors que ma tendre mère révèle son noble cœur et se montre Sœur de charité. Le mot, le mot fatal de choléra est prononcé : le pauvre jeune homme en a tous les symptômes ! C'est égal : rien n'éloigne ma mère. N'est-ce pas un motif de plus, au contraire, pour qu'elle se dévoue ? La voici donc qui prescrit, qui ordonne, qui va, qui vient, demandant les remèdes nécessaires, les appliquant avec sagesse et sangfroid, consolant le frère de l'infortuné, car le voyageur grand et empressé n'est autre que son frère, reconfortant le malade par de bonnes paroles, lui rendant toute son énergie pour lutter contre le fléau, et se montrant si forte de ses lumières et de son dévouement que notre jeune élève ne l'appelle plus que sa mère ! Le médecin du duc de Brabant, instruit de ce qui se passe, accourt. Il juge le cas fort dangereux ; mais en même temps il approuve tout ce qu'a fait ma mère, la félicite de son intelligence et de son zèle, et la prie de continuer ses bons soins. Pour calmer le malade et lui donner l'espérance que le danger n'existe pas, et il est formidable, cependant ! elle me fait lui serrer la main ; M. Verbedur en fait autant que moi, et nous laissons ensuite ma mère et le frère du jeune homme continuer leur œuvre.

Je retrouve mon lieutenant, qui, tout à son rôle, me dit alors :

— Autour de cette montagne, que l'on nomme *Johannisberg*, se groupent sur les rives du fleuve, *Oestrich*, *Mittelheim* et *Winkel*.

Ce dernier village fut jadis habité par l'évêque Rabanus de Mayence. La légende dit sérieusement que le saint prélat bannit de Winkel toutes les souris parce qu'elles avaient rongé son bréviaire.

— L'exorcisme joue un grand rôle au moyen-âge... dis-je.

— En face, sur cette rive gauche, voici *Nieder-Ingelheim*...

— Le fameux château que Charlemagne fit construire en 770, tant admiré par les contemporains, et détruit par Richard de Cornouailles, en 1270?... m'écriai-je. A Heidelberg, j'ai vu de magnifiques colonnes qui proviennent de ce manoir royal.

— En effet. Mais ici nous avons un autre souvenir de Charlemagne. C'est une large voie. Sur la route qui d'Ingelheim conduit à Mayence, on voit un obélisque avec cette inscription :

Route de Charlemagne, achetée par Napoléon I^{er}, Emp. des Français.

— Ce sont là deux noms qui méritent d'être associés... dis-je. Mais vous avez parlé tout-à-l'heure du Johannisberg, sur la rive droite, continuai-je en traversant le bateau; est-ce donc là le célèbre vignoble du prince de Metternich?

— Oui, et cette construction, sur sa rampe sud, couvent en 1106, abbaye en 1130, démolie pendant la guerre de Trente-Ans, échut, au XVIII^e siècle, à l'évêque de Tulde, qui éleva le château que vous voyez. Il a été la propriété du prince d'Orange en 1802, de Kellermann, un de vos illustres généraux, en 1805, et, en 1815, l'Autriche le donna à M. de Metternich. Du balcon que vous apercevez, la vue est ravissante. Mais ce qui en fait le trésor, ce sont les vins.

Ces vignes de l'Allemagne, ces légères collines, ces campagnes d'un type ionien, repris le lieutenant, sont habitées par un peuple sain, plein de sève et de cœur. Ce pays a toujours été un Eldorado. Dès que le soleil couchant dore les hauteurs, le Rhin s'anime sous les nacelles des promeneurs, tandis que ses rives sont égayées par les costumes pittoresques des paysans du voisinage. Toujours attaché aux mœurs de ses pères, ce peuple demeure fidèle à son antique religion : il sème des fleurs devant les saints et couronne leurs statues.

— Seriez-vous catholique? demandai-je au lieutenant.

— Et je m'en fais gloire... répondit-il.

— Voici *Geisenheim* sur la rive gauche. Les plaisirs de la table régnaient ici en souverains.

— Quelle largeur a donc le Rhin en cet endroit? Ce n'est plus un fleuve, c'est une mer.

— Il ne mesure pas moins de huit cent trente-quatre mètres... me dit mon cicerone. A Geisenhem, continue-t-il, l'électeur de Mayence, Jean de Schönborn, rédigea le projet du traité de paix de Westphalie. Il y travailla aussi, de concert avec Liebnitz, à la réunion des Eglises catholique et protestante. Mais cette réunion est certes bien impossible. L'orgueil et la soumission ne peuvent se fondre ensemble.

Voici *Rudeseim*, qui produit d'excellents vins. Il est assis sur la rive droite, et arrête l'élargissement du Rhin.

Remarquez cette tour et ce castel du ix^e siècle.

— Et ces hauteurs ravissantes qui le dominent, quel nom leur donne-t-on ?

— *Niederwal*. Elles supportent un magnifique temple du temps des Romains. Mais tournez-vous de ce côté, sur la rive gauche...

— Mon Dieu, que vous avez fait d'admirables choses ! dis-je avec l'accent de l'enthousiasme. Que c'est beau !

— J'espère que c'est quelque peu grandiose, n'est-ce pas ?

Voici d'abord *Bingen*, d'origine romaine, maintenant charmante petite ville du grand-duché de Nassau. Son église paroissiale, de 1405, se fait remarquer par les belles sculptures de son portail.

Au-dessus de la ville, sur ce mamelon, n'admirez-vous pas cette délicieuse ruine de *Klopp*, où, suivant la tradition, l'empereur Henri IV aurait été retenu prisonnier par son fils ?

Au pied de Bingen, venant se jeter dans le Rhin, remarquez la belle rivière, la *Nabe*, qui arrive d'une vallée délicieuse. Ce pont qui la couvre est construit sur les arches d'un pont de Drusus.

— On trouve ce Drusus sur toutes les rives du Rhin...

— Au-dessus de Klopp, regardez ce *Mont Saint-Roch*. Il a une chapelle fameuse par son pèlerinage.

Remarquez-vous comme la vallée du Rhin commence à se rétrécir, et se trouve bordée de rochers volcaniques, avec leurs saillies effrayantes, leurs aspects sauvages, leurs formes pittoresques et leurs vieux châteaux ruinés ? Le Rhin ne coula pas toujours entre ces rochers. Quand jadis les volcans brûlaient où vous voyez ces roches grises gigantesques, le Rhin prenait cette direction sans doute.

— Dites-moi, lieutenant, cette belle vallée de la Nabe a-t-elle quelque ville fameuse ?

— *Creuzenach*, qui a des sources minérales. Ses environs sont les plus beaux dont une ville allemande puisse s'enorgueillir.

Plus loin que Creuzenach s'élève un rocher de porphyre, le *Rheingrafstein*, d'une hauteur de deux cent quarante-cinq mètres, que surmontent les ruines d'un château, ancienne résidence des rhingraves. On ne saurait imaginer rien de plus délicieux que la vue de ce gigantesque rocher rouge quand le soleil couchant lui envoie ses derniers rayons, et quand les vagues ondulées de la Nabe, se reflétant sur le porphyre, font scintiller, se croiser et se confondre tous les reflets d'un prisme mouvant. A propos de ce vieux manoir de Rheingrafstein, tout farci de légendes, une seule petite historiette, pendant que notre *Concordia* fait escale à Bingen, et que toutes ces belles dames, que je croyais appartenir à la suite du duc de Brabant, mais qui tout au moins le connaissent, nous quittent...

— Je crois bien, dis-je, ce sont les proches parentes du duc de Nassau : voyez d'ailleurs les équipages qui les attendent. Mais dites-moi votre légende.

— Le rhingrave avait une fois réuni la fleur des chevaliers du voisinage dans un banquet somptueux. Tout-à-coup le noble personnage se fait apporter une botte oubliée par un courrier, et la remplissant de vin : « A celui qui videra cette coupe, mon village de Huffelsheim ! » dit-il. Tous les chevaliers, même les plus intrépides, reculent. Boos de Waldech saisit la botte, le farouche capitaine ! Il porte la santé des convives, vide cette étrange amphore, et s'écrie : « Sire rhingrave, le courrier n'a-t-il pas laissé encore une botte ? Je voudrais joindre Roxheim à Huffelsheim. » Je vous laisse à penser si l'on rit !... Mais revenons à notre vallée du Rhin : ses flots coulent rapidement ici, le bateau file...

— Quelle est cette tour qui s'élève comme un fantôme au milieu des vagues ? m'écriai-je en admiration devant une ruine du plus charmant effet.

— La *Tour des Souris*... me dit mon Allemand. On dit, à son occasion, que Hatto I^{er}, de Mayence, homme cruel et méchant, fit périr, dans une grange incendiée, près de la tour, une foule de paysans qui étaient venus lui demander du pain, et qu'il comparait leurs cris à ceux des souris.

Nous entrons dans le *Rhingau*, contrée féconde en bons vins. Ce passage étroit du Rhin, resserré entre des montagnes de roches, se nomme *Bingenloch*, trou de Bingen.

Voici, sur la rive droite, *Ehrenfels*, château qui fut jadis la résidence des archevêques de Mayence. Pendant la guerre de Trente-Ans, le trésor de leur cathédrale y fut caché. Le rocher qui supporte le château nous le montre comme un nid d'hirondelles, et il est comme le portail de l'immense passage que le Rhin s'est frayé à travers les montagnes.

Jusqu'ici, de Mayence à Bingen, par exemple, se sont étendues de vastes campagnes, où l'œil découvre une perspective sans limites. Mais les montagnes qui s'entrouvrent pour vous laisser passer, les rochers qui se hérissent pour suspendre sur vos têtes l'éternelle menace de leur chute, les villages penchés sur la croupe des collines et dont les dernières maisons descendent jusqu'au Rhin, comme pour goûter la fraîcheur de ses eaux, et les longs défilés, et les gorges sombres avec les schistes et les granits qui les surplombent, et les profondes déchirures qui laissent entrevoir les vertes vallées, tout cela commence ici. Oui, ici commence la série des manoirs élevés sur des rochers à peine accessibles, et qui devinrent le refuge de châtelains, vrais brigands dont la vie n'était que meurtres, pillages et paillardise.

Le Rhin a des *burgs* de rochers, excroissances de ses montagnes, où se retiraient, après le pillage et la guerre, ses sauvages barons, comme votre Seine a des villas de stuc habitées par les *lionnes* de la fashion moderne, comme la Loire a des châteaux de pierre de taille où vécurent, de leur vie opulente et fastueuse, les seigneurs de Henri III et de François I^{er}.

Ainsi, sur cette rive gauche, voyez déjà *Reinstein*, qui n'est plus une ruine, car on l'a

restauré magnifiquement. Il appartenait aux Waldecks, dont vous avez vu l'un des chevaliers boire le vin de la *botte* tout-à-l'heure. Mais, compris parmi les brigands, ils furent pendus sur l'ordre de Rodolphe de Habsbourg.

Là, remarquez *Sooneck*, château du XII^e siècle, également sur la rive gauche, aujourd'hui domaine du prince Charles de Prusse. C'est l'un des plus gracieux manoirs des bords du Rhin.

— En effet, bâti sur un rocher dentelé, il produit l'effet le plus pittoresque... dis-je à mon complaisant lieutenant.

Sur ce, je lui demandai la permission d'aller près de ma mère savoir des nouvelles du malade. Hélas ! le mal faisait des progrès effrayants. Le pauvre Edmond, c'est le nom du jeune élève du Conservatoire, comprenait sa position, et, malgré les exhortations de ma mère, se livrait à un chagrin qui lui nuisait d'autant plus que son frère, le cœur brisé, partageait son abattement. Je remontai fort triste, ne prêtant qu'une oreille distraite à mon ami le lieutenant de la *Concordia*.

Nous atteignons en ce moment l'embouchure de la *Wisper*, et j'aperçois *Lorch* sur la rive droite. Mais *Lorch* n'est plus qu'un village, et il a dû être jadis une cité, à juger par la beauté de son église, que mon cicérone me dit décorée de nombreux monuments.

— Nous sommes en plein Rhingau, reprit le lieutenant ; si vous avez bien remarqué, mon jeune ami, de Biberich à Bingen, le Rhin coule droit vers le sud et expose ses rivages au grand soleil. En outre, les montagnes les abritent. De là une étonnante fertilité pour les terres qui produisent le meilleur vin qu'on puisse boire. Je dois ajouter que le sol du Rhingau formait autrefois le fond d'un lac immense dans lequel le Rhin avait déposé ses eaux et sa vase avant qu'il eût la force de se tracer un chemin à travers ces roches volcaniques. Aussi nous sommes si fiers de nos vins du Rhingau, que je veux vous en faire juger la saveur.

Je crois que mon lieutenant, qui avait la langue sèche de trop fumer, parlait ici pour son propre compte : car il but la bouteille de vin du Rhin qu'il fit venir pendant que je trempais à peine mes lèvres dans mon verre. Du reste, j'y gagnai une nouvelle ardeur de la part de mon narrateur, qui reprit de plus belle :

— Sur la rive gauche, voici *Oberdiebach*, sans importance. Mais examinez un peu ces ruines du château de *Furtemberg*, et celles de *Stahleck*, ancien manoir des Hohenstaufen, aujourd'hui à la reine de Prusse. Le premier est bien conservé ; quant au second, il n'en reste que deux tours puissantes. Là, jadis, Guelf et Stauf conclurent une alliance qui remua le monde. Que de décombres il faut franchir pour atteindre la seule voûte qui reste debout ! On voit encore cependant quelques murailles de salles splendides, et on y jouit d'une vue incomparablement belle.

Figurez vous, lecteurs, que mon lieutenant parlait encore, lorsque soudain je me trouvai en face d'une vision magique. Une ville antique, protégée par douze tours, accompagnée

des ruines superbes d'un château-fort, décorée des débris à jour de délicieux arceaux, de vieux clochers, d'un pêle-mêle magique d'antiques édifices, tourelles inclinées, façade crevant de rire, pignons en crête de coq, balcons fantastiques; de rochers et de collines verdoyantes, tel était le paysage que j'avais sous les yeux. Il y a de tout dans cette enceinte oubliée par les guerres et les sièges : on voit qu'elle a été celtique, gauloise, romaine, gothique. Assurément elle ne sera jamais moderne.

— C'est *Bacharach* que vous avez là sur la rive gauche, en face de vous, me dit mon bon Allemand. *Bacharach*, *Ara Bacchi* du temps des Romains, a vu jadis s'élever un autel au dieu du vin sur ce rocher qui se trouve entre la rive et le milieu du fleuve. Ce roc n'est aujourd'hui visible que pendant les sécheresses de l'été. Cet endroit était bien propre à servir au placement des images qui veillaient à la conservation des vignes chéries de Bacchus. On dit que l'aspect de cette ville, fort pittoresque, comme vous le voyez, présente en miniature celui de Jérusalem.

— Mais quelles sont les admirables ruines qui gisent au pied du château? demandai-je.

— Les ruines de l'église de *Saint-Werner*, martyrisé à Oberwesel, un peu plus loin, qui offrent un beau modèle d'architecture gothique, et d'une époque où ce genre avait atteint le plus haut degré de perfection.

— En vérité, m'écriai-je, les peintures délicieuses que Walter-Scott nous fait de ses abbayes dans ses inimitables romans ne valent pas cette exquise réalité.

— Habituez-vous aux merveilles, mon cher; d'autres vous attendent, dit l'Allemand en se tournant vers la rive droite. Tenez, voici *Caub*, maintenant; c'est une petite ville du duché de Nassau, dont le nom signifie cuve, et ses armoiries montrent saint Thioneste assis dans une cuve. Ce qui fait la beauté de cette ville, c'est la ruine du vieux manoir de *Gutenfels*. Peu de châteaux ont eu autant de prévôts de distinction. Adolphe de Nassau, plus tard roi d'Allemagne, en 1387, y fut installé comme gouverneur; et pendant la guerre de Trente-Ans, Gustave-Adolphe de Suède l'habita.

— Seigneur lieutenant, m'écriai-je avec admiration, quel est ce castel construit au milieu même du Rhin, et dont les nombreuses tours et tourelles, surmontées de drapeaux et de banderolles, ressemblent à un immense vaisseau?

— *Pfalz*, qui veut dire Palatinat, répondit mon interlocuteur. Il fut construit en 1320, par le palatin Louis de Bavière, pour le prélèvement de l'octroi, et une bulle papale mit ce prince au ban de l'empire parce qu'il abritait, en un château protégé par les flots du Rhin qui l'entouraient, ses exactions et ses crimes.

Un fait qui vous intéressera d'une manière plus directe, ajouta le lieutenant, c'est qu'ici même, en 1814, le général Blucher passa le Rhin pour entrer en France.

En vérité, lecteurs, nous n'avons pas un moment de repos. Nos yeux se fatiguent à contempler sans relâche de nouvelles richesses historiques, artistiques, sublimes de beauté au milieu d'une nature ravissante.

Sur la rive droite, c'est *Oberwesel*, et je doute que sur les bords du Rhin il y ait une ville qui offre une plus grande variété de sites. Le sublime, le pittoresque, le merveilleux y forment un ensemble admirable. Soit que la vue plane sur la ville, sur les vieilles murailles crénelées, sur les tours, sur les églises, sur les collines environnantes, sur les ravins couverts d'arbres ou sur les vignes, tout y enchante l'œil.

C'est tellement admirable que je vais prier ma mère de porter un regard fortif sur ce magnifique tableau : mais son malade l'emporte sur sa curiosité, et, sœur des anges, elle préfère l'œuvre que le ciel lui a confiée aux jouissances terrestres du voyage.

— Cette ville est fort ancienne, me dit le lieutenant, qui a été obligé de s'éloigner un moment. Les Romains l'ont appelée *Vesalia*. De grands événements s'y passèrent. En 1689, elle fut prise, pillée, incendiée et détruite par les Français. Elle était remarquable alors par ses églises, ses couvents, ses clochers, ses cloches même et la somptuosité de ses autels.

Près de ces vieilles murailles, là, à côté du Rhin, vous pouvez voir les restes pittoresques de la chapelle gothique qui fut érigée à saint Werner, jeune et innocente victime que les juifs firent, là même, expirer dans d'affreux supplices. On y voyait autrefois le pilier de bois auquel il fut attaché.

— La tour ronde qui domine, vue de ce point, est charmante... dis-je à mon causeur.

— C'est la fière *Tour des Bœufs*.

— Mais, dominant la ville de toute sa haute taille, sur cette roche escarpée, quel est ce castel qui menace les cieux ?

— Le château des *Schonberg*, illustre famille du maréchal de ce nom, dont l'origine remonte jusqu'à Charlemagne. Le maréchal dont je parle, étant en Irlande pour tenir tête au roi Jacques, fut tué le 4^{er} juin 1690, à la bataille de la Boyne.

Voyez comme, sur le rocher à pic de *Rostein*, qui fait face à *Oberwesel*, et qui est tout d'ardoises, l'industrie humaine a établi une série successive de vastes marches entièrement tapissées de vignes.

Et ici, en revenant à la rive gauche, apercevez-vous ce petit village niché sur les rochers ? C'est *Orben*. Mais on appelle toute la côte *Saint-Goarsbett*, parce que ce fut dans ce lieu solitaire et stérile qu'un saint du nom de Goar vint fixer sa demeure et prêcher l'Évangile aux pauvres pêcheurs du fleuve.

— Le Rhin est-il donc poissonneux en cet endroit ?

— Plus, beaucoup plus qu'ailleurs. Il suffit de jeter des filets le long de ce rocher pour prendre de magnifiques saumons.

— Voici sept roches à fleur d'eau qui doivent gêner beaucoup la navigation ? demandai-je.

— Ce sont les *Sept-Sœurs*, rescifs fort périlleux en effet, dit l'Allemand. On prétend que sept jeunes filles habitaient jadis le château de *Schonberg*, mais que, méchantes et cruelles

vis-à-vis des pauvres tenanciers, elles furent changées en ces rochers, devenus très-hostiles aux bateliers du Rhin.

— Veuillez m'accompagner, ajouta mon lieutenant : je dois ici présider à une opération imaginée pour l'agrément des voyageurs.

Alors le bon jeune homme me conduisit à l'avant du navire, où des matelots s'empres-
saient autour d'une petite pièce d'artillerie.

— Feu ! dit le lieutenant.

Aussitôt un bruit formidable retentit, répété cinq fois d'une façon très-distincte par les échos du rivage. Les passagers furent effrayés et se demandèrent d'où partait cette canonnade.

— Remarquez, me dit le lieutenant, que le Rhin fait ici un détour subit et coule autour de la base de ce vaste rocher de basalte que l'on nomme *Lurlexberg*. Il y produit le plus merveilleux écho de l'Europe. Admirez-le : l'expérience va se renouveler. Un second coup de canon fut tiré, et se reproduisit cinq fois avec un épouvantable fracas.

— Cet écho, connu depuis des siècles, a inspiré des poètes. On le dit moins puissant que jadis, reprit mon cicérone, et la cause en est que bien des roches de sa masse s'en sont détachées. Vous croirez volontiers que cet accident de nature a enfanté bien des légendes : je ne vous les redirai pas toutes : je vous raconterai seulement que ce rocher fut habité par une sirène du nom de *Lorelex*. Elle fascinait par son chant délicieux tous les bateliers et les faisait échouer contre son rocher. Enfin, attirée, elle aussi, par la beauté d'un jeune marinier, elle voulut le regarder de trop près, et s'engloutit dans le Rhin.

— Laissons la fable et parlons de ces réalités magiques qui poussent ici sur vos rochers comme de magnifiques excroissances de ces mêmes rochers, m'écriai-je. Quel est ce manoir par exemple ?

— Ah ! vous aimez cette vallée de ruines qu'arrose le Rhin, à ce qu'il me semble, mon jeune Français ? C'est bien cela ! répondit mon Rheingrave. On vous en servira de ces fleurs de nos montagnes, de ces loupes de roches, de ces excroissances de pierre, et plus que vous n'en voudrez peut-être. Donc, sur cette rive droite, c'est *Saint-Goarhausen*, et au-dessus de *Saint-Goarhausen*, c'est le *Katz*, ou le *Chat*... si vous voulez.

Plus loin, là-bas, je vous montrerai, sur la même rive, mais nous le voyons déjà d'ici, au-dessus de *Welmich*, fameux par ses mines d'argent et de plomb, le *Manoir de Thurmburg*, ou la *Souris*.

— Etranges surnoms ! le Chat et la Souris !

— Voici à quel propos. Les frères suzerains de Katz, en voyant bâtir de l'autre côté du ravin de leur château cet autre château que Cuno, archevêque de Trèves, rendait fort et puissant, le nommèrent par dérision : la Souris ! Et ils ajoutaient : *La Souris sera bientôt dévorée par le Chat*.

— Eh bien ! qu'advint-il ?

— L'archevêque fit si bonne contenance que ses nouveaux ennemis ne songèrent pas même à réaliser leurs menaces.

— Que de ruines, et quelles belles ruines ! m'écriai-je. Et sur tout cela un soleil flamboyant, un ciel bleu... Et au-dessous de tout cela, des eaux frémissantes, des montagnes dentelées, des pampres aux collines, des arbres sur les précipices, des rivages fleuris, des villes....

— Oui, sur la rive gauche, voici *Saint-Goar*. C'est à un homme de Dieu, à un saint venu pour travailler au bonheur de ses semblables, à un ermite réfugié dans ces rochers pour prêcher l'Évangile du Seigneur, que peu à peu cette petite cité dut son origine et ses développements. La légende lui attribue grand nombre de miracles. Ainsi, maudé un jour à une assemblée que présidait l'archevêque de Trèves, le saint accrocha son manteau à un rayon de soleil. A la mort de saint Goar, Pepin et Charlemagne dotèrent richement son ermitage, afin que les voyageurs y trouvassent un asile. Vous concevez que les habitants arrivèrent. Bientôt l'ermitage devint un monastère, et le monastère eut un tonneau plus fameux que celui d'Heidelberg. Il ne désemplassait jamais ! Un jour le père sommelier oublia de fermer le robinet. Ne vous effrayez pas ! Une araignée vint, tissa vite une toile, et pas une goutte ne s'échappa du tonneau merveilleux.

— Je crois que Saint-Goar a quelques monuments du moyen-âge ?

— Oui, l'église qui, du VII^e siècle d'abord, fut brûlée en 1137, et rebâtie en 1469; puis la maison des Templiers; mais l'édifice le plus ancien est encore le *Château du Palatin*, sur cette route de Bubenheim.

— Quelle délicieuse ruine !

— Vous avez bon goût, mon ami : c'est *Rheinfels*, construit en 1245, par le comte de Katzenelnbogen, qui y prélevait un droit sur les navires. Le château fut assiégé, mais non pris, en 1255, par les armées rhénanes des rives du Rhin, ce qui donna l'idée de la Ligue germanique; mais les Français furent plus heureux en 1693. En 1806, pris de nouveau par vos compatriotes, ils le mirent en l'état où vous le voyez.

En quittant l'étroit passage du Rhin que nous suivions depuis Bingen, et dont les beautés sauvages me frappaient d'admiration, je vis le fleuve, en face de Saint-Goar, s'élargir et ressembler à un lac délicieux entouré de hautes montagnes.

Alors nous passons devant *Welmich*, dont j'ai parlé, en face de *Hirzenach*, comme *Rheinfels*, sur la rive gauche, puis sous le *Couvent de Bornhofen*, qui a une église d'une structure fort curieuse. Mais ce qui me frappe le plus, ce sont les ruines de deux manoirs huchés sur les roches de la rive droite, en face l'un de l'autre, comme deux chasseurs d'aigles qui se feraient signaux.

Pendant que des musiciens, montés sur notre *Concordia*, à Saint-Goar, nous donnent leur sérénade, et pendant que j'ai été apprendre que notre cher malade devient plus malade encore, hélas ! mon lieutenant me dit :

— Ces deux châteaux se nomment *Liebenstein*, et *Sternfels*, ou les *Deux-Frères*. Ils furent construits par deux frères qui devaient partager l'héritage paternel avec une sœur aveugle. Aidés par son infirmité, ces misérables la trompèrent. Elle reçut infiniment moins qu'eux. Mais le ciel bénit sa pauvre portion, et elle s'en servit pour faire construire trois petites chapelles. Quant aux deux frères, unis dans leur mauvaise action, ils furent bientôt ennemis acharnés. Un jour cependant ils se donnent rendez-vous pour la chasse. Celui des deux qui s'éveillerait le premier devait éveiller l'autre. Or, *Liebenstein* s'étant levé le premier et voyant encore fermés les volets de *Sternfels*, y décocha une flèche pour donner le signal. En ce moment, *Sternfels* poussait les volets. Aussi reçut-il la flèche en pleine poitrine. Pour expier ce fratricide, *Liebenstein* partit pour la Terre-Sainte, où il mourut.

Les deux châteaux tombèrent alors en des mains étrangères.

— Diavolo ! m'écriai-je, en interrompant mon cicerone, j'espère que cette ville, qui nous arrive sur la rive gauche, doit être d'une antique origine.

— *Boppart*, me dit le lieutenant, le *Bodobriga* des Romains, qui se vante d'avoir été la résidence du capitaine des Balistaires. Ce fut une forteresse, un castel, une place forte des Romains, et des empereurs y résidèrent. Dans des temps plus rapprochés de nous, *Boppart* joua son rôle dans les cités de l'empire d'Allemagne.

— Mais quelle admirable église elle possède, dis-je avec enthousiasme. Voyez donc les belles tours à pointes pyramidales, et comme elles sont reliées entre elles par une galerie aérienne.

— On la nomme *Oltäsbourg*, cette église qui vous plaît tant. Mais, du reste, *Boppart* n'offre qu'un aspect sombre et triste. Elle est si déchue de sa grandeur première, depuis que, créée ville impériale, elle fut cédée, en 1312, par l'empereur Henri VII à son frère Baudouin, archevêque de Trèves, qui la réunit à l'électorat. Car alors, ayant tenté de reprendre sa liberté, elle fut envahie, et ses habitants furent contraints de démolir leur belle grue et d'en apporter les matériaux pour la construction du château archiepiscopal.

Elle comptait jadis plusieurs couvents, dont le principal, celui de *Marienberg*, qui est situé au-dessus de la ville, avait autrefois le nom de *Haut-Couvent*, parce que toutes ses nonnes descendaient de la maison des palatins.

— Quel est aujourd'hui son emploi ? demandai-je.

— Etablissement hydrothérapique... fit le lieutenant.

Ici, vous le voyez, continua mon Allemand, le fleuve roule ses eaux à travers des prairies fertiles qui s'étendent, sur la rive droite, jusqu'au petit village de *Kamp*, situé d'une façon charmante au revers de ces collines. Ce village de *Kamp* tire son nom d'un camp romain dont on a découvert les vestiges à différentes époques.

— Et ce manoir parfaitement conservé, quoique remontant au moins au XII^e siècle, là, non loin de Kamp, quel est-il?

— *Marxburg*... et plus loin, sur la même rive droite, *Braubach*, à qui *Marxburg*, devenu prison d'état, appartient.

Voyez comme *Braubach* est pittoresque, noblement assis au tournant du Rhin, dans le voisinage de mines d'argent, de cuivre et de plomb. C'est une cité d'antique origine, car de vieilles chartes du XII^e siècle parlent d'elle. En 1288, elle fut déclarée ville libre par l'empereur Rodolphe I^{er}.

Voyez-vous maintenant sur la rive gauche les montagnes du *Hundsruok*, dont le nom veut dire *Station des Huns*? Les Huns ont, en effet, habité cette contrée jusques à *Brey*, ce petit village tout entouré de jardins. Chassés par l'empereur Gratien, ce fut ici qu'ils traversèrent le Rhin.

— Et, sur cette même rive gauche, quelle est cette petite ville qui pose ses pieds dans le fleuve.

— *Rhense*, qui, en 660, échut aux électeurs de Cologne, et, au XIV^e siècle, fut érigée en lieu de réunion pour l'élection des empereurs.

— Alors c'est ici qu'est le fameux *Königsthul*, *Siège des Rois*?

— Précisément. Sur cette grande route, près de la ville, voyez-vous trois noyers centenaires? Oui. Eh bien! sous ces noyers, il y a trois bornes. C'est là le *Königsthul*.

Le premier empereur élu à *Rhense* fut Henri VII de Luxembourg.

Charles IV, ayant été élu, à son tour, accorda exemption d'impôts à *Rhense*, à la condition d'entretenir le *Königsthul*.

Jadis, ce *Königsthul* était un édifice formé de sept voûtes ouvertes et supporté par neuf piliers, dont un au centre. Sous les voûtes étaient des sièges de marbre pour les électeurs. La circonférence de cette construction était de quarante aunes. Si l'on y sonnait de la trompette, chacun des électeurs du Rhin pouvait l'entendre de son château.

Le château de l'électeur de Mayence était *Lahneck*, là, sur la rive droite, au-dessous de *Braubach*;

Le château de l'électeur de Trèves était *Stolzenfels*, là, sur la rive gauche, au-dessous de *Rhense*;

Le château de l'électeur de Cologne était *Rhense* même;

Et enfin le château de l'électeur du Palatinat était *Marxburg*, que vous avez vu au-dessus de *Braubach*.

En 1338, se tint à *Rhense* un célèbre congrès des électeurs. Il avait pour but de s'opposer à l'intervention des papes dans le choix des empereurs.

Maintenant la superstition populaire fait du *Königsthul* le rendez-vous des sorciers, surtout depuis qu'en 1400, dans cette petite chapelle qui regarde les trois noyers, les

électeurs prononcèrent la déchéance de Venceslas, roi de Bohême, et lui substituèrent le palatin Ruppert.

— Au-dessous des ruines de Lahneck, quel est ce village?

— *Oberlanhstein*, qui n'a rien de curieux. Mais les ruines de Lahneck, fondé au XIII^e siècle, méritent d'être visitées. La cour en est fort remarquable. La tour et les vitraux antiques sont très-bien conservés.

— Mais *Oberlanhstein* a lui aussi des fortifications parfaitement sauvées. Les murs et les tours qui l'entourent sont telles qu'on les a créés jadis. Je crois qu'on trouverait difficilement un meilleur spécimen des forteresses d'autrefois.

— Ce qu'il y a de beau, mon cher Français, ce sont surtout ces tours de *Solzenfels*, là, près de ce village nommé *Capellen*, sur la rive gauche.

De *Capellen*, un sentier monte, à cent mètres au-dessus du Rhin, au château fondé au XIII^e siècle par l'archevêque Arnold de Trèves, et qui fut la résidence de ces prélats au XIII^e et XIV^e siècles. Son nom veut dire *Fier-Rocher*.

— Et certes ! sur ce bloc escarpé il mérite et porte bien son nom hardi.

— Isabelle d'Angleterre, la fiancée de l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen, y reçut l'hospitalité. On y servit les truites du Rhin, le chevreuil de la Forêt-Noire, et le vin d'Oberwesel. Le chroniqueur dit : « Que l'on mangea bien, que l'on but mieux, et que la vierge royale dansa beaucoup. »

— Au moins, n'est-il pas en ruines.

— Ce n'est pas de la faute des Français, qui le détruisirent en 1688. En 1825, Coblenz donna ses ruines au roi de Prusse actuel, qui le fit restaurer dans le style antique, et qui y passe certain jour de chaque été. Les salles et les galeries renferment nombre d'objets d'art, d'antiquités, d'armes rares, la salle des chevaliers, surtout.

C'est là qu'en 1814, le général de Saint-Priest passa le Rhin avec son armée.

— Et, en face, sur la rive droite, quel nom donnez-vous à cette chapelle?

— *Saint-Jean*. C'est un monument très-curieux du XII^e siècle. On raconte qu'une nuit, les cloches de cette église se mirent d'elles-mêmes en mouvement.

Remarquez, à côté de *Saint-Jean*, cette gorge étroite, et les deux villages de *Niederlanhstein* et de *Horscheim*, que sépare un ruisseau. En cet endroit, se promène, dans les nuits saintes, mais surtout aux jours de kermesses, une nonne richement vêtue, à l'air grave et doux. Elle ne moleste personne : mais on en a peur.

Là, jadis, s'élevait le couvent de *Zachern*.

— Je conçois : on a voulu à tout prix une légende, à défaut de ruines.

— Et cette puissante forteresse, en si parfait état, sur la rive droite?

— *Ehrenbreitstein*... le Sébastopol de l'Allemagne.

— Et cette rivière, sur la rive gauche?

— La Moselle.

— Et au confluent de la Moselle et du Rhin ?

— *Coblentz.*

— Merci, cher lieutenant, dis-je à mon complaisant cicerone, merci des jouissances que vous m'avez procurées et des connaissances que j'ai reçues de vous. Je suis émerveillé du ravissant tableau qui s'est offert à mes regards, sous mille formes variées : montagnes surmontées de tours blanchies par le temps ; fertiles prairies ; vergers fleurissants ; forêts, vignes et pampres ; tout contribue en ces lieux magnifiques à charmer l'œil du voyageur qui veut s'instruire. Merci, encore merci. Si jamais nous devons nous revoir, je souhaite que cela soit dans notre cité parisienne. Là, je pourrai vous servir de pilote, au milieu de ses rues sans nombre, comme vous avez été le mien au milieu de ces rochers sauvages, stériles, mais grandioses et pleins de souvenirs. Adieu. Recevez ma carte ; donnez-moi votre nom en échange, pour que je vous nomme en mon cœur, et serrons-nous la main.

J'achevais à peine cette dernière et douce marque de ma gratitude affectueuse, que le capitaine vint me dire :

— Jeune homme, votre mère vous appelle. Accompagnez-la, et suivez ce triste cortège.

Et il me montrait du doigt l'intéressant malade que M. Verbedur portait d'un côté, pendant que le frère désolé de M. Edmond le soutenait de l'autre. Je m'approchai de ma mère : elle était pâle et tremblait de douleur.

— Il est au plus mal, me dit-elle : vois, c'est le visage d'un mourant qui remonte aux cieux.

Et le malade priait, en regardant le ciel, le beau ciel bleu, pour la dernière fois, peut-être.

Le duc de Brabant, son altesse royale la duchesse, et leur suite, et tous les voyageurs, nous saluèrent avec respect et sympathie.

— Pauvre jeune homme ! A la fleur de l'âge ! disait-on.

Le médecin du duc dit un dernier mot de recommandation à ma mère. Après quoi, nous atteignîmes l'escale de Coblentz.

Un quart d'heure après, nous étions à l'hôtel de Belle-Vue. Edmond reposait dans un bon lit, en face du fleuve et de ses rivages luxuriants. Son frère pleurait et se livrait à mille angoisses. Ma mère le consolait et fortifiait le malade de ses bons soins. En même temps, un médecin anglais, arrivant de Sébastopol, nous affirmait que le malade allait mieux déjà. Aussi nous laissions-nous aller à l'espérance, et osions-nous rire quand l'Anglais, enchanté de la vaillance de nos soldats sous les murs de Sébastopol, nous disait :

— Vos Français sont des zéros, Madame !

— Des héros, voulez-vous dire, docteur ? répondait ma mère.

— Ce sont de vrais zéros... Madame !

Excursions.

VII.

L'Amour fraternel. — Une Résurrection. — *Coblentz*. — Etudes bachiques. — *Ems*, sa vallée, ses bains et ses jeux. — *Ehrenbreitstein*. — *Trèves*. — Souvenirs de la plaine de *Coblentz*. — L'île de *Niedewerth*. — *Engers*. — *Weissenthurm*. — Le général *Hoche*. — *Monrepos*. — *Newied*. — *Andernach*. — *Brolh*. — *Ahrweiler*. — *Sinzig*. — *Rémagen*. — *Rolandseck*. — Les sept Montagnes.

— Un volcan. — *Druchenfels*. — *Godesberg*. — *Bonn*.

Eh bien ! oui , moi , Julien d'Harcourt , habitué à rire de tout , à tout railler , à ne voir jamais assez les choses sous leur côté sérieux , j'ai les larmes aux yeux , comme tous mes camarades . Oui , ma fibre lacrymale s'est ouverte , et je pleure , en voyant le noble tableau d'un amour fraternel aux abois , parce qu'il est frappé dans la personne d'un être aimé , chéri , que menace la mort .

M. Edmond ne va pas mieux : au contraire , son état inspire de vives inquiétudes . On vient de prévenir sa famille par le télégraphe électrique . Mais si le pauvre jeune homme se tord sous la violence du mal , il y a vraiment bonheur à voir sa foi vive lui inspirer vis-à-vis de Dieu le recours le plus fervent . Et , pendant qu'il prie , pendant qu'il invoque la Vierge des cieux , dont nous implorons le secours avec lui , il y a d'autre part un angle de ce triste tableau , qui nous révèle que tous les cœurs ne sont pas infectés de la lèpre de l'égoïsme . Le frère de M. Edmond , le cœur brisé , l'âme navrée , la tête perdue , se multiplie , crée , invente , imagine , cherche tout ce qui peut apporter du soulagement au malade . L'œil fixe , il scrute ses douleurs , les symptômes , les effets , le mal ; puis , interrogeant madame Daurey , dont les conseils sont pour lui des ordres , il va , vient , sonne , demande , applique , agit , et regarde le ciel , qu'il invoque à son tour .

Tant de soins , tant d'angoisses , tant de prières , ne peuvent rester sans fléchir le maître de la vie et de la mort.

Cette fois , M. Edmond va mieux. Mais c'est un mieux réel ; c'est un véritable retour au bien-être. Aussi quelle joie pour nous tous , quel bonheur pour M. Louis , le frère si tourmenté du cholérique , quel soulagement pour notre sœur de Charité !

Nous respirons tous...

Mais savez-vous que M. Edmond est un artiste qui donne les plus belles espérances ? Savez-vous que M. Louis est également un artiste dont les succès nous sont connus , maintenant qu'il nous révèle son nom ? Savez-vous que M. Edmond et M. Louis sont , l'un et l'autre , les frères de madame M... C... , la gracieuse et tant aimée fauvette de notre Paris. Oui , cette éminente artiste , si noblement connue , si fièrement aimée de notre public , est leur sœur. Car , nés tous à Bruxelles , ils se sont faits , par leur talent , les merveilles de notre capitale de France. Mais ils sont si modestes , que je ne dois pas les blesser dans leur vertu.

C'en est fait , M. Edmond ne court plus aucun danger : il boit , il sourit , il parle , il nous serre les mains. Personne ne portera son deuil , et nous aurons , au contraire , des fleurs à lui offrir pour sa résurrection. Car il est guéri ! Voyez : le voilà qui se soulève et s'appuie sur le coude pour voir passer un bateau à vapeur chargé de musiciens faisant retentir l'air de leur harmonieuse musique militaire , au lever du soleil , le lendemain de notre arrivée à Coblenz.

Donc , en joie , camarades ! Allons remercier Dieu dans ses temples , et courons visiter Coblenz.

Vous rappelez-vous d'un certain officier prussien , qui vint avec nous de Francfort à Mayence , et que nous avons gratifié de la qualification de ci-devant jeune homme ? Il me semble qu'on vous a dit combien il était galant chevalier. Or , au moment où nous sortions pour notre visite , le premier personnage que j'aperçois sur le quai , n'est ce pas mon Prussien ? Vous dire avec quel empressement il offrit son bras à madame Daurey , est un de ces détails qui échappent à la plume. Pour apprécier , il faut avoir vu. Le voici donc nous pilotant dans la ville.

Bâti sur un terrain triangulaire formé par le confluent de la Moselle et du Rhin , Coblenz a pris son nom de sa position. Les Romains l'appelèrent *Confluentes* , témoin Amien-Marcellin qui dit , en parlant de l'armée romaine en marche vers le Rhin :

— *Per quos tractus nec civitas ulla visitur , nec castellum , nisi quod apud Confluentes ; locum ita cognominatur ubi amnis Mosella confunditur Rheno.*

Or , Drusus , l'infatigable Drusus , qui avait jugé le rocher faisant face à Coblenz , de l'autre côté du Rhin , y construisit une forteresse , *Castellum* , et depuis ce castel jusqu'à Ehrenbreistein , le rocher a toujours été gardé militairement.

La ville romaine Confluentes, devenue Coblentz, couvrait le terrain qu'on appelle en ce moment *Alter Hoff*. C'est la vieille ville.

En l'an 9, Jules César y fit passer son armée sur un pont de bateaux.

Sous la domination des Francs, les rois d'Austrasie lui donnèrent le nom de *Cophelnuici*. Alors elle avait un palais qui devint parfois la résidence des empereurs d'Allemagne.

En 806, il se tint dans l'église collégiale un grand concile, auquel trois rois et onze évêques assistèrent.

En 860, Charles le Chauve y signa la paix avec Louis le Germanique.

Coblentz fut, à cette époque, l'extrême limite des excursions des Normands.

Abandonnée au duc de Lorraine, en 842, Coblentz appartient alternativement à la France et à l'Allemagne, jusqu'en 1018.

Alors l'empereur Henri II la donna à Pappo, archevêque de Trèves, et en fit une ville épiscopale.

L'année 1252 la vit entourer de murailles.

Pendant la guerre de Trente-Ans, elle eut à subir des sièges, en 1632, de la part des Suédois, puis des Français, et enfin des Impériaux, en 1636.

En 1688, bombardée par M. de Boufflers, Vauban et le roi Louis XIV en personne, elle souffre beaucoup, mais n'en résiste pas moins.

De 1779 à 1787, elle est embellie et considérablement augmentée par le prince Clément. Aussi ne la nomme-t-on plus que *Clemenstadt*, divisée en *Altstadt*, ou vieille cité, et *Neustadt*, ou ville neuve. Mais l'usage reprend bientôt le dessus, et elle reste toujours Coblentz.

Au début de notre révolution, elle sert d'asile à l'émigration de notre noblesse française, et devient le prix du triomphe du jeune et habile général Marceau, après quelques heures de siège seulement.

Alors, jusqu'en 1814, elle devient le chef-lieu du département de Rhin et Moselle.

En 1815, elle redevient Prussienne, avec toute la province rhénane.

Nous remarquons d'abord que la vieille ville, malgré toute son irrégularité, a cependant plusieurs rues belles et larges. Ses maisons y sont presque toutes à trois étages. La plus longue et la plus vivante de toutes est celle qui, commençant près du Rhin, va jusqu'au pont de la Moselle.

Le pont, construit sous l'archevêque Baudouin, en 1343, et achevé seulement en 1440, mène à la route de Cologne. Il ne manque pas de caractère, quoiqu'un peu étroit. Ses arches sont au nombre de quatorze. Du centre de ce pont, la vue sur le Rhin a quelque chose de féérique.

On nous a signalé le monument le plus original, sur l'une des places de la vieille ville, et nous nous empressons de le visiter. Ce n'est autre chose qu'une épigramme que l'on

a voulu nous décocher. Sur la place de Saint-Castor, en effet, nous trouvons une misérable fontaine. Notre Prussien s'empresse de nous lire ce qui suit, gravé sur le granit :

1812

MÉMORABLE PAR LA CAMPAGNE CONTRE LES RUSSES,
SOUS LE PRÉFECTORAT DE JULES DOAZAN.

— Ce Jules Doazan, préfet du Rhin et Moselle, s'était trop hâté d'inaugurer cette fontaine, en la dédiant au souvenir de cette année 1812 et de la campagne de Russie si fatale aux Français! ajoute notre ci-devant jeune homme. Car le comte de Saint-Priest, général russe, passe le Rhin à Coblenz en 1813, et investit la ville défendue par un corps d'armée française et par une redoute. Or, nonobstant ce, les Russes entrent dans la ville. Les Prussiens, car, en résumé, les gens de Coblenz, quoique département français, étaient Prussiens, les Prussiens, dis-je, illuminent aussitôt, et le colonel Mardenko est nommé commandant de la ville. Certes, il respecte la fontaine, comme monument d'utilité publique. Mais, trouvant son plaisir à ridiculer la France en laissant cette inscription, il se contente de faire ajouter au-dessous ce que vous voyez :

VU ET APPROUVÉ PAR LE COMMANDANT RUSSE DE COBLENZ,
1813.

— Diavolo! s'écrie M. Verbedur, c'était tirer à brûle-pourpoint, cela.

Et depuis 1812 et 1813, le monument et son inscription demeurent et demeureront longtemps encore peut-être. Mais voici Saint-Castor, sur cette place même, laissons la fontaine et allons à l'église. Cette antique basilique, qui ne date que du IX^e siècle, pas plus que cela, mérite un peu mieux notre intérêt que les saillies de MM. Doazan et Mardenko.

Sept grandes marches conduisent au portail, qui ne remonte qu'à 1805. Mais l'intérieur rachète ce que l'extérieur offre de trop moderne. La voûte repose sur des colonnes de style corinthien. Des peintures décorent les murailles. Les confessionnaux sont découverts et permettent de voir le prêtre et le pénitent. Quelle foule dans la nef, et quel profond recueillement! On dit la messe. L'orgue joue. Quinze à vingt voix font entendre d'assez pauvre musique. Mais ce n'est pas la musique qui m'occupe, c'est la piété des fidèles. On est heureux quand on voit Dieu régner sur son peuple et son peuple honorer Dieu. Après l'office, nous pouvons circuler.

Voici d'abord le tombeau de sainte Rizza, petite-fille de Louis le Dévoit. Une légende écrite en gothique, et que je déchiffre, ne me laisse aucun doute. Il est à gauche, en entrant.

Ensuite, voici le sépulcre de l'archevêque Cuno de Falkenstein, et celui de Werner de Koenigstein.

Là, sous cette voûte, l'empereur Henri IV a pardonné à son fils rebelle ;

Ici Louis de Bavière a reçu le serment d'hommage des princes de l'empire.

On nous présente un reliquaire d'or, présent de l'empereur Othon de Brunswick.

Sur cet autel, regardez, sans trop admirer, *une copie* de la *Descente de Croix* de Rubens.

Dans le chœur, voyez et admirez les quatre magnifiques tableaux peints par le célèbre Zick.

Sortons. Jetez un long regard sur ce cimetière.... Savez-vous bien que ce fut là que le grand saint Bernard prêcha la Croisade ?

Nous allons nous éloigner. Des deux clochers de Saint-Castor, mes yeux redescendent au portail... Hélas ! il est peint en rouge, en rose, etc. Au fait, ce portail est du XIX^e siècle.

Un mot sur le patron de cette église. Saint Castor étudiait pour recevoir le sacerdoce, et venait de recevoir la dignité de diacre des mains de saint Maxime, évêque de Trèves, lorsqu'il prit la résolution de se faire ermite. Il choisit pour séjour une grotte sauvage, près de Carden, sur la Moselle. Ce fut là qu'il passa sa vie, employée à la conversion des païens. Lorsqu'il mourut, l'archevêque de Trèves, Hetti, envoya son corps à Coblenz, où on l'honore dans l'église qu'on lui érigea.

Je vous parlerais de l'église de Saint-Florin, qui est un beau monument de style byzantin, si j'en avais vu autre chose que l'extérieur. Mais comme elle appartient au culte protestant, et que chez les protestants les églises ne sont ouvertes que le dimanche, je suis réduit au mutisme.

Je ne vous dirai rien non plus de l'ancien château archiépiscopal, qui renferme un fort bel escalier en spirale. Mais comme je m'y présentais, le piston d'une machine à vapeur qui y fonctionne me refusa très-nettement l'entrée. C'est à cette heure un établissement industriel. C'est pourtant là qu'en 1609 fut conclue la fameuse ligue catholique. Ce monument méritait bien d'être conservé. Ses dehors ne laissent pas de plaire à l'œil.

L'église des Jésuites, dont un bedeau, gibbeux et jaune comme une momie, nous fait les honneurs, est du XVIII^e siècle, et mérite un examen à cause de la fusion des styles gothique et néo-italien que l'on y remarque.

Laissez-moi vous signaler aussi :

L'ancien château électoral, construit sous le règne de Clément Venassas, qui sert de résidence royale depuis 1842, après qu'en 1792 il eut abrité les comtes de Provence et d'Artois, depuis Louis XVIII et Charles X, et dont la chapelle est ornée de belles fresques ;

Le Palais de l'Ordre Teutonique ;

Le Tribunal des Echevins ;

Et la Halle des Marchands.

Notre ci-devant jeune homme, grand amateur de l'art lyrique, veut exciter notre enthousiasme, en face du théâtre, en nous disant vingt fois peut-être que Coblantz est la patrie d'Henriette Sontag, si *famuse misiçien*, c'est son expression, mais il fait *fiasco*. Aussi, pour se dédommager, nous conduit-il à la nouvelle ville.

Nous y arrivons par une rue toute parisienne qui commence au pont de bateaux, gravit la colline entre deux haies de belles maisons et d'assez jolies boutiques, et, au milieu de cette rue, tournant à gauche, nous trouvons une place immense, fort bien plantée de beaux arbres, gazonnée, bordée de magnifiques hôtels sur un côté, montrant une vaste caserne de l'autre, le château moderne sur un troisième plan, et servant de débouché à d'assez larges rues. C'est la place du Château. Il ne manque à cette grande place... que du monde. J'y ai compté trois soldats qui semblaient fort ennuyés, et un campagnard en sabots.

Le soir venu, nous étions à l'hôtel, empressés de serrer la main à notre cher Edmond. Le mieux se prononçait de manière à ne plus laisser la moindre place à l'inquiétude. M. Louis ne le quittait pas d'une minute toujours. Madame Daurey gardait sa chambre, épuisée de fatigue qu'elle était.

M. Verbedur nous réunit alors, et comme il faisait un admirable clair de lune, il nous conduisit sur le pont de bateaux, d'où nous pouvions voir et la ville endormie déjà sous les pâles rayons de l'astre, mais dont les tours et les clochers brillaient en babillant les heures, et le terrible rocher qui fut un *burg* des Gaulois, un *castel* sous les Romains, l'*Irmstein* du *xne* siècle, et enfin l'*Ehrenbreitstein* d'aujourd'hui. Je perdrais mon temps à vous peindre cette masse titanique couronnée d'une forteresse dont les plus formidables instruments de guerre n'ont pu jamais entamer le granit.

Vainement ce monstrueux colosse, élevé de huit cents pieds au-dessus du Rhin, et qui a un puits de six cents pieds creusé dans le roc vif, fut assiégé par les Français vers le sud, pendant qu'une armée de quarante mille hommes livrait l'assaut vers le nord, à l'époque de la guerre avec la Suède : il fut imprenable.

Vainement le jeune général républicain Marceau l'assiégea durant un mois en 1795, et à deux reprises différentes en 1799, il ne se rendit pas.

Aussi le contemplions nous avec admiration, apprenant de la bouche de notre cher maître qu'*Ehrenbreitstein* veut dire *la large pierre de l'honneur*, lorsque les tambours de ses casemates firent entendre la retraite dans son voisinage. Puis, au bruit des tambours succéda les fanfares harmonieuses de musique guerrière. Mais cette musique retentit tout près de nous, à l'extrémité du pont, du côté du Rhin opposé à Coblantz, à l'endroit jadis nommé *Klein*, ou le Petit-Coblantz, dont il n'existe plus d'autre trace qu'une maisonnette appuyée à un large et long jardin. Une grille en assez mauvais état forme la porte qu'éclairaient deux lampions fumeux, et, comme nous voyons entrer des gens de toutes sortes, nous aussi nous pénétrons.

D'abord nous nous trouvons quelque peu dans l'obscurité, sous une allée de tilleuls : mais ensuite le jour se fait à un centre occupé par une musique composée de militaires prussiens, éclairés par un misérable lustre sous lequel un tonneau gît, présentant son embouchure au gosier desséché des virtuoses. Et il faut croire que de souffler dans leurs instruments dessèche beaucoup le gosier de ces messieurs, car à peine ont-ils fini quelque grand air, une walse, ou une sohtisch, qu'incontinent ils lèvent un cruel assaut à la pièce de.... bière. Puis tout autour, en rangs pressés, des hommes, des enfants, des vieillards, des jeunes filles, des soldats, des officiers, des bourgeois, des manants de tous les calibres, la choppe à la main, et ne la quittant jamais, boivent, fument, reboivent, refument, jusqu'à extinction... Jugez si nous avons envie de rire! M. Verbedur, qui nous a jeté dans ce guêpier, n'osant plus reculer, s'installe bravement sur l'un des bancs. Notez que, pour ménager l'espace, il n'y a pas de tables. Mais à peine sommes-nous assis à ses côtés, que voici une grande et vigoureuse Allemande qui vient, d'autorité, armer chacun de nous d'une choppe monstrueuse, toute pleine d'une bière mousseuse; et nous met à la main une pipe toute chargée d'un âcre tabac. Je vous déclare que nous avons bu la bière : quant au tabac, nous l'avons laissé pour des bouches germaniques plus généreuses que les nôtres. M. Verbedur voulut faire bonne contenance; mais, après quelques symphonies prussiennes, nous lui rendîmes un grand service en lui demandant de nous sortir de cette région d'effrayants buveurs, si effrayants, qu'un verre vide était aussitôt remplacé par un verre plein!

Le lendemain, je sortis seul. Le hasard me porta vers le pont de la Moselle. Je le franchis, car je voyais à fort peu de distance s'élever une pyramide, à gauche de la route. J'approche et je lis :

ICI REPOSE
MARCEAU, NÉ A CHARTRES,
SOLDAT A SEIZE ANS, GÉNÉRAL A VINGT-DEUX !
IL MOURUT EN COMBATTANT POUR SA PATRIE,
LE DERNIER JOUR DE L'AN IV DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.
QUI QUE TU SOIS,
AMI OU ENNEMI DE CE JEUNE HÉROS,
RESPECTE SES CENDRES.

Ainsi l'Europe est couverte des dépouilles mortelles de nos héros : près de Baden-Baden, c'était Turenne; ici, c'est Marceau; bientôt, ce sera Hoche que nous rencontrerons sur notre route.

Je revenais tout pensif vers Coblentz, et j'avais à peine un regard distrait pour les armes des Prussiens qui brillaient au soleil sur la place d'Armes d'Ehreinbretstein, lorsque Emile, tout étouffé, vint à moi :

— Je te cherche, me dit-il, hâte-toi, car nous allons à Ems.

En effet, une large et antique calèche, déjà fleurie des visages de mes camarades, de M. Verbedur et de madame Daurey, attendait devant la porte de notre hôtel.

Nous partons. Pont de bateaux. La brasserie où hier M. Verbedur représenta si dignement l'Université de France parmi les cruches de bière allemandes. Charmants paysages. A notre droite, de l'autre côté du Rhin, sur les hauteurs de Coblenz, la forteresse du Petersberg; derrière nous, l'Ehreinbreitstein. Montagnes couronnées de nouvelles ruines aussi belles que celles du Rhin. Vallée de la *Lahn*, rivière chargée de minerai. Forges et fonderies. *Ems* dans une situation charmante, au pied de collines abruptes, sauvages les unes, verdoyantes et boisées les autres. Hôtels superbes. Maisons fort belles. Nous nous arrêtons à l'Hôtel d'Angleterre.

Nous visitons les Bains, qui, eux aussi, ont été connus des Romains. On compte quinze sources chaudes, dont la température est de 18 à 44 degrés Réaumur. Les dames s'en trouvent parfaitement pour les maux d'estomac et les pâles couleurs; les hommes contre la goutte, les paralysies, les rhumatismes.

Il n'est pas jusqu'aux chevaux, aux mulets, aux animaux de toutes sortes, qui n'aient à s'applaudir de leur générosité. Nous voyons plusieurs quadrupèdes plongés dans les eaux et attachés à des pieux pendant des heures entières.

Ems est très-animé. Il y a une foule de gens attirés là, les uns par le site, qui est ravissant, les autres par l'amour de la société, un certain nombre par le désir de se guérir, un plus grand nombre encore par le jeu. Oui, par le jeu : car on joue aussi à Ems.... Et dans la salle des jeux, ce n'a pas été sans un profond dégoût que nous avons vu une toute jeune fille jeter à profusion, sous les yeux de sa prétendue mère, une vraie mère ne pourrait commettre un tel crime, ses pièces d'or sur le tapis vert d'où le râteau des croupiers les faisait tomber dans la gueule du monstre que l'on nomme le Fermier des Jeux.

Nous sortons indignés.

Il est soir quand nous rentrons à Coblenz. Décidément Edmond est sauvé, et, dans son bonheur, Louis se permet un cigare ! Excellent frère ! Tant qu'Edmond fut en danger, il prenait un gilet pour un bonnet de coton, et une tasse pour une bassinoire. Maintenant, le plaisir lui rend toutes ses facultés, et ce n'est pas sans fête pour nous que nous le décidons à venir prendre place à table.

Hier, quand Emile vint me chercher du côté de la pyramide du général Marceau, nous avons eu la surprise d'un délicieux et microscopique steamer, manœuvrant avec grâce sur la Moselle, et qui avait nom : *la Ville-de-Trèves*. Je ne sais comment mon cher camarade a manœuvré à son tour, mais à notre réveil, ce matin, il est venu, tout triomphant, nous dire que nous allions à Trèves...

Mon beau Rhin, nous te disons adieu pour un jour ! nous te reviendrons ensuite... Permetts-nous de naviguer quelques heures sur un fleuve qui nous parlera de la France, d'où

il vient ! Il est si doux d'entendre le langage de la patrie ! Et puis , la vallée de la Meuse est si riche en beautés naturelles , en souvenirs historiques , en grandeurs pittoresques , que ce serait dommage de ne pas jeter un regard sur ses richesses.

Savez-vous bien qu'il y a quinze cents ans , Ausone , un poète romain , s'éprit d'un tel amour pour la Moselle , qu'il la chanta dans ses poésies ? C'était un personnage consulaire qu'Ausone ! Il se signalait parmi les *Epigones* par le goût et le savoir. Bordeaux , qui l'avait vu naître , se glorifiait de ses talents , et la Moselle peut être fière d'avoir su allumer la verve d'un tel héros.

En réalité , la vallée , le long de laquelle glisse notre joli petit steamer , comme une mouette qui court au rivage , est délicieuse et pleine d'aspects romantiques. La rivière décrit en tout sens des courbes gracieuses ; le caractère du pays est plus méridional , et la végétation plus luxuriante que sur les bords du vénérable Rhin. La contrée montre souvent les teintes chaudes de l'argile schisteuse , et ces tons rougeâtres nous reposent des rochers d'ardoise de la vallée du Rhin. Enfin , quant aux souvenirs , écoutez M. Verbedur :

— C'est ici , dans l'angle que forment le Rhin et la Moselle , que Jules César battit les Osipètes et les Teuctères.

Voici *Moselweis* , le *Vicus ambitianus* des Romains , la patrie de Caligula , dont le nom signifie *botte gauloise*.

Ici , remarquez *Diebelich* , colline que de vieilles chroniques désignent comme le lieu de rendez-vous des sorcières.

Là , *Cobern* , avec les ruines de deux châteaux et une fort belle chapelle du xii^e siècle.

Plus loin , *Gondorf* , avec le château des célèbres comtes de La Layen et une maison des Templiers du xiv^e siècle.

Distinguez-vous le village de *Brodenbach* ? Le château qui le domine est celui d'*Erenburg* , la plus belle ruine de ces rivages.

Et puis *Mozelkren* , manoir archiépiscopal du xiii^e siècle.

Et puis *Mæden* , d'où ce sentier , là , monte à *Elz* , vieux burg romantique.

Et puis *Treis* , délicieux hameau entouré d'une rangée de collines , en forme d'amphithéâtre , avec deux fort anciens châteaux.

Maintenant c'est *Cochem* , ville ancienne , admirablement située , fameuse par les saillies , vraies ou fausses , de ses habitants , les Gascons de l'Allemagne.

Au-dessus de la ville , vous voyez les deux châteaux de Cochem et de Metternich-Winneburg. Au xi^e siècle , le premier était à la palatine Richenza , reine de Pologne ; le second le palais d'été des archevêques de Trèves , aux xiv^e et xvi^e siècles.

— Je gage que le refrain de la complainte sera encore : Détruit par les Français... dit Emile.

— En 1689 , sous les ordres du maréchal de Boufflers... achève M. Verbedur.

L'autre manoir est le berceau de l'illustre famille dont la diplomatie européenne a possédé le dernier rejeton, M. de Metternich.

Nous passons devant *Beilstein*; *Bremme*, qui gît dans un profond bassin; *Alft*, au confluent de la petite rivière d'Issbach, avec des ruines; *Pruenderich*, que les mines de *Marienburg* rendent fameux; *Enchirelh*, avec des colonnes antiques qui révèlent un temple romain; et *Trarbach*, qui mérite une mention spéciale.

Trarbach, chers lecteurs, est une petite ville située à l'issue d'une charmante vallée, avec des mines de plomb, de cuivre, etc. On y remarque une vieille église gothique et les restes d'un château. Ce fut dans ce manoir que Lauretta de Sponheim osa retenir prisonnier le puissant Baudouin de Trèves, frère d'un empereur d'Allemagne, oncle du roi de Bohême.

M. Verbedur nous raconte ainsi la légende :

— Se fiant à un armistice, Baudouin, accompagné de quelques hommes seulement, descend la Moselle dans une barque. Mais, au pied de son château, la comtesse Lauretta avait barré la rivière à l'aide d'une énorme chaîne tendue entre les deux rives. Avant d'arriver à cette chaîne, Baudouin se voit entouré de nacelles armées... Il est fait prisonnier et amené au château... Il n'y resta pas, car le pape intervint, et Baudouin paya sa rançon. On dit que cet argent fut employé aux fortifications de Trarbach.

Enfin, voici *Traben*, où Louis XIV fit bâtir le Fort-Royal, en 1681, lequel fort fut rasé après la paix de Riswick; *Neumagen*, le *Noviomagus* des Romains, avec des ruines du palais de Constantin; et *Pfaelzel*, qui jadis avait un couvent fondé par la fille de Dagobert, en 653, jadis résidence d'empereurs romains, puis des rois francs. J'ajoute que Pfaelzel est le théâtre de la fameuse légende de Geneviève de Brabant. Vous me permettez de la taire, n'est-ce pas ?

La Moselle décrit une dernière courbe, et, sur le rivage, voyez, c'est notre ville de *Trèves*.

— Ausone a dit de Trèves, nous crie Emile, qui feuillette un bouquin :

« Cette seconde ville de l'empire romain est la plus riche, la plus heureuse, la plus glorieuse, la plus éminente, la plus grande de toutes les villes en deçà des Alpes ! »

— Alors, Monsieur, ajoute un voyageur en costume de gentleman, et sentant le patchouli d'une lieue, si du temps des Romains *Augusta Trevirorum* était digne de tels éloges, alors qu'elle possédait *Imperatores mundi*, cette gloire lui reste encore aujourd'hui, car aucune ville de l'Occident, après la ville éternelle, ne conserve des restes plus grandioses.

— Qu'est-ce que c'est que la ville éternelle ? me demande René, se cachant quelque peu par pudeur...

— Rome ! lui crié-je.

— Elle est même plus ancienne que Rome... ajoute le fashionable. Ecoutez cette fière devise :

Ante Romam Treviris stetit annos mille trecentis.

— Vous savez le latin, Monsieur? demande malignement Emile.

— Je m'en flatte... répondit le dandy.

— Alors, dites *annis*, et non pas *annos*... fit notre grammairien.

— Si vous êtes aussi fort en histoire qu'en latin, mon cher ami, reprit le jeune muscadin, vous saurez que quand Jules César fit la conquête de Trèves, en 55, elle était la capitale florissante de la puissante tribu des Gaulois-Belges.

— Je sais cela en effet, Monsieur, répondit Emile, et j'ajoute que l'empereur Auguste y établit une colonie romaine, avec un sénat et une municipalité. Les empereurs Chlore, Constantin, Julien, Valentinien, Valence, Gratien, et Théodose en firent leur résidence pendant leur séjour dans les Gaules.

— Et le Code romain renferme plus de cent lois datées de Trèves... ajouta notre jeune homme en incrustant un lorgnon dans la cavité de l'orbite oculaire.

— Monsieur est étudiant en droit? se permit de dire Emile.

— Oui, mon ami...

— Monsieur m'honore en me donnant le titre d'ami, ajouta Emile que vexait cette appellation familière. Mais il me permettra de lui demander si ce lorgnon ne nuit pas à sa vue au lieu de la servir?

Le jeune voyageur rougit imperceptiblement; mais pour se donner une contenance, il tira d'un porte-cigares en maroquin armorié un panatelas qu'il alluma sans retard avec beaucoup de grâce.

— Vous êtes bien jeune pour fumer, Monsieur, dit l'imperturbable Emile, et vous me permettez de vous faire remarquer que Madame aime peu l'odeur du tabac. En outre, il paraît que l'usage du cigare fatigue la poitrine, loin de lui être salutaire.

Nous nous étions groupés autour de l'étranger qu'Emile aiguillonnait de la sorte, et nous craignions un orage, lorsqu'Emile, gardant un sang-froid merveilleux, reprit en nous regardant :

— Le christianisme a été prêché à Trèves, en l'an 50, par saint Euchare.

— Et l'évêché, devenu ensuite archevêché, le plus ancien de l'Allemagne, fut fondé en 327 par l'impératrice Hélène, qui en fit évêque le Grec Ogritius, interrompit le voyageur. Lactance, Athanase, Ambroise, Jérôme et le grand Augustin disent dans leurs œuvres que c'est à l'église de Trèves qu'ils doivent leur instruction. Athanase y vécut en exil, et on y exécuta Priscillien comme hérétique.

— Décidément, vous êtes très-fort sur l'histoire de Trèves, Monsieur, je vous en félicite... dit Emile.

— Moins que vous, Monsieur, reprit l'étranger avec une courtoisie qui remit en bonne humeur notre camarade.

— Oh ! Monsieur !... fit-il avec une modestie parfaite, j'ai des leçons à recevoir de vous...

— Au contraire, Monsieur... fit le muscadin, et comme je suis de Trèves, il me sera fort agréable de passer quelques heures avec vous et votre société pour vous en faire les honneurs. Voici le steamer qui s'arrête : descendons, et regardez-moi comme votre guide.

La réconciliation était faite, et l'amitié succédait à une sourde antipathie. Nous en profitons pour nous mettre à la remorque du jeune Trévire, qui met son lorgnon dans sa poche, jette son cigare, offre son bras à madame Daurey avec une politesse exquise, et salue M. Verbedur avec un sourire.

Nous entrons dans la ville.

— Notre belle cité de Trèves a eu beaucoup à souffrir, dit-il en regardant où est Emile. Ravagée en 406 par les Vandales, et en 834 et 884, quatre fois par les Normands, elle est devenue cependant la résidence des rois francs.

— Mais lors du partage de l'empire, elle fut donnée à la Lorraine, et, avec celle-ci, à l'empire germanique, en 923... achève Emile, qui décidément veut continuer pacifiquement la lutte du savoir.

— Votre fils est piquant comme un Gaulois, vif comme un Français, et fort en histoire comme un académicien, Madame, dit le jeune homme à madame Daurey.

— Il fait l'éloge de son digne précepteur, alors... répond la mère d'Emile.

Ici M. Verbedur et notre beau cicerone se saluent fort généreusement. Puis ce dernier reprend aussitôt :

— Au XII^e siècle, Trèves fut érigée en archevêché et en électorat. Son archevêque-électeur fut archichancelier de l'empire. Pendant le XIV^e siècle, notre cité dut supporter des luttes continuelles avec les archevêques, qui, pour cette raison, transférèrent leur résidence à Coblenz.

En 1473, il y fut fondé une université, supprimée en 1798 par les Français.

En 1522, François de Sickingen l'assiégea inutilement.

Olivier, l'un des disciples de Calvin, fit, en 1759, l'essai d'introduire la réforme à Trèves : mais l'électeur Jean repoussa la nouvelle doctrine, et ma belle patrie eut le bonheur de rester catholique.

— Bravo ! fit Emile.

— Aux XVII^e et XVIII^e siècles, Trèves fut prise et reprise...

— Ah ! voilà les Français sur l'horizon... dit Madame Daurey.

— En 1632, par les Français, continua le jeune dandy avec un sourire; puis par les Espagnols, en 1645; par les Français encore, en 1684; et, en 1704, par les Anglais, sous les ordres de Marlborough.

De 1794 jusqu'en 1814, elle fit partie de la France; depuis, elle échet à la Prusse. Le dernier archevêque-électeur de Trèves, Clément Venceslas, est celui qui a si noblement décoré Coblenz.

Vous le voyez, notre ville est assise dans un bassin qu'entourent de superbes collines. Elle est composée de la cité et de douze faubourgs. Elle renferme une grande quantité de jardins dans son enceinte. Un pont en pierres joint les deux rives de la Moselle. Les arches de ce pont remontent à Auguste, en 28.

Vous allez le remarquer, peu de villes, je n'en excepte même pas celles de l'Italie que j'ai visitées, offrent autant de monuments anciens.

Cette *Tour des Pâiens* est le reste du vieux palais des empereurs romains.

Ces *Thermes*, voisins de notre place des Manœuvres, appartenaient au palais de Constantin.

Cette église protestante n'est autre que la basilique romaine du même prince.

Sortons de la ville par ce point... Voici l'*Amphithéâtre*...

— Qu'il est vaste! qu'il est beau! criions-nous tous...

— Moins cependant que les Arènes de Nîmes, dit Emile, qui aime beaucoup à rappeler ses souvenirs de voyages.

— Il n'a pas moins de soixante-dix-huit mètres de long sur cinquante-deux de large... dit M. Herder, dont le nom nous est révélé par l'un de ses parents qui lui serre la main.

— Quoi! s'écrie M. Verbedur, en prenant une pose mélodramatique, c'est donc là que Constantin assistait à ces cruels spectacles où les prisonniers francs étaient livrés par milliers à la fureur des bêtes féroces!

— Et quand les infortunés athlètes avaient épuisé la rage de ces animaux, ils devaient combattre, jusqu'à la mort, les uns contre les autres! ajoutai-je.

— Six mille spectateurs trouvaient place dans ce vaste édifice... reprend M. Herder.

Je laisse de côté les restes d'un aqueduc, continua-t-il, et vous conduis à la *Porte-Noire*. C'est un monument du style toscan, avec deux tours, deux portails et trois étages. Elle est nommée *Porte-Noire* à cause de sa couleur noire.

— C'est une construction romaine... fit M. Verbedur, et c'est, en ce genre, le monument le plus important que possède l'Allemagne.

— Dire que les légions des empereurs et les empereurs mêmes dont nous parle Tacite sont passés sous cette voûte! Ces pierres les ont vus... dit Emile avec l'accent de l'antiquaire.

— Au XI^e siècle, reprend notre nouvel ami, sa plate-forme servit de demeure à un anachorète, Siméon de Sinai, canonisé par l'évêque Poppo, qui transforma la *Porte-Noire* en chapelle. Après avoir servi de magasin à l'armée de Napoléon I^{er}, elle fut rétablie par le gouvernement prussien, qui en a fait un Musée des antiquités trouvées dans le voisinage de Trèves.

— J'aime mieux cela... dit madame Daurey.

J'abrège, chers lecteurs. Nous visitons la place du Marché, qui est ornée d'une colonne surmontée d'une croix; elle possède aussi une fort belle fontaine, et son Hôtel-de-Ville, du xv^e siècle, est maintenant devenu une taverne.

Nous voyons ensuite la cathédrale de Saint-Pierre. Sans contredit, c'est la plus ancienne de l'Europe septentrionale, car elle fut fondée en 328, par l'impératrice Hélène. Au xi^e siècle, elle fut agrandie. Elle est irrégulière dans sa forme et possède de riches autels et une galerie en marbre. Nous y trouvons les tombeaux de plusieurs archevêques. Mais ce qui fait sa gloire et son trésor, c'est la relique précieuse de la Tunique sans couture de N. S. J.-C. Nous la vénérons sans pouvoir obtenir qu'on nous la montre.

L'église Notre-Dame, l'un des plus beaux morceaux de l'architecture allemande, contiguë à la cathédrale, date du xiii^e siècle. Sur les douze piliers qui entourent le portail, on nous fait remarquer les statues des Apôtres. Ce portail lui-même est orné de magnifiques sculptures représentant les scènes de la Passion.

Je m'arrête. Je n'ai plus rien à vous dire sur Trèves, si ce n'est que nous dinons à merveille à l'Hôtel de Venise. Madame Daurey avait obtenu de M. Herder qu'il serait notre convive. Il y fait très-bonne figure et ne se met plus le lorgnon dans l'œil. Seulement, au sortir de table, il offre un cigare à M. Verbedur, qui s'empresse de faire la moue, en souvenir de la brasserie de Coblentz.

Nous voici de retour à Coblentz. Nous nous y reposons tout un jour près de notre cher convalescent, qui parle déjà de son départ pour Paris. Quant à nous, après maintes promesses de les revoir, nous quittons MM. Edmond et Louis, et, nous embarquant sur la *Victoria*, nous partons pour Cologne.

Ile de Niederwerth, salut! Salut à ton monastère et à son église du xvi^e siècle, remarquable par ses vitraux et ses boiseries. Château appuyé au moustier, toi qui vis pendant quelques mois, en 1357, le roi Edouard III d'Angleterre, salut!

Voici *Vallendar*, *Mola Romanorum*;

Bendorf, avec une vieille basilique;

Friedrichberg, orné d'un parc superbe;

Sayn, où l'on a trouvé de magnifiques ruines romaines, et dont Frédéric, premier comte de Sayn, à son retour d'une campagne contre les Maures, en Espagne, a bâti le burg immense;

Le *vieux Mur d'Engers*, d'origine romaine;

Et *Engers* avec son beau manoir.

Ce fut là, où vous voyez un banc de sable au milieu du Rhin, que César passa le Rhin avec ses légions.

Ce fut là aussi que le général Hoche, en 1797, opéra son passage avec ses régiments.

Là encore ce jeune héros mourut... empoisonné par des mains envieuses qui l'avaient convié à un repas, en Bretagne.

— Eh ! l'ami ! quel est cet obélisque ? dis-je à un matelot qui parlait français.

— La tombe d'un des vôtres, me dit-il, Hoche, l'intrépide Hoche, enterré là, à *Weisenthurm*, ou la *Tour-Blanche*, comme vous diriez.

Je salue les restes de notre compatriote, et j'appelle mes camarades pour lui faire rendre le même honneur, car nous pouvons lire sur le socle :

AU GÉNÉRAL HOCHÉ, L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE.

Après quoi notre *damchishff*, bateau à vapeur, lecteurs, ne vous effrayez pas de ce mot, fait escale à Newied.

— Qu'est-ce que *Newied* ? dis-je à un voyageur qui consultait un album en le comparant à la vue magnifique que nous avions sous les yeux.

— *Newied*, Monsieur, me répondit-il, est le nid le plus gracieux des bords du Rhin. Voyez, que lui manque-t-il pour plaire à l'œil ? Fleuve élargi comme un lac devant lui, croupes gracieuses de collines verdoyantes, champs cultivés, vignes, prairies, vergers, maisons blanches, rues propres indiquant l'aisance, palais, église, quartier de Frères moraves, vrais artistes ! c'est un frais Eldorado qu'en 1657, hier par conséquent, fonda le comte Frédéric, qui le destina pour asile aux persécutés du globe.

Et puis *Irlick* sur sa gauche ; le joli château de *Bonrepos*, près des ruines de deux villes romaines enfouies, mais que chaque jour découvre le soc de la charrue ; le parc princier de *Nothhausen*, la magnifique vallée de la *Wied* qui l'arrose, l'abbaye de *Romersdorf*, *villa romana* que je vous signale là-bas ; une chaussée romaine, vers *Heddersdorf*, voilà le *Newied* que vous avez sous les yeux.

— C'est magnifique, Monsieur ; mais permettez-moi de vous demander ce que l'on trouve de curieux dans les villes romaines dont vous me parlez ?

— Des fragments de murs, un castel, plusieurs bains chauds, *caldaria*, les restes d'un long aqueduc, des pierres portant les noms des 8^e, 21^e et 23^e légions, une *Vénus Gradiens*, une *Diana Venatrix*, un Mercure jouant de la flûte, un Génie avec une corne d'abondance, des monnaies, des médailles, un *Sacellum* ou petit temple, et chaque jour mille autres objets.

Emile, notre amateur d'antiquités, avait entendu ces derniers mots. Il courut à sa mère, et voulait à tout prix descendre à *Newied*. Mais son désir imprévu ne put être exaucé : notre *damchishff* se remettait en route.

Sur ce, je m'étais trouvé face à face avec un capucin que bien des gens semblaient fuir, par respect peut-être, peut-être aussi par bêtise. Ce fut un motif pour que je lui fisse politesse, et elle fut entière. Nous causâmes. C'était un homme sage et profond. Mes amis,

me voyant en relation ouverte avec lui, vinrent lui former une petite cour, et, comme moi, l'entourer de leur courtoisie. Il n'y eut pas jusqu'à madame Daurey qui ne s'empressât de lui donner des preuves de sa vénération. Il se rendait à Cologne, qu'il se proposa de nous faire voir. Il avait beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup étudié, beaucoup voyagé. Certes ! il y avait plus de valeur dans la bosse gauche de son cerveau proéminent que dans toutes les têtes de ces commis-voyageurs ou de ces marchands enrichis dans un commerce sans horizons qui tout-à-l'heure le regardaient avec dédain. Il nous sut gré de nos avances.

— Je méditais sur la vanité des choses de la terre, nous dit-il, et il suffisait de ce petit coin du monde qui s'étend de Coblenz, que nous quittons, à Andernach, où nous allons toucher, pour m'inspirer la preuve de cette instabilité de la vie. Ce fut là le théâtre de luttes longues, sanglantes et terribles entre Charles le Chauve et Louis le Germanique. Là, eurent lieu successivement les combats, en 940, des ducs de Franconie et de Lorraine et Othon I^{er}; en 1114, des démêlés entre Henri V et l'archevêque de Cologne; en 1198, des batailles entre Othon de Brunswick et Philippe de Souabe; et puis maints épisodes cruels de la guerre de Trente-Ans, de celle de la Succession d'Orléans ou d'Espagne, car Andernach fut pris en 1688...

— Par les Français ? s'empessa de dire Emile.

— Oui, par les terribles Français... dit en riant le capucin. Et puis, que d'événements divers n'amena pas sur ces rivages votre fatale révolution française.

Tenez, voici la vieille ville d'*Andernach* que je vous annonçais. Voyez, sur la rive gauche, comme ses tours, ses pinacles, ses édifices en ruines s'élèvent au milieu d'un vaste amphithéâtre de montagnes de basalte dont les flancs noirs donnent à ces lieux un aspect sombre et antique.

Ammien Marcellin, dans son Histoire de Julien, l'appelle *Antumnacum*, et dit qu'elle était déjà remarquable en 359.

Cellarius la nomma *Antonacum*.

Sous le règne de César, Drusus y érigea une des cinquante tours qui la rendirent célèbre, mais que détruisit Civilis, le général batave qui fit un si terrible *Tumultus Gallicus*, sous Galba, le vieil empereur.

Elle devint ensuite ville frontière de l'empire et quartier-général d'un préfet militaire.

Les rois d'Austrasie y bâtirent un palais dont le roi Sigebert fut le dernier possesseur.

On lit dans les chroniques d'Andernach que l'on pêchait dans le Rhin des fenêtres de ce palais, ce qui ferait croire que le Rhin s'est éloigné de son ancien lit, car ces ruines que vous voyez, qui sont les restes de ce palais, sont bien à quinze mètres du rivage.

Elle perdit de son importance lorsqu'elle devint le domaine des électeurs de Cologne. Ce fut alors seulement que cessa une coutume barbare qui y existait depuis des siècles et d'après laquelle on prêchait, au milieu de cette place que vous entrevoyez, un sermon contre les habitants de *Lintz*. Cette cérémonie burlesque remplissait les auditeurs d'une

Excursions.

telle rage qu'ils auraient infailliblement assassiné tout individu de Lintz qui se serait trouvé alors sur leur passage.

— Mais à quoi, dis-je, peut-on attribuer une pareille animosité ?

— A un combat qui eut lieu sous Charles-Quint, et dans lequel les habitants de Lintz massacrèrent ceux d'Andernach et de Rheineck.

L'église paroissiale, qui est fort ancienne et consacrée à sainte Geneviève, est remarquable par ses beaux reliefs. L'empereur Valentinien et un fils de Frédéric Barberousse y sont enterrés. Mais j'ai vainement cherché quelque trace de leurs tombeaux.

Sous les fondements de l'Hôtel-de-Ville se trouvent de vastes souterrains appelés les *Bains des Juifs* par le peuple : mais ce sont des thermes romains.

On suppose que c'est à ce peuple que l'on doit cette porte de Coblenz que vous avez vue en arrivant et qu'on nomme *Romerthor*. C'est fort probable.

Mais ce qu'il y a de plus beau comme ruines, ce sont ces imposants et pittoresques débris du palais des rois et du château archiépiscopal.

Vous allez voir maintenant, sur le Rhin, une tour sphérique appelée le *Rheinkrahn*. Elle est tout simplement destinée à porter une grue qui sert à embarquer les meules dont Andernach fait un grand commerce, comme vous le voyez là sur le rivage, ainsi que du tufa et du trass.

Voici également, hors de la ville, une autre vieille tour dont les flancs battus par les éléments ont défilé leur rage depuis bien des siècles. On y voit les anciennes armoiries de la ville. C'est un grand donjon octogone qui date de 1520.

— Quel est ce beau château, situé au pied d'un haut rocher escarpé, dont les flancs noirs ainsi que les ruines dont est hérissée sa cime annoncent le ravage des siècles ? demanda madame Daurey.

— Ces ruines d'*Hammerstein*, aujourd'hui couvertes de ronces et de lierres, ne rappellent guère l'imposant château-fort qui était défendu de trois puissantes tours ; et en voyant ce pauvre village d'*Ober-Hammerstein*, on est loin de supposer que c'était autrefois une ville fortifiée. Le dernier héritier du burg et du village fut le comte Othon, qui, s'étant rendu odieux par ses rapines et ses cruautés, s'attira la vengeance de l'empereur Henri II, qui rasa les murailles et endommagea le burg.

Suivant une chronique impériale, le moine Hildebrand, plus tard pape sous le nom de Grégoire VII, étant fort jeune encore, fut détenu dans une tour de ce burg. En 1106, il servit aussi d'asile à Henri IV, en guerre contre le souverain pontife dont nous venons de parler.

Sur notre gauche, au fond de la plaine, ne voyez-vous pas miroiter des eaux dans les feux du soleil couchant ?

— Parfaitement... répondis-je.

— C'est le lac de *Laach*. Ce lac a la forme d'un cratère de volcan, et ceci ne vous éton-

nera pas quand vous saurez que toute la contrée est volcanique. Sur le rivage du lac, au sud-ouest, voyez-vous les clochers et les tours d'une abbaye? C'est celle de Laach, un des monuments les plus beaux et les plus importants de l'architecture allemande des XI^e et XII^e siècles. L'église, bâtie en forme de croix, est du plus pur style bysantin. Elle a trois nefs, deux chœurs et six tourelles.

— Alors c'est *Brokl* que nous avons sur la rive gauche? dis-je à notre bon moine.

— Précisément, fit-il. Et là, tout près du village, sur le sommet de la montagne, vous apercevez le manoir de *Rheineck*, que le conseiller de Bethman-Holweg a fait construire sur l'emplacement de l'ancienne ruine. La terrasse du jardin offre une vue ravissante.

Voici la petite ville de *Blankenheim*, où est la source de l'*Ahr*.

— Et ce château? demanda notre cher maître.

— *Ahremberg*, berceau de l'illustre famille ducale... dit le pèlerin.

Cependant, à mesure que nous descendions le fleuve, la contrée s'élargissait sur ses deux rives. Ici dominait une masse de montagnes pierreuses couvertes en partie de vignes. Là c'étaient, dans le lointain, les châteaux d'*Osbruck* et de *Landskron*, dont les hautes murailles semblaient se perdre dans les nues. Et puis on voyait les ruines du vieux burg d'*Argenfels* couchées sur leur rocher sauvage. Au loin, près de l'endroit où l'*Ahr* se jette dans le Rhin, apparaissait *Sinzig*, mais à quelque distance du fleuve.

Là, d'après notre cicerone, avait eu lieu une bataille entre Constantin et Maxime.

Là aussi, à *Sinzig*, dans la vieille église, bâtie avec de la pierre de tufa, se voit une chapelle dans laquelle on trouva, il y a trois cents ans, un cadavre desséché comme une momie. Les Français transportèrent cette relique à Paris: mais on l'a restituée depuis.

Du temps de Frédéric Barberousse, *Sinzig* avait un palais royal.

Sinzig est l'ancienne *Sentiacum* des Romains. On y trouve des médailles. On prétend même que c'est là, et non à Bonn, qu'était situé *Ara Ubiorum*.

— Au fond de la vallée de l'*Ahr*, au loin, si vous avez bonne vue, reprit le capucin, vous pouvez voir *Ahrweiler*, le chef-lieu de la vallée. Son château fut détruit..

— Par les Français, en 1689! interrompit Emile.

— Son église, qui est du XIII^e siècle, continua le moine en riant, a ceci de particulier qu'elle possède un triple chœur.

— Alors il y a bien plus de charité dans le pays puisqu'on a tant de chœurs... dis-je.

— Au contraire; voici *Lintz*, dont je vous disais tout-à-l'heure que les habitants, par leur méchanceté, avaient attiré sur eux une vengeance annuelle de la part de ceux d'*Andernach*.

— Ah! c'est *Lintz* qui est là, sur la rive droite? dit Fernand. Mais quel est donc ce rocher qui s'élève à une telle hauteur, à l'est?

— Le rocher de *Hummelsberg*, qui est à six cents mètres au-dessus du fleuve. Il porte un monument commémoratif de la bataille de *Leipzig*.

Quant à Lintz, c'est une ville ancienne qui eut à subir des sièges fréquents aux xv^e et xvii^e siècles.

Maintenant voici *Rémagen* qui se découvre à nos regards. C'est une cité toute romaine. Les Romains la nommaient *Rigomagum*. De nombreuses antiquités ont été trouvées dans son voisinage. Le portail de son église paroissiale est remarquable par ses sculptures grossières du xi^e siècle.

— Et sur la colline qui domine les environs, quelle est cette basilique, ou plutôt ce monastère gothique qui s'élève avec autant de dignité? demanda M. Verbedur.

— C'est le prieuré et l'ancienne église de Saint-Apollinaire. On y conservait jadis le chef de ce saint, envoyé de Milan, en même temps que les reliques des trois rois.

Sur la rive droite du Rhin, considérez bien *Erpol*, et *Okkenfels* qui étale si magnifiquement les ruines de son château.

— Mais quelle est cette belle route bordée d'arbres verts et touffus, dit Fernand.

— C'est la route de Coblenz qui sort de la petite ville d'*Unkel*, située dans la vaste plaine adossée aux *Sept-Montagnes*, que vous apercevez à l'horizon.

En face, voici *Oberwinter*, près de qui le Rhin se resserre, et plus loin la petite ville de *Werth*.

Sur la rive gauche, remarquez cette montagne. Sous différentes couches de trente à quarante pieds d'épaisseur, on trouve une immense quantité de colonnes de basalte, placées en tous sens depuis des siècles. On en extrait des matériaux pour paver et pour bâtir. Cette chaîne de colonnes descend jusque dans le Rhin et s'élève à la surface des eaux. Tenez, ce groupe de rochers en fait partie. On le nomme *Unkelstein-le-Petit*.

— Alors il y avait un *Unkelstein-le-Grand*? demanda M. Verbedur.

— Oui, là, sur le rivage, était un énorme rocher, détaché en apparence du petit *Unkelstein*, et qui, élevant ses sombres flancs du milieu des eaux, était constamment visible et, servant de fanal, indiquait aux pilotes la route qu'ils devaient suivre. Mais il était dangereux pour la navigation, et les Français l'ont fait sauter.

— Bravo! fit Emile.

— Les bateliers du pays racontent mille légendes sur ces terribles *Charybde* et *Scylla*; mais je ne vous en ferai pas le récit... reprit le capucin. J'aime mieux vous dire de jeter un dernier regard sur tous ces points de vue majestueux que nous allons quitter, de promener votre œil sur ce pittoresque village de *Rheinbreitbach*, qu'abrite cette belle montagne chargée de riches vignobles, et enfin de l'arrêter sur cette île du fleuve devant laquelle nous arrivons.

C'est l'île de *Nonnenwerth*, ou *Rolandswerder*. Elle est d'origine volcanique et contient des restes de basalte. Son étendue est de cent soixante arpens. Elle a un hameau de trois cents habitants.

— Mais ce bâtiment, cette église, que sont-ils? demandai-je.

— Un couvent dont l'origine est fort ancienne, et qui fut brûlé pendant la guerre de Trente-Ans. Supprimé en 1802 par Napoléon, on le transforma en hôtel jusqu'en 1822. Mais depuis quelques années il sert d'habitation à des Sœurs-Grises.

On raconte qu'une vieille servante qu'on y trouva, en 1802, ne put jamais indiquer son âge. Mais, au déménagement de la bibliothèque, comme on ouvrait le Missel de la première supérieure qui l'avait reçue dans le couvent, et qui avait écrit son nom, son âge et l'époque de son entrée dans le monastère sur une des gardes du livre, on calcula que la brave fille devait avoir cent vingt ans. On lui révéla son âge à tort, bien à tort, car, dans la nuit suivante, la pauvre femme, toute dérangée de la découverte, s'affaissa pour ne plus se relever.

— Oh! mon révérend Père! quelle est cette tour aérienne qui domine les ruines de sa base, sur cette charmante montagne? dit Emile avec l'accent de l'enthousiasme.

— *Rolandseck*... répondit le moine. La tradition populaire désigne le fameux chevalier Roland comme son fondateur. Mais elle est du XI^e siècle et n'appartient pas au brave Roland. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle fut détruite par Charles le Téméraire.

Le *Roders-Berg* ou *Rothen-Lansoeng*, la montagne qui en est voisine, est fort intéressant au point de vue minéralogique. Il contient beaucoup de substances volcaniques. Au sommet on retrouve le cratère d'un volcan dont les éruptions ont cessé depuis plusieurs siècles.

Ces ruines romantiques ont été rendues fameuses par mille légendes. Elles ont fourni surtout à l'immortel Schiller le sujet d'une ballade qui leur donne un nouvel éclat. Si vous voulez un jour lire le *Chevalier Toggenburg*, vous jugerez le chant du poète, les ruines, la montagne et l'île du monastère de Nonnenwerth, qui y figurent.

En face de Rolandseck, sur la rive droite, remarquez maintenant *Drachenfels*, château bâti sur un rocher élevé de deux cent soixante-seize mètres au-dessus du Rhin, et dominant *Rhændorf*. Il fut construit au XI^e siècle, par l'évêque Frédéric de Cologne; mais, en 1520, il fut détruit par François de Sickingen.

Drachenfels veut dire Rocher du Dragon.

Lorsqu'on approche des ruines du manoir, on trouve une caverne nommée *Dombruch*. Les vieilles légendes des Niebelungen, dont certainement vous avez entendu parler, la désignent comme le repaire d'un dragon tué par Siegfried. D'après une autre légende, le dragon aurait attaqué tous les navires de passage sur le Rhin, jusqu'à ce qu'un jour se fût présenté un navire chargé de... poudre. L'haleine de feu du dragon détermina un embrasement et une explosion qui anéantirent bateau et dragon.

De Drachenfels, un sentier conduit sur la crête de la montagne, au sommet du *Wolkenburg*, ruines d'un vieux château presque effacées. Du haut de ces montagnes, on jouit d'une des vues les plus magnifiques des bords du Rhin. Cependant, du plateau du Drachenfels, la vue est préférable, parce que cette hauteur est la plus voisine du Rhin. Les charmants

flots qui se baignent au milieu du fleuve, les nombreuses courbes qu'il décrit dans son cours, les canots, les dampschiffs, les navires de toutes formes, charment et séduisent le regard.

Les carrières qui sont près du vieux manoir de l'évêque de Cologne ont fourni les pierres qui font les assises de la belle cathédrale que vous admirerez demain.

Maintenant que nous sommes éloignés du Drachenfels, ne voyez-vous pas qu'il fait partie des *Sept-Montagnes* ?

Comptez là, à votre droite : une, deux, trois, quatre, cinq, six et sept. Le *Drachenfels* est la plus haute. Il s'élève soudain au-dessus de la rivière jusqu'à une hauteur prodigieuse, et se réunit au *Volkemburg*, qui veut dire Rideau de la Montagne. Ensuite vient le *Stromberg*, ou *Fetersburg*. Derrière viennent le *Nonnenstromberg*, l'*Oelberg*, le *Lowenberg* et le *Hemmerich*. On découvre des ruines sur presque toutes ces montagnes. On prétend même que l'empereur Justinien construisit des tours sur le *Lowenberg* et le *Stromberg* pendant les conquêtes des bords du Rhin.

— Quel délicieux aspect produisent ces montagnes, vues ainsi à distance, dans la brume du soir... dit madame Daurey.

— Et aux premiers feux du jour ! ajouta le capucin.

— Voici la petite ville de *Königswinter*, où l'on débarque d'ordinaire pour aller visiter les *Sept-Montagnes*, en passant par le village de *Dollendorf*, un peu plus loin, et l'*Abbaye de Heisterbach* ensuite, placée dans une vallée charmante. Au temps de Frédéric Barberousse, vécut dans cette abbaye un poète facétieux nommé Walter de Mappes. Ce fut lui qui composa la fameuse chanson : *Mihi est propositum...*

Remarquez à cette heure *Godesberg*, agréablement situé au pied de cette montagne qui porte son nom. La fameuse *Draitcher*, ou *Fontaine de Draitsch*, prend sa source dans ce village et attire une foule de voyageurs de tous les pays.

On aperçoit d'ici les ruines d'un château et de l'antique chapelle de Saint-Michel, au sommet du *Godesberg*. On dit que là était la véritable *Ara Ubiorum*. En tout cas, c'était le pays des Ubiens. L'empereur Julien y campa, et, à son départ, les habitants, pour remercier Dieu, élevèrent le *Sacellum sancti Michaëli*.

En 1210, l'archevêque Théodore bâtit un château avec les pierres de cette chapelle tombée en ruines, mais dont les restes montrent des vestiges d'architecture romaine. Ce château, qui avait servi à une garnison hollandaise pendant la guerre de Trente-Ans, fut ensuite détruit en 1593. Mais la tour, que vous voyez, échappa à cette destruction. Elle a quatre-vingt-dix pieds de haut.

Avant *Kestenich* et *Dottendorf*, que nous allons atteindre, voyez d'ici ce monument gothique que l'on nomme *Hoch-Kreutz*, *Croix-Haute*. C'est une croix de trente-six pieds de haut qui fut élevée, en 1333, par l'archevêque Walram de Juliers, avec des pierres du *Drachenfels*, en commémoration de l'achèvement du chœur de la cathédrale de Cologne.

La légende, prenant la place de l'histoire, dit qu'elle fut dressée par un baron nommé Hochkircher, qui, ayant tué en duel un chevalier, fut condamné à bâtir cette croix.

A notre gauche, voici *Kreutzberg*, ancien *couvent de Servites*, situé à cent trente-quatre mètres au-dessus du Rhin. Il n'est resté de ce moustier que l'église, avec des caveaux souterrains renfermant les tombeaux de vingt-cinq moines. On y admire un magnifique escalier de marbre d'Italie.

Enfin, en suivant cette belle allée de châtaigniers, votre œil peut voir le *Château de Pappelsdorf*, ou de *Clementruhe*, résidence électorale. Le général romain Publius lui a donné son nom. Le palais est carré et n'a que deux étages. Sa cour, à l'intérieur, est entourée d'arcades sur lesquelles s'élève une galerie légère.

— Et c'est *Bonn* que nous avons à présent à notre gauche? dit M. Verbedur.

— Oui, Monsieur, *Ara Ubiorum*, qui prit ensuite le nom de *Verona*, puis de *Bonna*, de *Bonnensia Castra*. Ce dernier nom lui fut donné par la 16^e légion, qui campa sous ses murs.

Drusus y bâtit une de ses cinquante tours. Il y jeta un pont sur le fleuve pour communiquer avec *Gesonia*, maintenant Geusen, où campait la 1^{re} légion;

Julien l'Apostat la fortifia en l'entourant d'un mur;

Hélène, mère de Constantin, fonda la cathédrale;

Les Normands la saccagèrent deux fois sous Charles le Gros, en 881;

Ayant obtenu le droit de cité en 1240, elle devint en 1268 la résidence de l'archevêque Engelbert, chassé de Cologne;

En 1583, l'empereur Charles IV y fut sacré par l'électeur Walram;

Gebhard et la comtesse Anna de Mansfeld y furent mariés en 1584, ce qui amena une guerre qui dura jusqu'en 1589;

Alors elle fut brûlée; mais renaissant de ses cendres, en 1673, elle se rendit aux armées de Hollande, d'Espagne et d'Autriche;

En 1689, elle tomba au pouvoir de Frédéric III.

Elle fut prise par le général hollandais Cohorn, après un bombardement de quelques heures.

Le duc de Marlboroug s'en empara peu après.

Depuis 1795 jusqu'en 1814, elle appartient aux Français.

— Enfin! fit Emile. J'étais tout stupéfait de ne pas voir figurer les Français en tout ceci.....

— Cela ne pouvait pas être, n'est-ce pas? dit en riant notre bon religieux. Cette ville est d'une antiquité extraordinaire, reprit-il. Elle a eu quatre églises. Son *munster* n'est pas celui de l'impératrice Hélène. Il a été reconstruit vers le XII^e siècle. Ses tours, sa flèche et tout son vaisseau sont du plus bel effet.

Près de la cathédrale, on voit les ruines de Saint-Martin, l'un des plus anciens édifices de Bonn. On peut croire que les Romains y ont travaillé.

Il y a un beau palais électoral, maintenant converti en université. Il est situé sur un terrain élevé. La façade principale forme un amphithéâtre délicieux, d'où l'on a une vue unique sur les Sept-Montagnes, *Siebengeburg*. Dans son musée, composé de nombreuses antiquités romaines trouvées dans ses environs, on voit un autel orné de bas-reliefs avec cette inscription :

DEE VICTORIAE SACRUM.

Les antiquaires prétendent que c'est la véritable *Ara Ubiorum*.

Lecteurs, je termine, car voici la *Victoria* qui part.

Le terrain devient plat et insignifiant entre Bonn et Cologne.

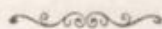
Cependant, nous passons devant *Transdorf*, jadis *Castra Trajani*. Trajan était campé à Cologne avec ses légions lorsqu'il fut élu empereur de Rome. Il avait même bâti des forteresses. Nous voyons à *Transdorf* les ruines d'une tour évidemment romaine.

Puis voici *Brühl*, ou *Broilum*, ou *Brolium*.

Mais la nuit vient... Nous serons bientôt à Cologne.....



VIII.



Un dernier clair de lune. — *Cologne*. — Deutz. — Aventures nocturnes. — L'Hôtel fantastique. — La Cathédrale vue de nuit. — La Cathédrale vue de jour. — Les Curiosités de Cologne. — La Maison mortuaire de Marie de Médicis. — Le Judas de Carton. — Les chevaux qui se jettent par la fenêtre d'un troisième étage. — Monsieur et madame Blum. — Une Epreuve avant la lettre. — Le Retour.

Que voulez-vous ? je suis obligé de dire la vérité, et ce n'est nullement de ma faute si la lune se met encore de la partie. Donc, au risque de déplaire à ces esprits moroses qui n'aiment pas *mes clairs de lune*, je suis obligé de dire que nous étions à peine en face de *Siegburg*, quand... un magnifique ballon lumineux s'éleva dans les airs à notre droite, et attira les regards de tous les voyageurs qui couvraient le pont du Dampschiff.

Nous venions de dîner, en plein air, sur ce même pont, en petit comité. Seulement, M. Verbedur avait demandé comme une faveur au révérend Père de nous tenir compagnie. Le capucin ne s'était rendu à notre prière qu'à moitié : c'est à-dire qu'il avait bu de notre eau et mangé de notre pain. Mais il n'avait pas voulu toucher à autre chose, quelque instance que nous fissions. Et cependant, notez bien, on nous avait servi l'une de ces magnifiques carpes du Rhin dont le renom sans doute est venu jusqu'à vous, cher lecteur. Mais l'esprit de pénitence et de soumission à la règle était tout entier dans l'âme du bon Père, comme la vertu même.

Or, je fus le premier, moi, René Maugras, rédacteur de cet ultime chapitre de notre trop court voyage, à voir s'élever de terre le ballon lumineux, et je m'écriai :

— C'est fête à Cologne certainement; quel bonheur ! Voyez ce ballon qui monte, qui monte.....

Au sourire du bon capucin, je compris de suite que je disais une bêtise. Mais comment

la retirer ? Je la retirerai d'autant moins que je vis Emile donner tête baissée dans mon idée.

— En voilà une chance ! cria-t-il. Arriver à Cologne un jour de fête !...

— Ces ballons lumineux font fête tous les jours à la terre, lui dit aussitôt le révérend Père. Ce que vous voyez n'est autre chose que la lune. Mais le crépuscule un peu brumeux des bords du Rhin nous la fait paraître et plus grosse et plus rouge. Laissez la prendre place dans l'éther, et vous la verrez bientôt resplendir et faire tomber ses doux rayons d'argent sur notre globe.

En effet, peu après le fleuve brilla de reflets argentés ; la silhouette des clochers, des manoirs, des montagnes et de leurs ruines se dessina dans le clair-obscur de la nuit, et commença sur le Rhin l'une de ces soirées féeriques qui prêtent tant de charmes à ses rivages.

Bientôt, en face de nous, des fanaux allumés étincellent dans l'espace. Nous reconnaissons les feux du gaz ; et puis, comme notre bâtiment commence ses manœuvres, nous comprenons que nous sommes arrivés. Une musique délicieuse s'échappe en même temps de bosquets voisins de la rive que domine une construction moderne ayant au front cette ligne noire : *Hôtel de Bellevue*. Et puis je vois des maisons de toutes formes.

C'est *Deutz*, sur la rive droite, autrefois *Duitsch*, et du temps des Romains *Tuitium*, devant son origine à *Tuito*, fondateur de la nation allemande.

Jules César y avait fait construire un pont de bois pour le joindre à *Colonia-Agrippina*, Cologne. Mais Constantin le Grand le remplaça par un pont de pierres, et il y construisit le *Monumentum Tuitiense*.

La *Victoria* ayant touché à *Deutz*, sous de magnifiques jardins où s'épanouissaient les plus belles fleurs de la société de Cologne, vire de bord, et, par une nouvelle manœuvre, va louvoyer contre le pont de bateaux qui remplace maintenant celui de Constantin, et en approchant du rivage opposé, nous reconnaissons des tours, des dômes, des flèches, des mâles, des clochers et des masses de maisons, éclairés par la lune et flamboyants de gaz.

C'est *Cologne*.

Nous débarquons. Mais non, ce n'est pas possible, nous ne sommes pas à Cologne. On nous a trompés. Nous entrons dans la forêt de Bondy. Figurez-vous que deux cents *lazzaroni*, portefaix, *facchini*, *porters*, débardeurs, appelez-les comme vous voudrez, se ruent sur nous, nous enlèvent nos bagages, et sans s'inquiéter si nous sommes ou non en société, nous séparent, nous entraînent, nous poussent, nous portent, nous emportent, en criant :

— Monsieur veut-il l'Hôtel de Hollande ?

— Che conduis Monsir à l'Hôtel du Brinze-Jarles...

— The Hôtel Welfare, Claire Strauss...

— Rheinischer Hof... Heumarkt... Meinherr...

— Hôtel de Germanie, en face de la cathédrale, Monsieur.

— Et laissez-nous donc... crie M. Verbedur qui perd patience, tiré en divers sens qu'il est par les portefaix, et qui, comme un chien de berger, court à droite, à gauche, au centre, afin de rassembler son troupeau et de réunir nos bagages épars et fort exposés.

Quand enfin il est parvenu à nous retrouver tous et à compter nos colis, quand il a pris sous le bras madame Daurey et qu'il nous a mis autour de lui que nous escortons, avisant à la lumière du gaz un visage assez paternel de commissionnaire :

— Mon brave, lui dit-il, conduisez-nous, en prenant ces valises sur votre charrette, à l'Hôtel de l'Ancre-d'Or...

Le débardeur ne dit mot; mais il a compris du geste au moins la moitié de la chose, et le voici nous suivant avec un imperturbable aplomb. Rue montante. Boutiques obscures. Boutiques éclairées. Beaucoup de : *SEULE maison pour la vente de l'Eau de Cologne de Jean-Marie Farina*. Nous allons toujours. M. Verbedur, qui cause avec madame Daurey, ne s'aperçoit pas que c'est lui qui conduit le portefaix, et non le portefaix qui le mène. Aussi advient-il qu'après avoir traversé les beaux quartiers, nous arrivons à des rues sales, étroites, humides, et nous ne trouvons pas l'Hôtel de l'Ancre-d'Or, que du reste ne cherchent ni notre commissionnaire qui nous suit, ni M. Verbedur qui va toujours sans s'inquiéter davantage. Il est tard cependant, et on ferme partout.

— Mais votre Hôtel de l'Ancre-d'Or est-il encore bien loin? dit enfin M. Verbedur qui s'impatiente.

Le portefaix regarde, hébété, et ne dit mot. Ne sachant que l'allemand, il n'a pas compris.

— Voilà un traquenard! murmure notre digne maître.

— Cocher, ajoute-t-il en s'adressant à un homme qui conduit un berlingot sonore, pourriez-vous me dire où est l'Hôtel de l'Ancre-d'Or?

Heureusement cet homme sait le français.

— Montez dans ma voiture, Monsieur, je vais vous conduire... répond le maître du berlingot.

— C'est encore assez loin, paraît-il, dit madame Daurey; prenons ce fiacre. Nous sommes tous fatigués; ce pavé de Cologne brise le pied.

Nous montons. On charge la voiture. On paie grassement l'homme à la charrette.

— Mylord, dit le cocher, une fois remis magistralement sur son siège, où m'avez-vous dit de vous conduire?

— A l'Ancre-d'Or! clame M. Verbedur.

— Je ne connais pas d'hôtel de ce nom, Mylord... fait le cocher.

— Voilà qui est trop fort... dit en s'irritant M. Verbedur.

Et il tire de son carnet une carte illustrée d'une charmante vignette, et sur laquelle, à la lueur d'un lumignon fumeux, il lit :

Corvillain, J. J.

Hôtel de l'Ancre-d'Or,

à Coblenz.

— A Coblenz... Monsieur? Mais je ne puis vous conduire à Coblenz ce soir... dit le cocher triomphalement. De Cologne à Coblenz il y a loin!

— Peste! fait M. Verbedur, qui voit, *in petto*, qu'il s'est fourvoyé. Eh bien! l'ami, ajoute-t-il, conduisez-nous où... vous voudrez.

Le cocher fouette. Nous voici à l'Hôtel de Paris...

O Paris, comme on abuse de ton nom en cent occasions! Nous ne restons pas à l'Hôtel de Paris, qu'on pourrait appeler le Cabaret du Faubourg-Saint-Marceau.

Bref, une demi-heure après, nous étions installés dans un appartement très-confortable de l'Hôtel du Rhin, sur la place du Marché-Neuf. Nous soupions, et après souper, moi, le penseur René, comme ils disent, rentré dans la petite chambrette qui m'est dévolue, je me mettais à la fenêtre qui donne sur la place... Que dis-je? Je ne voyais pas seulement la place du Marché... je ne voyais pas seulement les sentinelles du corps-de-garde prussien qui se promenaient l'arme au bras au centre de cette place... Mais j'avais devant moi, sous les yeux, à ma droite, la fameuse cathédrale, dont la lune, alors au zénith, me montrait toutes les sommités fantastiques. Au milieu de maisons basses, entre mille pignons magiques, parmi des toits noirs ou gris, s'élevait une masse gigantesque, toute brodée de ciselures, toute chargée de clochetons, toute étincelante d'aiguilles, toute décorée de pyramidions, de statues, de cent arabesques capricieuses. Plus loin, à quelques mètres, une masse titanique, haute, peu large, un donjon, une forteresse, la tour sans doute, s'élevait aussi dans l'ombre... Mais sur sa plate-forme, je voyais s'élever, pencher sur l'abîme et comme se balancer au vent... une sorte de panache, un plumet... C'est comme l'aigrette monstrueuse d'un casque de colosse. Le grand jour me dira le mot de l'énigme demain. Quoi qu'il en soit, je reste long-temps en contemplation devant ce monument merveilleux dont l'univers raconte les splendeurs...

Et Cologne, qui s'étale là souz mes yeux, croyez-vous qu'elle ne me fasse pas rêver, elle aussi?

N'est-elle pas la capitale et la reine du Rhin?

N'est-elle pas une œuvre pélasgique, avec ses cent tours, ses antiques et hautes maisons, ses églises, munster, couvents et chapelles aussi nombreux que les jours de l'année, sa masse imposante visible à une distance de dix lieues?

N'est-elle pas la plus ancienne cité de l'Allemagne?

Les Ubiens ne sont-ils pas ses premiers fondateurs, et les premiers ne lui ont-ils pas donné le nom de *Colonia Ubiorum* ?

Ne reçut-elle pas ensuite, pendant les campagnes du Romain Germanicus, de sa fille Julia Agrippina, qui naquit dans la colonie des Ubiens, le surnom de *Colonia-Agrippina*, d'où est venu Cologne ?

L'empereur Claude, qui épousa cette terrible Agrippine, mère du terrible Néron et assassin de son époux, ne vint-il pas dans ces murs ?

Le gourmand Vitellius ne s'y proclama-t-il pas empereur ?

Trajan n'y commanda-t-il pas comme préfet ?

Constantin le Grand n'y vint-il pas soumettre le Rhin par un pont en pierre dont les débris sont encore visibles quand les eaux baissent ?

Et Attila donc ? Il vint ici, ce formidable fléau de Dieu, et les ruines s'étendirent où passa son armée !

En 462, les Francs barbares enlèvent Cologne aux Romains civilisés.

Théodoric s'en empare en 465.

Clovis y ceint la couronne en 486.

En 747, elle devient le siège d'un archevêque.

Pépin s'y fait sacrer en 754.

Othon la prend aux Français vers 868.

De 881 à 882 les farouches Normands la ravagent.

Elle devint une des principales villes anséatiques, en 1260, avec Lubeck, Dantzick, Bruges.

En 1280, on commence sa cathédrale, inachevée jusqu'à présent.

C'est alors qu'elle compte trois cent soixante-cinq églises, ce qui lui fait donner le nom de *Ville-Sainte*.

Aussi reste-t-elle fidèle à la foi catholique lorsque apparaissent sur l'horizon révolutionnaire Luther et Calvin, les antechrists du xvi^e siècle, et chasse-t-elle les protestants de son enceinte en 1618.

En 1575, la *maison Jabach*, près de l'église Saint-Pierre, voit naître le fameux peintre Rubens, et en 1642, la même maison Jabach voit mourir, pauvre et désolée, une femme illustre tombée du trône de France, Marie de Médicis !

C'est à *Kemp*, tout près de Cologne, que l'inimitable auteur de *l'Imitation de J.-C.*, Thomas à Kempis, naquit en 1380.

C'est à Cologne que vint au monde, en 1607, Anne-Marie Schuurman, original et prodigieux génie qui lisait à trois ans ; à six écrivait en vers et en prose des ouvrages admis dans les bibliothèques ; savait à dix le latin, le grec, le français, l'italien et l'anglais ; peignait, gravait, jouait de divers instruments ; et, pour prouver la vanité des choses de la terre, terminait ses jours par trop manger de son mets favori, à savoir des araignées.

C'est Cologne qui produisit Adam Schule, un mathématicien fameux qui mourut à Pékin; Vondel, poète illustre qui fit un *Lucifer* aussi prôné que le *Paradis* de Milton; et enfin Caxton, qui imprimait lui-même ses ouvrages en 1474.

Aux XIII^e et XIV^e siècles, ces rues si calmes de Cologne étaient le théâtre de luttes opiniâtres entre les bourgeois de la ville et les évêques de la cité.

Au XV^e siècle, Cologne formait une célèbre Ecole de peinture qui avait pour chefs renommés maître Guillaume en 1380, maître Etienne en 1400, puis le maître anonyme de la *Passion de Lywersberg* en 1470, l'autre maître anonyme de la *Mort de Marie* en 1490, et le dernier maître encore anonyme du *Bartholomi*.

En 1801, par suite du traité de Lunéville, Cologne était donnée à la France.

Alors Napoléon I^{er} commençait ses fortifications.

Puis, en 1814, Cologne revenait à la Prusse, avec le grand-duché du Bas-Rhin.

Alors F. Guillaume III achevait les mêmes fortifications. C'est ainsi que nous avons travaillé pour le roi de Prusse!

Mais pendant que je ruminais les divers âges de Cologne, ruminer est le mot de mes camarades à mon endroit, je ne remarquais pas que les heures tombaient de la voix de bronze de toutes les églises de l'antique Colonia-Agrippina... Il advint donc que je m'endormis, appuyé sur le balcon de ma fenêtre... Je ne me serais réveillé peut-être qu'au grand jour, rêvant de Cologne, si je n'eusse vu, dans mon rêve, Anne-Marie Schuurmann mangeant sous mes yeux ses araignées avec d'inexprimables délices. L'horreur et le dégoût me firent tomber. Cela me tira de mon sommeil.

Bonsoir! je me couche. A demain!

Hélas! pour arriver à la cathédrale, que de mesures, que d'immondices, que de ruines! Quand donc cet admirable chef-d'œuvre, entouré d'ateliers, de maisonnettes de planches, de chantiers, de pyramides de pierres de taille, sortira-t-il des décombres qui l'entourent pour porter vers les cieux la prière de l'homme, et s'élançer, hymne vivante, sans embarras, sans entraves, sans poussière et sans débris, jusqu'à l'empyrée, aux yeux de l'homme épris d'un saint transport?

Nous approchons de cette merveille du monde, car, à notre réveil, le premier besoin de notre âme est de courir à l'abbaye, comme on dit dans les vieux livres sur Cologne, à travers un véritable labyrinthe de pierres et de matériaux de toutes sortes. Et, ce qui afflige le plus, c'est qu'au lieu d'une armée de travailleurs qui égayerait le regard par l'espérance de lui voir prochainement terminer son œuvre, on trouve à peine quelques ombres errantes de ciseleurs et de maçons, courant l'un après l'autre sur les échafaudages.

A peine arrivons-nous à la tour inachevée qui compose le portail, qu'un soupir s'échappe de nos poitrines à tous.

— O mon Dieu! dit madame Daurey, la pierre est déjà rongée par le temps à la base

de cet édifice, et à peine a-t-il atteint quelques mètres de la hauteur prodigieuse qu'il doit avoir!

— A propos! m'écriai-je à mon tour, voilà le moment de savoir ce qu'était ce gigantesque panache que j'apercevais cette nuit sur le casque de mon colosse.

Et je lève la tête pour regarder. Or, ce qui me semblait l'aigrette d'un cimier n'est autre chose qu'une grue pélasgique destinée à monter, à l'aide de poulies, les pierres au sommet des constructions. Seulement, comme elle travaille trop peu, et qu'elle a reçu déjà bien des soleils, des pluies, des coups de vent et des orages, pour la conserver plus long-temps, et qu'elle doit fournir une trop longue carrière, on lui a mis un manteau de fer, de plomb et de zinc.

Nous entrons...

Forêt de colonnes, de colonnettes, de piliers, de pilastres, de fûts! Voûte merveilleuse! Arceaux exquis! Immensité de perspective! Feux de diamants, de rubis, de topazes, d'opales, d'émeraudes aux vitraux!

Et puis, voix de chantres qui psalmodient, d'enfants de chœur qui modulent dans l'air, soupirs d'orgues qui se prolongent dans les profondeurs, encens qui fume et fait nuage, prêtres qui prient, fidèles qui implorent.....

Et puis, hélas encore! coups de marteaux qui bruissent, scies qui grincent, polissoirs qui crient, treuils et palans qui sifflent, cabestans qui virent, ouvriers qui taillent...

Voilà le dôme de Cologne...

Où, pour bien dire, ce qui fait la cathédrale de Cologne, et la rend si célèbre déjà, — que sera-ce donc quand l'œuvre sera complète? — c'est une abside, rien que l'abside, car la tour manque à l'église, la flèche à la tour, la voûte à la nef, et le transept au dôme.

Mais que de richesses dans cette abside!

— Voici notre capucin d'hier, si je ne me trompe, dit M. Verbedur en nous montrant un religieux prosterné derrière la chaire.

— C'est bien lui! répond madame Daurey...

Entendant chuchotter près de lui, le révérend Père leva la tête, nous vit et vint droit à nous.

— Je vous attendais, Madame et Messieurs, nous dit-il. Hier, le mouvement du bateau à vapeur, à l'heure de l'abordage, nous a séparés sans qu'il me fût possible de vous rejoindre. Mais j'étais bien certain de vous retrouver ici ce matin, et vous ne vous êtes pas fait attendre. D'ailleurs, j'utilisais mon séjour dans la maison de Dieu.

— Vous êtes trop bon, mon révérend Père! fit madame Daurey. Je reconnais là votre charité.

Le bon capucin n'en laissa pas dire davantage.

— Quelle magnificence, mon Père, dit M. Verbedur, jamais nos yeux mortels n'ont contemplé pareil chef-d'œuvre ! Que seront donc les temples de la Jérusalem céleste ?

— Madame, ce monument est le travail des siècles, répondit le capucin. Dans sa partie la plus ancienne, il est contemporain de l'établissement de l'empire germanique. Fondée en 816 par l'archevêque Hildebrand, sous l'invocation de saint Pierre, la cathédrale de Cologne fut brûlée en l'an 1080.

Alors, au XIII^e siècle, l'archevêque Engelbert conçut le projet d'une nouvelle cathédrale.

On venait de recevoir à cette époque, de l'empereur Frédéric Barberousse, qui les avait enlevés de Milan, la précieuse relique des trois rois, Gaspard, Melchior, Balthasar, qui étaient venus du fond de l'Orient à Bethléem adorer Jésus enfant sur la paille de la crèche. Il s'agissait de leur construire une demeure digne de la vénération qu'ils inspiraient.

Bien des plans furent proposés. Enfin, on adopta celui-ci. Mais ce fut seulement en 1280 que l'archevêque Conrad de Hochstaden posa la première pierre du nouvel édifice. Ce fut un architecte du nom de Gerhard qui mit la main à l'œuvre.

A partir de ce moment, chaque siècle fut appelé à concourir à son achèvement.

En 1322 fut terminé le chœur.

En 1437 la tour du Sud avait atteint son troisième étage.

Au commencement du XV^e siècle, les travaux furent interrompus. Aussi peu à peu le dôme tomba-t-il dans le délabrement. Il serait même devenu une ruine si le gouvernement ne s'y était intéressé.

En 1833 et 1840, on s'occupa exclusivement à conserver ce qui était resté debout. Mais bientôt l'idée d'un achèvement complet du monument divin fut acceptée par l'esprit national. Le roi F. Guillaume IV appuya fortement ce projet et y consacra des sommes considérables ; des associations se formèrent pour recueillir des cotisations ; les souverains étrangers envoyèrent des offrandes, et alors l'architecte Zwinger put faire marcher le travail sans interruption.

En 1842, le roi posa la première pierre du transept méridional. Aujourd'hui, la nef est achevée, et les deux portails du nord et du midi seront bientôt terminés.

— Mais, mon Père, dit Emile, est-ce qu'il n'y a pas une légende relative à cette sublime cathédrale ?

— Ah ! mon jeune ami, vous vous faites collectionneur de légendes ? répondit en riant le capucin. Eh bien, écoutez-moi :

La cathédrale de Cologne se relie d'une manière singulière à un vieil aqueduc romain qui, du haut de la montagne de l'*Eifel*, amenait à Cologne l'eau potable dont la ville a besoin. Or, les traces de cet aqueduc disparaissent à l'emplacement occupé par Notre-Dame. Voici ce qui a donné naissance à ma légende.

Lorsque l'on commença la construction de la cathédrale, le diable paria avec l'architecte qu'il finirait un canal entre Trèves et Cologne avant que son travail fût terminé. Comme preuve de l'achèvement du canal, un canard devait arriver à Cologne par les eaux du canal. Lorsque la tour de l'Ouest eut atteint la hauteur actuelle, tout-à-coup apparut le terrible canard. A cet aspect, l'architecte, désespéré, se serait précipité de la tour et serait mort de douleur.

— Oh! la légende est misérable! fit Julien.

— Pas le moins du monde, mon ami, et ne vous pressez pas trop de juger les choses... reprit le moine. Le peuple unit, dans la simplicité de sa pensée, l'aqueduc des païens et la cathédrale des chrétiens, les deux monuments les plus grandioses du pays. Je dis grandioses, car cet aqueduc qui existe, que vous verrez si vous en avez le désir et le temps, est encore debout dans les trente-trois villages qui séparent Cologne de Trèves. Or, dans la légende, le désespoir de l'architecte semble exprimer la douleur de voir l'œuvre du christianisme distancée par celle du paganisme; et, pour lui, cette dernière œuvre s'identifie avec le diable.

— Je comprends! fit Gustave.

— Nous comprenons tous..., répondîmes-nous en chœur.

— Maintenant, étudions la cathédrale... reprit le capucin.

Lecteurs, quelques mots encore sur cette merveille.

La cathédrale, construite en forme de croix latine, a cent soixante-quatorze mètres de longueur et cinquante-quatre de largeur. L'élévation de la nef moyenne et du chœur est juste celle de la largeur, cinquante quatre mètres. D'après le plan, les tours auront en hauteur ce que l'église a en longueur, cent soixante-quatorze mètres.

Sept chapelles se rangent autour du chœur.

La façade antérieure a trois portails ornés de riches sculptures.

Dans l'intérieur, il faut remarquer surtout la diversité de structure des colonnes; la galerie circulaire au-dessous des croisées; les vingt grands vitraux de l'abside du nord, qui datent de 1508; les vitraux du transept méridional donnés par le roi de Bavière, en 1847; les statues du Christ et des Apôtres dans le chœur; le tableau de la cathédrale, peint par maître Etienne, en 1410; les peintures des chapelles; la chapelle du Reliquaire et la chambre du Trésor.

Le révérend Père nous conduit d'abord au reliquaire des Trois-Mages, en nous faisant remarquer plusieurs tombeaux magnifiques d'archevêques, en bronze ou en marbre,

De saint Engelbert, le fondateur de la cathédrale,

Et de Conrad de Hochstaden, qui posa la première pierre de cette grande et sublime église.

Enfin nous arrivons au fameux tombeau des Trois-Mages.

Lorsqu'il s'agit d'approcher d'un lieu vénéré, d'un personnage que ses vertus ont fait

Excursions.

grand et saint, *magnus et sanctus*, les deux mots les plus sonores de la terre, de reliques sacrées qui éveillent votre foi et vous font voir comme vivants ceux qui ne sont plus, on aimerait à tomber entre les mains d'un prêtre vénérable qui, plein de foi lui aussi, vous inspirerait les plus nobles sentiments en même temps qu'il redirait les choses de l'histoire. Jusqu'à ce moment, nous avions eu ce précieux avantage dans la personne de notre révérend Père. Mais, à la porte de la chapelle des Reliques, il dut céder la place de cicerone à un sacristain, à un bedeau, que sais-je ? qui, prenant notre thaler avant tout, fit son métier, hélas ! et nous montra les reliques ; mais sans foi, mais sans piété, mais sans nulle parole du cœur.

Heureusement nous n'en priâmes pas moins, de grand cœur et avec foi, je vous assure.

La chapelle des Reliques, placée derrière le maître-autel, à l'extrême abside de l'église, n'est autre chose qu'un petit temple de marbre de toutes les couleurs, grand comme une chambre, obscur, dans lequel on n'entre qu'avec des flambeaux, et au centre duquel on trouve un magnifique reliquaire byzantin, en or, tout en or, chargé de figurines, orné d'arabesques, brodé de perles, de diamants et des pierres les plus précieuses. Il y a là toute une valeur de six millions, à ce qu'affirme le bedeau. Alors il ouvre de petites portes d'or qui ferment la tête de ce cercueil unique au monde, et nous fait lire, écrits en diamants, ces trois noms sacrés :

GASPARD. MELCHIOR. BALTHAZAR.

Et au-dessus de ces trois noms brûlent trois lampes d'or.

Et au-dessous de ces trois noms brillent trois crânes dénudés.

Et, quand la foi a rappelé l'histoire si poétique de ces trois rois fameux, venus de l'Orient à Bethléem pour adorer notre Sauveur Jésus, on se prosterne et l'on prie.

Nous nous sommes prosternés et nous avons prié !

Puis, le capucin, silencieux et muet, nous montra du doigt ces vers :

Corpora sanctorum recubant hic terna Magorum.

Ex his sublatum nihil est alibive locatum.

Nous restons long-temps en contemplation, au risque de déplaire au bedeau ; car que d'idées saintes ne nous venaient pas au souvenir, en face de ce tombeau !...

Enfin nous sortons par une porte de bronze à jour, du plus beau travail, que je n'avais pas remarquée en entrant, absorbé que j'étais par l'émotion que me donnait la sainteté du lieu.

Une marche que j'avais à descendre me fit faire un faux pas. Alors le révérend Père

m'arrêta, et nous prenant tour à tour par la main, il nous arrêta au dessous de cette marche, nous fit incliner vers la terre, et nous dit :

— Quelques clous de cuivre, restes d'une plaque de même métal qu'ils fixaient en ce lieu, voilà les seules traces du tombeau d'une reine de votre France. Sous cette dalle usée se trouvent le cœur et les intestins de Marie de Médicis, femme de votre grand Henri IV. Au moins que des Français de passage près de ses dépouilles disent, pour son âme, une prière au Dieu qui pardonne !

— Pendant onze ans tu fus exilée, pauvre reine ! dit M. Verbedur, et tu portas tes pas errants dans toutes les contrées de l'Europe, chassée partout ! Puisse au moins le ciel t'avoir ouvert ses portes et donné le repos que te refusa la terre !

— Maintenant, à la chambre d'Or du dôme... nous dit le révérend Père.

Que vous dirai-je, amis lecteurs ? Il me faudrait la science de l'antiquaire et la langue de l'orfèvre pour vous peindre les richesses sans nom entassées dans le trésor de l'église de Cologne. Tout au plus pourrai-je vous signaler, parmi les mille beautés qui sont étalées tour à tour sous nos yeux :

Un Christ du *viii^e* siècle ;

Une quantité d'ouvrages en ivoire, d'un travail fini ;

Un ostensor du *xv^e* siècle ;

Le magnifique reliquaire de saint Engelbert ;

Une mitre et une crosse du *x^e* et du *vii^e* siècle, qui ne ressemblent en rien aux mitres et aux crosses de nos évêques ;

Une épée de justice excessivement ancienne ;

Un Pax-Tecum en or du goût le plus pur ;

Des ostensoirs en forme de coupes ;

Et cent autres objets qui ne peuvent subir la description.

Nous sortons émerveillés ; mais nous ne quittons pas encore la cathédrale. On s'arrache difficilement à ces édifices sublimes. Les a-t-on étudiés, on veut les étudier encore. Nous en faisons le tour au-dedans, nous en faisons le tour au-dehors ; et enfin, pour nous en éloigner sans remords, il faut que la nuit vienne étendre sur lui ses voiles et nous fermer ses portes.

— A demain, à Saint-Géréon. Je vous attendrai à midi... nous dit notre cher ami, le bon moine.

Cologne ne peut être appelée une belle ville, chers lecteurs : ses rues sont tortueuses, tristes et sombres. L'intérieur des maisons offre généralement un aspect lugubre, malsain, au moins sans intérêt. Mais le grand nombre de restes du moyen-âge, en hôtels, palais, églises, maisons à façades dentelées, ouvrées, ciselées, à fenêtres, à portes antiques, suffiraient seuls pour rendre Cologne l'une des villes du monde les plus intéressantes.

Cologne est bâtie sur la rive gauche du Rhin : elle affecte la forme d'un croissant ; des

murailles épaisses, fortifiées par des tours massives, percées de vingt-quatre portes, au sommet desquelles on lit encore : C. C. A. A. *Colonia Claudia Agrippina Augusta*, l'entourent, depuis la *Tour-Baïer*, sur le fleuve, faussement appelée *Tour Romaine*, jusqu'au *Capitole*, remplacé maintenant par l'église de Sainte-Marie-du-Capitole. Aussi, rien de plus pittoresque que la vue de cette ville enveloppée de murs et de tours, comptant encore vingt-sept églises, avec dômes, flèches, clochers, rotondes, aiguilles, et son mélange de maisons et de palais de styles de tous les âges, de tourelles crénelées, d'étages et de balcons saillants, de temples bysantins, gothiques, modernes même, assis à côté de ruines remontant jusqu'aux Romains.

Il y a certainement peu de cités en Allemagne, en Europe même, qui représentent l'élément romantique autant que Cologne, *Coln*, comme disent les Allemands. La légende, l'histoire, l'art, s'y rencontrent à chaque pas et se donnent perpétuellement la main.

Nous sommes fidèles au rendez-vous du révérend Père, comme vous pensez bien. Comme la veille, le saint homme est là qui prie en nous attendant.

— Cette *Eglise de Saint-Géréon*, nous dit-il après d'amicales salutations, a été fondée, disent les uns, par l'impératrice Hélène, en 320; par l'archevêque Anno, en 1065, prétendent les autres. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle mérite d'être remarquée, tant à cause de cette niche du chœur que par sa nef, qui forme un décagone surmonté d'une coupole. C'est, sans contredit, l'une des plus belles églises de Cologne.

Venez dans ce péristyle : voici des tombeaux du temps des Romains. En voici même, permettez, dans lesquels on conserve sous verre les crânes et ossements du saint martyr Géréon et de ses guerriers maures immolés avec lui.

Descendons ici, et vous allez voir les caveaux où crypte de cette église. Nous y trouverons deux petites chapelles dont le pavé est tout entier de mosaïque antique.

— En vérité, nous ne pouvons que nous féliciter de vous avoir pour guide, mon bon Père, s'empresse de dire M. Verbedur : votre goût et vos connaissances feraient honte à bien des gens qui ne supposent pas toujours que votre habit cache autant de lumières que vous nous en montrez depuis trois jours.

— Vous vous méprenez, mon cher Monsieur, répond le capucin avec humilité; je n'ai nul mérite à vous montrer des choses que je connais...

— Peut-être... mais que vous savez faire apprécier par la justesse de votre jugement et le charme de vos paroles... ajoute courtoisement madame Daurey.

— Nous allons maintenant à l'église Sainte-Ursule, reprit le moine.

Je vous préviens à l'avance, chemin faisant, que c'est moins à cause de sa beauté architecturale que pour les nombreuses légendes qui se rattachent à sa patronne, que je vous y conduis.

— O mon Père, une seule petite légende, s'il vous plaît, la plus longue ! dit Emile avec l'accent de la prière...

— D'après la tradition, répondit le Révérend avec un sourire, Ursule serait la fille d'un prince anglais, quittant l'Angleterre pour aller défendre la foi que l'invasion des Huns mettait en péril. Pendant l'absence de son père, Ursule entreprit un pèlerinage à Rome, et invita des filles pieuses comme elle à l'accompagner. Onze mille se présentèrent; mais les vaisseaux qui les portaient s'écartèrent considérablement du lieu de leur destination primitive, et furent jetés par la tempête sur le Rhin. Ces nombreuses vierges abordèrent à Cologne, où les soldats Huns, qui en étaient les maîtres alors, les livrèrent à la mort...

Vous comprenez dès-lors combien cette ville est fière du virginal patronage. Aussi se glorifie-t-elle d'être la cité des onze mille vierges.

— Mais cette église est un excellent modèle d'architecture gothique! dit M. Verbedur en entrant sous les voûtes de l'édifice.

— Mon Dieu! comme l'intérieur est couvert d'ossements et de crânes, arrangés avec art! fit Emile toujours fort impressionné de ce qui touche à la mort.

— Beaucoup sont enchâssés dans l'or et l'argent! ajoute Fernand.

— Et voici une multitude de magnifiques châsses qui en contiennent encore des quantités considérables... dit aussi notre ami Gustave.

— Ce ne sont pas les seuls trésors dont le monastère, qui fut fondé pour des dames nobles, en mémoire des onze mille vierges, a doté cette église, dit le capucin. Je vais prier que l'on nous montre la chambre d'Or...

— Comment, le cloître de Sainte-Ursule a aussi sa chambre d'Or? dit Julien.

— Et vous allez y voir trois épines de la couronne de notre Sauveur;

Un morceau de la croix;

Un bout de la verge de flagellation;

Un morceau du manteau de pourpre dont il fut revêtu;

Et un des vases qui contenaient l'eau changée en vin, à Cana.

— Et ce tableau du chœur, dit madame Daurey, ne représente-t-il pas sainte Ursule entourée de ses vierges, en robes blanches, débarquant à Cologne?

— Précisément, Madame...

Chers lecteurs, je ne vous conduirai pas avec nous d'églises en églises, vous auriez trop de fatigues. Cependant, si vous allez jamais à Cologne, allez, comme nous, visiter :

L'Eglise de Sainte-Marie, bâtie sur les ruines du Capitole de Colonia Agrippina. Elle fut fondée par Plectrude, épouse de Pépin, roi de France, vers 700, et renferme son tombeau. La partie supérieure du chœur est ornée de piliers ovales et donne un échantillon de l'architecture du VIII^e siècle. Mais la plus grande partie de l'église, surtout les arches de la nef, décèlent une date bien antérieure. On y trouve des peintures dues au pinceau du maître de *la Passion de Lièrsberg*. Il y a également une des œuvres capitales d'Albert Durer. Vous y admirerez aussi le bel orgue de l'artiste Koenig.

Marie de Médicis, veuve de Henri IV et mère de notre Louis XIII, bannie de France

par le cardinal de Richelieu, passa plusieurs années de sa vie dans le cloître de Sainte-Marie, attenant à cette église.

L'Abbaye de Saint-Pantaléon, érigée, en 934, avec les pierres provenant du pont de Tuitium, Deutz, démolie par l'ordre de l'archevêque Bruno, pour empêcher les Francs de pénétrer dans la Gaule.

On vous y fera remarquer le cadavre imputréfiable du martyr Albinus.

Vous y verrez aussi le tombeau de l'impératrice Théophanie, femme d'Othon II, et celui de l'archevêque Bruno.

L'Eglise de Saint-Pierre, qui, outre son antiquité et la beauté de son intérieur, offre à l'admiration des connaisseurs une magnifique crucifixion de Rubens. Ce grand peintre en fit don à l'église le jour qu'on lui délivra l'extrait de son acte de baptême; car c'est là qu'il fut baptisé. Ce tableau est regardé comme une des plus vigoureuses productions de cet illustre maître. Lors des conquêtes de Napoléon, nous l'avions possédé à Paris; mais la Prusse le réclama en 1815 et le rendit à Cologne.

La maison Jabach, voisine de Saint-Pierre, que la famille de Rubens habita après sa fuite d'Anvers, à l'époque où la Hollande conquiert sa liberté. Et ce fut pendant son séjour à Cologne, en 1577, que naquit Pierre-Paul Rubens. Je vous laisse à penser si nous la visitons; d'autant plus, comme je vous l'ai dit plus haut, que ce fut là aussi que, le 3 juillet 1642, mourait Marie de Médicis, à l'âge de soixante-huit ans, exilée de France depuis onze ans, après avoir couru en mendiant la Flandre et l'Angleterre... *O vanitas vanitatum et omnia vanitas!*

— Et c'est à elle que nous devons notre palais du Luxembourg, et d'autres monuments de notre Paris! s'écria M. Verbedur, lorsque nous restâmes muets dans la chambre où cette femme, épouse et mère de roi, rendit son âme au souverain Maître des hommes...

L'Eglise des Saints-Apôtres, de style roman, et qui date des ^{x^e} et ^{xr^e} siècles.

Lorsque nous quittions cette église, le Père capucin nous conduisit sur la place du Marché-Neuf, fort belle, bien plantée d'arbres, et nous mit en face d'une maison dont une fenêtre, au troisième étage, nous montra deux chevaux en bois qui faisaient mine de se précipiter sur le pavé.

— Il y a là une légende, ou je me brûle! fit Emile.

— La voici, répondit le religieux. Richmode d'Adocht était la femme d'un chevalier qui demeurait dans cette maison, telle que vous la voyez. Or, étant tombée malade de la peste qui ravageait Cologne, en 1337, on la crut morte, et on la porta à l'église des Saints-Apôtres pour la cérémonie religieuse des funérailles. Quand le fossoyeur fut seul avec le cadavre, il écarta le suaire, tira l'un des bras qu'il savait porter des bijoux, et... Mais soudain le cadavre se leva, détacha le drap mortuaire qui l'enveloppait, remit en ordre la robe de deuil qui le couvrait, et, repoussant le fossoyeur effrayé, regagna le domicile conjugal, c'est-à-dire cette maison que voici. Le chevalier, en revoyant sa femme, fut

saisi de... terreur. Au lieu de l'accueillir, il crut à une apparition, et s'écria qu'il croirait plutôt à la possibilité de voir ses chevaux monter au troisième étage et se jeter par la fenêtre. Il n'avait pas achevé son imprudente parole, que son palefrenier vint crier au malheur et lui dire que ses chevaux ayant rompu leur licou, et montant très-gravement l'escalier, avaient choisi la fenêtre du troisième étage, et, sans hésitation, s'étaient précipités sur le sol de la rue.

— Se sont-ils tués ? s'écria le mari, plus occupé de ses coursiers que d'autre chose.

— Tués ! fit le cocher.

— Sarpejeu, je n'ai pas de chance ! fit le chevalier.

— Notez, continua le révérend Père, que Richmode d'Adocht vécut encore de longues années, et broda pour l'église des Saints-Apôtres une tapisserie que...

— Celle que vous nous avez fait remarquer, sans nous en expliquer l'origine ? dit Emile avec empressement.

— Tout juste... répondit le capucin.

Lecteurs, un peu de patience, et, croyez-moi, visitez encore :

— *L'Eglise de Saint-Cunibert*, consacrée en 1248, qui contient des vitraux très-anciens, des fresques du XIV^e siècle, des peintures du maître Guillaume, et un autel fait sur celui de Saint-Pierre de Rome. Le portail et l'entrée sont aussi fort dignes de remarque.

L'Eglise des Jésuites, du XVII^e siècle, fameuse par ses ornements intérieurs et ses richesses en livres, manuscrits précieux, gravures, dessins originaux, médailles, minéraux, urnes antiques, etc., dont l'impératrice Catherine avait offert 20,000 roubles, et que les Français prirent pour rien, et transportèrent à Paris, au commencement du XIX^e siècle.

Le bon Père nous montra aussi l'*Hôtel-de-Ville*, de style moitié roman moitié moyen-âge, véritable amalgame de tous les ordres, avec beffroi d'une époque, greffe d'une autre époque, promenoir de tel temps, porche de tel autre. Le portail est en marbre : il produit assez d'effet, ayant une double arche ornée de colonnes des ordres corinthien et composé. C'est le seul monument d'architecture grecque qui existe à Cologne. Différentes inscriptions rappellent les anciens événements de la cité. Au-dessus de l'arche du centre on voit un bas-relief qui représente un homme luttant avec un lion. On nous raconte que c'est en mémoire d'un bourgmestre nommé Hermann Grein, qui, en soutenant les droits de ses concitoyens, s'était rendu odieux à saint Engelbert. Celui-ci, par vengeance, fit lâcher un lion contre Hermann. Le bourgmestre terrassa l'animal... Comme cela est probable !

Je vous recommande l'ascension du *Beffroi*, qui a une forme toute particulière. On découvre parfaitement la ville, et l'aspect est curieux.

Mais ce qu'il m'importe davantage de recommander à votre désir de connaître, chers lecteurs, c'est le *Musée Wallraff*. Vous y trouverez :

Un fort beau sarcophage romain :

L'armure curieuse de monseigneur Bernard de Galen;
 Une monstrueuse cuirasse que l'on dit provenir du général Jean de West;
 Quantité de statuettes, de tombes, d'antiquités romaines, aussi bien que des meubles
 et des peintures.

Il paraît qu'autrefois un certain baron de Hubsch en a extrait par fraude et violence un chariot de guerre des anciens Germains, une momie égyptienne, dont, au reste, nous regrettons peu l'absence, nos musées de Paris en étant tapissés, et une couleuvrine d'une longueur fabuleuse, fondue à Cologne en 1400.

Il ne me reste plus qu'une chose à vous signaler; c'est la *Maison des Templiers*, au moyen-âge maison des corps et métiers. Elle sert aujourd'hui à des opérations de bourse, et sa façade ne manque pas de caractère et d'originalité.

Ah! j'oubliais le *Guerzenich*, ancien entrepôt de la ville, construit en 1614 et 1674.

Au moyen-âge, cet édifice servit fréquemment aux superbes fêtes que Cologne donnait aux empereurs. La grand'salle, longue de cinquante-sept mètres sur vingt-trois de large, a deux cheminées ornées de magnifiques sculptures relatives à l'histoire de la cité. Hélas encore et toujours! maintenant elle sert aux bals du carnaval.

— Cologne a conservé long-temps et conserve encore certaines coutumes des générations passées... nous dit notre bon capucin au moment de nous quitter. Si on analysait les mœurs populaires, on rencontrerait bien des usages dont l'origine remonte au temps du paganisme.

En voici une plus moderne, toutefois. Pétrarque, dans ses vers, la dépeint en termes chaleureux. C'est l'ablution dans le Rhin, que pratiquent les femmes de Cologne, et par lequel elles inaugurent la veille de la Saint-Jean. Vêtues avec recherche, elles se précipitent dans le fleuve, de manière à couvrir son rivage d'un nombre immense de jeunes filles et de femmes mouillées comme des ondines et fort pressées de retrouver la terre ferme.

On fête aussi la Saint-Martin d'une manière toute particulière à Cologne. Tandis que dans toute l'Allemagne le peuple se délecte à manger l'oie rôtie, les habitants du voisinage du Rhin, de Cologne à Aix-la-Chapelle, allument sur toutes les montagnes des feux dont les enfants font les frais en allant recueillir du bois de maison en maison, aux gais refrains de romances du crû. Mais à Cologne on y joint le divertissement de fabriquer un mannequin stigmatisé du nom de *Judas*, que l'on jette dans les flammes au plus beau moment de la fête.

Je m'arrête, mes amis; je n'ai plus rien à dire sur la ville sainte de Cologne, et je déposerais tout-à-fait la plume, si je n'avais un affreux *Post-Scriptum* à tracer ici.

Nous avons fait nos adieux à notre excellent et dévoué capucin, qui, loin de recevoir un petit souvenir fort pieux que nous voulions lui offrir, nous avait, au contraire, fait accepter à chacun une magnifique gravure; nous avons pris notre repas à la table d'hôte avec l'ap-

pétit robuste que donnent une course longue et la liberté ; nous nous étions mis à causer au dessert avec un M. Blum et sa jeune femme , qui ne m'avaient pas l'air d'avoir , à un haut degré , la science des voyages , et pour leur en donner une leçon , nous avons consenti à leur servir de cicerone dans la ville en prenant place dans la calèche qu'ils avaient à leur disposition ; nous arrivions de cette dernière excursion du soir , faite sans fatigue et même avec agrément , lorsque M. Verbedur , de son plus doux sourire , vint à notre rencontre et nous pria de nous réunir dans sa chambre.

— Quelle épreuve veut-il donc nous faire subir ? nous demandons-nous avec une certaine inquiétude. Nous nous rendîmes à son invitation , assez inquiets.

— Mes amis ! nous dit-il...

— Bon ! fit Julien , ne nous trémoussons pas , camarades , et gardons-nous de toute épouvante. M'est avis que l'on nous prépare litière de nouveaux plaisirs...

— Eh ! eh ! le Rhin touche à sa fin ! murmura Gustave.

— Allons donc ! Mais c'est ici qu'il commence , au contraire ; jusqu'à présent ce n'était qu'un filet d'eau ! riposta Fernand.

— Et d'ici à la mer du Nord il y a de la marge , j'imagine... repris-je de mon côté.

— Le Rhin est l'un des signets de l'Europe , ajouta Emile ; que nous servirait de ne pas achever les grandes pages de la nature qu'il sert à marquer et que nous avons commencées ?...

— Mes amis , reprit M. Verbedur , êtes-vous contents du voyage du Rhin , et en avez-vous retiré quelque profit ?

— Des suc de science , cher et tendre maître ! dit Julien.

— L'Histoire... dit Emile...

— La Géographie... ajouta Fernand...

— L'Archéologie... clama Gustave...

— L'Ethnographie... dis-je à mon tour...

— L'Orographie...

— L'Hydrographie...

— La Météorologie n'ont plus de secrets pour nous !...

— Ah ! mon bon maître , dit encore Julien , je passerais ma vie aux tables d'h... non ! sur les montagnes et le long des fleuves.

— Alors vous êtes satisfaits , mes enfants ?

— Satisfaits ! c'est le mot... répondîmes-nous en chœur.

— Et vous seriez bien aises de continuer ?...

— Nous ne demandons que ça ! fit Julien.

— Chers amis , soyez heureux donc... dit le perfide M. Verbedur.

— Quel bonheur ! Vive M. Verbedur ! criâmes-nous.

Excursions.

— Vous allez faire un autre voyage... l'année prochaine... ajouta notre cruel mystificateur...

— L'année prochaine ? fut-il dit avec terreur.

— Oui, mes bons amis, l'année prochaine ! Vous êtes satisfaits pour cette année, vous me l'affirmez vous-mêmes. Dès lors votre voyage est à sa fin.

Tenez, voici la vérité : je n'ai pas voulu qu'elle rendît amers vos derniers jours de plaisir ; mais j'ai reçu des lettres de rappel pour vous, Julien, Gustave et Fernand. Vos familles vous réclament et veulent vous posséder un peu à leur tour. N'est-ce pas justice ? Vos cœurs sont de cet avis, j'en suis sûr. Or, comme nous avons été inséparables pour le voyage, nous serons inséparables pour le retour.

Encore un jour à Cologne, pour le repos, pour de douces et calmes promenades, et puis nous partirons par le chemin le plus court. Vous aurez encore trois semaines à passer dans vos familles, et cet horizon n'est déjà pas si désagréable.

Il me reste à vous recommander de témoigner à madame Daurey votre reconnaissance pour ses bons soins. Elle a été pour vous une mère...

— Oui, certes !

— Ainsi, mes enfants, c'est convenu. Après-demain le départ de Cologne. Samedi l'arrivée à Paris...

Nous allions saluer M. Verbedur et déjà nous nous levions pour partir, lorsqu'il nous dit :

— Sardanapale ! j'allais oublier un rendez-vous que j'ai à vous donner...

— Lequel ? dimes-nous tout affriandés ..

— Celui de vous retrouver tous bien exactement, le 3 octobre, rue des Martyrs, 50, pour la reprise de nos études !

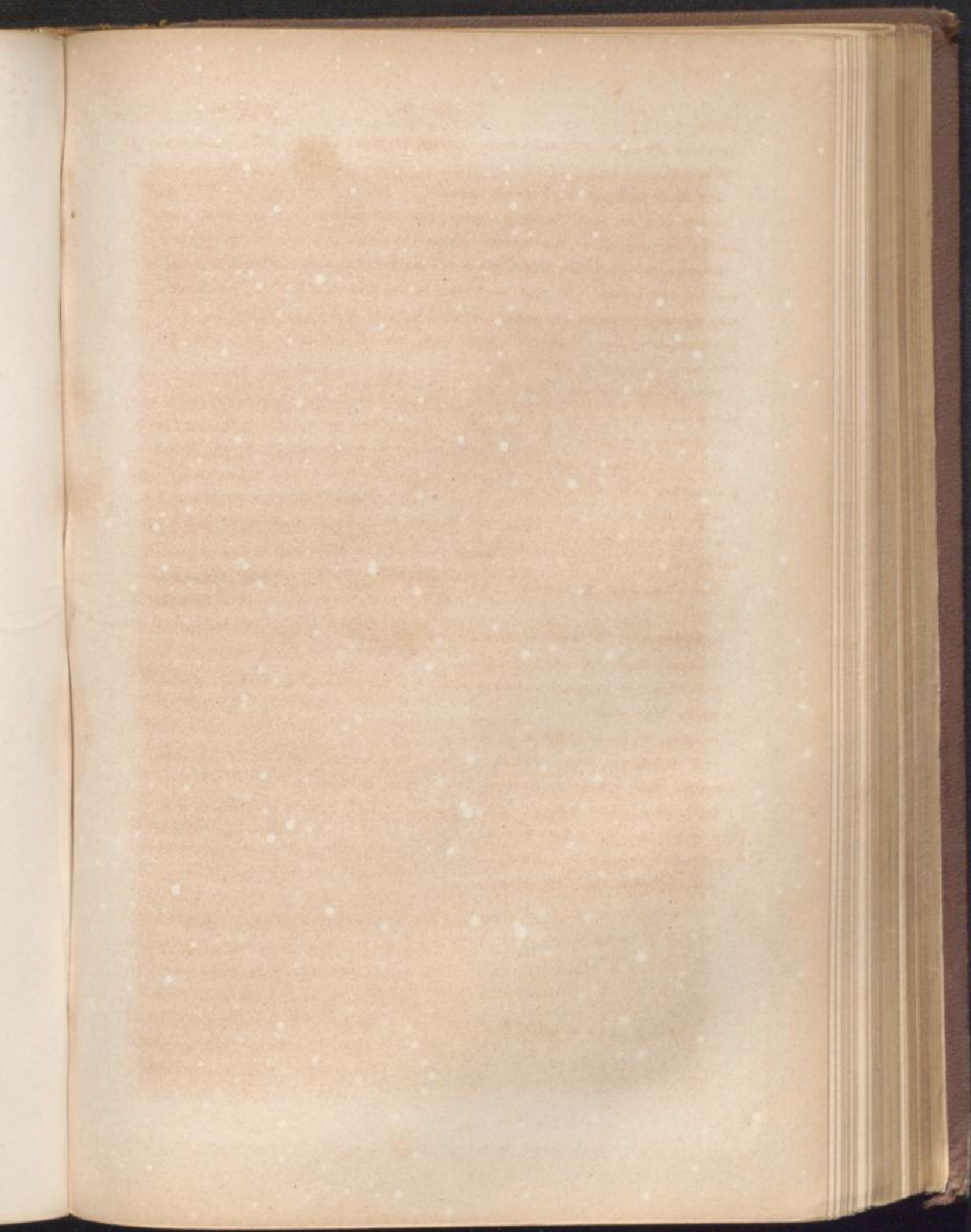
— Tyran, va ! murmura Julien...

— Et de temps en temps, mes amis, en dînant ou en soupant, cet hiver, ou sous notre charmille, l'été, nous aurons du plaisir à parler de nos vacances...

Amis lecteurs, après de pareils ordres, nous avons l'oreille basse et le cœur nous manque. Aussi, moi, pauvre René Maugras, je tombe de défaillance, et ne me sens plus le courage de vous rien dire, si ce n'est :

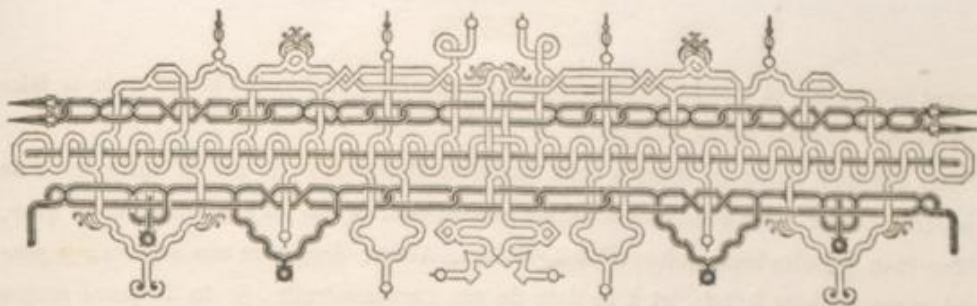
— Adieu, adieu, trois fois adieu !







Vue des rues avec canal d'Amsterdam.



HOLLANDE.

I.

Avantages des voyages. — Les leçons d'une mère. — Comment l'esprit, le cœur et l'âme gagnent en voyage. — Où l'on voit Dieu. — Manière de voyager. — *Dusseldorf*. — Entrée en Hollande. — A propos de quoi Louis XIV apparaît avec son armée. — Passage du Rhin. — *Arnheim*. — Un déjeuner sous la feuillée. — Le Hjartesberg. — M. et Mme Blummer. — *Nimègue*. — Le Falkenhof de Charlemagne. — L'épée de justice. — L'effrayant dragon du Rhin. — *Utrecht*. — Un bavard sans pareil. — M. le Ministre des affaires étrangères. — Comment Monseigneur Dory se délivre d'un importun. — Paysages, etc.

Dusseldorf, septembre 1853.

MA CHÈRE AGATHE,

Je suis encore dans la Province Rhénane, et, pour un dernier jour, j'appartiens au roi de Prusse.

Mais demain je commence mes excursions en Hollande, et ensuite ce sera le tour de la Belgique.

Nous avons eu de grandes jouissances dans nos promenades sur les bords du Rhin. Emile et son précepteur, M. Dory, ne m'ont rien laissé perdre de leurs curiosités : tour à tour nous avons visité Bâde, Carlsruhe, Heidelbergh, Spire, Manheim, Worms, Darmstadt, Francfort, Mayence, les châteaux du Rhin, Coblentz, Trèves, Cologne et partout, note bien ceci, partout, j'ai pensé à toi. Seulement, comme nos journées

Excursions.

étaient fort agitées et très-fatigantes, il ne m'a pas été possible de l'écrire et de te faire part de mes impressions de voyage.

Mais puisqu'à partir de demain nous devenons Hollandais, il est de notre devoir de nous transformer et de nous rendre graves comme eux. Aussi, à l'exception de la pipe, allons-nous prendre leurs solennelles habitudes. Alors, dans tous nos séjours, je penserai commodément à toi, et à la date de nos caravanserails, je te donnerai preuve de vie et d'affection.

Sais-tu bien que j'avais le cœur très-gros, après nos adieux, la dernière fois que je te laissai seule dans ton mélancolique Bagneux? C'est que je m'éloignais de toi, ma meilleure amie, et que, comme mon cœur se partageait, ce n'était pas sans une vive souffrance. Heureusement je te retrouverai dans le même Bagneux, j'y reprendrai cette moitié de moi-même qui me manque à cette heure, et avec elle mon bonheur. Tu ne seras plus seule et cela pour long-temps.

Que veux-tu? Dieu m'a donné un fils, et je me dois à lui, surtout pendant les vacances. A raison de son âge et de son extrême activité, je ne puis le confiner dans une modeste campagne, trop rétrécie pour son ardeur. Et puis je tiens à lui donner ma part d'enseignements. Or, les voyages sont un grand livre ouvert dont chaque page l'entretient et lui forme l'esprit et le cœur. Sous la bonne direction de son précepteur, de son ami, dois-je dire, et sous mes influences maternelles, il retrouve dans ce grand livre de la nature, tour à tour la géographie, l'histoire, les mœurs et coutumes des peuples. Les différents spectacles d'une contrée grandiose, romantique, sublime et pittoresque, ou les sombres aspects de régions marécageuses, stériles et sauvages, lui ouvrent l'imagination et lui donnent la science des contrastes. Je vois qu'il gagne chaque jour des idées, et que s'il se mûrit lentement, tout au moins il juge et pèse les choses, s'amende vraiment, et pour l'avenir me fait espérer un homme d'autant plus solide, que son éducation et son instruction n'auront pas été trop hâtées.

L'esprit acquiert bien des connaissances dans les voyages. Le monde est semé des vestiges de l'histoire. Il n'y a pas de villes, de villages, de campagnes, de fleuves, de montagnes, de rochers qui n'aient leurs souvenirs. Ce sont autant de jalons qui se rattachent aux événements des siècles, et, sous une main habile, ces lambeaux épars des drames de l'humanité, se recousent de manière à faire un tout complet qui devient toute une tragédie, tout un fait, tout un tableau des âges et des mouvements des nations.

Mais le cœur, le cœur surtout gagne à contempler l'homme dans les mille coins du globe où il compte les heures de son existence. Nous ne voyons pas que des joies et des fêtes: nous trouvons plus souvent la misère et les larmes. Eh bien! c'est avec bonheur que je constate et obtiens la preuve que si mon enfant est léger de caractère, c'est que son âge le veut, mais qu'au moins en face d'une douleur quelconque son âme s'émeut, compâtit aux souffrances, et, comme moi, éprouve le besoin de soulager ses semblables.

J'aurais mille faits, doux à mon cœur de mère, qui prouvent ce que j'avance : je t'en conterai plus d'un dans nos prochaines soirées d'hiver. Aujourd'hui je te dirai seulement qu'après chaque voyage je laisse mon fils meilleur, plus calme, plus généreux, et ne fermant jamais le regard sur l'affliction de ses frères.

Et puis, n'est-ce pas bonheur, à travers champs, aux revers des collines, aux profondeurs des vallées, d'entendre les oiseaux habiller à ravir et se livrer à d'horribles commérages les uns sur les autres, les affreux cancaniers ! de voir les torrents, grossis par l'orage, produire des cataractes subites, ou faire de bruyantes cascades, sur les cailloux ? N'est-ce pas plaisir de marcher dans les douces ténèbres des bois, et de cueillir, le long des sentiers en fleurs, les mauves sauvages, les glaïeuls des fontaines, le passe-velours ou les myosotis des ravins ? Il y a des moments où je crois et mets en mon fils la croyance à l'intelligence des choses. Oui, dans les solitudes, au milieu des moucherons qui bourdonnent, des lézards qui rampent, des fleurs qui s'épanouissent, dans ce silence solennel d'une vallée qui dort, où je ne vois plus de vestiges de l'homme, il me semble qu'une foule de voix murmurent et nous disent :

— Que veux-tu ? Voir Dieu ! Prends ce chemin, va sous cet arbre centenaire : ouvre ce calice du liseron ; ramasse cette branche de fougère ; cueille ce rameau que gonfle la sève ; efface cette mousse qui cache l'inscription de ce tumulus recelant un guerrier !... Dis-moi maintenant si Dieu n'est pas là ? dis-moi si la puissance de son bras ne se montre pas à tout lieu ? dis-moi si tu ne sens pas sa présence, son amour, sa justice ; mais aussi son autorité suprême ? En face de ce chêne dont le gland tombe pour reproduire, que couronne le feuillage de cent années, que mille oiseaux peuplent de leurs tribus, ne comprends-tu pas le Dieu créateur et maître ?

Voilà, ma chère Agathe, ce que je recueille et fais recueillir de saintes leçons dans nos promenades et dans les courses de mes voyages. Crois-tu que mon temps soit mal employé ?

Aussi, quand nous avons étudié ensemble, comment butinent les guêpes autour des sureaux ; comment les cirons se réfugient dans de petits antres microscopiques que leur creuse la pluie sous les racines des arbustes ; ce qui tressaille sourdement dans les herbes, ce qui jase dans les nids ; les soupirs de la végétation ; les mystères de la fécondation ; la chute des roches ; l'ébranlement des montagnes ; les ruines amoncelées par les gouttes d'eau ; la progression de la nature ; la transformation lente de ses formes ; la métamorphose de ses œuvres ; la naissance et la mort de tout ce qui vit et de tout ce qui respire ; les grandeurs et le néant des êtres ; alors, oh ! alors nous entrons avec bonheur dans la première chapelle rustique qui se présente sous nos pas, ou, à notre retour à la ville, dans la première basilique qui s'offre à nos regards, et là, nous prosternant en face du sanctuaire qui recèle notre Sauveur immolé, toujours généreux, toujours patient et bon, jusqu'à l'heure de la justice, nous adorons et nous prions.

Oui, ma bonne Agathe : nous gagnons en piété, dans nos voyages. Dans les pays catholiques, nous rougissons de ne pas être assez fervents. Ce qui nous advint en Suisse, l'année dernière, dans un misérable petit village du canton d'Unterwald, à Salschelen, je crois, te le prouvera, si tu l'en rappelles. Dans les pays hérétiques, nous comprenons mieux quel exemple de soumission à l'Eglise et de ferveur en face de Jésus dans l'Eucharistie, nous devons donner. Et, dans les courses et les excursions à travers les montagnes, les vallées et les plaines, la nature, la belle nature inspire à notre âme tant de sentiments de gratitude et d'amour, que nos prières du soir y gagnent d'être mieux écoutées du ciel.

Je ne te dis rien de ce qu'à part moi, peut faire notre bon Dory pour mon fils. Il n'est pas une pierre d'une ville dont il lui fasse grâce ; il n'est pas une ruine dont il ne lui explique l'origine et la chute ; pas un souvenir historique dont il ne lui dise les causes et les effets ; pas un nom d'homme ou de héros qui ne lui fournisse une légende ou un fait. Il fait revivre les siècles écoulés, aux lieux mêmes où les événements, les drames et les phénomènes ont eu lieu. Il place Emile à tous les points de vue d'histoire, de géographie, de physique, d'orographie, de météorologie, d'hydrographie, que sais-je, moi ? Et alors le jour se fait dans sa jeune intelligence : les questions se succèdent ; l'ordre s'établit ; le jugement se prononce ; la mémoire s'enrichit, et l'homme se fait.

Voilà pourquoi je voyage pendant toutes les vacances de mon Emile. Peux-tu me blâmer ? Non. Avant d'être amie, je suis mère. Et puis d'être mère, me rend plus amie ; car quand je te revois, l'absence me donne pour toi, dans la poitrine, de ces bouillonnements d'affection qui font que tu me deviens plus précieuse.

Hier, pour notre début, de l'avant de notre stoom-boot, nous avons pu voir l'horizon des plaines de Tolbiac, d'où Clovis fit entendre sa grande voix pour promettre au Dieu de Clotilde sa conversion, s'il lui accordait la victoire. Tolbiac ou Zulpich se montrait à notre gauche, entre Neuss et Trèves.

Demain, d'après notre ami Dory, nous verrons, à notre droite, Dusseldorf et Wesel, le théâtre de la grande lutte de Varus contre les Germains, et de la terrible défaite des cohortes romaines qui fit crier à Auguste : Varus, Varus, rends-moi mes légions !

Pour le moment nous sommes à Dusseldorf, ou nous a amenés, par la nuit, une nuit grise, terne et froide, le bateau à vapeur de Cologne. Comme nous avions lié société avec un M. Blummer, sa femme et un jeune banquier d'Amsterdam, nous avons passé la nuit sur le pont, enveloppés dans nos manteaux, abrités par une tente. De Cologne à Dusseldorf les bords du Rhin n'offrent rien de curieux. Les rivages sont plats : à peine découvre-t-on quelque silhouette de village au clocher pointu qu'entourent des arbres luxuriants. Mais, en échange, on reconnaît déjà que l'on approche de la mer. Les bâtiments marchands se succèdent presque sans relâche, avec les paquebots, les steamers, les peniches, les chaloupes, etc. Et, comme chaque navire a ses

lanternes hissées aux mâts, et que les feux sont de diverses couleurs, c'est un aspect fort curieux et très-féerique que la rencontre successive de ces bâtiments qui s'approchent ou qui s'éloignent. C'est un horizon charmant. J'ai gagné ce plaisir à mon voyage de nuit.

Voici comme nous procédons dans nos voyages :

Généralement nous allons droit à l'hôtel le plus renommé. On y gagne de toutes manières, en égards, en bons services, en confort, en économie d'argent même. Notre déjeuner nous est toujours servi à part, dans le petit salon de notre appartement. Quant au dîner, par agrément, et même par étude de mœurs, de coutumes, de costumes et de choses, nous le prenons à la table commune.

M. Dory a la charge de fourrier du régiment. C'est lui qui avise à tout ce qui concerne nos bagages, nos chambres, nos repas. Il nous sert aussi d'éclaireur. Pendant que le matin je garde la chambre et même le lit, pendant qu'Emile se repose de son côté des fatigues de la veille, notre bon précepteur, qui sait le grec et le latin, mais qui ignore complètement l'allemand, le hollandais, ou toute autre langue de notre époque, quitte de très-bonne heure l'hôtel, et s'en va, les mains dans les poches, flaner dans la ville. Il prend l'air, étudie le vent, s'oriente, avise, questionne en baragouinant le jargon du pays ou en faisant baragouiner le français, prend avec ses jambes le plan de la ville, en mesure les distances, en comprend les monuments, et nous revient si savant, si habile guide, si fameux cicerone, qu'il fait honte à ceux du crû et stupéfie les indigènes. Alors, après notre déjeuner, le voici qui, de rôdeur se fait gentlemann, prend sa canne et ses gants, et nous dirige sur tous les points, ne nous fait grâce de rien, et assaisonne ce qu'il nous montre des mille récits qu'il bourdonne à nos oreilles. Aussi le verras-tu quelquefois en scène dans mes lettres.

Donc nous sommes à Dusseldorf, sur la rive droite du Rhin.

Des environs charmants, de beaux édifices, de jolies maisons, des rues régulières, tel est l'ensemble que présente, au premier aspect, cette ville, l'une des plus coquettes des rives du Rhin.

C'était autrefois la capitale du duché de Berg, depuis le XIII^e siècle jusqu'au XIX^e, et aussi sous Napoléon I^{er} et Joachim Murat; mais à présent elle est le chef lieu de la régence Prussienne.

En 1794, les Français la bombardèrent : aussi le château et les principaux édifices furent-ils convertis en un monceau de ruines.

Un électeur palatin, dont nous avons beaucoup entendu parler à Heidelberg, car il est l'auteur du gros tonneau de ce vieux manoir, Charles-Théodore, a construit avec magnificence dans Dusseldorf le quartier de *Karlstadt* dont les édifices ressemblent à des palais, et dont les larges rues sont bordées de tilleuls. Il y a, en outre, la vieille-ville, *Altstadt*, et la nouvelle-ville, *Neustadt*. Cette dernière a été construite par l'électeur Jean-Guillaume.

Sur la place du marché s'élève la statue équestre, en bronze, de cet électeur, par Grupello.

A l'occasion de cette statue, M. Dory nous a fait remarquer sur le toit de la maison qui est derrière la statue, une autre statue en bronze, mais de petit modèle.

— C'est, nous dit-il, le buste d'un apprenti de Grupello, qui, au moment de la fusion de la statue de l'électeur, eut l'heureuse inspiration de jeter du bronze dans le fourneau, et contribua ainsi au succès de l'œuvre, qui serait sortie incomplète du moule, par insuffisance de la matière.

— Et alors, dit Emile, Grupello a récompensé son apprenti en faisant sa statue. C'est une action digne d'un artiste.

Les monuments dignes d'être remarqués à Dusseldorf sont : l'église collégiale et celle de Saint-Lambert, qui renferme le tombeau de l'infortunée Jacobée de Bade, ainsi que les sépulcres en marbre des anciens ducs de Berg.

— Qu'est-ce que Jacobée ? et pourquoi l'appelé-je infortunée ? vas-tu me dire.

Je te répondrai : Pour un prince de Hollande qui voyageait sur les bords du Rhin, voir à Bade et aimer la fille du margrave, la belle Jacobée, fut l'affaire d'un instant. Jacobée quitta donc le vieux château de Bade et les collines pittoresques de la Forêt-Noire, pour venir habiter, dans les plaines fleuries de la Hollande, le *manoir de Teilengen*.

C'était en 4426. Là, toute au bonheur de recevoir son époux aux jours de ses loisirs, Jacobée vivait dans la solitude. Mais voici qu'un jour, un jeune cavalier, perdu dans la campagne, vint frapper à la porte du castel. La fille du margrave le reçut à sa table et allait le congédier ensuite, lorsque le prince hollandais survenant, à la vue de l'étranger, entra dans une étrange fureur. De la pointe de son glaive il perça le cœur de l'inconnu, et, du revers, il fit tomber la tête de la belle Jacobée.

Hélas ! l'étranger n'était autre qu'un chasseur égaré à la poursuite de ses faucons. Rien n'était plus innocent que son entrevue avec Jacobée !

L'infortunée princesse fut mise en ce tombeau de l'église de Dusseldorf, et, pas un étranger ne passe dans le voisinage de ce tombeau sans s'arrêter pour prier et pleurer.

Assise sur les bords d'un grand fleuve et traversée par un rail-way, Dusseldorf, qui a, en outre, la rivière qui lui doit son nom, est devenue le centre d'un commerce très-considérable. Plus de deux mille vaisseaux y viennent chaque année d'Amsterdam et de Rotterdam. On y fabrique des châles, des tissus de laine, des soieries, des étoffes imprimées. La fonte, l'acier, les teintures y ont un grand débouché. Tu sais, en outre, que la moutarde est un article spécial qui n'atteint nulle part ailleurs, pas même à Dijon, le même degré de perfection. Enfin, dans tout le voisinage de la ville, on fait un tel commerce de fleurs que la vente ne s'élève pas à moins de huit cent mille francs. Tu ne seras donc pas étonnée que chaque fois que rentre Emile, il m'apporte un de ces bouquets dont les parterres seraient jaloux.

Mais ne vas pas croire que, pour être une ville de commerce et d'industrie, Dusseldorf n'ait pas un goût très-prononcé pour les beaux-arts. Non, certes !

D'abord la musique y est en grand honneur, et les sociétés chorales du Bas-Rhin s'y donnent rendez-vous pour exécuter de ces grands concerts qui ravissent, témoin celui dont on nous a honoré hier, tout exprès, je crois, pour notre bien-venue.

Figure-toi ensuite que dans le château de Dusseldorf, détruit par les Français, et dont on a reconstruit certaines parties en pierres rouges, Jean-Guillaume de Neubourg, l'électeur à la statue de bronze, rassembla jadis, en 1697, tous les tableaux qui lui venaient de ses aïeux, et en augmenta beaucoup le nombre. Ainsi, croiras-tu qu'il ne réunit pas moins de quarante-six *Rubens*, neuf *Rembrandt*, vingt-deux *Van Dyck*, cinq *Annibal Carrache*, un *Corrège*, dix-sept *Giordano*, sept *Caravage*, trois *J. Robusti*, deux *André del Sarto*, cinq *Titien*, quatre *Poussin*, un *Raphaël*, un *Carlo Dolce*, un *Guido-Reni*, et un *Gérard Dow*, sans compter les *Schalcken*, les *Gaspar Crayer*, et autres.

La réputation de cette collection se répandit bientôt dans toute l'Europe. Elle devint un but d'admiration pour tous les voyageurs. Mais survinrent les guerres de notre révolution, et la terreur que nos armées inspirèrent furent telles que deux fois ces tableaux furent emballés et transportés hors de leur portée. L'électeur Maximilien, duc de Bavière, prit plus de précaution encore : il fit conduire ces richesses artistiques à Munich, et les plaça dans sa galerie dont elles font le plus bel ornement.

Dusseldorf n'a conservé, de toute cette antique et riche galerie, que *l'Assomption de la Vierge*, de *Rubens*.

— Alors, me dis-tu, après l'admiration donnée à cette toile, fort belle sans doute, tu n'as plus rien trouvé qui alimente ton goût pour la peinture ?

Si, ma chère Agathe. Le feu sacré qu'avait allumé dans la ville le goût de Charles-Théodore a survécu, et depuis quelques années, Dusseldorf a commencé à former une nouvelle galerie de tableaux de peintres vivants, et nous y avons vu des *Lessing*, des *Archenbach*, des *Sohn*, des *Schirmer*, des *Kähler* et des *Khems*. Cet amour du dessin et de la peinture est même si prononcé chez les habitants, qu'ils partent, au retour de chaque printemps, armés de leurs crayons et de leurs albums, pour recueillir sur le Rhin, en Allemagne, partout, des croquis, des vues, les plus beaux sites et les merveilles de la nature.

Je t'ennuie de tous ces détails, peut-être : mais que veux-tu ? nous entrons dans la terre classique de la peinture et des tableaux. Il faut l'attendre à lire souvent des noms de peintres, et le catalogue de leurs œuvres. Je t'épargnerai le plus possible ; mais tu me pardonneras aussi, dans l'occasion, le cri de l'enthousiasme.

Te dirai-je que le philosophe F. Jacobi, son frère le poète G. Jacobi, le baron de

Hompesch, dernier grand-maître de l'ordre des Templiers, le poète Henri Haine, et les peintres Cornélius, Lenzen et Achenbach, ont illustré Dusseldorf par leur naissance?

Je termine en t'apprenant que nous venons de faire une promenade au *Jardin de la Cour* et à la *Maison de Chasse*, résidence du prince de Hohenzoltern-Sigmaringen. De là nous avons été au *Mont Grafenberg*, d'où la vue s'étend au loin sur une vaste plaine couverte de jardins et de maisons de campagne.

Mais cette vue de jolies villas a porté mon esprit et mon cœur vers ton beau retiro de Bagneux. Aussi me suis-je bien promis de t'écrire en rentrant. Je tiens parole. On est si heureux de payer une dette de cœur.

A bientôt, ma chère Agathe. Jusqu'à nouvelle lettre reçois mes embrassements les plus tendres, et crois-moi ta meilleure amie,

F. D.



A bord du *Dampfschiff Colnstadt*, septembre 1855.

MADAME,

Vous souvient-il de ces vers de notre immortel Boileau, dont les satires et les épîtres ont bercé votre enfance?

— Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux...

J'ai vu ce mont Adule, le mois dernier, et je m'en fais gloire, car, dès son origine, le Rhin est un beau fleuve.

Vous vous rappelez aussi ces autres vers du même poète :

— Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux terni l'antique gloire :
Que Rhimberg et Wesel, terrassés en deux jours,
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours...

Je me trouve en ce moment sur ces bords fameux et en face de ce Wesel terrassé en deux jours.

— Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles.
.....
Aussitôt essayant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse :

Son front cicatrisé rend son air furieux ;
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.

Vraiment le Rhin conserve encore sa barbe limoneuse ; mais j'avoue qu'il n'a plus la figure poudreuse ni l'aspect d'un guerrier.

Il paraît cependant qu'au temps de Boileau , son allure de matamore lui avait conquis des preux , car le poète nous dit :

— Ils marchent droit au fleuve... où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre, Grammont, le premier dans les flots,
S'avance soutenu du regard du Héros ;
Revel le suit de près.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart.
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,
Au même instant dans l'onde, impatient, s'élance :
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots, tremblants sous un si noble poids.
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.
Par ses soins cependant, trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron coupent déjà les eaux :
Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace :
Il s'avance en courroux.....

.....Le plomb vole à l'instant,
Il pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.

.
De tant de coups affreux la tempête orageuse
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse.
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
Le destin, à ses yeux, n'oserait balancer.
Bientôt, avec Grammont, courent Mars et Bellone ;
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne ;
Quand, pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés.

L'ennemi , renversé , fuit et gagne la plaine :
 Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne ;
 Et , seul , désespéré , pleurant ses vains efforts ,
 Abandonne à Louis la victoire... et ses bords !

Pardonnez-moi cette longue citation , Madame ; mais comment ne pas lire cette magnifique description du passage du Rhin par les troupes du grand roi , quand on est sur les lieux mêmes où s'accomplit ce merveilleux fait d'armes ?

Oui , je suis à bord du bateau à vapeur le *Colnstadt* , et , au moment où je vous écris , nous battons les flots du Rhin , à l'endroit précis où Condé , d'Enghien , Vivonne , Nantouillet , et Coislin , et Salart passaient ce fleuve et refoulaient les Hollandais , dans la fameuse guerre de 1692.

Voici la butte de terre d'où Louis XIV regardait le combat.

Mais , pour rester dans le vrai , faut-il vous dire que la pensée a brodé ce récit : mais le récit pur , sincère de ce fait d'armes immortel le *Passage du Rhin* , est que l'on avait dit au prince de Condé que le Rhin était guéable , et le Rhin ne l'était pas.

« Alors , dit un des témoins oculaires , le comte de Guiche , alors je vis le plus pitoyable spectacle du monde , plus de trente officiers noyés ou se noyant , et Revel à leur tête ; enfin le Rhin plein d'hommes , de chevaux , d'étendards , de chapeaux , etc... Ce fut là que je vis Brassalay , le cornette des cuirassiers , dont le cheval s'était noyé au milieu de l'eau , étant botté et cuirassé , nager d'un bras et sauver son étendard de l'autre ; et M. le prince faisant toujours serrer le reste , quoiqu'il s'en noyât sans cesse , qu'en un moment j'eus quatre ou cinq escadrons de l'autre côté de l'eau. Alors , en abordant au rivage , fut tué le chevalier de Longueville , etc. »

Hélas ! Louis le Grand est tombé ! Les héros qui l'entouraient ne sont plus ! Le Rhin coule toujours... Et , là-bas , je vois Wesel qui montre des bastions et des redoutes plus formidables que jamais. Dernier échelon du système des fortifications de la Prusse. Il termine la ligne qui part de Mayence , passe à Coblenz et à Cologne , et vient tourner en équerre vis-à-vis de la Hollande. N'est-il pas vrai qu'au nom seul de ce Wesel , tout le siècle de Louis le Grand se réveille.

Mais que vous dirais-je de tout ceci , après que M^{me} de Sévigné a écrit là-dessus des pages fameuses qui ont la première place dans votre Mémoire ?

Puisque je me permets de vous écrire et de faire le cicerone , le littérateur , laissez-moi me poser aussi en historien , Madame , et vous dire que ce *Wesel* , qui s'efface déjà derrière nous , fut témoin jadis de la victoire que Charlemagne remporta sur les Saxons en 879. C'est une ville habituée au feu , du reste , car elle eut de nombreux sièges à soutenir contre les Français , les Espagnols et les Brandebourgeois.

Cette autre ville , *Xanten* , *Vetera Castra* , où les Romains avaient deux légions , que

nous laissons aussi derrière nous, sur la rive gauche du fleuve, doit vous intéresser, car vous aimez les belles œuvres. Or, c'est à Xanten que la tradition place le manoir des fameux *Nibelungen*, les héros de poésies allemandes que vous avez lues assurément, et qui méritent bien leur gloire.

Et, en face du passage du Rhin de Louis XIV, je vous signale aussi des ruines. Là était jadis le vieux *Fort de Schenkenschanz*, autrefois la clé des Pays-Bas. Nos armées s'en étaient emparé, en 1682, par les mains de Turenne. Elles le prirent de nouveau, en 1704.

Ma bonne mère a eu grand bonheur à vous écrire, l'autre jour; mais aujourd'hui j'ai réclamé d'elle cette faveur, car vous avez eu la bonté de me donner le droit de vous faire part de mes jeunes impressions. Je suis fier de vous les adresser, et je vous demande de vous montrer assez indulgente pour bien accueillir le timide bavardage d'un étudiant au début de la vie.

~~~~~  
 Arnheim, septembre 1835.

Décidément nous sommes en Hollande, chère Madame.

Nous avons franchi la frontière à *Lobish*, et j'ai une certaine reconnaissance au cœur en vous disant que les douaniers hollandais sont parfaitement élevés, pleins de bonnes manières, et qu'on voit en eux les preuves d'une haute civilisation.

Des autres variétés de la nation qui nous accueille, je ne puis rien dire encore. Cependant, dès le début, je ne puis m'empêcher d'admirer la force vitale et l'activité de ce peuple. Généré par une nature fort ingrate, souvent surpris par les envahissements de la mer, il conquiert le sol par de patients et pénibles travaux. Les contrées que nous parcourons ne nous offrent plus, comme le pays rhénan, cet incomparable panorama de sites pittoresques, de cimes bleuâtres, de rochers couronnés de ruines et de vieux castels, de riches et romantiques vallées, mais nous y rencontrons de calmes paysages, de belles prairies, des collines verdoyantes, et d'innombrables troupeaux, qui paissent en liberté. Partout ce sont de charmantes villas, des campagnes émaillées de fleurs; partout règnent la fraîcheur et la propreté.

Je ne sais quel écrivain compare la Hollande à une tulipe qui s'épanouirait dans un vase de boue.

Voulez-vous une description savante du pays que nous allons parcourir, Madame? Ecoutez ce que m'en disait mon bon précepteur, hier, quand nous franchissions ses frontières:

— La Hollande, aujourd'hui que les caractères distinctifs des nations tendent à se con-



fondre, est une des contrées les plus curieuses à observer, attendu que ses habitants conservent encore, pour la plupart, les mœurs et les costumes de leurs ancêtres, et qu'ils ont une physionomie nationale, comme le sol où ils sont fixés présente un aspect particulier et même exceptionnel. Ce sol est entièrement factice. Il est l'œuvre de la patience, du courage et de l'amour de la liberté. Chose merveilleuse ! les Hollandais lui ont eux-mêmes donné sa figure et sa forme, ainsi qu'aux canaux qui la sillonnent, aux rivières et aux lacs qui la découpent en tout sens. Conquise sur l'Océan, la Hollande est couverte de gras pâturages et de riantes plantations, où l'horticulture est portée à sa perfection, mais où le *joli* l'emporte sur le *beau*, la propreté et la symétrie sur le naturel et la hardiesse, et le goût des ponpons sur celui des ornements bien entendus. Le climat est brumeux et humide, mais le froid des hivers et le vent d'est, qui souffle fréquemment alors, en corrige l'insalubrité.

*Arnheim* est la première preuve de tout ce qu'avance ici M. Dory.

Cette capitale de la province de Gueldre est coquette et gracieuse. Placée sur la rive droite du Rhin qui, avant de l'atteindre, se divise en deux branches, dont l'une, sous le nom de *Waal*, va rejoindre la Meuse à Nimègue, et l'autre, appelée *canal de Pannerden*, puis *Bas-Rhin*, arrive à Arnheim, elle s'étage sur une colline délicieuse, et montre avec orgueil ses rues droites et ses jolies maisons. Son église produit un fort bel effet dans le paysage. Mais ce qui la décore magnifiquement c'est le *Château de Hjartenberg* ou *Sonsbeck*, qui la domine, et dont le parc et les hauts arbres couronnent les hauteurs.

Ce domaine appartient au baron de Heckeren.

A notre arrivée à Arnheim, et pendant que M. Dory me raconte que cette ville fut prise par les Français en 1672; qu'elle devint, au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, une des principales forteresses de la Hollande; et qu'en 1813, les Prussiens et les Français s'y livrèrent un combat acharné dans lequel le général Charpentier fut tué, nous sommes circonvenus par une nuée de jeunes drôles qui veulent à tout prix porter nos valises. Vainement M. Dory résiste; ils se cramponnent si fort à notre suite, que, de guerre las, nous acceptons l'un d'eux pour guide.

Deux voyageurs, M. et madame Blummer, qui sont avec nous, très-satisfaits d'avoir à qui parler, nous proposent alors de gravir la colline, et d'aller planter notre tente sous les beaux ombrages qui ornent son sommet. De là, l'horizon doit être magnifique. Nous nous rendons à leurs vœux, et nous voici, bras dessus, bras dessous, escaladant à qui mieux mieux. Nous trouverons un restaurant, nous a promis le drôle en question. Dans cette espérance, nous rions, nous batifolons, nous cueillons des fleurs; nous récitons des vers; M. Dory se ferait presque un Tityre, afin de chanter une églogue. Vue splendide, verdure luxuriante, soleil brûlant, idylles et pastorales tout autour de nous.



Enfin nous sommes à la porte du parc de Hjartesberg, dans une demi-lune qui fait face à une chaumière mesquine : c'est là le restaurant.

— Ah ! drôle... s'écrie M. Blummer furieux, c'est là ton Chevet, à toi ! misérable, tu voulais te faire payer ta course, et voilà tout. Tu mériterais que je te...

— *Quos ego...* ! s'écrie M. Dory, en parodiant la colère de M. Blummer par le souvenir de la colère de Neptune, dans l'Enéïde.

En effet, mauvais cidre, beurre gâté, œufs suspects, pain très-indigeste... tel est le menu de notre repas, que, du reste, nous prenons à l'ombre des charmilles, sur la rive d'un petit lac, qui clapote à nos pieds, et où je tends en vain des engins au poisson...

— Corne de bœuf ! m'écriai-je, où serait la poésie d'un repas champêtre, si l'on nous servait des gélinottes ou un beefsteack aux pommes ? Allons donc, avec les bergers de Virgile, écrivons-nous :

*Fronde super viridi, sunt nobis mītia poma,  
Castaneæ molles, et pressi copia lactis.*

Je vous expliquerai ces vers à mon retour à Paris, Madame. Pour le moment, je vous dirai que notre carte, car on a eu l'audace de nous envoyer une addition, bicoque, va ! ne s'élève pas à moins de seize francs de notre monnaie de France.

Et encore faut-il payer le guide !

Et encore, pour avoir mis le nez, rien que le nez, à la grille du château de Hjartesberg, ne sommes-nous pas poursuivis par une armée de jardiniers et de portiers, réclamant un pour-boire, et, au lieu de fleurs, nous jetant force injures !

Telle fut notre partie de campagne, sur la belle colline de Arnheim...

Nimègue, septembre 1833.

Pour nous venger d'une pareille déception, Arnheim nous étant suffisamment connu, ce qui demande peu de temps, nous louons une calèche à deux chevaux, et nous allons à Nimègue, M. et madame Blummer pour dîner ; ma mère, M. Dory et moi, pour voir et pour connaître.

Puisque je me donne un si beau rôle, laissez-moi faire le savant, et montrer comme mon précepteur déteint sur moi.

Nous arrivons à Nimègue par les plaines de la Gueldre, et les yeux fixés sur les horizons du Brabant septentrional.

Nimègue est le *Castellum-Noviomagum* de Jules César. Mais d'avoir appartenu aux Romains n'est pas son seul titre d'antiquité.



Elle fut aussi la résidence de notre Charlemagne, qui y bâtit le *Château de Falkenhof*. Malheureusement les Français l'ont détruit en 1794. Hélas ! à cette époque, ils détruisaient tout ! Nous avons donc à parcourir les ruines faites par le canon français, et nous avons pu revoir encore la niche d'un jubé, ainsi que les fonts-baptismaux d'une église, auxquels la tradition attribue une origine païenne.

Du reste, Nimègue est une ville forte de plus de vingt mille habitants, la plupart catholiques, ce qui nous rassérène l'âme, car il paraît que nous entrons dans le calviniste et le luthérien jusqu'au cou.

Nous visitons l'Hôtel-de-Ville, qui est construit dans le style de la renaissance. Au moins, Nimègue, assez peu belle en soi, a-t-elle le mérite de la gratitude. Je remarque sur le fronton de cet édifice les statues de plusieurs rois et empereurs d'Allemagne, qui ont été ses bienfaiteurs.

Dans une des salles qui tient lieu de Musée, M. Dory me signale un grand sabre à deux mains.

— Cet instrument de supplice, me dit-il, servit à l'exécution des célèbres comtes de Horn et d'Egmont, décapités à Bruxelles, en 1568.

Qu'est-ce que le comte de Horn ? qu'est-ce que le comte d'Egmont ? Je ne saurais encore vous le dire. M. Dory me promet leur histoire, qu'il me contera au lieu même de leur mort, c'est-à-dire, sur la place de l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles. Donc la suite au numéro prochain.

Nous allons prier dans l'église de Saint-Étienne, édifice gothique du XIII<sup>e</sup> siècle. Elle renferme le tombeau en marbre de Catherine de Bourbon, épouse du duc Adolphe de Gueldre, morte en 1469.

M. Dory ne manque pas de me dire, et je vous l'apprends après lui, si déjà vous ne le savez, Madame, que c'est à Nimègue que fut signé, en 1678, le fameux traité de paix entre notre Louis XIV, l'Espagne et les États de Hollande.

A Nimègue, au grand plaisir de M. Blummer, amateur consommé, paraît-il, nous dinons à l'hôtel des Pays-Bas, dont le propriétaire voudrait absolument nous retenir, et nous envoyer par le bras du Rhin, Waale, à *Bommeler-Waard*, où le fleuve se confond dans la Meuse, et prend le nom de *Merice* ou *Merwede*.

— Là, nous dit-il, vous verrez le *Château de Løwestein*, jadis forteresse puissante, dans lequel fut mis au cachot le célèbre Hugo de Groot, qui ne dut sa délivrance qu'au dévouement de sa femme. Enfermé par ses soins dans une caisse de livres, le captif put ainsi gagner la frontière.

— C'est la femme qui perdit l'homme, c'est à la femme de le sauver ! dit avec un gros rire le facétieux M. Blummer, plus satisfait de son dîner que de son déjeuner.

Sur ce nous partons pour... Arnheim, et c'est d'Arnheim que, très-heureux de vous



avoir prouvé que j'ai bonne souvenance de vos recommandations, Madame, je me permets de vous baiser les mains, et de me dire.

Votre très-respectueux et très-reconnaissant.

ÉMILE D.

Utrecht, septembre 1833.

Avant de quitter Nimègue, avant hier, ma chère Agathe, nous avons été témoins d'un singulier spectacle. Comme Émile, toujours un peu étourdi, a oublié de l'en parler, je vais le faire pour lui.

Le Rhin n'est pas seulement un fleuve, c'est une rue, une vraie rue.

Sous les Romains et les Francs, ce fut une voie militaire, toujours couverte de légions, se rendant d'une forteresse à l'autre, d'un camp à l'autre camp.

Aux siècles nébuleux du moyen-âge, ce fut le chemin des Saints, saint Goar, saint-Castor, saint Crescentius, et bien d'autres transformèrent ses rivages, et d'idolâtres les firent catholiques. Alors Constance eut son prince-évêque; Bâle, son prince-évêque; Strasbourg, son prince-évêque; Spire, son prince-évêque; Worms, son prince-évêque; Mayence, son archevêque-électeur; Cologne, son archevêque-électeur.

De nos jours, le Rhin est la route des bateaux à vapeurs, des steamers, des chaloupes, des bâtiments de toutes sortes. C'est la rue du commerce!

Note bien que c'est à M. Dory que je dois toute cette belle érudition.

Donc, nous étions montés, à Nimègue, sur un belvédère, construit tout à côté des ruines de Falkenhof, et nos regards erraient avec bonheur sur les riantes campagnes de la Gueldre et du Brabant, sur le Rhin, en amont de la ville, sur le Rhin, en aval, lorsqu'au loin, en amont, nous voyons arriver sur la nappe d'or du fleuve, comme un long serpent noir qui glissait, tournait comme les flots, manœuvrait de manière à conserver toujours le milieu entre les rivages, et venait, venait à nous, sans qu'il nous fut possible de deviner quel était cet affreux leviathan, ce gigantesque mastodonte marin.

Nous eûmes bientôt le mot de l'énigme.

Tu sais que la Hollande est privée de forêts. Le bois manque, et cependant il y fait plus froid qu'ailleurs. Or, la Suisse et le pays Rhenan l'approvisionnent, et lui expédient leurs sapins et leurs mélèzes. La Forêt-Noire, spécialement, lui envoie sa plus belle espèce de pins, qui a même pris de là le nom de pin hollandais. Lorsque ces arbres, jetés des montagnes et des rochers de la Murg, du Rhin, et des autres rivières, sur les rivages, sont dépouillés de leurs branches, on les réunit en radeaux. Alors ils descendent leurs cours d'eaux respectifs, le Neckar, l'Enz, la Nagold et la Galt, les uns; les autres, la



Kingig, la Murg et la Rench. Tous ces trains se réunissent à Manheim. Alors on les lie ensemble, bout à bout, et ils partent pour Cologne, où cette immense masse de bois s'augmente encore, et finit par ressembler à une île flottante, dont la valeur est, dit-on, quelquefois de cinq cent mille francs. C'était un de ces longs et magnifiques radeaux que nous voyons arriver.

Bientôt la monstrueuse machine approche assez pour que nous puissions en voir toutes les parties. Figure-toi une île longue et plate, se mouvant au gré des vagues. Toute une légion de matelots la dirige, armés de prodigieux avirons, dont ils battent l'eau pour imprimer la rapidité au train, et avec lesquels ils le tiennent à distance des rives. Le drapeau national flotte à la tête, au bout d'une perche. La fumée, une fumée épaisse entoure de ses noirs bouillonnements une marmite digne de Gargantua, à l'arrière, et des femmes, un peu le type des sorcières d'Hamelet, la remplissent de je ne sais quels ingrédients. On tue de pauvres moutons qui bêlent, en regardant tristement les verts pâturages des bords du fleuve; car il faut que ces hommes vivent, et l'homme vit de la mort, hélas! Aussi je ferme les yeux, et quand je les ouvre, l'affreux dragon passe sous nos yeux avec la rapidité d'une flèche qui file, et bientôt s'éloigne comme emportée par un grand coup de vent.

Ces grands trains deviennent de plus en plus rares. Il paraît que les pilotes habiles manquent à leur direction. Combien de choses vont mal ici-bas, parce que les pilotes habiles manquent!...

Nous avons laissé à Arnheim, ma chère amie, les beaux *Niederlandische Dampfschifffahrts-Gesellschaft* du Rhin. Tire-toi de ce mauvais pas, si tu peux. Nous avons ici un chemin de fer, et vivent les chemins de fer! Oh! je t'entends m'appeler: Profane! Ne te fâche pas, Agathe. Je dis: Vivent les chemins de fer! quand il s'agit de franchir les grandes distances. Mais j'aime, dans les voyages surtout, les petites excursions à pied: les promenades le long des sentiers en fleurs; les vallées où l'on se repose; les collines d'où la vue plonge dans de mystérieux horizons; les roches perdues dans la brume, et que l'on conquiert en les gravissant; les bois dont on aspire les senteurs fortifiantes; les prairies et les marges des rivières, lorsqu'il est question de voir et d'étudier; les marches même quand on doit rencontrer des ruines qui vous riront en face, lorsque vous pleurerez sur les drames qu'elles ont vus... Mais ce ne sont pas ces va-et-vient d'un court voyage en plein air que tu aimes. Il te faut presque les courses du Champ-de-Mars ou de Chantilly, pour que tes jambes soient satisfaites; voilà pourquoi tu me traites de: Profane! Mais comme il s'agit ici d'aller à Utrecht, que je n'ai pas des tibias de cerf ou de gazelle, je me permets de dire, et je répète: Vivent les chemins de fer!

Des hauteurs du chemin de fer de Arnheim, car le chemin de fer, à Arnheim, commence sur les hauteurs, nous découvrons le Rhin qui bientôt se bifurque, et va, à notre



gauche, vers Leyde, d'où bientôt il gagne la mer, et à notre droite, sous forme de canal, remonte vers l'Yssel, pour aller au Zuyderzée.

M. Dory nous apprend que ce fut Drusus, le grand colonisateur du Rhin, et le fondateur de ses cinquante forteresses qui fit creuser ce canal.

En nous montrant aussi, au loin, les horizons vaporeux de l'Yssel, qui rejoint le Zuyderzée à Kampen, il nous rappelle que ce fut là, jadis, que nos Pères, les Francs-Saliens, posèrent leurs premières habitations, et commencèrent à se montrer d'acharnés adversaires pour les Romains, vainqueurs des Gaules.

Dans quelques ondulations de terrain, à notre droite toujours, nous pourrions presque découvrir les donjons de *Deventer*, entre la Gueldre et l'Over-Yssel, dont l'église fut jadis brûlée et les chrétiens massacrés par les Saxons, irrités des menaces de Charlemagne, les conviant au christianisme. Je crois même que cette flèche aérienne que nous avons vue se perdre dans les nuages, n'est autre que celle de son église de Saint-Libuin, le missionnaire envoyé par le zélé Charlemagne, pour leur montrer la lumière de l'Évangile.

Du reste, c'est dans les forêts qui l'entourent que jadis, au temps de ce merveilleux Charlemagne, les populations teutoburgiennes adoraient l'image fatidique du grand Irmensul, le maître du monde, sous les traits d'Arminius, le Germain vainqueur du Romain Varus, dont la défaite terrible faisait dire si souvent à Auguste, l'empereur de Rome : Varus, Varus, rends-moi mes légions !

Nous cheminons rapidement vers Utrecht : nos wagons n'ont pas le confortable de ceux de l'Allemagne ; mais, en somme, peu importe : nous sommes plus occupés des choses du dehors que de celles du dedans.

D'abord nous traversons un pays stérile, très-stérile. Il nous est facile de constater les ravages terribles qu'a exercés la dernière invasion de la mer qui, cette année même, a rompu ses digues. Pauvre contrée de Hollande, quels dangers ne court-elle pas toujours !

Après la station de *Maarbergen*, nous voyons, à droite, à l'entrée d'une forêt, la *Pyramide*, petite colline élevée par les soldats de Marmont, à Napoléon I<sup>er</sup>, lorsqu'il fut sacré empereur, en 1804. A cette époque l'armée du maréchal Marmont jouait son rôle en Hollande, et campait en ce lieu.

Ensuite, après avoir décrit une large courbe, à partir de *Maren*, notre rail-way traverse les collines de la Gueldre, dans une tranchée profonde, et arrive à *Driebergen*. Mais cette ville est loin de notre ligne, et nous ne pouvons juger de sa beauté. Puis nous atteignons *Zeist*, très-jolie petite cité, sur notre droite. La secte des frères Moraves compose seule sa population. J'ai eu occasion, plusieurs fois déjà, de parler de la communauté des Frères Moraves. Sache bien que cette secte de communistes, sorte de franciscains, se recommande par la pureté de ses mœurs, sa piété, la simplicité de son habillement et son

*Excursions.*



industrie. Les femmes se distinguent par la couleur des rubans de leurs bonnets. Sur les bords du Rhin et en Allemagne, il n'est pas rare de trouver de ces Frères Moraves.

Maintenant, à droite encore, se montre la haute tour de la cathédrale d'*Utrecht*, et, le chemin de fer traversant le canal qui met en communication cette ville avec Leek, des deux côtés de notre route nous ne voyons plus que parcs, jardins, kiosques, villas. Nous nous arrêtons enfin, et l'Hôtel de Neerlande nous reçoit.

Nous étions à peine installés dans notre appartement, ma chère, et mon fils, et M. Dory, n'avaient pu encore que se montrer les différents canaux qui occupent le milieu des rues de la ville, comme dans presque toute la Hollande, lorsque je sentis le parquet de ma chambre trembler sous moi, et il se fit à ma porte une commotion qui l'agita, comme si on y eût déposé un lourd sac de blé. J'allai ouvrir. C'était tout simplement le maître du logis, qui venait prendre mes ordres pour le dîner. Cet homme n'était pas un homme, Agathe, c'était un poupart, un bonze, un sac surmonté d'une tête, de quatre pieds carrés, en culotte de velours rouge, c'est le pays du gros velours, tu sais? en casaque de molleton blanc, les mollets gonflant leurs bas chinés à les crever, et allant s'enfoncer dans des souliers, dont M. Dupin eût été jaloux : le tout se terminant, en haut, par une petite calotte blanche comme en portent nos chefs de cuisine, et offrant le visage le plus écarlate, le plus drôlatique, le plus burlesque qu'il m'ait jamais été donné de voir.

Ce homard gigantesque roula jusqu'à moi, s'inclinant, se redressant, saluant mon fils, saluant le bon Dory, dont les lèvres commençaient un rictus comique, et enfin, quand je fus replacée sur mon divan, il ouvrit une bouche formidable, et me dit :

— Ze zavoir le franzais, gar, ze avre appris la quizine à Baris, mohoi! auzi me fais zhonneur de gauzer avec des franzais... Bous arrivez en une crande bille, Madame, et vous adressez-vous au blus meilleur hôtel. Oh! ze regonnaïs là les franzais, ils ont de l'esbrit zusqu'au bout des doigts!

Sur ce, la conversation s'engage. Comment ne pas causer avec cet homme? Il avait le tic-tac d'un moulin, et ne demandait qu'à aller. Le voilà, nonobstant son atroce accent, qui se met à nous exalter ses coulis, ses entremets, ses hors-d'œuvre d'abord, puis les lits de sa maison, la vue que l'on a des fenêtres, et mille autres choses. Je crois même que sans le rire, un rire fou qui s'empara d'Émile, il allait nous faire l'éloge de sa culotte. Heureusement M. Dory le mit sur le chapitre de la ville. Aussitôt mille fusées s'échappèrent de cette outre. Ce qui nous amusa le plus, c'est que pour l'arrêter, M. Dory se mettait en travers fort inutilement : cela devint le plus curieux dialogue.

— *Utrecht* est une des plus anciennes villes de la Hollande... disait le gros homme, dont je te traduis la phrase.

— Oui, oui, l'ancien *Trajectus ad Rhenum* des Romains, et le *Wiltrecht* des Francs... répondit le précepteur de mon fils.



— Le roi Dagobert y fonda la première église, pour les Frisons, et saint Wilsibrod en fut l'évêque... reprenait le premier.

— Saint Boniface vint y prêcher l'Évangile... ajoutait l'autre.

— Les archevêques du chapitre étaient jadis des prélats très-puissants, qui illustrèrent cette ville.

— Et maintes fois les empereurs firent leur résidence à Utrecht.

— Charles-Quint y construisit le *Château de Wreeburg*, sorte de fort qui fut démoli par les bourgeois de la ville, lors de la guerre de l'Indépendance, en 1577.

— C'est même à Utrecht que naquit le précepteur de ce terrible Charles-Quint, Adrien Floriszoon, qui devint pape sous le nom d'Adrien VI.

— Je vous montrerai sa maison, dont on a fait l'hôtel du Gouvernement, et où l'on voit plusieurs tableaux relatifs à la vie de ce pape... dit l'outré, en se gonflant démesurément.

— C'est très-bien alors... fit M. Dory, qui voulait éloigner ce terrible bavard : je compte que vous aurez la complaisance de nous faire voir la ville. A demain donc ! Ce soir nous nous reposons.

Mon gros poupart ne bouge pas pour cela. Tout au contraire, ravi de la pensée d'être le cicerone de ses amis les *Français*, le voilà qui prête une oreille attentive à Émile, qui s'est approché de lui et lui parle en tapinois, pendant que M. Dory tourne le dos, et regarde par la fenêtre. Que lui dit-il ? Je l'ignore. Il achève à peine que mon homme bon-dit comme un boule-dogue, et, se frottant les mains d'aise, reprend soudain la porte, s'éloigne après un immense salut, et disparaît.

Nous nous en croyons délivrés lorsqu'il revint, hélas ! Le digne homme a été déposer son bonnet, sa casaque, il rentre porteur d'un habit antique, de drap vert-pomme, et se plaçant avec dignité en face de M. Dory :

— Son Ezellenze, dit-il en se plaçant les mains derrière le dos, à la façon napoléonienne, Son Ezellenze voyage *incognito*, à ce qu'il paraît ? Ze la remerzie beaucoup de l'honneur qu'elle fait à mon hôtel, etc., etc.

Vainement M. Dory, qui voit ce Gargantua tomber dans un piège, et qui lance à Émile un regard de reproche, veut imposer silence au bavard. Celui-ci le domine de toute la force de ses poumons et nous dit :

— Qu'il ne dévoilera pas l'anonyme de M. le ministre des affaires étrangères de France, voyageant secrètement avec M. son jeune secrétaire ; mais il ne permettra pas non plus qu'il circule dans la ville sans escorte. Certainement lui, Bernarditto Anstalf, tiendra très-fort à honneur de guider l'envoyé du gouvernement français, et sera le très-humble truchement de Son Excellence.



Utrecht est une ville de cinquante mille âmes : elle mérite d'autant plus l'attention de M. le ministre, qu'elle compte vingt mille catholiques dans sa population. Au milieu de la ville, le Rhin se divise en deux bras, il faut à Son Ezellenze un citoyen habile pour lui désigner le *Vieux-Rhin* et la *Vecht*, ce sera lui, Anstalff. Le niveau des rues étant beaucoup plus élevé que celui de la rivière et des canaux, il se fait gloire, lui, Bernarditto, de préserver M. le ministre de toute chute.

Au moyen-âge, les églises d'Utrecht jouissaient d'une grande réputation de magnificence. Ce sera lui qui en fera voir les vestiges. La cathédrale de Saint-Martin, bâtie, en 720, par le saint évêque Wilsibrod, fut détruite par des incendies et des orages. L'évêque Henri de Vianden la fit restaurer, en 1251. Mais, en 1674, une nouvelle tempête en ébranla la nef. Or, depuis cette époque, entre le jubé et la tour, il s'est formé une ouverture qu'on cherche vainement à masquer avec des planches du plus mauvais effet. Toutes ces choses, il les expliquera, et les fera toucher du doigt sur les lieux, lui, Anstalff. Il fera remarquer aussi le tombeau en marbre, sculpté par Verhulzt, de l'amiral Van Gent, tué dans le combat naval de Soulsbaï, en 1672. Il montrera aussi, dans les caveaux de l'édifice, les vases qui renferment les entrailles des empereurs Conrad et Henri IV, morts à Utrecht. On verra que le tombeau de saint Wilsibrod est mutilé au point d'être méconnaissable.

Ce qui mérite une mention toute particulière, c'est la tour, la haute tour, commencée en 1321, et achevée en 1382. Elle repose sur une voûte magnifique. La partie inférieure est un carré long à double étage, et la partie supérieure un octogone percé à jour. On n'a pas moins de quatre-cent-cinquante-trois marches à gravir pour atteindre la plate-forme de cette tour, du haut de laquelle la vue embrasse presque toute la province de Hollande, une partie de la Gueldre et du Brabant septentrional.

Et puis, Son Ezellenze jouira, par ses soins, du magnifique carillon de Saint-Martin, lequel carillon est au-dessus de tout éloge.

— Alors, Monsieur, je pourrai proclamer que votre propre carillon, celui de votre bavardage, efface celui de Saint-Martin... s'écrie le bon Dory dont les yeux étincellent de colère.

Bernarditto Anstalff ne comprend pas, et s'échappe de plus belles en ses dires :

— L'université d'Utrecht, continue-t-il, a été fondée, en 1636, et conserve toujours sa belle et antique réputation. Elle a son palais dans la ville, et la grande salle de ce palais vit signer, en 1579, le traité d'union, entre les provinces de Hollande.

C'est à Utrecht que se trouve le seul hôtel des monnaies qui existe en Hollande, et Son Ezellenze sera curieuse d'y jeter un coup-d'œil, quoique l'hôtel des monnaies de *Paris* l'emporte *peut-être* sur celui d'Utrecht.



Quant à l'Hôtel-de-Ville, construit seulement en 1830, il est déjà pourvu d'un Musée qui prouvera, sans doute, à M. le ministre, et à son jeune secrétaire, ainsi qu'à Madame, que les Hollandais aiment les arts. On y admirera surtout une madone du peintre Schoreel.

Enfin, à l'est de la ville, Son Ezellenze se promènera sous les beaux ombrages de la célèbre *Allée de Maillebahn*, qui n'a pas moins de six-cent-soixante-huit mètres de longueur, et qui est plantée de huit rangées de tilleuls. Votre grand Louis XIV, lorsqu'il nous faisait la guerre, défendit à ses soldats de causer le moindre dommage à ces arbres magnifiques.

— Maintenant vous allez entamer, sans doute, l'article des velours qui font la renommée de votre ville? dit M. Dory d'un ton bougon.

Et puis, une autre chose que vous ne me révélez pas, Monsieur, et cependant vous êtes bien en train de parler, puisqu'on ne peut arrêter votre langue, c'est que votre ville est la métropole du jansénisme : car, ne nous y trompons pas, la doctrine de Jansénius, pour vivre inaperçue, n'en existe pas moins dans beaucoup de convictions religieuses, et... c'est encore un de ces fléaux... qui ont porté les esprits au désordre... et à l'insurrection... Eh bien! mais mon langage vous épouvante-t-il, que vous pâlisiez? seriez-vous janséniste, par hasard? Sarpejeu! si je le savais, je quitterais votre hôtel à l'instant même...

Ma chère Agathe, ce fut un coup de théâtre que ces quelques mots de notre ami. Ce que n'avait pu faire son air de mauvaise humeur, son attaque contre le jansénisme le fit en un clin-d'œil. Evidemment Bernarditto Anstallf, le gros hôtelier du Neerland, la pipe de bière, que dis-je, l'énorme tonneau de bière hollandaise, le poupart, le bonze en habit vert, et en culotte de velours d'Utrecht, était janséniste! Aussi, halluciné par le titre de ministre des affaires étrangères prêté au précepteur de mon fils, et terrifié du ton méchant de Son Excellence, monseigneur Dory, le pauvre homme ne dit plus mot, laissa voir la pâleur envahir sa face de homard, salua gauchement, recula bêtement, et s'éclipsa rapidement lorsqu'il atteignit la porte, si bien que nous ne le vîmes plus et n'en entendîmes plus parler.

Nous avons profité du reste de l'aventure, car on nous servit au dîner comme des ambassadeurs; et, chose merveilleuse, le lendemain, notre carte ne se ressentit en rien des courbettes des valets, et des honneurs d'un repas à trois services.

Use de la recette quand tu passeras à Utrecht, ma chère Agathe : elle a son prix.

Lorsque nous quittons Utrecht, nos wagons longent la Vecht, et traversent une contrée couverte de jardins, de maisons de campagne, de prairies verdoyantes coupées de bouquets d'arbres et de haies, et semée de milliers de troupeaux aux vaches noires et rouges. Il y a quelque chose de pastoral et de sylvestre qui fait plaisir à l'œil et repose l'esprit, dans ce calme et placide aspect d'une nature plane et sans contraste.

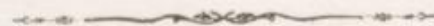


Bientôt on nous signale , et je vois , en effet , les milliers de moulins à vent qui entourent la grande ville vers laquelle nous arrivons à toute vapeur.

C'est Amsterdam.

Adieu, ma chère Agathe; soigne bien ta santé; réunis quelques amis à Bagnaux; donne-toi de la distraction; mais n'oublie pas celle qui te porte en son cœur.

F. D.





## II.



*Amsterdam.* — L'enfance d'une grande ville. — L'écho révélateur. — Une contrefaçon de la forêt de Bondy. — Les Juifs indiscrets. — Le réveil d'une cité maritime. — Hollando-graphie. — Le palais. — Le Midsipmann-Russophile. — Comment s'en vont les trépassés! — Intéressante locomotion des Tuchesk. — La Nouvelle-Eglise. — Une chaire en dentelle. — Bourse et Vieille-Eglise. — Honneur aux moutards d'Amsterdam! — Groot concert à la Strauss. — Jardin zoologique. — Un repas fantastique. — Le sabbat des Juifs. — Musées. — Une synagogue le soir. — Stoomboot Mercurius. — Le Zuyderzée. — Saltimbanques et jongleurs. — Une kermesse hollandaise. — Le cirque Loisset. — *Saardam* ou *Zaandam*. — La cabane d'un héros. — L'empereur-charpentier de marine. — Où l'on devient Russe. — *Broeck*. — Le canal du Nord. — *Le Helder*.

Amsterdam, septembre 1855.

MADAME,

Nous sommes à Amsterdam depuis cinq jours déjà, et je suis Hollandais jusqu'à la pointe des cheveux. Il ne me reste de Français que le cœur.

Que voulez-vous? J'ai la tête si occupée des Bataves, des ducs de Gueldre, des seigneurs de Frise, de Charles-Quint, de Philippe II, de Guillaume de Nassau *le Taciturne*, le fondateur des Provinces-Unies, que pour peu que vous ayez d'ennui à vous occuper de leur histoire, ne lisez pas ma lettre... Il me serait impossible de parler d'autre chose en ce moment, tant je suis plein de mon sujet. Je crois que M. Dory m'enivre avec ses récits hollandais. Et pourtant, ils ne ressemblent guère aux Mille et une Nuits, car loin d'être fantastiques, ils sont d'une accablante réalité.

Au fait, pour vous servir d'introduction, et ne pas rendre trop sévère le début de ma lettre, lettre que vous voulez savante, sérieuse et pleine de faits, me dites-vous dans votre aimable réponse, parlons d'abord d'Amsterdam.

Nous avons fait notre entrée dans cette belle ville, par un soleil magnifique qui ruisse-



lait sur les dômes, les coupoles, les clochers, les canaux, les mille navires qui vont et viennent au beau milieu de ses rues, les quais interminables aux somptueuses demeures qui forment ces mêmes rues, et les arbres énormes qui les décorent. Il était midi. M. Dory avait fait placer ma mère dans un omnibus très-confortable, et, montant avec moi sur un haut siège, disposé à l'anglaise, derrière le cocher, nous dominons là, comme d'un observatoire, les innombrables moulins à vent qui forment l'enceinte de cette grande cité, et la ville que nous allons parcourir pour nous rendre à l'hôtel du Doëlen, Doëlenstrasse, ou rue du Doëlen, si vous aimez mieux, dont à l'avance nous avons fait choix.

Or, de notre résidence aérienne, comme d'une chaire savante, mon cher maître commence là sa leçon :

— Ce n'est pourtant qu'au x<sup>e</sup> siècle, me dit-il, qu'après une lutte de mille ans contre la mer, les marécages et la nature entière, les Bataves parviennent à reposer sur cette terre qu'ils ont conquise par le courage et la patience.

Au x<sup>e</sup> siècle encore, des cabanes de pêcheurs couvraient cette digue de l'*Amstel*. Peu à peu ces chétives mâsure<sup>s</sup> devenaient une bourgade. Ensuite les seigneurs d'Amstel lui donnaient des privilèges. Enfin elle prenait le nom de ville. Resserrée dans un pays humide, marécageux et peu fertile, entre le *golfe de l'Ye*, et la *mer de Haarlem*, cette cité naissante devenait bientôt la proie de l'incendie. Mais elle se relevait énergiquement de ses ruines, chassant, en 1292, Gysbrecht-Van-Amstel, son suzerain, qui avait eu part à l'assassinat du comte Florès de Hollande, prenait le nom d'*Amsterdam*, et devenait la plus opulente et la plus splendide cité du comté de Hollande.

Vois un peu comme elle présente la forme d'un arc immense, dont la corde est l'*Ye*, l'un des bras du *Zuyderzée*. Ses murs sont entourés d'un large canal, et, dans l'intérieur de la ville, regarde, voici quatre autres grands canaux parallèles à celui de l'extérieur, reliés entre eux par une foule d'autres canaux qui les coupent perpendiculairement, pour aboutir à un même centre. N'admires-tu pas comme tous ces canaux sont bordés de boulevards plantés de tilleuls, décorés de superbes maisons, et forment ainsi de charmantes promenades ?

— Mais alors ces canaux se croisant ainsi à angles droits, forment une foule d'îles qui composent autant de quartiers ? dis je à mon précepteur.

— Précisément, et voilà pourquoi tu vois une multitude de ponts mobiles, qu'un mécanisme ingénieux fait lever en l'air quand un navire veut passer. Tiens, regarde ici : cette goëlette pavoisée et couverte de marchandises arrive... Le pont se lève, le vaisseau passe, le pont retombe.

— Cela est vraiment très-curieux... Que de ponts en effet, que d'églises, quels beaux palais, que de clochers, et... tous ces carillons, écoutez donc ! qui font entendre des mélodies aériennes. Avec tout cela, il y a un mouvement, une agitation, une vie, tout comme à Paris.



— N'appelle pas cela curieux, mon ami, dis que c'est admirable! reprend M. Dory. Figure-toi que la couche supérieure de tout ce sol d'Amsterdam se composant de bourbe et de sable, toutes les maisons sont construites sur pilotis. Un jour, ne s'aperçut-on pas que des myriades d'insectes, espèce d'artisons, apportés certainement par des navires venant des zones tropicales, rongeaient les pilotis et menaçaient les maisons de chute et de destruction? Juge un peu quel fut l'effroi des habitants. L'hiver vint fort à propos, car il fit justice de ces hôtes malencontreux.

Nous arrivons à notre rue du Doëlen, et notre installation dans un fort bel appartement force ici mon orateur au silence.

Pour mon compte, j'ai une fort jolie chambre qui donne sur des bosquets où l'on prend le café, où l'on fume, où l'on bavarde.

Silence! On cause en français à cette table, et c'est de Sébastopol que l'on parle. Écoutons.

Je ne me fais pas scrupule d'écouter, Madame. Ne s'agit-il pas du glorieux siège que nos braves armées livrent à une cité de bronze et de granit? On est contre nous, là au-dessous... C'est un Russophile qui déclame. Il annonce que nous ne prendrons jamais cette terrible ville, le boulevard de la Crimée...

On écoute la discussion dans le bosquet. Ne pourrais-je donc me venger du Cosaque qui nous maltraite si fort? A l'affut!

— Pendant que l'empereur des Français reçoit la visite de la reine d'Angleterre, ce qui nous amuse beaucoup, dites-le moi, Monsieur, s'écrie notre homme, que devient la Prusse?

— *Russe!* répondis-je énergiquement, caché que j'étais par un rideau...

Cette réponse, provenant comme d'un écho, éveilla l'attention. Le Cosaque n'ajouta pas moins:

— Et que fait l'Autriche?

— *Triche!* criai-je.

Vous dire, Madame, le rire fou qui s'empara des curieux auditeurs de nos politiques qui savaient le français, serait impossible. Je profitai du tapage pour regarder les causeurs... c'était un tout jeune officier de la marine hollandaise, et un vieux hospodar, un Kalmouk sans doute.

Sur ce, le dîner sonna. C'est une œuvre trop sérieuse en voyage que celle du dîner pour la manquer, Madame. Je descendis en hâte, donnant le bras à ma mère, et suivi de mon cher précepteur. On causait encore, dans la salle, de l'écho du Doëlen. Le hasard me donna pour voisin, juste, l'officier de marine russophile. En face de nous, quel n'est pas l'étonnement de ma mère, de retrouver M. et M<sup>me</sup> Blummer, qui nous avaient quittés à Arnheim. Ils nous demandent de les mettre à notre remorque pour parcourir la ville. Comment refuser? En attendant, le dîner doit leur plaire, car il est fort confortable. En



effet, les mandibules de M. Blummer jouent à ravir. Pour moi, j'entre si bien en connaissance avec l'ennemi de nos succès futurs à Sébastopol, qu'il m'offre de me conduire, le lendemain, voir une partie de la ville, et de m'en faire les honneurs, comme on lui a fait ceux de Paris, d'où il arrive, où il a vu la reine d'Angleterre, et dont il a bien voulu trouver assez convenables les produits de l'Exposition universelle. Sur ce, nous nous saluons, et nous laissons la table aux amis de la bouteille. Il y en a quelques-uns en Hollande.

Notre toilette faite, M. et M<sup>me</sup> Blummer requis de nous suivre, nous partons à pied, pour notre première excursion dans la ville. Je ne vous dirai pas que nous étions brillants; mais au moins nous étions... distingués. Pardonnez-moi cet amour-propre; il a son prix. Où allions-nous? Dam! un peu à la grâce de Dieu!

Nous suivons d'abord une rue fort belle, ayant de riches magasins, sans canal à son centre, et si peuplée qu'il ne tenait qu'à nous de l'appeler rue Saint-Honoré ou Chaussée-d'Antin; toutes fois, son vrai nom était *Kalverstrasse*. Je le sais à cette heure, mais je l'ignorais alors. La fantaisie prit à je ne sais qui de notre société, peut-être bien suis-je le coupable, de tourner à droite, de traverser des ponts, de franchir une place, celle de Rembrandt; sa statue en bronze me reste au souvenir; et, autant nous admirions l'élégance et la beauté de la ville, ses aspects pittoresques sous ses grands arbres et ses îlots de maisons nageant dans les eaux, autant nous restons stupéfaits, quand, ayant pénétré dans des rues plus étroites et plus sombres, nous ne rencontrons plus que maisons à façades sordides, à fenêtres crevées, à portes immondes. Et puis, toute une population sale et déguenillée encombre les devantures de ces échoppes, et une odeur nauséabonde monte à notre cerveau. Nous voulons retourner sur nos pas, nous nous retournons...

— Ciel! que veut ce monde? crie ma mère toute effrayée.

Figurez-vous, Madame, que la Cour des Miracles, avec tous ses truands, ses malin-greux, ses escogriffes, ses sacrispans, hommes, femmes et enfants nous eussent suivis en masse, nous n'aurions pas eu plus étrange, plus ignoble, plus abominable escorte que celle qui nous foulait les talons. Et notez que toute cette populace qui nous pressait de la sorte semblait vouloir nous toucher, nous palper, nous pelotter. Les femmes, hâves, décharnées, purulentes, nous riaient d'un sourire jaune. Les plus jeunes, maigres et flétries, les cheveux râsés, toutes sans exception, et remplaçant leur chevelure absente par d'immondes tours de toute couleur, allaitaient sans vergogne leurs enfants, comme dirait M. Dory. Les hommes, vêtus de souquenilles et voilant leur nudité dans des lambeaux de huppelandes, nous considéraient de cet œil cupide qu'allume la vue de la richesse. Les enfants, enfouis dans des robes ou des paletots trop grands pour leur âge, nous tendaient la main.

Était-ce le costume étranger peut-être de M. Dory et de M. Blummer, les bijoux de ma mère, une certaine casquette brodée d'or, à la mode des étudiants d'Allemagne, que j'a-



vais eue à Heidelberg, ou le mantelet de dentelles de M<sup>me</sup> Blummer, qui excitaient la curiosité de cette plèbe impure? Je ne saurais le dire.

— Sommes-nous donc dans la forêt de Bondy? m'écriai-je.

— Nous sommes tout simplement dans le quartier des Juifs! répondit placidement mon digne pédagogue.

— Oh! sortons-en donc au plus vite! fit ma mère.

En vérité, Madame, le peuple juif est véritablement maudit de Dieu, car il porte un signe de malédiction sur la tête, et inspire l'horreur aux autres peuples! Oui, c'est une nation déicide, car le ciel en fait la honte de la terre...

Notre position était un cauchemar: nous avons su nous y soustraire sans retard. Une heure après, nous étions dans un jardin public, à entendre des chants... français, s'il vous plaît, et une fort belle et bonne musique qui nous rendit l'âme plus sereine et plus heureuse.

Le lendemain matin, en attendant le réveil de ma mère, et pendant que M. Dory était parti en éclaireur, je sortis, moi aussi, curieux de voir le réveil d'Amsterdam.

En effet, les magasins s'ouvraient de toutes parts; les navires étaient en mouvement, déchargeant leurs marchandises ici, à la porte même de leurs destinataires, reprenant là de nouvelles cargaisons devant les entrepôts; les ponts se levaient et s'abaissaient sans relâche; les paysans de Haarlem, les paysannes de la Gueldre, de jeunes Frisonnes, ou des femmes de Saardam ou de Broeck, arrivaient, vêtus de costumes pittoresques, et apportant des provisions destinées aux marchés; de nombreuses laitières avec leurs seaux peints en blanc ou en bleu, et ornés de cercles de cuivre brillant; on lavait le devant des maisons jusqu'au troisième étage, à l'aide de pompes; on enfonçait ici des pilotis dans la vase, pour poser de nouvelles fondations; là, des soldats portaient, tambour en tête, pour aller manœuvrer au-dehors; sur plusieurs points, des sergents de ville, stationnant auprès de certains appareils, distribuaient de l'eau à tout venant. J'interrogeai l'un d'eux sur cet usage, il ne put répondre. Mais en rentrant à notre hôtel, je sus que, malgré sa situation au milieu des eaux, Amsterdam manque d'eau potable. L'eau à boire est fournie par Utrecht, qui l'envoie dans des cruches de terre. C'était cette eau que j'avais vu distribuer. Et encore ne la donne-t-on que moyennant finance. Les classes pauvres reçoivent la leur de la rivière de Vècht, à douze kilomètres d'Amsterdam. En outre, je remarquai bien vite que toutes les maisons sont pourvues d'une citerne pour recueillir les eaux pluviales. Mais leur aspect jaunâtre, et leur goût nauséabond, me fait supposer que nul ne peut en boire.

Dans cette course matinale, j'avisais une foule de petits bateaux disséminés sur les canaux les moins fréquentés. Rien ne me semblait curieux comme les petites maisonnettes en planches dont ils étaient chargés. Il ne manquait rien à ces habitations flottantes de tout ce qui constitue un ménage de terre ferme, jardin, basse-cour, animaux domes-



tiques. Un passant put m'apprendre qu'un grand nombre de familles pauvres vit ainsi à moindres frais dans ces réduits misérables, mais qui ne laissent pas d'offrir un côté pittoresque.

Bientôt j'arrivai sur la place du Marché, vaste, assez régulière, et que décore un château-fort de briques, moderne, avec tourelles et donjons. Je l'avais vu la veille, lorsque nous nous sauvions des juifs. J'étais donc dans leur voisinage. Comment faire ? J'entrevois deux tours blanches, carrées, entre lesquelles brillait le signe de notre salut, et je tenais à aller entendre la messe. Je bravai donc le dégoût que m'inspiraient ces misérables, et, longeant un canal, j'atteignis l'église. La statue de Moïse d'un côté, et celle d'Aaron de l'autre, décorent sa façade. Elle est neuve. Mais le Dieu qui l'habite est le plus ancien des êtres, et je le priai avec bonheur. Votre nom, Madame, se confondit avec celui de ma mère sur mes lèvres et dans mon cœur.

En sortant de l'église, je voulais retourner à l'hôtel, mais ne trouvant personne qui me comprît, je dirigeai mal mon chemin, et j'allai tomber en face de la mer, c'est-à-dire en face du Zuyderzée, qui est une véritable mer. Oh ! le spectacle valait le déplaisir de s'être égaré. Je me trouvais dans une Venise. C'était le port : on le nomme *Buitenkant*. A la vue de ces milliers de vaisseaux qui se pressent là, sous vos yeux, on reconnaît vite, bien vite, l'une des reines du commerce du monde. Deux magnifiques bassins, assez larges pour donner asile à près de deux mille navires, sont protégés par de puissantes digues, qui offrent aussi l'avantage de mettre la partie de la ville la plus rapprochée de l'Ye à l'abri des irruptions de la mer.

Tout près de la digue occidentale, on me fait remarquer une sorte de halle qui est l'établissement d'emballage pour le hareng. On m'apprend aussi que la pêche du hareng était autrefois l'une des branches les plus importantes de l'industrie d'Amsterdam. Il n'était pas rare, dit-on, de voir une flottille de plus de deux mille barques partir pour cette pêche. A peine en compte-t-on deux cents aujourd'hui. Toutefois, le retour de la première barque est encore un événement. On lui fait fête, et les harengs qu'elle apporte sont envoyés, par un exprès, au roi, qui fait, en échange, un don de cinq cents florins.

Tout près de cette halle, en traversant un pont jeté sur le port, on est à l'Hôtel des Bateaux à vapeur, *Nieuwe-Stads-Herberg*, ou Nouvelle Auberge de la Ville. Je suis admis à monter dans la salle supérieure, moyennant un demi-florin, et vraiment je m'applaudis de cette courte ascension, car on y jouit d'une vue magnifique sur l'Ye et le Zuyderzée. Et puis j'aime la mer. L'aspect des navires qui partent ou qui arrivent, ceux que l'on charge ou que l'on dépouille de leur fret, ces banderoles de toute couleur qui flottent au vent, les barques et les canots qui se croisent dans tous les sens, les chants des marins, leurs costumes, l'odeur du goudron, la mer qui s'agite, l'horizon sans limites, la terre qui fleurit à côté des vagues et des lames qui menacent, les contrastes de ces deux vies de l'homme



de mer et de l'homme de terre, tout ce spectacle grandiose éveille si fort mon imagination que je rêve et médite en face de ces grandes œuvres de Dieu.

C'est ce qui m'arrive ce jour-là. Je m'oublie au point que l'heure du déjeuner est venue, que ma mère m'attend sans doute, et que le bon Dory va se faire méchant pour me gronder.

Cependant je ne résiste pas à monter aussi sur une autre plate-forme que l'on me signale plus loin, celle de la Société de *Zeemanshoep*, *Espérance du Marin*. La vue change là, et ce n'est plus la mer seule que l'on voit, mais toute la ville d'Amsterdam, avec ses milliers de moulins à vent qui forment sa ceinture, avec ses canaux, ses navires errants dans la cité, et sa multitude fourmillante.

Cette Société du *Zeemanshoep*, pardon de ces mots étranges, mais que diriez-vous de *Keddermolen-Sleeg*, de *Hout-Gracht*, de *Zwanenburg-Waal*, de *Ouderijos-Wookburg-wool*, et bien d'autres avec lesquels nous sommes obligés de nous familiariser? cette Société, dis je, est composée de trois cents membres, pour la plupart capitaines de navires. Ils placent à leur grand mât un pavillon rouge portant le numéro d'ordre de leur inscription sur le registre de la Société, afin de se reconnaître quand ils se rencontrent en pleine mer. Une caisse de secours pour les veuves et les orphelins est annexée à cette Société. C'est donc une œuvre toute de philanthropie, et celles-là je les aime.

J'irais bien voir aussi, dans la même rue que l'Hôtel de *Zeemanshoep*, l'*Ecole des Marins*, que l'on me dit être l'un des plus remarquables établissements d'Amsterdam. Quarante-vingts jeunes gens, fils de marins, y sont élevés aux frais de l'État. Une petite frégate est placée dans la cour, et sert à leur enseignement pratique. Je vois les flammes de ses mâts que le vent lutine, mais la pensée de ma mère m'appelle au plus vite auprès d'elle.

Il y aurait bien encore l'*Ile de Kattemburg*, à laquelle on arrive par le pont du même nom, où se trouvent tous les grands chantiers de la Hollande, et ses modèles de navires, et ses provisions de toutes sortes,

Et puis le *Port-Franc*, *Ryks-Entrepôt-Dok*, avec d'immenses entrepôts...

Mais il me faut partir. Je me contente de les voir de loin. Je vous les signale, Madame, pour que ma lettre vous serve de guide à votre premier voyage en Hollande.

Je prends alors mon grand élan, et me voilà retournant vers Doëlenstrasse. Heureusement je ne me trompe pas cette fois, car je me sers d'un magnifique clocher, que je sais voisin de notre hôtel, comme d'un phare. Aussi je vais sans m'arrêter. Seulement, une chose appelle encore mon attention. C'est tout un régiment de jeunes filles, étrangement habillées, qui se rendent à quelque église sans doute, ou à la promenade peut-être, conduites par des religieuses. Représentez-vous, Madame, toutes ces jeunes filles vêtues d'une longue robe dont la moitié est du plus beau rouge, c'est tout le côté gauche, et l'autre moitié du plus beau noir, c'est le côté droit. Je trouve cette bizarrerie bien stupide. Ce sont les orphelins protestantes, me dit-on.



Bon ! voilà que je rencontre , un peu plus loin , toute une armée de moutards , orphelins protestants aussi. Mais le noir ni le rouge n'entrent pas dans le costume de ces enfants. Ils ont culotte et casaque mi-partie jaune et mi-partie vert.

Je crois qu'en Hollande on ne brille pas par l'imagination. Que l'on fasse du bien à ces enfants , c'est merveille ! Mais , tout au moins , qu'on ne les change pas en caricatures , et que la bonne œuvre ne devienne pas une arlequinade !

Permettez-moi , Madame , à défaut de fleurs de Hollande , de vous offrir quelques jolis petits mots de la langue , et veuillez vous exercer à les prononcer. A mon retour , nous pourrons ainsi faire du hollandais.

*Patentoliefabrykraap ! Kleedingstukkem !* n'est-ce pas joli ?

Et celui ci donc ? *Koekbankekkabker !*...

Au début de ma lettre , je vous annonçais des récits très-graves , et je ne suis encore qu'à la superficie des choses et aux bagatelles de la porte. Je les ajourne à une autre lettre , Madame , d'autant mieux que celle ci est déjà fort longue et que je crains de vous fatiguer... la vue.

Je laisse la plume à ma bonne mère , pour la première fois que son cœur la portera vers vous , et , priant Dieu de vous avoir en sa sainte et digne garde , je vous offre toutes les pensées les plus respectueuses et les plus affectionnées de l'âme de votre jeune ami ,

E. D.

---

Amsterdam , septembre 1835.

Je ne sais pas si j'aurai le courage de t'écrire bien longuement , ma chère Agathe. Ta pauvre Fanny vient d'être bien ma'ade par le cœur. Emile m'a manqué pendant toute une matinée. Monsieur ne s'était-il pas avisé d'aller... je ne sais où ? Je l'ai cru mort , tué , noyé , perdu ! Juge de ma douleur... Enfin il m'est arrivé vers midi , les mains dans les poches , et me racontant avec une philosophie sans égale qu'il venait de faire des études morales sur le peuple d'Amsterdam. Heureusement ses embrassements chaleureux m'ont rendu quelque vie. C'était avant-hier , cela , et hier , vendredi , j'ai pu sortir.

Emile s'est fait l'ami , je ne sais trop comment , d'un jeune et bel officier de la marine hollandaise , qui s'était promis de nous faire les honneurs de sa capitale. Il a tenu parole hier , et nous a fait voir les principaux monuments de la ville

Chemin faisant , comme il me donnait le bras , je lui ai parlé de sa profession , par poëtesse. Il m'a paru enthousiaste de la marine , et il ne trouve rien au monde de plus beau que cette vie de dangers et de fatigues. D'ailleurs , tout Hollandais est marin. On ne vit que dans l'eau ici.



— Notre flotte, me dit-il, se compose de cent et un vaisseaux de première et de deuxième classe, y compris dix-huit bateaux à vapeur, avec deux mille trois cent cinquante canons, et quarante-trois chaloupes canonnières portant cent cinquante-deux bouches à feu.

Le corps de marine actif est de cinq mille deux cent soixante-neuf hommes. La marine marchande compte près de sept mille navires, dont deux mille pour les voyages de long cours.

On voit sur toutes les mers le pavillon national de Hollande, qui n'est autre que le tricolore français, avec cette différence que chaque zone de couleur commence à la hampe.

— Et votre armée de terre, lui dis-je, est-elle nombreuse?

— Elle compte neuf régiments d'infanterie, répondit-il, huit de cavalerie, quatre d'artillerie, un corps de pontonniers et un corps d'ingénieurs.

Quant à la population complète de la Hollande, elle compte à peu près quatre millions d'habitants, dont un million de catholiques et cent mille juifs.

Cette population est répandue sur une superficie de quatre cent quarante myriamètres, sans y comprendre le duché de Luxembourg.

Vous savez, du reste, que notre Hollande ne compte que onze provinces :

Le Brabant Septentrional,

La Gueldre,

La Hollande Méridionale,

La Hollande Septentrionale,

La Zélande,

L'Utrecht,

La Frise,

L'Over-Yssel,

Le Groningen,

La Drenthe,

Le duché de Limbourg.

En outre, le Luxembourg est gouverné, à titre de grand-duché de la Confédération Germanique, par notre roi des Pays-Bas.

— C'est très-bien; mais toute votre grandeur et votre puissance consistent dans vos magnifiques possessions en Asie, en Afrique et en Amérique, ajoutai-je, comme pour glorifier la Hollande.

— Oh! alors la superficie de nos terres est de vingt mille quatre cents myriamètres, avec neuf millions d'habitants.

En somme, le revenu de l'État s'élève à soixante-onze millions de florins, mais notre dette est de trente-six millions.

Mais, pardon, Madame, nous voici au *Palais*; veuillez me permettre de vous y introduire et de changer la thèse.



Cet édifice a été construit en 1648, par Jan-Van-Kampen. Pour en asseoir les fondations, il fut obligé de poser treize mille six cent cinquante-neuf pilotis. C'est un carré qui mesure quatre-vingt quatorze mètres de longueur, soixant-dix-huit de largeur, et trente-neuf de hauteur. Ses frontons sont ornés de bas-reliefs. Vous voyez qu'il est surmonté d'une coupole haute de vingt-deux mètres. Cette coupole a un magnifique carillon : malheureusement vous ne l'entendrez pas, car il a besoin de réparation en ce moment.

— Je vous avoue que nous en avons bien assez d'autres dans votre ville, lui dis-je. Nos oreilles françaises ne sont pas habituées à ces harmonies aériennes. Mais qu'y a-t-il sur cette flèche de la coupole ? N'est-ce pas un vaisseau doré ?

— Qui représente les armoiries d'Amsterdam, acheva notre officier.

Il y a quarante ans, ce palais servait encore d'Hôtel-de-Ville.

Je ne vous dissimulerai pas que le patriotisme des Hollandais se trouva vivement blessé lorsque, en 1808, le roi de Hollande, Louis Bonaparte, donné par votre grand Napoléon, comme tous les rois de l'Europe, choisit ce palais pour le lieu de sa résidence. Ils virent avec une indignation profonde ces vénérables salles, où les anciens de la Commune tenaient autrefois leurs réunions, envahies par les courtisans et les valets de chambre...

— Monsieur, Monsieur, fit le bon Dory, qui écoutait jusques-là sans mot dire, permettez-moi une simple observation qui ne laisse pas d'être concluante. Je tire de ma poche, vous voyez, ce petit livre, qui est un court abrégé de l'Histoire de la Hollande, car j'aime connaître l'histoire des pays que je visite, et je lis :

« Lorsque, en 1808, le roi Louis Bonaparte voulut transférer sa résidence d'Utrecht à Amsterdam, cette dernière ville lui envoya une députation pour le prier de donner au plus bel édifice de la ville la plus belle destination qu'il pût jamais obtenir, à savoir : l'honneur d'être le Palais du Roi. Le Roi y consentit, et le palais fut approprié à sa nouvelle destination. »

Voici le volume, Monsieur, voulez-vous me permettre de vous en faire hommage ? ajouta M. Dory d'un air quelque peu narquois.

— Hum ! fit Emile malicieusement, mais en sourdine, c'est un reste d'une mauvaise humeur de Russophile...

Je n'ai pas compris ce que voulait dire mon fils...

Notre officier, quelque peu confus, refusa le livre, et demeura muet.

Nous quittons la superbe place sur laquelle s'élève le Palais, et nous entrons. Pour être juste, je te dirai, ma bonne Agathe, que l'intérieur témoigne de la richesse de la cité qui a fait construire ce monument. La Salle du Trône est, sans contredit, la plus belle de ce genre qui existe en Europe. On est frappé d'admiration en voyant la grand'salle des Fêtes, autrefois salle des délibérations municipales. Elle est toute revêtue de marbre blanc, et compte trente-trois mètres de hauteur sur quarante de long et vingt de large. Au-dessus des deux portes d'entrée principales sont placés des drapeaux et des trophées



pris sur les Espagnols dans la guerre de l'Indépendance, et sur les tribus indiennes des colonies. Les peintres et les statuaires néerlandais du XVII<sup>e</sup> siècle ont orné ce palais de leurs chefs-d'œuvre. On en trouve partout. Il n'est pas jusqu'aux poètes Huygens et Vondel qui n'aient célébré, dans leurs vers, cet admirable édifice.

— Mais depuis que ce palais a été transformé en habitation royale, dis-je au marin silencieux, où la municipalité tient-elle ses séances ?

— Les bâtiments de l'Amirauté servent aujourd'hui d'Hôtel-de-Ville, me répond-il froidement. Il renferme un grand nombre de beaux portraits de nos bourgmestres et d'illustres citoyens. Sous ses murs se trouve un caveau dans lequel on conserve le trésor de la Banque d'Amsterdam.

Nous faisons l'ascension de la coupole, et cela en mérite la peine. Nous dominons toute la ville; nous pouvons compter tous ses clochers, et elle en a de superbes; nous distinguons à merveille la forme de l'arc qu'elle affecte; nous admirons ses navires qui se promènent, et nous remarquons facilement que du côté de la mer la ville est protégée par la puissante écluse de *Halwegen*, et du côté de l'est par le Fort de *Naarden*.

A peine sommes-nous descendus sur la grande place du Palais, que nous nous trouvons face à face avec un enterrement. C'est un protestant que l'on conduit à sa dernière demeure, sans passer d'abord par la maison de Dieu. Comme à Paris, le corps est dans un corbillard; seulement, un seul cheval le traîne. Quant au cortège, il se compose de six hommes en noir, en longs manteaux, et coiffés de hauts chapeaux à trois cornes qui portent, comme des bricks, de longs crêpes flottants... Ce sont des p'euurs payés. Mais de la famille, pas un membre! Le pauvre trépassé gagne son asile sans un seul des siens!... Je trouve la mort bien triste partout; mais elle est encore plus lugubre pour les Luthériens et les Calvinistes!... dans la ville d'Amsterdam.

Pour me rappeler à des idées plus sereines, voici mon Emile qui me montre, à un autre angle de la place, un singulier équipage dans lequel se prélassent, avec béatitude, une antique douairière. Figure-toi une de nos plus vieilles berlins jaunes, repoussée de tous les carrossiers pour son affreux ventre et son atroce lourdeur. Ote-lui ses roues et pose-la à terre, comme un traîneau. Donne-lui pour cheval un étique roussin, et en heidoque fais asseoir un vieux père Pipelet en chapeau tromblon. Tel est l'équipage en question. Juge si mon fils rit. On appelle cela aller en *tuchesck*. Et il y a bien des dames qui font ainsi leurs visites. Dis-moi si cette mode te plaît; je t'enverrai un *tuchesck*: ce sera mon cadeau de voyage.

Quel sacrilège, ma chère Agathe! Avoir donné au protestantisme, si froid, si guindé, si raide; le sublime édifice, tout voisin du Palais, que l'on nomme ici la *Nouvelle-Eglise*. C'est une abomination! Ce magnifique monument date de 1418. En 1421, un incendie le réduisit en cendres. On le rebâtit aussitôt. Vers 1500, la Nouvelle-Église comptait trente-quatre autels. En 1578, les Iconoclastes modernes les brisèrent sans miséricorde.

*Excursions.*



Les délicieuses peintures des vitraux représentent la délivrance de la ville. Mais ce qui nous livre au dernier paroxysme de l'admiration, c'est la chaire sculptée en bois, dont toutes les parties sont des chefs-d'œuvre, un vrai poëme, une hymne religieuse, mais surtout la merveilleuse pyramide à jour qui monte jusqu'à la voûte et sert d'abat-voix. Cette chaire est unique au monde, je ne crains pas de le dire. L'escalier est tout fouillé à jour. Les panneaux offrent dans leurs profondeurs d'admirables perspectives, des paysages, des groupes, des édifices. C'est toute l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament mise en action. Elle est le don d'un bourgmestre. Dire que c'est un méthodiste glacé, un Calviniste enroué, un orgueilleux luthérien ou un quaker ridicule qui parle du haut de cette sublime tribune!

A la place du maître-autel, chère, se trouve le beau monument érigé en l'honneur du célèbre amiral de Ruyter, mort en 1676. C'est une magnifique statue couchée, qu'entourent des tritons sonnans de la conque, des proues de navires, et que surmonte une Renommée.

Du reste, il y a bien d'autres tombeaux dans cette église, en y comprenant le sarcophage aérien de l'amiral Wittebintinck; je remarque spécialement ceux de Van-Kinsbergen et de Van-Spoyk, le brave marin qui se fit sauter avec son vaisseau afin de ne pas tomber aux mains des ennemis.

Nous admirons aussi l'orgue, l'orgue qui forme double étage, l'orgue que supporte une boiserie d'un travail exquis, et que décorent des fermoirs peints avec talent. En outre, des colonnes gracieuses se joignent à la boiserie et sont d'un très-bel effet.

Il faut dire que les indigents sont nombreux à Amsterdam, et, nonobstant le désir que tu me connais de soulager les pauvres, ils se jettent sur vous avec tant de violence et vous obsèdent d'une si déplaisante complainte, qu'il faut presque user de violence pour s'en débarrasser. C'est ce qui nous arrive sur divers points de la ville, mais notamment à notre sortie de la Nouvelle-Eglise. Cela tient, je crois, à ce que l'on est très-généreux dans cette ville, car on prétend que chaque jour vingt mille indigents dînent aux frais de la cité.

Sur la même place du Palais, notre jeune officier nous fait voir la *Bourse*, superbe édifice terminé en 1845. Une colonnade et une statue de Mercure en forment les principaux ornements. Elle est le témoin d'un singulier usage dans la première semaine de la kermesse, à la fin de septembre. Tous les enfants de la ville, précédés de tambours et de fifres, ne sont-ils pas admis à faire une entrée solennelle dans la grand'salle de l'édifice? Pourquoi cet honneur à des gamins? vas-tu dire. Si l'on en croit la tradition, c'est un privilège qui consacre le souvenir d'un service signalé que des enfants occupés à jouer rendirent à la ville en découvrant un plan d'attaque de l'ennemi.

De la Bourse, notre guide, dont le visage a peine à se rasséréner, nous conduit à la *Vieille-Eglise*. C'est un fort beau monument du *xiv<sup>e</sup>* siècle, avec de nombreux pignons sur les bas côtés, et que décorent de splendides vitraux. Elle appartient aussi au culte ré-



formé. Nous pouvons même assister au prêche, car le ministre est dans la tribune et pérorer devant une assez maigre assemblée. Mais il parle en hollandais d'abord ; ensuite son verbe me semble pâteux et son geste peu expressif. Nous nous contentons donc de voir les tombeaux des grands-amiraux Heemskerk, Van-der-Huist, Sweers, Van-der-Zan, et du feld-maréchal Wirtz.

L'Église de l'Ouest, *Wester-Kerk*, offre à nos éloges un clocher fort remarquable par la beauté de ses proportions. Mais nous ne lui rendons pas visite. La fatigue nous saisit, et l'heure du dîner vient. D'ailleurs, notre bel officier a perdu la moitié de ses charmes, à savoir sa belle humeur. Je crois qu'il garde quelque peu rancune à notre terrible Dory.

Au dessert, on nous remet un petit papier, très-joliment imprimé, qu'Emile s'empresse de nous traduire. Voyons si tu auras le même talent.

ZATURDAG, SEPTEMBER, ETC.

GROOT CONCERT

à la Strauss.

PROGRAMMA :

- Ouverture *Fingals-Hohle*, van Mendelsohn.
- Duet it de *Normani di Parigi*, van Mercadante.
- Stradelle, van Strauss.
- Ouverture *Nebucodenezar*, van Verdi.
- Introductie en Dans rict *Robert le Diable*, van Meyerbeer.

Tot Slot :

DER NEUIGKECTSKRAMER.

Entrée f. 0. 75 de Persoon.

Voilà un échantillon de la langue hollandaise, ma chère Agathe. Tu vois que le français y figure pour un quart.

C'était au *Parc* que le concert avait lieu. Pouvais-je refuser à mon fils un plaisir aussi pur ? Nous avons donc été au Parc. La société y était parfaitement représentée, la musique bonne, et les rafraîchissements détestables. En fait de glaces ou de sorbets, il n'y a que Tortoni, Blanche, Gousset ou Durand... mais ils sont loin de nous à cette heure... Je me trouvais à côté de dames élégantes qui causaient de manière à me laisser peu goûter les symphonies. Mais je goûtais encore moins leur caquetage, qui ne pouvait satisfaire ma curiosité. Elles parlaient en hollandais. Cependant le mot *moutre* revenait si souvent sur leurs lèvres, que mon cœur finit par me le faire deviner. *Moutre* veut dire mère !



Les derniers mots de notre jeune Russophile, c'est le nom dont Emile a baptisé l'officier de marine, avaient eu pour but de nous recommander le *Jardin Zoologique* d'Amsterdam, qui effaçait notre Jardin des Plantes, d'après lui, comme le soleil efface la lune. Il nous avait surtout vanté le restaurant du Jardin comme un restaurant modèle, un vrai Chevet, un Véry, un Véfour. M. et madame Blummer, qui avaient recueilli la seconde partie du programme, nous prièrent de les accepter dans notre société. Donc, ce matin, vers dix heures, une berline, et non pas un tuchesk, nous conduisit à la grille du fameux Jardin. Premier avantage sur notre Jardin des Plantes, on nous fait payer un florin par personne. Le second avantage, celui d'un restaurant, dont on manque à Paris, est aussitôt recherché par M. et madame Blummer, et même par nous, car, je l'avoue, nous avons très-faim. On nous montre, en effet, un splendide bâtiment, dont le fronton porte l'heureux mot : *Restauration*. Déjà M. Blummer passe sa langue sur ses lèvres, et, tout chaffriolant, il va droit au bureau. Il y a un bureau. Ce bureau, par malencontre, est fermé.

— Qu'est-ce à dire, fermé ? s'écrie M. Blummer.

Et il frappe de sa canne à briser les vitres. Rien ne s'ouvre. Enfin, l'un des volets s'entrebaille : un œil effaré paraît.

— Il est midi, mon bonhomme ! fait M. Blummer. Vos beefsteacks devraient être cuits, déjà. De grâce, levez-vous ! Regardez, le soleil est au plus haut des cieux. Ayez pitié de braves étrangers, et servez-leur vite à déjeuner.

L'œil effaré s'ouvre démesurément, à ces mots ; mais il n'en sort pas le moindre éclair d'intelligence.

— Allons, à vos fourneaux, vivement ; nous mourons de faim, et votre cuisine a grande renommée.

L'œil se ferme, pour exprimer qu'il ne comprend pas.

— Bigre ! sont-ils bêtes, en Hollande ! crie M. Blummer.

L'œil se rouvre. Cette fois il a compris ; et soudain deux mains s'avancent simultanément par l'entrebaillement, l'une présentant un biscuit, l'autre réclamant trois *cents* (\*).

— Un biscuit ! hurle l'Allemand... mais il n'y a pas là pour ma dent creuse !...

Ma chère Agathe, pour abréger, sache que ce fut à grand'peine que nous venons à bout de nous faire servir quelques tranches de venaison à la mode hollandaise. Il nous fut encore bien plus difficile d'obtenir quelques tasses de café. Et note que nous ne pouvions nous rejeter sur le pain. Ici, à Amsterdam, on sert des pains en miniature, et dans de toutes petites boîtes. Un pain faisait à peu près une bouchée pour M. Blummer. De sorte qu'il était obligé de répéter à chaque instant :

— Du pain, s'il vous plaît !

\* Un *cent* a la valeur de deux sous de notre monnaie.



Alors on prit le parti de mettre à côté de lui une cargaison de quarante boîtes, formant une provision de quarante pains.

Maintenant, ma chère amie, n'attends pas de moi la description du jardin zoologique. Il est fort beau, j'en fais l'aveu. Nous y trouvons, rangés sous les ombrages, isolés sur leurs perchoirs, et dans la grande tenue de parade, la plus belle réunion de perroquets et perruches qu'il soit possible de voir. Sa collection de singes est plus complète que la nôtre, et plus malicieuse, peut être; j'en atteste un énorme sapajou qui me fit une peur atroce en s'emparant de mon chapeau, lequel eut bien à souffrir, et vola la bague de M. Blummer, qui, du reste, s'y était prêt. Ce jardin possède aussi beaucoup plus d'animaux que le nôtre; mais, au point de vue scientifique, il en est loin comme la lune du soleil, pour prendre la comparaison de notre officier de marine.

Nous arrivons de cette fameuse expédition, ma bonne amie, et je suis d'autant plus fatiguée, que j'ai l'estomac malade par suite de notre abstinence. Aussi, en attendant le dîner, et pour charmer mes loisirs, ai-je eu la bonne idée de t'écrire. Causer avec toi m'a fait du bien. Je te remercie donc du service que tu me rends de si loin, je t'embrasse sur tes deux joues, et je te demande de me regarder toujours comme ta meilleure amie.

F. D.

Amsterdam, septembre 1835.

Oh! Madame, permettez-moi de rire encore, j'en éprouve le besoin, et rien n'est fatal, à mon sens, comme un rire rentré. Or, apprenez que ce matin, samedi, j'étais allé à la découverte avec l'ami Dory. Nous nous dirigeons vers le port pour demander l'heure du départ pour Saardam où nous sommes en ce moment, à l'occasion de la Kermesse, et puis pour y voir la fameuse maison de Pierre le Grand.

Arrivés dans le voisinage du port, nous avions plaisir à observer tous les marins, matelots, mousses, que sais-je, tous ces gens à l'épaisse encolure, aux gros vêtements goudronnés, au chapeau plat, fumant leurs pipes et buvant leur choppe devant les nombreux établissements de ce quartier, qui portent sur une enseigne, se balançant au vent, ces mots :

LIKEURREN, THÉE EN COSSY.

— Eh! cher fils, quel est cet homme? me dit mon professeur, en me désignant un quidam, tout de noir vêtu, en culottes courtes, bas noirs, et large chapeau tricorne plat, qui se dirigeait vers le quartier des Juifs.

Le bon Dory rumina quelques instants, puis ajouta :



— C'est un rabbin, ou je me trompe ! Suivons-le : je ne doute pas qu'il se rende dans quelque synagogue. C'est aujourd'hui samedi, les Juifs célèbrent le sabbat, *sabbatum Domini*. Nous serons témoins des cérémonies du culte de Moïse...

Chère madame, je commence ma lettre par vous demander la permission de rire : je me suis trompé ! c'est de pleurer, que je voulais dire, car la chose est trop grave, si grave qu'elle atteint au lugubre, au funèbre, à l'abomination de la désolation.

M. Dory a dit vrai. Le rabbin, que nous suivions à distance, tourne dans le voisinage de l'église catholique aux deux tours blanches carrées, où je vous disais avoir entendu la messe, l'autre jour, traverse un pont, arrive devant un portique à degrés, au-dessus duquel je reconnais le Jehovah des Hébreux.

Nous entrons résolument ; mais, pleins de respect, nous ôtons nos chapeaux, en pénétrant dans le temple. Deux ou trois hommes, ayant des écharpes de soie et laine blanches par-dessus leurs habits, nous disent aussitôt de nous couvrir. En effet tous les assistants ont leurs chapeaux sur la tête. Hélas ! ce n'est pas un temple, c'est une halle, une Bourse. Cinq cents hommes à peu près remplissent un assez grand quadrilatère, dont les murailles, peintes en blanc, ne laissent voir aucun ornement. Les uns sont debout, les autres assis : tous sont enveloppés dans une écharpe blanche, même les enfants. Ceux qui surviennent, déploient leur écharpe qu'ils ont apportée ou qu'ils retirent d'un siège dont ils prennent possession, et s'en couvrent la tête d'abord, puis les épaules après en avoir baisé l'extrémité. Sans doute des versets de l'Écriture y sont attachés. Au centre de cette vaste pièce, une estrade carrée domine la foule. Sur cette estrade un autel sans insignes est élevé ; des rabbins occupent les angles. Un autre rabbin est agenouillé au milieu devant un grand livre. Ces rabbins ont le tricorne sur la tête : c'est la marque de leur dignité. Celui qui est agenouillé prie à haute voix, tantôt d'une voix glapissante, tantôt sur un ton grave, tantôt faisant de grandes exclamations, montant à l'aigu, descendant soudain aux notes les plus basses. Par moment la foule se prend à parler avec lui, avec les mêmes accidents d'harmonie, ce qui est fort peu agréable à l'oreille. Puis il reprend seul avec un accent déclamatoire fort étrange. Ce qui nous frappe le plus, jusqu'à ce moment, c'est de voir que nonobstant la sainteté du lieu, car pour les Juifs ce lieu doit être saint, tous ces Juifs, il n'y pas une seule femme, si ce n'est trois, je dis *trois*, qui sont dans une galerie qui fait le tour de l'enceinte à la hauteur de quinze pieds, tous ces Juifs, dis-je, rient, causent à haute voix, parlent affaires, se sourient, se montrent du doigt, vont et viennent, s'appellent par signes, et ont l'air d'être à un marché, à une vente aux enchères, à une Bourse. — Jésus-Christ disait des Israélites de son temps :

— *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est à me!*

Je ne puis même pas dire que les Israélites que j'ai sous les yeux honorent Dieu des



lèvres. Non ! hélas ! non. Ils ne l'honorent ni des lèvres ni du cœur. C'est ce qui me fait dire le mot de l'Écriture : Abomination de la désolation ! Oui, c'est un peuple maudit !...

Soudain, quatre des assistants, dont un en chapeau gris, montent sur l'estrade, et prennent quatre espèces de chapeaux chinois, comme nous en voyons dans nos musiques militaires, et les voilà qui accompagnent le rabbin, petit homme aux petits yeux gris, qui descend, et va ouvrir une sorte de bahut d'où il tire un rouleau de parchemin qui, déroulé, doit être fort long, et dont chaque extrémité est fixée à un bâton, à l'aide desquels il le porte. Préliminairement on enlève une housse de soie verte dont il est enveloppé, et on l'apporte alors processionnellement, mais sans gravité, au centre de l'estrade. Là, deux autres Israélites déroulent la longueur d'un mètre de cette longue bande de peau blanche, et apparaît le texte sacré, en hébreu, de l'Écriture sacrée de l'Ancien Testament. Le bourdonnement des Juifs cesse à peine dans ce moment qui devrait être solennel. Cependant ils s'inclinent médiocrement lorsque sonnent les clochettes des chapeaux chinois, et.... c'est fait. Les voilà tous qui replient leurs écharpes et s'en vont, comme délivrés d'une corvée, pendant que l'on va déposer en hâte le livre sacré de Moïse.

Croiriez-vous, Madame, que nous, Français, chrétiens-catholiques, nous fûmes en cette circonstance et plus recueillis et plus pieux que ces juifs infidèles et impies ! Que le Christ avait raison de les appeler *Sépulchres blanchis* ! Blanchis était bon pour le temps où le divin Sauveur était sur la terre. Maintenant ces misérables Juifs ne sont plus que des *Sépulchres en ruines* !

Nous nous retirons, nous aussi, le deuil dans l'âme, et des pleurs aux yeux.

Pour retourner à notre Doëlenstrasse, nous traversons le quartier de ces maudits. Il offre un tout autre aspect, en ce jour de Sabbat. Il n'y a plus dans les rues, toujours immondes du reste, ni leurs petites charrettes de fruits qu'ils crient à vous étourdir, ni leurs éventaires si nombreux de cornichons et de concombres confits dans le vinaigre, ni leurs guenilles étalées pour les vendre ; mais tous sont en toilettes assez convenables ; les femmes se tiennent sur leurs portes, parées, jaunes, le tour, l'ignoble tour de faux-cheveux sur la tête, lorsqu'elles ont à peine vingt, vingt-cinq ou trente ans ; elles causent, elles allaitent leurs enfants, elles vous sourient, elles vous insultent du regard, elles semblent se moquer de vous, tant il y a peu de pudeur dans leur physionomie ; enfin, hommes et femmes étalent la dégradation de leur être, et affichent les stigmates de leur réprobation.

Au déjeuner nous racontons à ma mère et aux Blummers ce dont nous venons d'être témoins. Curiosité grande, vous le pensez. Pour la satisfaire, nous offrons de conduire notre société à la synagogue portugaise, la plus fameuse d'Amsterdam, où nous savons qu'à trois heures il y a réunion.

En attendant, nous nous rendons au Musée.

Quelles belles pages de peinture nous voyons là, Madame ! Il serait difficile de trouver



ailleurs des tableaux plus précieux de l'École néerlandaise. Laissez-moi vous nommer seulement les toiles suivantes :

- Étude d'Animaux, par *Paul Potter* ;
- La Chasse à l'Ours, de *Rubens* ;
- La Garde de Nuit, par *Rembrand* ;
- L'École du Soir, de *Gerard Dow* ;
- Un Paysage, par *Ruysdael* ;
- L'Annonciation, de *Murillo* ;
- Les Enfants de Charles I<sup>er</sup>, par *Van-Dyck*.

Voyez-vous, c'est à être ébloui, c'est à se pâmer d'aise, c'est à rester là des heures en contemplation ! Vous riez peut-être de mon enthousiasme d'ignorant ? Mais, Madame, c'est précisément parce que je suis fort ignorant en peinture, comme en tant d'autres choses, hélas ! qu'il faut que ces peintures que j'ai eues sous les yeux soient bien merveilleuses pour avoir autant charmé mon sens grossier et avoir ainsi éveillé toute mon admiration. La nature y est si vraie, que le dernier paysan du monde deviendrait un illuminé en face de si belles choses, et resterait bouche bée !

Amsterdam peut bien posséder de magnifiques musées, elle qui donne le jour aux princes de la peinture. Né en 1606, sur les bords du Rhin, près de Leyde, d'un brave meunier, Rembrandt, devint, à Amsterdam, l'élève de fameux maîtres, et y fonda lui-même une école de peinture.

Dire par combien de toiles merveilleuses il se rendit fameux serait impossible.

Je ne cite ici que sa *Garde de nuit*. Rien n'est original comme cette réunion de *gardes nationaux* de l'époque, en toutes sortes de costumes, avec de ces visages flamands qui font rire, et de ces nez si massifs qu'ils font bosse sur la toile...

Vous savez, d'autre part, que cet artiste excelle par sa manière à lui de produire des effets de lumière.

Vous ne serez pas étonnée d'apprendre que l'une des places d'Amsterdam est décorée de sa statue.

Un témoin de mon bonheur et de mon exaltation nous signale gracieusement un autre Musée et porte même la bonté jusqu'à nous y conduire ; c'est celui de M. Van-der-Hoop. Là passent sous nos yeux, tour à tour, et me font jeter de nouvelles clameurs de délire, à la grande joie de ma mère qui jouit autant que moi :

- Une Hôtellerie, de *Teniers* ;
- Des Cavaliers, de *Wouwermans* ;
- Et puis des *Van-der-Werf*, des *Hoblème*, des *Weld*, des *Storck*, des *Jeanson*, des *Dujardin*, des *Stenn*, et vingt autres.

Mais il est deux heures : nous nous rendons à la synagogue portugaise, car à quatre heures part le bateau de Saardam.



Cette synagogue n'est plus un quadrilatère mesquin et retréci, où quatre à cinq cents personnes tiennent mal à l'aise, c'est un vrai temple, un parallélogramme, fort élevé, garni de bancs, bien éclairé, et dont une estrade occupe l'un des foyers. Lorsque nous arrivons à son péristyle, dont l'architecture ne manque pas de caractère, les Israélites s'empressent de nous renseigner obligeamment sur la place que nous pouvons occuper. Nous entrons. Le vide est dans ce temple. Seulement deux vieux juifs, coiffés du bicorne de nos aïeux, se tiennent aux entrées, comme pour maintenir l'ordre. L'un d'eux surtout, vrai type de juif, les dents jaunes, les yeux creux, les traits amaigris, la taille voûtée, a l'expression du fanatisme religieux dans toute sa personne, me frappe si fort, et je le regarde tant et si bien, que son image ne sortira jamais de mon souvenir. Il va, il vient, fait ranger une bande d'enfants qui se présente sous la conduite d'un maître, et voilà que commence, en guise de musique d'ouverture, et pendant que les juifs qui stationnent au-dehors pénètrent, se placent, s'affublent de leurs écharpes, le chant le plus rauque, le plus discord, le plus sauvage et le plus baroque que l'on puisse se figurer. Ce sont tous ces enfants qui crient de la sorte, et comme nous sommes à deux pas de leur orchestre, la place n'est plus tenable. Nous devons déguerpir, et, en effet, pour épargner à ma mère la souffrance qu'elle endure, M. Dory ouvre bravement la marche, et nous conduit juste à l'opposite de ces bruyants criards.

Je ne vais pas vous dire ce qui se passa, chère Madame; ni l'entrée des juifs, les uns distingués comme des banquiers de la cité d'Antin, les autres chétifs comme des marchands de pomme de terre frites; ni leurs écharpes baisées; ni leurs rabbins psalmodiant je ne sais quelles hymnes auxquelles le peuple ajoutait les refrains. Je vous dirai seulement que mon vieux juif clamait de tout son cœur, et qu'au refrain en question il était le plus ardent à dominer les autres voix de sa voix tremblante et grêle.

En face de nous se trouvait bon nombre de jeunes gens. Quelques-uns me semblaient occupés de la cérémonie; l'un d'eux surtout, qui, comme les anciens, avait un livre, et paraissait plongé dans la lecture. Mais le plus grand nombre riait, chuchottait, était inattentif. Seulement quand revenait le refrain, ah! dam, alors ils donnaient un coup de trombone effrayant. Toujours même absence de femmes, à cet office du soir. Je trouvai qu'en général il y avait plus de recueillement que le matin, dans l'autre synagogue. Ce qui nous surprit beaucoup, fut, qu'à un certain moment, le chant ayant changé d'expression, les juifs se levèrent et, pendant qu'on l'exécutait, ils imprimaient tous à leur corps un balancement plus ou moins prononcé qui avait quelque chose de fort original. Le vieux juif surtout, en ce moment, semblait vouloir imprimer une bousculade à tous ceux qui l'entouraient, tant était consciencieux et accentué le mouvement de pendule qu'il donnait à sa vieille dépouille. Son bicorne en tremblait sur sa tête, et surtout quand un enfant, un jeune homme, ou tout autre co-religionnaire changeait de place ou se laissait aller à quelque distraction.



La cérémonie se termina comme celle du matin, par l'exposition du texte sacré avec accompagnement de chapeaux chinois.

Nous avons été remarqués. Or, je dois vous dire qu'à notre sortie, les Israélites nous firent tous les saluts et toutes les politesses possibles, surtout le jeune juif pieux.

Saardam, septembre 1835.

Une demi-heure après nous voguions sur le Zuyderzée, hôtes du *Stoomboot-Mercurius*, bateau à vapeur qui fait le service d'Amsterdam à Saardam, où je termine cette lettre. Mais que de mal nous avons eu à nous faire comprendre au bureau pour obtenir des places, payer, et savoir surtout si nous aurions un hôtel à Saardam pour passer la nuit ! Heureusement un noble sire de la ville, qui allait à sa villa du côté de Broeck, vint au secours de M. Dory.

Le ciel était terne et il ventait frais sur le Zuyderzée, ce jour-là. Nous avons froid, et le *Stoomboot-Mercurius* ne nous épargnait aucune des rafales qui soufflaient. Aussi étions-nous groupés dans un coin, à l'abri du tambour de la machine, lorsqu'un voyageur vint à M. Dory et lui tint à peu près ce langage :

— Monsieur est étranger à la Hollande, et, si je ne me trompe, il est Parisien ?

— Comme vous dites, monsieur, répondit mon cher maître.

— Je demeurai long-temps à Paris, moi-même, et si je puis vous être de quelque utilité à Saardam, monsieur et madame, je me mets à votre disposition.

— Vous êtes vraiment trop bon, monsieur, et nous acceptons.

— Peut-être d'ailleurs sommes-nous d'anciennes connaissances ? J'imagine que mon nom ne vous est pas étranger...

— Quel est-il, monsieur ? Veuillez nous le confier.

— Loisset...

— J'ai connu de ce nom un artiste fameux qui faisait les délices du cirque de Franconi, aux Champs-Élysées.... Serait-ce ?

— C'est parfaitement cela, monsieur.....

Sur ce, chère madame, vous avouerez-je que voilà notre artiste acrobate, notre hercule-écuyer, bel homme, gracieux personnage, causeur distingué même, sachant parfaitement son français, son anglais, son allemand, son hollandais, qui se met à nous conter son histoire, véritable histoire de Bohême, pleine de poésie, de décousu, de splendeurs et de misères.

Après avoir été long-temps l'ornement du cirque de Paris, mon bohémien s'était ennuyé d'être aux ordres d'un maître, et s'était fait maître lui-même. Ayant épousé l'écuyère



habile que vous avez admirée jadis sous le nom de Caroline, il avait, de ses deniers, acheté une fort belle collection de chevaux, s'était entouré d'une troupe d'artistes, avait composé tout une musique, et traînant à sa suite soixante-dix personnes, il allait de ville en ville, plantant sa tente pour un mois, dressant ses pavillons, exhibant ses coursiers, faisant sonner ses fanfares et se couronnant de gloire. C'est ainsi qu'il avait parcouru l'Allemagne, la Prusse orientale, l'Angleterre. Il était en ce moment à Saardam, et venait d'Amsterdam où on lui dressait un cirque pour la Kermesse prochaine.

Si je faisais un roman de ma lettre, Madame, peut-être choisirais-je mieux mes tableaux, et mon imagination me fournirait sans doute de plus brillants sujets que celui qui tombe là sous ma plume. Mais vous m'avez dit de vous raconter ce qui nous adviendrait, sans rien changer : je reste donc fidèle historien. D'ailleurs un saltimbanque honnête n'est pas à dédaigner, surtout lorsqu'il a de l'esprit et qu'il remplit bien sa carrière. Or, dans son récit, c'était un bon père de famille qui parlait, et quand sur le promontoire de Saardam, il nous montra les robes blanches de deux femmes qui flottaient au vent, les larmes lui vinrent aux yeux, lorsqu'il les salua de loin et nous dit :

— Ma femme et ma fille !

Alors ce bon et généreux artiste, heureux de retrouver des membres de son public parisien bien-aimé, ne voulut-il pas nous faire les honneurs de ses arènes ?

— Vous aurez les meilleures places, nous dit-il, les places d'honneur ! Mes chevaux feront pour vous leurs plus beaux exercices, tous mes meilleurs écuyers passeront tour à tour sous vos yeux, c'est à vous que ma femme, ma fille et ma sœur adresseront leurs sourires, et, un moment encore, elles se croiront à votre beau cirque de l'Impératrice, ou au grand cirque Napoléon de vos boulevards. Venez, je vous en conjure !

Ecoutez, Madame, il y avait quelque chose de si vibrant dans la voix de cet homme, que nous n'avons pu le refuser.

— Oui, dit ma mère toujours bonne, nous irons vous admirer et vous applaudir, car je me souviens de la terreur que je ressentais jadis à vous voir faire l'Hercule, debout sur votre vigoureux étalon, et tenant votre enfant suspendu par le pied, comme si vous alliez lui briser le crâne de votre massue.

Cependant Amsterdam ne nous apparaissait plus dans le lointain que comme une cité fantastique perdue dans les brumes de l'horizon. Saardam, au contraire, nous arrivait à toute vapeur, sur la rive droite de l'Ye, avec sa large couronne de moulins à vent, ses tentes bariolées des bateleurs ambulants de la Kermesse, dont les banderolles de toutes couleurs tranchaient sur la verdure de l'île, car Saardam ressemblait à une île verdoyante. Son clocher pointu surmontant une haute tour à quatre pans, rose de ton, ses kiosques sous leurs ombrages de saules pleureurs ; ses mille maisonnettes peintes et de toutes formes, entourées de pelouses et de parterres ; les mille aspects des rues où une foule bigarrée allait et venait comme des ombres chinoises ; les musiques de ses jongleurs ; les canaux



bordés de hauts arbres et les navires qui glissaient le long de leurs rives ; rien n'était charmant comme cette vue féerique que couvrait un ciel gris, mais qu'éclairaient de furtifs rayons d'un pâle soleil.

Enfin nous abordons. Tout d'abord M. Loisset, qui était là chez lui, ne veut nous rendre la liberté que quand nous avons salué sa famille, vu son cher Mac-Colum, caressé ses nobles chevaux, arpenté son cirque, examiné la place que nous y occuperons, visité ses loges, critiqué les décors et les armoiries des supports. Mais enfin il nous laisse voler de nos propres ailes, et nous voici allant dans Saardam, traversant le champ de foire, allant à la queue du loup à travers sa Kermesse, tant la foule est serrée, pressée, pantelante, et nous dirigeant à travers les mille jolies rues pittoresques et champêtres, car elles ont toutes leurs pelouses, leurs frais jardins, leurs saules, leurs peupliers, leurs jalousies vertes, leurs murailles lisses, brillantes de peintures de tous les tons, avec des auvents gracieux, vers la fameuse maison de Pierre le Grand.

— Qu'est-ce qu'une Kermesse, mon ami ? Et que signifie cette maison de Pierre le Grand, dont tu m'as déjà parlé ? me dites-vous, Madame, car je vous entends d'ici.

En Hollande et dans les Flandres, on appelle Kermesse une fête de village, ou une fête de ville, fête toute pour le peuple et par le peuple. Ainsi la fête de Saint-Cloud, une fête de nos Champs-Élysées, seraient ici des Kermesses.

Je passe maintenant à Pierre le Grand.

Pierre Alexiovitch I<sup>er</sup>, le génie civilisateur de la Russie, et l'un des grands hommes les plus étonnants des temps modernes, naquit le 40 juin 1672. Il était le plus jeune des fils du Tzar Alexis Michælovitch, et petit-fils de l'illustre chef de la dynastie des Romanof, de cette dynastie appelée à l'honneur d'étendre et de régénérer le grand empire fondé, dès le XI<sup>e</sup> siècle, par le conquérant Rourick, conducteur de barbares et barbare lui-même.

J'espère que je me montre un peu Russophile, hein ? moi qui stygmatisé les autres de ce nom ! mais c'est M. Dory qui me dicte les mots qui précèdent et ceux qui suivent...

Les premières années de Pierre furent entourées de périls. A la mort de Fœdor, fils aîné d'Alexis, en 1682, les grands de Russie, déterminés dans leur choix par l'incapacité de l'imbécile Iwan, second fils de ce prince, donnèrent la couronne à Pierre I<sup>er</sup>, jeune enfant de dix ans, issu d'un autre lit. Cela ne faisait pas le comte de la princesse Sophie, du même lit qu'Iwan, et sa sœur. Les jours de Pierre furent menacés. Sa mère, Nathalie Nuriskine, l'emporta dans ses bras la distance de soixante verstes pour l'arracher à la fureur de ses ennemis. Sophie triompha, Iwan fut sacré. Pierre, dont on corrompit les mœurs afin de tuer son génie, se devinant lui-même, sous l'inspiration d'un aventurier de Genève, Lefort, qui fait briller à ses yeux l'éclat des sciences et des arts de l'Europe, s'éloigne de la Russie, vient étudier dans cette Europe les merveilles du savoir, et s'installe à Saardam, pour se faire charpentier, apprendre la marine, qui doit être la grande







Cette seconde pièce offre à la vue des portraits de Pierre le Grand : l'un, de grandeur naturelle, est peint à l'huile ; les autres sont gravés. Beaucoup d'autres gravures couvrent les murailles.

Dans les deux pièces, des fenêtres étroites ouvrent sur le jardin converti en pelouse, qui l'entourait. Une allée couverte de coquillages et de galets entoure ce petit domaine du héros.

D'ailleurs, qui sait ? N'auriez-vous pas vu cette fameuse cabane, ne serait-ce que dans le fameux opéra comique de *l'Etoile du Nord* ou dans le vaudeville le *Bourgmestre de Saardam* ? Il est donc inutile que j'insiste autant sur sa description.

Sur un autre marbre blanc, nous lisons encore en lettres d'or :

Willem Koning der Nederlanden,  
Wilhelmina, den 22 september 1831.

Et enfin, sur une dernière plaque :

Willem-Prins-Van-Orange, Feld-Marschal  
Hasselt-Lewen, 8 augustus 1831.

Vous voyez que des rois sont venus méditer en ces lieux.

Nous inscrivons très-modestement nos noms sur un registre destiné à recevoir les réflexions des visiteurs. Je remarque peu de noms français, mais, en échange, beaucoup de noms allemands et plus encore d'anglais. La Russie est fort peu représentée sur les pages de ce livre, qui est précisément placée sur la table faite à la hache par Pierre le Grand, sur laquelle il a maintes fois mangé, sur laquelle il a beaucoup médité, creusé, préparé l'avenir, et qui lui a vu écrire ces mots fameux :

« Je suis ici pour vivre conformément aux paroles que Dieu fit entendre à notre père  
» Adam : Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. Il est vrai que je ne travaille  
» pas par nécessité ; mais je veux m'instruire dans la science de la marine, pour aller  
» ensuite écraser les ennemis du nom chrétien. »

Et il a tenu parole !

Les grands chantiers qui existaient à Saardam, au temps de Pierre le Grand n'existent plus depuis long-temps : mais les nombreuses expressions hollandaises qui, dit-on, se sont conservées dans la terminologie nautique de la Russie, rappellent assez le séjour du grand réformateur en Hollande.

Après plus d'une heure de séjour dans ce retiro d'un charpentier-empereur, nous re-



tourneons à la Kermesse, qui débordé jusque dans le voisinage de la cabane impériale. Nous visitons *Zaandam*, comme on dit, au lieu de *Saardam*; nous nous extasions devant l'infinité de petites rues propres de cette bourgade, de l'infinité de petites maisons plus propres encore, devant les kiosques qui bordent le canal ou plutôt les canaux; et, enfin, après un dîner passable, nous nous rendons aux vœux du bon Loisset, en allant voir

La Lutte des Voltigeurs;  
Le Double Saut Périlleux;  
Le Pas des Guirlandes.  
Door Mejulvr Mina Schreiber;  
La Tronka Hispaniola  
Door den Heer Edwards;  
De Heer Thomas Mac-Collum;  
Geboren Carolina Loyo, etc., etc.,  
Et Arlequin Skelet  
Of de Magt der Tooverkunst,  
Groote pantomime met veranderingen, in 6 tableaux.

Nous faisons heureux ces braves Bohémiens, n'était-ce pas un vrai bonheur pour nous-mêmes?

Pour nous, le spectacle était plus tôt sur les banquettes, où se pressaient des masses de paysannes de la Hollande septentrionale, se faisant remarquer par la fraîcheur de leur teint autant que par la grâce de leur costume national, et surtout le fronton d'or, le turban russe, et les chapeaux à petits miroirs.

Aujourd'hui dimanche, après la messe entendue dans une petite chapelle catholique, et nos devoirs religieux remplis, nous allons partir pour Broeck, sur la rive qui regarde l'ouest du Zuyderzée.

*Broeck* est un village célèbre par une propreté sans pareille. Presque toutes les maisons sont construites en bois et peintes de diverses couleurs. Devant les portes sont placés des sabots que leurs propriétaires ont soin d'ôter de leurs pieds avant de franchir le seuil de leurs maisons. Ma mère, qui a déjà visité la Hollande il y a dix ans, me dit merveilles de l'aspect pittoresque de Broeck.

Et puis de Broeck, nous verrons le grand canal du Nord, creusé dans les terres d'Amsterdam au Helder, sur la mer du Nord, et près de l'île de Texel. Ce canal, le plus grand et le plus large de l'Europe, permet aux vaisseaux de sortir à toute heure, sans craindre les orages ni les bancs du Zuyderzée.



Maintenant qu'il est terminé, un navire arrive au Helder en dix-huit heures, et enfin en mer. Tandis qu'autrefois il était forcé d'attendre deux mois pour oser affronter les dangers du Zuyderzée, terrible et orageux.

Plus de cinq mille grands vaisseaux font chaque année le voyage de ce canal.

En vérité, j'abuse de votre patience, chère Madame; mais pour obtenir mon pardon, laissez-moi vous baiser au front, et vous dire que le fils de votre amie vous aime comme sa mère.

E. D.





### III.



La mer de Haarlem. — Dignes d'Halfwège. — *Haarlem*. — Usage antique des matrones. — Saint-Bavon. — Comment pour 28 fr. on se fait bercer à Haarlem. — Une fleur de 28,000 fr. — La rencontre dans l'église. — Le géant et le nain. — L'ascension périlleuse. — Le pavillon du bois. — Un escalier bleu. — Le manoir de Teilingben. — *Leyde*. — Comment l'on se mange la main gauche pour conserver la main droite. — Saint-Pancrace. — Ruines du Forum Hadrianum. — Une fraîche soirée de Hollande. — *La Haye*. — Le guide F. Barris. — Ce que c'est que le Vyver. — La colère d'un peuple. — Où l'on voit une exécution au Binnenhof. — Une revue du roi: — Anglais et Français. — Un monsieur qui prend la mouche. — Une dame au pied de la statue de bronze de Guillaume le Taciturne.

Haarlem, septembre 1853.

Nous avons dit adieu à notre belle ville d'Amsterdam, ma chère Agathe; nous nous sommes éloignés de notre jeune officier de marine qui nous a délaissés le premier, car nous ne l'avons plus revu, et, traversant la mer de Haarlem, nous sommes arrivés à Haarlem.

Ne t'effraie pas, ma chère amie; la mer de Haarlem est, à cette heure, une plaine verdoyante, toute capitonée de bouquets d'aulnes et de frênes; tout émaillée de fleurs, parsemée de gras troupeaux, et comptant déjà pas mal de belles métairies.

En quittant Amsterdam, le chemin de fer nous a d'abord fait passer près du vieux château de *Schwanenburg*, ce qui veut dire Manoir du Cygne. Quand on parle de cygne, on s'attend à voir quelque nappe d'eau. J'attendais donc toujours la mer, croyant qu'on allait nous débarquer près de quelque hâvre. Mais pas plus de mer que dans ton Bagneux, qui n'a pas une goutte d'eau. Voici qu'on annonce *Halfwège*, qui veut dire *Demi-Chemin*. Là, nous trouvons d'énormes écluses qui arrêtent des eaux agitées et bien effrayantes; car, figure-toi, ma chère, que les terres, même celles du rail-way, sont beaucoup plus basses que les eaux que l'on entend battre avec violence.

*Excursions.*



— Ah ! voici la mer de Haarlem ! pensai-je.

Point du tout. On repart. Si les écluses dont je parle s'ouvraient, c'est horrible à dire, tout le pays serait immédiatement inondé. Pendant que je frémissais en faisant cette réflexion, voici qu'un inspecteur du chemin de fer entre dans notre wagon pour l'inspection des billets.

— C'est la mer de Haarlem, cette eau, Monsieur ? lui dis-je.

Hélas ! il me fit signe de la tête qu'il ne comprenait pas.

Non, Madame, me dit un vieux monsieur digérant dans un coin, un bourgmestre sans doute, c'est l'Ye. Mais ses eaux sont déjà loin derrière nous, et nous sommes en ce moment en pleine mer de Haarlem.

— Comment ? Mais je ne vois que prairies fertiles, gras troupeaux, fleurs, fermes, arbres ! dis-je toute étonnée.

— Madame, reprit mon bourgmestre, cette magnifique plaine dont vous parlez était naguères encore un lac d'une longueur de soixante kilomètres sur trente de large, avec cinq mètres de profondeur, ayant, en effet, le nom de mer de Haarlem. Quoiqu'elle fût peu profonde, l'eau, fouettée par le vent, s'élevait souvent à une grande hauteur et fondait sur nos digues. Dans nos guerres de l'indépendance, on osa même aventurer des flottes sur ses vagues afin de lutter avec plus de succès contre les Espagnols qui dominaient depuis trop longtemps nos contrées. Mais comme ce lac, cette mer, si vous voulez, s'étendait de plus en plus, et submergeait une grande partie des pays du Rhin qui nous arrive bien divisé en ces contrées, et le territoire de l'Amstel ; que vers la fin du xvi<sup>e</sup> siècle l'eau fit de si formidables ravages qu'elle engloutit plusieurs villages éloignés, et que notamment, en 1836, elle menaça même Amsterdam et Leyde, qui sont plus bas que la mer du Nord, alors on avisa.

On commença donc à dessécher la mer de Haarlem en 1840. Quatre énormes machines à vapeur y travaillèrent sans relâche, et l'année dernière seulement on termina cette œuvre de titan.

— Il faut dire que l'on n'a pas mis de retard à employer le sol desséché... fit madame Dory, car c'est une terre promise à présent.

— Non, certes ! répondit le gros monsieur. Ce succès n'a pas livré moins de six mille huit cent trente-huit hectares à l'agriculture et à fait grand bien au pays.

Le bourgmestre parlait encore que l'on nous annonçait Haarlem. Nous le saluâmes avec reconnaissance, et prenant, de suite un guide, nous nous mîmes à parcourir la ville. Nous n'étions pas fatigués : nous avions eu à peine une heure de chemin de fer.

De prime-saut, je te dirai, ma chère Agathe, que Haarlem est une fort jolie ville. D'abord elle est située au milieu de la plaine la plus verdoyante possible, et la verdure est si belle en Hollande ! Mais ensuite elle est assise sur la belle rivière de la *Spaaren*, et



possède de fort belles rues, de très-jolies maisons et une église magnifique dont la haute tour est plus belle encore.

Nous passons, tout en arrivant, en face d'une maison de fort gracieuse apparence, à la porte de laquelle, je vois, clouée une très-jolie pièce de broderie en carré. Je n'y attache pas d'importance, à te dire vrai, malgré la beauté du travail, et tu sais que je m'y connais. Mais voici que dans une autre rue, et à une autre porte, je trouve de même une pièce de broderie d'un travail encore plus fini.

— Que signifie cette sorte de mouchoir, si richement brodé, cloué à cette porte? demandai-je à notre guide que M. Dory avait choisi comme sachant le français.

— Ah! Madame, répondit-il en riant, c'est un usage de la ville que toutes les femmes qui viennent de donner le jour à un enfant attachent ainsi à leur porte un *drapeau* brodé, et elles mettent de l'amour-propre à le broder le plus magnifiquement possible. Il est rose où plutôt doublé de rose si c'est un garçon, et blanc si c'est une fille.

Cette mode est ancienne, car elle remonte à 1574, et voici ce qui lui donna occasion :

Les Espagnols, commandés par Frédéric de Tolède, fils du duc d'Albe, livraient à cette ville un siège terrible, lors de la guerre de l'Indépendance des Pays-Bas, contre Philippe II, roi d'Espagne. Malheureusement Haarlem était très-mal fortifiée et ne comptait que quatre mille hommes de garnison. Mais tous les habitants avaient pris les armes, les femmes mêmes avaient voulu fournir leur contingent que commandait une veuve du nom de Keneau Hasclaer : dans deux sorties, les Espagnols furent repoussés, et après avoir perdu dix mille hommes, ils transformèrent le siège en investissement.

Pour maintenir le blocus et le rendre plus rigoureux, ils formèrent une petite flotte qu'ils lancèrent sur la mer de Haarlem. Désespérés, et après d'inutiles tentatives de secours, les Haarlemois eurent l'idée de placer leurs femmes et leurs enfants au milieu de leurs rangs et de se frayer un passage. Leur projet fut bientôt connu.

Comme les Espagnols redoutaient leur bravoure intrépide, ils offrirent la paix à la condition que la ville se rendrait, et que cinquante-sept des habitants les plus notables leur seraient donnés comme otages. On hésitait : mais les otages demandés s'offrirent d'eux-mêmes, ce qui leva toute difficulté. Avec cela, la garnison était réduite à dix-huit cents hommes : les Espagnols entrèrent donc dans la ville.

Après trois jours, le gouverneur de Haarlem apprend que les Espagnols vont se précipiter sur les bourgeois désarmés. Il n'a que le temps d'obtenir que l'on respecte au moins les femmes qui viennent de mettre au monde quelque enfant ; et Frédéric de Tolède y consent en fixant pour signe de miséricorde un petit linge cloué à la porte de la maison de la nouvelle mère...

— Je comprends l'usage... fit M. Dory. Mais qu'advint-il alors?

— On fit de nos habitants un carnage épouvantable, Monsieur. Ces infortunés périrent



par milliers, les uns par la hache du bourreau, les autres dans les eaux de la mer qui baignait nos murailles. Ce fut quatre ans après cette sanglante journée que sonna pour nos pères l'heure de la délivrance.

— Oh ! vive Guillaume le Taciturne ! fit Emile à ce moment. Je connais son histoire maintenant, et il me tarde de la raconter à votre amie, ma bonne mère.

Ainsi, ma chère, prépare-toi à lire le drame que couve et prépare le génie de mon fils à ton intention.

Il paraît qu'Haarlem fut long-temps la résidence des anciens comtes de Hollande.

Il paraît aussi qu'un certain Jean Koster, né à Haarlem, aspire à l'honneur d'avoir inventé l'imprimerie, car nous trouvons sa statue, et ses titres à la gloire, sur la place du marché. Seulement les descendants des Haarlemois témoins des travaux de ce Koster sont bien peu jaloux de sa mémoire, car nous gémissons de voir la statue de ce rival de Guttemberg mutilée par les pierres des enfants de Haarlem.

— Mais quelles raisons peuvent avoir les Haarlemois pour attribuer à votre Koster l'invention dont l'Europe entière fait honneur à Guttemberg ? demanda M. Dory.

— Ils prétendent, Monsieur, que maître Koster avait déjà imprimé un ouvrage en 1423, tandis que Jean Guttemberg ne débutait qu'en 1440...

— Allons ! fit M. Dory, *Adhuc sub judica lis est...*

Nous entrons alors dans l'église consacrée à Saint-Bavon, du xv<sup>e</sup> siècle, d'une belle élévation, voûtée en bois, avec arceaux, voussures, culs-de-lampes et retombées gracieuses.

D'abord nous remarquons une superbe balustrade de bronze du plus heureux effet ; puis une fort belle chaire en bronze et en bois, dans le style de la grille. Mais ce qui attire surtout nos regards c'est un orgue admirable, décoré avec une recherche merveilleuse, supporté par de superbes colonnes, et couronné par les statues de David et de Jonathas, et enfin surmonté des armoiries de Haarlem, *une épée portée par deux lions*. Le tout est d'un aspect magique à l'œil. Saint-Bavon est affecté au culte protestant, et c'est une jeune luthérienne qui nous en fait l'exhibition. Elle nous apprend que cet instrument est le plus beau et le meilleur qui existe au monde.

— Vous pouvez en juger, du reste, ajoute-t-elle : pour cela vous n'avez qu'un mot à dire ; l'organiste viendra sans tarder, et, sous ses doigts, tour à tour vous entendrez les fanfares de la guerre, les accents de la supplication, les sanglots de la douleur, et vous serez bercés par les éclats de la foudre, les mugissements de la tempête, la grande voix du vent dans les arbres, ou le souffle des zéphyrs !

Notre guide nous traduit ces paroles et ajoute sérieusement :

— Voulez-vous donc vous faire *bercer* ?



— Que donne-t-on pour cela ? demande M. Dory toujours précautionneux, et l'homme positif par excellence.

— Treize florins ! et le pour-boire... répond la jeune fille.

— C'est-à-dire vingt-huit francs !... Nous ne nous ferons pas bercer... dit gravement M. Dory.

Et, sur ce, le voilà qui s'approche du tombeau du poète moderne, Bilderdyck, mort en 1831, et pleuré pour son beau talent...

Puis, pour passer sa mauvaise humeur sans doute, il va prendre une pose admirative devant un autre tombeau, celui du bourgmestre Deraad, mort au xvii<sup>e</sup> siècle ;

Puis encore, car sa colère est grande, devant un boulet des Espagnols fixé à la muraille, après avoir percé la voûte de l'église, et provenant du siège de 1577, par le duc d'Albe ;

Devant un vaisseau de très-petit modèle, ex-voto offert par la ville pour je ne sais plus quel fait d'armes de l'amiral Python ;

Et enfin en face de deux raies noires, l'une élevée de trois pieds au-dessus du sol de l'église, et fixée à la muraille, et l'autre à sept pieds et demi du même sol.

— Que signifient ces lignes ? dit-il brusquement à la luthérienne.

— Monsieur, nous fait-elle répondre par notre drogman, ceci est la hauteur d'un jeune homme du pays, mort il y a long-temps ; et cela la taille du frère de ce jeune homme ; le premier était fort petit, et le second fort grand, comme vous voyez...

— Un nain et un géant alors ! fit durement M. Dory.

En ce moment, ma chère Agathe, une société pénétrait aussi dans l'église de Saint-Bavon, pour en faire l'étude, comme nous-mêmes.

— Bonjour, Monsieur, dis-je à l'un des voyageurs qui marchait en tête. Comment, vous, ici ?

Ce Monsieur balbutie, m'examine, en croit à peine ses yeux, et enfin s'écrie :

— Madame D..... !... à Haarlem !

Et son visage exprimait une surprise sans égale...

Toi aussi, Agathe, tu le connais, ce chevalier errant ! devine quel il était ? donnes tu ta langue aux chiens ? Oui... Eh bien ! c'était une de nos connaissances de Paris... M... G..... !...

Tu comprends que c'est nous alors qui lui faisons les honneurs du temple, de l'orgue, des tombeaux, du boulet... Il est en compagnie de jeunes belges qui nous font toutes sortes d'avance de courtoisies. Nous voilà dont gravissant la haute tour du clocher de l'église. Je comprends que c'est pour grossir la somme de ses honoraires que notre guide féminin nous pousse dans l'escalier ; mais, en vérité, l'admirable vue qui se déploie sous nos regards, une fois arrivés, mérite bien cette périlleuse et longue ascension. Seulement M. Dory nous manque sur la plate-forme... Je le crois bien : le digne homme n'est plus léger, et il a



horreur du vide. Heureusement Emile lui donne le bras, et nous voilà tous plongeant un regard avide sur la splendide mer de Haarlem qui verdoie comme un paradis terrestre fraîchement sorti de la main du Créateur, sur la ville qui poudroie à nos pieds, sur la mer qui miroite et moutonne au loin, sur les villages semblables à des corbeilles de fleurs jetées sur de vastes pelouses, sur Amsterdam qui nous offre l'aspect d'un mirage, sur Leyde semblable à un oasis, partout, car partout cette nature de Hollande est sublime, ravissante, délicieuse, vue ainsi sous les chauds rayons d'un soleil de midi.

Ici, nous voyons le joli hameau de *Blomendaal*, qui est le but des fréquentes promenades des Haarlemois. Là, voici le chemin qui conduit derrière des dunes habitées par une immense quantité de lapins. Plus loin ce sont les formidables digues élevées par Louis-Napoléon, roi de Hollande, alors que notre grand Napoléon faisait des rois. A droite, le mont Brederolle, appelé l'Escalier-Bleu, à cause de la couleur de son point le plus élevé. A gauche, les ruines du *Manoir de Brederode*, résidence des comtes de ce nom, très-souvent cités dans l'histoire du pays. Car ce fut un Brederode qui, dans la soirée du 15 avril 1566, se montra avec une besace sur le balcon de la maison de Ruylenborg, à Bruxelles, et créa ainsi le nom redouté des *Gueux*. A défaut de M. Dory, que tu ne possèdes pas comme nous, lis dans l'histoire ce qui a trait aux Gueux, et tu frémiras. Enfin, au-dessous de nous, Haarlem ! Et dire que dans cette cité si paisible à cette heure, il y eut une si terrible Saint-Barthélemy, en 1577 !...

Descendus de la tour, nous réglons nos comptes avec la Luthérienne : car ce sont de vrais comptes à régler dans certains endroits ; tant pour l'église, tant pour la tour, tant pour le Cicerone, tant pour le guide. Heureusement nous avons soustrait le : Tant pour l'orgue ! Puis, messieurs les Belges nous conduisent par la barrière *Houtpoort*, et en longeant de magnifiques jardins, au milieu d'un parc délicieux où nous trouvons *le Pavillon*, château d'été de style italien, construit par un banquier d'Amsterdam, du nom de Stope, et plus tard acheté par le roi Louis Bonaparte.

Chemin faisant, nous admirons d'abord les fameuses tulipes hollandaises et les hyacinthes tant recherchées des amateurs de l'Europe entière. Tu sais que jadis surtout, en 1636 et 1637 surtout, les Hollandais s'étaient tellement affolés de fleurs, qu'ils payaient fort cher la moindre bulbe, et que leur commerce joua un grand rôle dans ce pays. On faisait des achats et des ventes à terme. Une seule bulbe fut payée 13,000 florins, c'est-à-dire à peu près 28,000 francs de notre monnaie. Cette rage est tombée sans doute, mais la tulipomanie n'en subsiste pas moins encore en Hollande où ces fleurs, et toutes les fleurs en général, sont magnifiques et parfaitement cultivées. Te rappelles-tu d'avoir appris autrefois ces vers de Delille :

— Je sais que dans Harlem, plus d'un triste amateur  
Au fond de son jardin s'enferme avec sa fleur ;



Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille;  
 D'une anémone unique adore la merveille;  
 Où, d'un rival heureux enviant le secret,  
 Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.

Au Pavillon, nous avons remarqué, dans la cour, le célèbre groupe du Laocoon, et dans les galeries, mises en évidence comme première page de peinture, *la bataille de Waterloo*, par Pierreman :

*Une Marine*, de Schotel;

*Une Forêt*, de Nugen;

*Et le Départ de Philippe II des Pays-Bas*, de Krusemar,

La journée était charmante, ma bonne amie, et j'avais plaisir à me promener sous les beaux arbres de ce parc, avec un Français au bras et en parlant de la France. Tu n'as pas été oubliée. Nous sommes revenus ainsi à Haarlem, en faisant un peu l'école buissonnière. Emile était heureux aussi de causer avec nos Belges et de contempler les nids de cigogne du parc. Quant au bon Dory, il était allé préparer notre départ, car nous n'avons pas de motifs pour coucher à Haarlem, nonobstant les beaux carillons de ses clochers.

Leyde, septembre 1833.

Nos Belges et notre Français voyageant en sens inverse de nous, l'embarcadère de Haarlem a été témoin de nos adieux. Comme ils quittent des contrées que nous allons voir, et qu'ils vont parcourir des pays que nous savons par cœur, nous nous sommes renseignés mutuellement, puis, après les mains serrées, nous nous tournâmes le dos.

A *Vogelenvang*, première station après Haarlem, on nous fait voir les ruines du vieux château de *Teilengen*, où mourut, en 1436, la belle et malheureuse Jacobée de Hollande, dont je t'ai parlé dans ma toute première lettre, je crois.

Près de cette station se trouve aussi le manoir de *Hartencamp*, qui fut pendant deux ans la demeure de Linnée, et où il écrivit *le Système de la Nature*, que nous avons lu quelquefois ensemble.

Nous apercevons ensuite, à notre gauche, le clocher pointu de *Sassenhem*, village qui date de la grande émigration des Bas-Saxons.

Plus loin, nous remarquons un vaste édifice, c'est le *Séminaire catholique de Warmond*. Ce nom de catholique fait battre mon cœur. Quand on est dans des contrées rebelles à la sainte doctrine de Jésus-Christ, j'éprouve un serrement de cœur, et je répète souvent ces mots du Psalmiste : *Quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum*. Tu sais qu'à force d'entendre M. Dory, je connais un peu le latin ?



Enfin, voici les flèches, les croix, les coqs et les girouettes des clochers et des monuments de Leyde qui nous apparaissent brillant sous les feux du soleil couchant, comme des étoiles d'or sur le bleu du ciel. Cette soirée est magique : de Haarlem à Leyde, ce ne sont que prairies, bois, horizons vaporeux, villages verdoyants, et le soir, ces aspects poétiques élèvent l'âme, font rêver, et rappellent ces vers d'une hymne de nos églises :

O quando lucescit tuus  
 Qui nescit occasum dies!  
 O quando sancta se dabit  
 Quæ nescit hostem patria!

Ne trouves-tu pas que je deviens *bas-bleu*, à me lancer ainsi dans la poésie sacrée? Laisse-moi penser avec toi librement.....

J'entends M. Dory qui dit à Émile que Leyde n'est autre que le *Lugdunum-Batavorum* des Romains. Suivant les historiens, ajoute-t-il, c'est la ville la plus ancienne de la Hollande. Toutefois son renom ne fixa les regards qu'à partir de la guerre d'indépendance de la Hollande contre l'Angleterre.

Cet article savant, interrompu par notre arrivée, et notre installation à l'*hôtel du Lion*, sera continué demain. Ce soir je me repose, et je me permets même de t'embrasser de loin, avant de me coucher. Ne frissonne pas trop fort au contact du baiser qu'un bel ange, mon ange gardien, va te porter de ma part, sur ton oreiller de dentelles. Tu ne penses peut-être guère à moi! Ce serait fort laid... Bonsoir!

Continuation de l'article scientifique :

A propos, ma chère Agathe, nous retrouvons ici, à Leyde, un vieil ami, le Rhin, le Rhin dont nous avons suivi les rives avec tant de bonheur. Mais, ici, le Rhin n'est plus qu'un fleuve déchu, vieilli, ruiné. Je ne sais pourquoi le Rhin me rappelle les grandeurs, puis la décadence de Louis XIV. En effet, ce n'est plus qu'un roi ruiné par son long cours. Il n'a plus la beauté de ses premiers ans! Pour s'être trop partagé, il a perdu sa force et sa puissance...

Mais enfin Leyde est sur le Rhin, entrecoupée d'un nombre assez grand de canaux, sur lesquels on a jeté cent cinquante ponts en pierre. C'est une grande et belle ville, murée, généralement bien percée et bien bâtie. Le pays qui l'entoure, appelé *Rhinlande*, est d'une telle fertilité qu'on le considère comme le jardin de la Hollande. Elle possède un ancien château-fort, un Hôtel-de-Ville gothique, digne de fixer l'attention des curieux, et orné d'un vaste perron. Au-dessus de la porte du nord, on lit une inscription hollandaise, en vers, se rapportant à la délivrance de la ville. C'est un acrostiche contenant le chiffre de l'an 1574, et composé de cent trente-et-une lettres, nombre de jours qu'a duré le siège. Une des salles, qui forme musée, renferme une *Crucifixion*, par Cornélius Engelbreehtsen ;



*Le Jugement dernier*, de Lucas de Leyde;  
*Un Episode du siège*, par Ignace-Van-Brée;  
*Et des portraits*, par Tlink, Mieris, Verschoten, etc.

M. Dory ne manque pas de nous conduire au Musée des Antiquités, dont l'Inde et l'Égypte ont tous les honneurs.

Il nous fait visiter aussi le Musée d'Histoire naturelle, l'un des plus complets de l'Europe, à ce que nous dit le guide.

En suivant le *Canal de Papenburg*, nous traversons deux grandes places qui portent le nom de *Ruines*. Ce mot parlait trop à l'imagination, pour ne pas en demander l'origine. On nous répond qu'elles étaient autrefois le siège d'un quartier populeux. Mais, en 1807, une explosion à bord d'un navire chargé de soixante-dix barils de poudre et stationnant sur un canal, saccagea ce quartier qu'il fit sauter, et porta le deuil dans plusieurs centaines de familles.

Cette terrible catastrophe ne manque pas de faire dire à M. Dory :

— C'est ici que l'on inventa la *Bouteille de Leyde*. Cet événement est dû au hasard et aux physiciens Cunéus et Muschenbroeck, qui donnèrent ainsi, 1746, un nouvel éclat à l'électricité. Chacun voulut éprouver la commotion d'une bouteille de Leyde chargée d'électricité. Ce fut surtout parmi les Français, toujours avides de nouvelles découvertes, que cette expérience excita une vive sensation. L'abbé Nollet donna, en présence de Louis XV, une commotion au régiment tout entier des Gardes-Françaises, etc., etc.

Laissons M. Dory faire de la physique, ma chère Agathe, et parlons de Leyde, de son université si fameuse, et à juste titre.

Tout-à-l'heure M. Dory disait à Emile qu'elle fut fondée en 1575. Hugo Grotius, Cartesius, que nous connaissons sous le nom de Descartes, Scaliger, Boheraave, les sectaires Arminius et Gomar furent professeurs à Leyde. Cette université est célèbre toujours par l'enseignement de la médecine et des sciences naturelles, ainsi que par ses collections précieuses, dont notre cher ami ne nous fait pas grâce, bien entendu, non plus que de la grand'salle ornée des portraits de tous les professeurs qui ont enseigné à Leyde. Le jardin botanique de cet établissement est riche surtout en plantes des Indes orientales.

Nous visitons l'*Église de Saint-Pierre*, la plus grande de la Hollande, et nous y voyons les tombeaux des savants Boerhaave, Sphanom et Scaliger.

Puis, quand nous arrivons au *Bourg*, le Bourg est l'édifice le plus élevé de Leyde, nous entrons dans une autre église, celle de *Saint-Panrace*. Trois nefs, celle du milieu de style bysantin, les deux autres, ainsi que le jubé, de style ogival; l'intérieur soutenu par une colonnade de trente-huit pilastres, dont l'un porte le cénotaphe du bourgmestre Van-der-Werff, telle est cette église.

Le Bourg, que je t'ai nommé tout à-l'heure, est situé au centre de la ville, sur une colline. Les murs de refend, récemment restaurés et crénelés, appartiennent à un antique



castel de Drusus. Ce Drusus nous suit partout, ma chère ! Cependant il y a des archéologues qui ne font remonter son origine qu'au temps de Hengiste, duc des Anglo-Saxons, en 450. Aujourd'hui ce château-fort, ce burg, ce bourg, comme tu voudras, est entouré d'une promenade et sert aux réunions publiques.

Maintenant un mot sur les drames de Leyde, qui se rattachent aux drames de Haarlem.

Dans la fameuse guerre de l'Indépendance, juge un peu comme je profite de la faconde de mons Dory ! pendant cinq mois, du 26 mai au 3 octobre 1574, Leyde se défendit avec une persistance héroïque contre les Espagnols commandés par Valdez. L'histoire de ce siège est une des belles pages de l'histoire de la Hollande ; écoute la preuve de ce que j'avance :

Sommé par Valdez de se rendre, le gouverneur Jan-Van-der-Doës lui fit savoir que si les vivres venaient à manquer à ses concitoyens, *ils mangeraient leur main gauche, et sauveraient la droite pour la défense de leur liberté*. En effet, pendant sept semaines, la ville, privée de viande et ayant épuisé toutes ses provisions, se vit réduite à abattre les chevaux, les chiens, les chats, les mulots et les loires. On dévora les racines et les mauvaises herbes, on ramassa les os jetés. A la famine vint se joindre la peste, qui fit périr six mille personnes. Les survivants n'avaient plus assez de force pour enterrer les morts.

Néanmoins, le jour de la délivrance approchait.

Voici venir deux pigeons messagers : ils apportent la nouvelle que le *Taciturne*, Guillaume d'Orange, a résolu de rompre les digues. On n'ignorait pas que ce sacrifice coûterait au pays un dommage de sept tonnes d'or. Mais la devise des Hollandais :

MIEUX VAUT PAYS GATÉ QUE PAYS PERDU,

devait être une vérité. Aussi rompit-on les digues. La rupture n'eut pas l'effet désiré. L'inondation envahit bien les champs de Delfland et de Schieland, mais le pays le plus élevé du Rhin ne fut pas atteint. Le vent nord-est repoussa la marée. Des murs de la ville on voyait une petite flotille cherchant en vain à s'approcher. Déjà un nouveau danger menaçait Leyde, et celui-ci venait de l'intérieur. Une bande d'affamés vint trouver le bourgmestre Peter-Van-der-Werff, celui dont le tombeau est dans l'église de Saint-Pancrace, et lui demanda du pain ou la reddition de la ville. Celui-ci offrit son corps, mais refusa de rendre Leyde. Les émeutiers se retirèrent tout honteux.

Enfin les éléments vinrent en aide à la ville si rudement éprouvée. Un violent orage élargit les brèches des digues, et le vent ayant tourné au sud-ouest, l'eau se répandit avec violence sur tout le pays. En quelques instants, non-seulement les murs de Leyde furent atteints, mais aussi les retranchements des Espagnols furent inondés. Plus de mille



des leurs périrent dans les vagues. La même marée porta alors Guillaume d'Orange, le Taciturne, avec ses bateaux d'approvisionnements, sous les murs de la ville. Les Espagnols furent forcés d'opérer leur retraite. C'était le 3 octobre 1574. Ce jour mémorable est encore à présent l'occasion d'une grande fête pour la ville de Leyde.

Elle aura lieu le mois prochain.

Voilà mon récit, ma chère Agathe. Il ne me reste plus qu'à le signer, chose que je fais avec un gros baiser à ton adresse.

F. D.



La Haye, septembre 1833.

MADAME,

C'est le docte Emile qui vous écrit aujourd'hui.

Je me trouve tellement saturé de bonheur en Hollande, où je vois mille choses qui me charment, avec ma mère, dont les baisers et la présence sont pour moi la félicité suprême, qu'il est nécessaire que je dise toutes mes joies à quelqu'un, sinon je sauterais en éclats comme une machine à vapeur sans soupape de sûreté. Laissez-moi donc continuer de vous adresser toutes mes impressions, à vous que je chéris à l'égal d'une seconde mère.

Avant de quitter Leyde, nous avons fait une excursion, hier, au village de *Katwyk-an-Zee*, afin d'y voir les grandes écluses qui donnent à la branche tarissante du Rhin l'eau nécessaire pour faire sa jonction avec la mer. Ce pauvre vieux Rhin est tellement affaibli par l'âge, en ces contrées, qu'il perd... ses eaux! J'ai appris avec fierté que les digues colossales que je voyais élevées sur la mer, à l'entrée de ce canal, sont dues au gouvernement d'un Français, le roi Louis Bonaparte.

Ensuite, prenant le chemin de fer de La Haye, nous avons traversé l'étroite branche du Rhin, et nous avons touché à *Voorburg*, jadis le *Forum Hadrianum* des Romains. Il n'est pas rare d'y trouver des débris d'habitations romaines.

Tout à côté de Voorburg, nous avons remarqué la *Villa-Hofwyk*, qu'habitaient, au xvii<sup>e</sup> siècle, le poète Constantin Huyghens et son fils Christian. Ces deux artistes se sont rendus fameux; le premier, par l'application qu'il fit du pendule aux horloges et du ressort spiral aux montres; le second, par la découverte des orbites de Saturne.

Décidément rien n'est admirable et poétique comme les soirées d'automne des contrées du Nord. Je conçois que les bardes, les ossians, les trouvères, nous chantent les beautés de la verte Erin, et les brames de la Calédonie. Pour moi, rien n'est ravissant comme les clairs-obscurs du soir, et les ténèbres lumineuses des crépuscules, depuis quelques jours.



J'aurais le talent d'un poète, il me semble que je ferais des vers superbes. C'est par une de ces belles soirées, où des horizons fantastiques émeuvent l'âme, que nous entrons dans la gare de La Haye.

Et c'est une cité charmante que *La Haye*, *Graven-Hage*, comme ils disent en hollandais, vue ainsi à la tombée de la nuit, avec ses mille canaux, ses longs rideaux de peupliers, ses bois du côté de la mer, ses clochers, ses belles maisons, ses riches palais, ses larges places, ses statues, ses colonnades, et sa population empressée. Amsterdam est la ville du commerce, mais La Haye est la ville de l'aristocratie et de la fashion.

Nous descendons à l'*Hôtel-du-Lion-d'or*, tenu par un homme dont le nom est tellement sympathique à M. Dory, qu'il n'est plus permis d'aller ailleurs. Ce tavernier se nomme François de Salles, nom bien vénérable, en effet, grâce aux vertus du célèbre saint qui l'a porté.

Mais ce n'est pas le seul François de l'hôtel. Il y a aussi François Barris, un vieux soldat qui a bataillé contre les Français, sous l'empire, et qui cependant aime les Français, sait leur langue, et leur offre les services de guide bien plus volontiers qu'aux Anglais. Il a quelque chose de si paternel, de si probe dans la physionomie, que M. Dory l'adopte pour notre trucheman, et l'enrôle à notre service. Cet honnête personnage méritait que j'écrivisse son nom : mon devoir est rempli ; vous saurez de qui je parle, quand je citerai François Barris.

Tout d'abord, après notre potage, notre nouveau cicerone vient nous dire :

— Si madame et messieurs désirent voir notre roi de Hollande, puisque vous êtes dans sa capitale, la chose est facile. Sa Majesté se rend au théâtre, et comme la salle est petite, il sera facile de jouir du spectacle et de la vue de la cour.

— Mais nous ne comprenons pas le hollandais... fit M. Dory.

— Le français est la langue universelle, Monsieur, répond le papa Barris : ce sont des artistes français que nous avons ici, et l'on donne ce soir *Un Monsieur qui prend la mouche!* et puis un opéra fameux, *La Juive*, de Meyerbeer.

— J'ajouterai, dit encore notre vieux soldat, que demain, à l'occasion de la fête de naissance du fils du roi, il y a ici grande revue des troupes de la garnison, par le roi, puis illumination de la *Longue Allée*, et fête de nuit aux *Bains de Scheveningen*, sur les bords de la mer. Vous êtes, sans doute, venus tout exprès ?

— Pas le moins du monde ! répondis-je ; mais puisque tel est le programme, nous en profiterons !...

Nous avons vu un *Monsieur qui prend la mouche!* Madame ; nous avons vu *La Juive*, Madame, nous avons vu le roi ! Et ça été tout bonheur, pour ma mère et moi, de nous retrouver comme en France, pendant quelques heures. Quant au bon Dory, pendant tout ce temps, il a fait de la musique dans son lit, à sa façon... C'était hier, cela.



Aujourd'hui, la fête en question avait lieu. Je vous laisse à penser si j'en ai manqué la moindre partie.

D'abord, nous nous sommes levés un peu tard ; puis nous avons pris notre chocolat au beurre, beurre et chocolat de Hollande, que je recommande aux amateurs ; puis, François Barris présent, nous sommes partis pour inspecter la ville.

Ne prenez pas François Barris pour un honnête homme seulement : c'est aussi un cicérone fort intéressant, dont le langage est pittoresque, dont les aperçus sont judicieux, et les soins parfaits.

Chemin faisant, il nous apprend que La Haye, Graven Hage, veut dire *Haie du Comte*, et, jadis, était un château de chasse des comtes de Hollande, bâti par Guillaume II, en 1248.

En 1581, il s'y tint une assemblée des Etats, et, en 1608, on y stipula les préliminaires de l'armistice entre la Hollande et l'Espagne.

Le roi Charles II, lors de son retour sur le trône d'Angleterre, en 1680, fut somptueusement fêté dans cette ville.

En 1691, on y conclut, sous les auspices de Guillaume III d'Angleterre, une alliance contre Louis XIV de France.

A la Haye, furent encore conclus, en 1770, l'alliance de l'Autriche, la Prusse et la Russie, avec les puissances maritimes, contre la France, et, en 1778, la triple alliance entre la France, l'Angleterre et la Hollande, ainsi que la paix entre l'Autriche, la Russie et l'Espagne.

Ce ne fut que sous le règne de Louis Bonaparte que La Haye obtint les droits de cité. Elle est, depuis ce temps, la résidence du roi, et elle le mérite. D'abord sa population est de soixante-quatre mille âmes, et, ensuite, la ville est superbe : ses rues sont larges, et ses maisons hautes et d'un style noble. De belles plantations couvrent ses places et bordent ses canaux.

Notre guide nous conduit d'abord au plus beau quartier de la ville, tout planté d'arbres, arrosé d'une large pièce d'eau, et que, pour cette raison, on nomme le *Vyver*, ce qui veut dire *Vicier*. Aux alentours du Vyver, dont l'étang est orné de cygnes et d'un petit îlot au milieu, se groupent le château du roi, et les palais des princes, des ambassadeurs, du frère du roi, des ministres, et de tous les personnages de distinction. Nous y trouvons, en simple négligé et causant familièrement sous les arbres, le prince Frédéric d'Orange, l'ambassadeur de Prusse, et le nonce du pape. Si ce n'était la foule qui manque complètement dans ce quartier, je le proclamerais un petit Paris.

Le sol de la place du Vyver, ainsi que des rues *Vyverberg*, *Kneutersyk*, *Vorrhout*, *Nordeinde*, etc., est pavé d'un grès gris. Mais M. Dory nous fait remarquer un espace, au centre de cette place, en forme de pyramide, pavé d'un grès blanc.

— Colère du peuple ! nous dit Barris... Au côté sud du Vyver, continue-t-il, remarquez



ce vieux bâtiment qui a une tour avec une meurtrière à grille de fer, et qui surmonte un passage voûté en ogive. C'est la *Prison du Binnenhof*. En 1672, deux frères, du nom de Witt, furent accusés d'avoir osé conspirer contre la vie de Guillaume d'Orange, le Taciturne, et on les enferma dans cette tour. Mais le peuple, furieux, pénétra dans cette prison, les arracha de leur cachot, et, les traînant là, sur cette pierre marquée de deux petites croix, à la base de cette pyramide figurée sur le sol par ce pavage blanc, les y massacra dans sa fureur... Hélas! deux heures après, on avait la preuve que ces infortunés étaient innocents...

— Et c'est pour cela que l'on dessina cette pyramide? demandai-je. En vérité, c'est un triste dédommagement!...

— Passons sous la voûte de la prison, traversons ce pont qui couvre ce canal du Vyver, et nous allons entrer dans *Binnenhof*. Vous voyez que c'est un grand carré irrégulier, composé d'une quantité d'édifices, servant de sièges à plusieurs administrations, et sorte de forteresse qu'environnent des bras du Vyver. Dans cette aile droite et dans cette aile gauche, se trouvent les salles de séance des États-généraux. Et ici, au centre de cette cour, eut lieu, le 24 mai 1619, l'exécution du célèbre Olden de Barneveldt, grand pensionnaire de la Hollande et avocat-général.

— Quel fut donc le crime de ce Barneveldt? demandai-je.

Ici, notre père Barris hésita dans sa réponse. M. Dory dut prendre la parole pour lui.

— Jean d'Olden de Barneveldt, nous dit-il, né en 1549, fut un de ces hommes qui servent leur patrie au péril de leur vie. Tour à tour il lutta contre les prétentions des Espagnols sur la Hollande, et contre Maurice de Nassau, stathouder de la nouvelle république des Provinces-Unies, dont le pouvoir lui semblait suspect et hostile à la vraie liberté. Il advint que cet homme, aux vues nobles et généreuses, fut pris en haine par Maurice. Barneveldt fut arrêté, jugé par vingt-quatre commissaires vendus au stathouder, condamné comme traître à la patrie, et décapité ici même, à ce qu'il paraît. Il avait alors soixante-douze ans, et on était en 1619. Sa mort fut celle d'un héros antique.

Guillaume, l'aîné de ses fils, voulut plus tard venger sur Maurice la mort de son père: il ne put exécuter son projet, et se sauva à Anvers.

Mais alors la colère de Maurice tomba sur René, l'un de ses fils, le plus jeune. La veuve de Barneveldt alla trouver le stathouder:

— Je n'ai pas demandé grâce pour mon mari, parce qu'il était innocent, dit-elle; mais je la demande pour mon fils, parce qu'il est coupable!...

— Parole sublime! m'écriai-je.

— Sublime, mais qu'y a-t-il de sublime pour certaines gens? acheva M. Dory. Le pauvre René eut aussi la tête tranchée, en 1623!

— Eloignons-nous de ces lieux! m'écriai-je avec horreur...

— Pas sans avoir vu cette antique construction, dont l'intérieur offre une salle im-



mense, et la voûte toute une forêt de magnifiques poutres... fit le guide. On prétend que c'est une ancienne chapelle, et que son origine se perd dans la nuit des temps. En tout cas, elle a bien changé de destination...

— Comment cela? dis-je, tout étonné de nous voir abordés par des hommes à mine suspecte, qui nous offraient des papiers dont je ne comprenais pas l'usage.

— Parce que c'est maintenant une *Salle de Loterie*...

— Assez, assez! dit M. Dory tout indigné. Je suis affligé que ces affreuses et immorales duperies soient en usage ici. Je croyais qu'il était de la sagesse des gouvernements de les proscrire de partout.

— D'ailleurs, voici les tambours qui battent et les fanfares qui sonnent, dit ma mère. Si nous voulons jouir de la revue, nous n'avons pas de temps à perdre.

Nous allons, en effet, à la revue, chère Madame. Pour cela, nous n'avons qu'à suivre les régiments qui nous précèdent. Les voici qui se rangent, cavalerie, artillerie, infanterie, compagnies de chasseurs, dans une fort belle plaine verdoyante, encadrée de larges rideaux de tilleuls et formant un immense carré. Une foule énorme stationne sur la route qui conduit à un parc où le roi possède un fort beau château. J'avise une table dressée sur un pont, dans le domaine d'un estaminet, et je fais passer mon monde sur ce point. Nous y sommes à ravir. De là, nous dominons le champ de manœuvre. Voici le roi, sa cour, son cortège. Les musiques jouent; le canon tonne; la multitude pousse des hurrahs. Evolutions de toutes sortes; aspect martial des troupes; irréprochable tenue des soldats; charges de cavalerie magnifiques. Je proclame les milices hollandaises supérieures aux milices autrichiennes et prussiennes, que j'ai vues à Mayence, à Coblenz, à Cologne, je ne sais où.

Quelle audace! Croiriez-vous que voici des Anglais, des Anglais qui semblent nous suivre à la trace, car nous les avons à nos côtés à Amsterdam, à Utrecht, à Cologne, partout, qui nous passent sur le dos, et viennent prendre le premier rang sur notre petit pont? Et pas le moindre salut, pas la plus légère marque d'égards, de courtoisie!... Arrière, nation égoïste! C'est mal de concevoir en sa pensée des désirs de vengeance; mais je suis outré de ce que l'on n'a pas même demandé pardon à ma mère de salir sa robe, en passant, et, pouvant empêcher la chute de la chaise du plus altier de ces Anglais, je la laisse glisser sur le talus du pont, qui n'a pas de parapet, et la chaise et l'Anglais, qui est dressé dessus comme une statue, tombent ensemble dans le canal fangeux qui bordent le Champ-de-Mars...

La foule rit, et je ris avec la foule. Je sais même déjà assez le barragouin hollandais pour comprendre que l'on dit :

— C'est un Anglais qui prend la mouche!

Sur ce, nous arrêtons une calèche, qui passe, et, laissant là roi, soldats et revue,



nous entrons dans le beau parc, qui est à notre droite, et nous allons au *Château du Bois*. On nomme, en effet, ce parc *le Bois* de la Haye.

Arbres antiques, d'une ravissante beauté; rivière charmante, aux mystérieuses sinuosités; lacs et fourrés; verdure sans rivale; points de vues pittoresques; calme et solitude; tout est à souhait, dans cet admirable domaine. La tradition affirme que c'est un reste des forêts de l'ancienne Batavie.

Pour entrer dans le château, nous payons. Que voulez-vous? même chez les rois, il faut payer. Ils n'ont plus les moyens de rémunérer leurs concierges. Mais ce n'est pas trop payer que donner deux ou trois florins pour voir, toucher, admirer une salle à manger, aux somptueuses grisailles; une délicieuse antichambre, aux tentures chinoises, aux miroirs chinois, aux meubles-chinois, aux potiches chinoises; de vieux laques; des lustres de vieux saxe; un grand salon, dont les étonnantes draperies sont uniques au monde. Elles sont de soie, et offrent des arbres et des fleurs, des paysages et des chaumières; et dans les arbres, et sur les fleurs, et huchés sur les chaumières, le tout en reliefs de soie, des oiseaux de tous les mondes, de toutes les couleurs, de toutes les formes, en relief également. C'est une œuvre sans pareille.

Le concierge royal, qui ne manque ni de tact ni de sel, nous fait terminer notre visite par la salle d'Orange. C'est une vaste pièce, à dôme élevé, orné d'une galerie circulaire, et dont toutes les faces sont peintes avec un art et un talent merveilleux, par des élèves de Rubens.

Lisez, avec moi, la légende qui court dans le dôme. Elle vous expliquera la création de cette salle, digne de l'Alhambra :

AMALIA DE SOLMS, VIDUA INCONSOLABILIS MARITO  
INCOMPARABILI P. F. HENRICO PRINC. ARAUS.

Il faudrait tout un livre pour raconter cette belle page de peinture. En résumé, c'est une splendide apothéose de Frédéric-Henri d'Orange, gouverneur des Pays-Bas, et vainqueur des Espagnols. Son épouse, la princesse Amélie de Solms, lui dédia cette belle salle, en y faisant reproduire les principaux événements de sa vie. C'était en 1647, qu'elle faisait construire ce manoir, *Huis-in-Bosch*, en Hollandais; *Maison du Bois*, en Français.

Une heure après, nous étions rentrés à La Haye, en passant devant l'hôtel de Bellevue, la ménagerie, et la synagogue. Nous arrivons ainsi à la *Place du Plein*, au centre de laquelle se dresse la statue de Guillaume d'Orange, prince de Nassau, le Taciturne. Ma mère se trouve très-fatiguée, et, comme il fait un ciel admirable, nous prenons des chair-



ses, là, *sub dio*, au pied du Taciturne, dont nous lisons cette épitaphe, sur le soubassement de la statue :

GUILLELMO PRIMO, PRINCIPI ARAUSIACO, PATRI PATRIE GRATUS POPULUS !

et nous devisons.

— Ah ! Messieurs, quel génie que ce Guillaume, dont vous voyez la statue, le doigt levé, comme un homme qui écoute, qui réfléchit et qui médite, nous dit alors le brave invalide Barris, *ex abrupto*, et sans aucune question de notre part.

Laissez-moi vous en parler, continue-t-il, car je suis Hollandais par le cœur, philosophe par l'esprit, et, tout guide vulgaire que je vous parais, j'ai vu tant de choses, ici-bas, que je me réfugie dans mon âme, pour y trouver un abri contre les calamités de la vie. Or, vous, Français, vous me semblez si bons, que c'est bien le moins qu'une fois dans mes vieux jours, je laisse voir ce que je renferme dans ma poitrine, depuis tant d'années.

Dieu fit le monde saint et beau : le péché le fait impur et sordide. Les nations se perdent les unes après les autres. Après les Babyloniens, sont venus les Egyptiens, puis les Grecs, puis les Romains, et tous ces peuples sont tombés dans le néant. Il en sera de même des peuples modernes. Pourquoi ? Parce que les passions mènent l'homme, et que l'homme ne sait pas conduire les passions. Je prends la preuve dans notre histoire à nous, Hollandais.

Notre pays fut long-temps d'abord sous la domination de plusieurs souverains particuliers, les comtes de Hollande, les ducs de Gueldre, les seigneurs de Frise, et les évêques d'Utrecht.

Mais Charles-Quint, le roi d'Espagne, l'empereur d'Allemagne, monte sur le trône, et c'en est fait de notre liberté. Il nous met sous le joug, et nous courbe la tête sous un sceptre de fer. Notre esclavage est accompli et notre perte consommée.

Philippe II, son fils, lui succède. C'est un homme calme, réfléchi, obstiné au travail, maître de lui-même, au milieu de la plus violente colère. Rien ne peut dérider son front austère. Il irrite les fiers Castillans, ses sujets, par d'excessives exigences ; il révolte les Allemands par un orgueil intolérable ; et il s'aliène les Pays-Bas par des menaces sans fin.

Il y eut un jour où ce prince devint le monarque le plus puissant du monde. En lui abandonnant toutes les couronnes d'Espagne, Charles-Quint lui avait mis aussi, par un mariage, l'Angleterre sous la main, et lui avait donné Naples, la Sicile, le Milanais, la Franche-Comté, et nos Pays-Bas, en Europe ; puis, hors d'Europe, Tunis, Oran, le Cap-Vert, les îles Canaries, et une grande partie du Nouveau-Monde.

Dès-lors, notre malheureux pays fut livré à des calamités sans nombre.

Heureusement la Providence avait fait naître, en 1533, au château de Dillembourg,

*Excursions.*



Guillaume de Nassau, prince d'Orange, représentant de l'ancienne maison de Nassau, issue d'Allemagne. Ses ancêtres, parmi lesquels il comptait un empereur, lui avaient laissé de riches possessions dans les Pays-Bas, et, en 1544, il succédait à la principauté d'Orange.

Alors Charles-Quint régnait. Ce prince sut bientôt apprécier Guillaume, dont le caractère réfléchi lui valut le surnom de *Taciturne*, et voyez sur sa statue comme il est grave et mérite ce nom ! Charles-Quint le tenait toujours prêt de sa personne, le consultait souvent, lui donnait des preuves touchantes de son affection, et, le jour de son abdication, se montrait appuyé sur son bras.

Mais le contraire eut lieu quand Philippe II remplaça son père. L'aversion du nouveau roi pour Guillaume le Taciturne devint bientôt manifeste. Et, comme après sa première femme, Anne d'Egmont; après sa seconde, Anne de Saxe; après sa troisième, Charlotte de Bourbon, il en eut une quatrième, qui fut Louise, fille de l'amiral de Coligny et veuve de Théligny, victime de la Saint-Barthélémy, protestante comme lui, Philippe II le prit plus en haine que jamais, et s'en montra plus sévère que jamais contre les Pays-Bas.

A son représentant farouche, Granvelle, il fit succéder, pour gouverner notre malheureux pays, l'inflexible duc d'Albe, aussi fameux par sa férocité que par ses talents. Celui-ci débute par faire paraître devant une commission les principaux seigneurs des Pays-Bas. Guillaume d'Orange, les comtes d'Egmont et de Horn, sont les principaux cités à ce tribunal de sang. D'Egmont et de Horn sont tout d'abord décapités à Bruxelles...

— Oui, m'écriai-je, moi, Emile, j'ai vu au musée de Nimègue l'épée à deux mains qui servit à cette terrible exécution...

— Guillaume le Taciturne refusa de comparaître, lui... reprit notre vieux guide, dont la voix était pleine de sanglots. Et, comme ses biens furent confisqués, et son fils aîné, le comte de Buren, enlevé et conduit en Espagne, notre Guillaume résolut de délivrer son pays et de reprendre par la force les domaines dont on l'avait dépouillé. Il leva des troupes, souleva les villes et les villages, et entra décidément en guerre ouverte avec l'Espagne représentée par le duc d'Albe. Mais alors ce terrible despote exerça de si cruelles atrocités que tous les Pays-Bas tremblent. Guillaume est obligé de déposer les armes, au moins pour un temps, car le tocsin de la Saint-Barthélémy le prévient que dans toute l'Europe on est hostile à la réforme religieuse qui veut lever l'étendard de la révolte.

Mais voici qu'une foule d'habitants de ces contrées, chassés par les persécutions de l'Espagne, équipent un grand nombre de vaisseaux, armés en guerre, et s'emparent de tous les navires espagnols. Ces nouveaux aventuriers, dévoués au Taciturne, chassent leurs ennemis de plusieurs villes, et appellent Guillaume d'Orange pour gouverner les provinces soulevées.

C'est en ce moment que, pour rendre toute réconciliation avec les Espagnols impossible,



les Provinces-Unies des Pays-Bas bannissent le culte catholique, sur la proposition de Guillaume, et jurent fidélité aux églises de Luther et de Calvin.

Aussi le duc d'Albe envoie-t-il son fils contre les villes révoltées, et Zutphen, Nardem et Haarlem sont obligées de se rendre après une défense héroïque que la liberté seule peut inspirer. Mais traitées avec une barbarie sans pareille par les vainqueurs, les autres villes jurent de tout souffrir plutôt que de capituler.

— Pauvre Haarlem ! m'écriai-je, nous avons su en effet, sur les lieux mêmes, combien elle eut à souffrir en cette terrible circonstance !

— Enfin la cour d'Espagne rappelle le duc d'Albe et lui donne Requesens pour successeur. Enhardis par une victoire et la mort de Ludovic de Nassau et du comte Henri, son frère, les Espagnols pénètrent dans le cœur de notre pays une fois encore, et viennent mettre le siège devant Leyde.

— Oui, mais la rupture des digues les force de les abandonner... dis-je.

— On vous a dit cela à Leyde, aussi, n'est-ce pas ? C'est que ces tristes souvenirs vivent dans tous les cœurs.

Bref, continua Barris, les Provinces-Unies forment le fameux traité de la *Paix de Gand*, dans le but de s'entr'aider à s'affranchir de la servitude odieuse des Espagnols. Elles donnent le titre de souverain à Guillaume d'Orange, et l'invitent à résider à Bruxelles. Et pendant que Requesens est remplacé par l'archiduc don Juan d'Autriche, qu'une mort prématurée ravit, et que le duc de Parme, Alexandre Farnèse, vient prendre sa place, notre Guillaume, par le *Traité d'Utrecht*, à la date du 20 janvier 1579, affranchit complètement nos provinces du joug des Espagnols, et rend à la Hollande son indépendance et sa liberté.

Alors les États-Généraux de nos provinces, en 1581, assemblés ici, à La Haye, déclarent le roi d'Espagne déchu de la souveraineté des Pays-Bas, et établissent Guillaume chef de leur gouvernement.

Les Espagnols étaient chassés, la guerre de l'indépendance mise à bonne fin, la maison d'Orange devenue souveraine. Il ne restait plus qu'à guérir les plaies causées par tant de calamités.

Mais, hélas ! le 10 juillet 1584, lorsqu'il n'avait que cinquante deux ans, à Delft, où il se croyait le plus en sûreté contre toute haine, notre Guillaume le Taciturne fut assassiné cruellement...

Il n'eut que le temps de dire :

— Mon Dieu, prenez pitié de moi et de ce pauvre peuple !

Barris suspendit son récit, car les larmes d'une extrême douleur étouffaient sa voix, et il regardait la statue de bronze avec amour.

— Mais consolez-vous, lui dit M. Dory : les fils de Guillaume, le prince Frédéric Henri de Nassau-d'Orange, a continué l'œuvre de son père, et, après lui, maintenant encore,



les Nassau-d'Orange qui lui ont succédé, et qui ont dans les veines du sang du Taciturne. Donc...

— Monsieur, répondit Barris, il y a des choses dont on ne se console jamais. Pour moi, le premier motif d'un amer chagrin, c'est que Guillaume était huguenot, et a introduit dans ma patrie les doctrines rebelles de Luther et de Calvin, ce que je vois avec regret, car je suis catholique et fidèle à l'Évangile de Jésus que Luther et Calvin ont défiguré. Ensuite, ... oh ! tenez, il faut que vous soyez Français et bons comme je vous vois, pour que je vous le dise... c'est que je suis un descendant de ce Guillaume le Taciturne, par Louise, la fille de l'Amiral de Coligny, que je déplore les erreurs de ceux de mes ancêtres que je dois aimer, et que le malheur et l'abandon sont venus s'asseoir à mon chevet, sans qu'il me soit possible de faire entendre ma voix...

Heureusement la religion me console...

Je vous laisse à penser si nous donnons quelques consolations à ce bon vieillard, Madame... Mais il est tard : minuit sonne. Il ne me reste que le temps de vous dire bonsoir et bon jour, avant que mes yeux se ferment.

E. D.





#### IV.



La Mer du Nord. — Coucher de soleil. — Une tempête de nuit. — Bains de Scheveningen. — Une fête aux flambeaux. — L'avenue de feu. — Carrosses et pataches. — Voyage en trekschuites. — *Delft*. — La tombe du Taciturne. — La victime et l'assassin. — Un Hollandais oublié sur la terre par le ciel. — L'hôtel du Lion-d'Or. — Le genièvre. — *Rotterdam*. — La petite maison d'un grand homme. — Où l'on voit que Gargantua n'est pas un être idéal. — Magnificence d'une ville aux cent bras. — Ce qu'on ne voit qu'à Rotterdam. — Encore une rencontre sur le steamer de la Moselle. — *Dordrecht*. — Derniers aspects de la Hollande. — La douane belge.

Delft, septembre 1853.

MADAME,

Je suis désespéré de vous faire savoir que madame D..... et son fils ont été et sont encore assez indisposés pour ne pas vous écrire. Ils ne veulent pas vous mettre dans l'inquiétude par leur silence, et c'est pour cela qu'aujourd'hui je prends leur place et vous tiens au courant des différentes circonstances du voyage que nous faisons ensemble.

Ce qui a surtout contribué à fatiguer madame D..... est une fête dont La Haye a été le théâtre ces jours derniers.

Nous avons été le matin visiter la ville; puis nous nous étions rendus à une revue de troupes de la garnison; après la revue notre guide nous avait conduits à un château du roi, au bois, parc voisin de sa ville, comme notre bois de Boulogne est à la porte de Paris: si bien qu'à notre rentrée à La Haye, pour faire reposer madame D....., nous avons stationné long-temps sur la place du Plein, au pied de la statue de Guillaume le Taciturne, le héros de la Hollande. J'opiniais alors pour que Madame rentrât à l'hôtel et gardât la chambre. Mais il y avait eu fête le matin, à La Haye, et il y avait fête le soir, à Sche-



veningen, et notre Emile tenait à y aller. Madame D.... fit donc effort, pour être agréable à son fils, et nous partîmes.

Pour rendre cette seconde partie de la journée plus commode et plus facile, je choisis une excellente calèche, et fouette, cocher! C'est très-peu de chose, du reste, que le trajet qui sépare La Haye de Scheveningen : une demi-heure de course, tout au plus : et encore une triple allée de vieux arbres, l'une pour les piétons, l'autre pour les carrosses, la troisième pour les cavaliers, partant de la grille de La Haye, appelée *Tolhek*, conduit à ce village. Nous passons devant le château du roi, palais fort ordinaire, et devant une autre statue équestre de Guillaume le Taciturne qui gêne un peu la voie publique, déjà retrécie par une façade gothique moderne, ayant forme de château-fort, et regardant la demeure du roi. De très-nombreux équipages se rendent déjà comme le nôtre à Scheveningen. Le ciel est orageux : un gros vent de l'ouest charrie de lourds nuages gris. La soirée menace d'être quelque peu orageuse.

Arrivés au bout de cette allée, nous rencontrons le joli village de Scheveningen, avec une ancienne église construite en 1550. Lorsque nous avons traversé l'unique rue formée par les maisonnettes des pêcheurs qui composent ce village, le sol s'élève peu à peu : c'est la dune qui commence. Bientôt nous atteignons le sommet de cette dune. Là, le regard s'arrête étonné, et l'on reste muet de surprise. On a devant soi, à ses pieds, la Mer du Nord roulant sur la côte ses vagues mugissantes.

C'est un admirable spectacle, Madame, que celui de la Mer du Nord, ce soir là, car ses lames s'agitent sous la pression d'un vent violent, le soleil se couche dans des nuages de pourpre et de saphirs, en teignant les flots de ses rayons sanglants, et une tempête semble menacer la terre et les eaux de ses fureurs.

Une foule immense de promeneurs va et vient sur la plage unie, douce au marcher, brillante sous les baisers de la mer, et aspire avec délices les émanations salines de l'Océan.

A droite nous voyons deux constructions modernes, *le Kursaal* et *les Bains*. Le *Kursaal* renferme des salons de conversation, un café et des cabinets de lecture. Pendant l'été les bains attirent une foule de visiteurs, et les baigneurs sont groupés sur les terrasses, et à côté des Bains du roi, que décore un fronton grec.

A gauche, le port abrite une quantité de barques de pêcheurs, et sur la plage de petits navires déposent le produit de leur pêche, cabillauds, aigrefins, turbots, soles, raies, tous vivants encore, foulés aux pieds par les gamins, et attendant la criée pour être vendus.

En face, la tempête se forme, car voici des bateaux qui luttent contre les vagues pour se rapprocher de la côte, les uns; les autres, au contraire, paraissent se disposer à partir, et... partent en effet, malgré les reflets sinistres du ciel devenu noir, et taché de sang par intervalles, au fond de l'horizon. On dirait une fournaise d'enfer voilée par d'épais nuages



de noire fumée à l'endroit où le soleil a disparu. Le vent devient si fort et agite si cruellement la vague, que les lames viennent se briser avec rage et furie contre le sable, et que les vaisseaux s'élèvent et disparaissent comme s'ils allaient s'engloutir dans l'abîme.

Où, c'est un admirable spectacle, à cette heure, que cette Mer du Nord, s'agitant sous la violence du vent, sous les coups de la tempête, sous le bras tout-puissant du Créateur.

— Ce fut là que s'embarqua jadis Charles II, après les fêtes que lui offrit La Haye, pour retourner en Angleterre, prendre possession du trône de ses pères... dis-je à Emile.

Mais Emile ne m'écoute pas : il entraîne sa mère sur la plage, au Kursaal, sur le port, partout. Il s'occupe surtout d'observer le triste sort que l'on fait aux chiens de ce pays. Attelés à des charriots par deux, par quatre, on les charge d'énormes poids de marchandises, de poissons, de matériaux, et il faut qu'ils aillent à la ville, ici, là, comme de véritables bêtes de somme. Avec cela, nous dit notre guide, un brave homme du nom de François Barris, on les nourrit si peu, que souvent ils tombent d'inanition, épuisés par la fatigue, l'abstinence et les coups.

Heureusement voici des fanfares guerrières qui se mêlent aux sifflements de l'aquilon, aux éclats du tonnerre qui commence à bondir dans l'espace, et aux murmures de la foule. Nous nous dirigeons aussitôt vers le Kursaal centre de la fête. Hélas ! vainement des guirlandes de lanternes chinoises ont été disposées avec art, vainement des pièces d'artifices doivent égayer le mouvement des promeneurs : un vent sans pitié souffle, éteint, siffle, et se rit de tous les efforts. Et cependant mille équipages, berlines, landaus, coupés, calèches, attelages magnifiques vraiment, de la ville et de la cour, arrivent, se succèdent, se pressent, vont et viennent apportant des flots de visiteurs. Nonobstant la mauvaise humeur du ciel la fête se fait : jeux, danses, spectacles, vous savez le programme de ces sortes de circonstances, et je ne vous le détaillerai pas, Madame.

Cependant la nuit est tout-à-fait venue : nuit sinistre sur terre, malgré les flambeaux qui brillent ; nuit horrible sur mer, car pas une étoile ne brille aux cieux, et la vague déferle avec un fracas qui brise l'âme, à la pensée des pauvres pêcheurs.

J'appelle alors notre cocher et le guide que nous avons envoyé festoyer en face d'un moka fumeux, et priant madame D.... de songer avant tout à sa santé, je la fais remonter en voiture. Nous redescendons la triple avenue de La Haye. Mais nous avançons à grand'peine, tant est innombrable la foule des véhicules de toutes sortes qui la suivent en tout sens, car figurez-vous que chacun de ses arbres, chacune de ses branches, je dirai presque chacune de ses feuilles se sont changés en lampions, flamboient et font ruisser la flamme. Lustres de feu, portiques de feu, arabesques de feu, orchestres en plein vent, chants et causeries, rires et quolibets, tout cet ensemble, le long des voûtes de verdure



de cette nef magique nous laissent une impression dont le souvenir ne s'effacera pas de long temps. Vous dire le nombre de carrosses, de cabriolets, de pataches, de voitures aristocratiques, de charrettes plébéïennes qui circulent ce soir-là de La Haye à Scheveningen et de Scheveningen à La Haye, serait chose impossible.

Nonobstant le plaisir que put avoir votre amie, Madame, la fatigue de la journée et le brisement de cette soirée orageuse la firent se réveiller malade le lendemain. Par sympathie, mon cher élève se trouva harrassé. Aussi défense de quitter le lit. J'ai vu un médecin : de chez le médecin j'ai couru chez le pharmacien ; et un bon traitement avec lochs et juleps va guérir mes souffreteux.

Pendant qu'ils jouissaient du far-niente du repos, j'ai visité le musée de la capitale de la Hollande. Le palais qui le renferme porte le nom de *Maison du prince Maurice*. Le rez-de-chaussée contient des collections ethnographiques et historiques fort curieuses.

J'y ai vu l'habillement complet que portait S. A. S. le prince Guillaume I, le Taciturne, le 10 juillet 1584, lorsqu'il fut assassiné par Balthazar Gérard, les deux pistolets et la pièce de plomb du meurtrier, la montre antique du prince, sa chemise même toute ensanglantée, et la copie du jugement de Balthazar.

J'y ai vu le fauteuil de prison de J. Olden Barneveldt ;

Un couteau avec lequel les druides faisaient des incisions aux victimes humaines qu'ils dévouaient à Hésus ou à Teutatès ;

Un tambour du roi de Diakura, orné des machoires de ses ennemis ;

Un sceptre antique d'un roi des Parthes ;

Et mille objets historiques ou ethnographiques, du Japon, de la Chine, du monde entier, palanquins, meubles, costumes, pierres, armures, instruments de musique, éventails, parasols, boîtes, coffrets, réchauds, bois de sandal, pendules, bracelets, coupés, cajaks, etc. Je m'explique la richesse de ce musée par ce souvenir, que les Hollandais étaient seuls admis dans le Japon, et ont des relations avec tous les peuples du globe.

Un des conservateurs de ce musée, heureux sans doute de mon étude à tout voir, et devant que j'étais Français, vint très-obligement se mettre à ma disposition, et fut très-courtois à mon endroit, chose dont je lui garde reconnaissance.

Parmi les peintures qui occupent le premier étage, je puis vous signaler, Madame :

*Les bourgmestres d'Amsterdam recevant Marie de Médicis à son entrée dans cette ville*, par Kreyser ;

Une admirable *Étude d'animaux*, de P. Potter ;

*La leçon d'anatomie*, par Rembrandt, merveille de l'art ;

Et des Ruisdaël, des Holbein, des Van-Ostade, des Van-Dyck, et des Rubens.

Aujourd'hui, madame D.... va beaucoup mieux ; Emile, par contre, est frais comme



une rose et gai comme un papillon. Aussi faisons-nous une excursion à Delft, d'où je vous écris, Madame.

Nous y sommes venus en *Trekschuite*, par un canal qui fait communiquer Delft et La Haye. Mais vous ignorez ce que c'est que voyager en *Trekschuite* peut-être? Ce n'est pas autre chose qu'aller en galiotte, Madame. La galiotte en France, et le *trekschuite* en Hollande, sont de petits bateaux divisés en deux parties à l'intérieur, et formant un salon d'une part, et une salle d'autre part, que traînent un ou deux chevaux. Il y avait jadis une galiotte fameuse de Mantes à Rolleboise, sur la Seine; et, sur la Marne, il y a encore une galiotte ou bateau-poste de Paris à Meaux. Or, c'est sur un petit bâtiment de ce genre que nous sommes venus de La Haye ici. Je vous assure que l'on ne saurait choisir de trajet plus agréable, pour aller en *trekschuite*, que celui qui sépare ces deux villes. Les bords du canal offre des vues charmantes et variées. Toutes les heures part un *trekschuite*, et le voyage ne dure que soixante minutes.

*Delft*, *Delphi* ou *Delfium* est une ville de la Hollande méridionale, entre Leyde et Rotterdam, dans une délicieuse situation, sur la Schie, petit fleuve mettant en communication la ville avec le port de mer de Delfshaven. Son origine doit être rapportée à Godefroid le Bossu, duc de la Basse-Lotharingie, qui ayant conquis la Hollande dont il avait chassé Robert le Frison, fit commencer l'enceinte de Delft, en 1074.

Delft est bâtie d'une manière très-régulière. Un voyageur français la visitant au XVIII<sup>e</sup> siècle, disait qu'on l'admirerait davantage si elle n'était pas dans le pays des belles villes. Elle est cependant plutôt jolie que belle, les constructions hollandaises ayant en général quelque chose de plus mignard qu'imposant. Seulement elle est fort triste, et cependant c'est une place de guerre de troisième classe qui devrait avoir quelque mouvement et quelque vie, ce dont elle manque. Elle a été ravagée par deux incendies en 1636 et 1654.

L'Hôtel-de-Ville, situé sur une grande place, en face de l'église neuve, est un édifice gothique qui mérite quelque attention.

Sur le quai d'un canal, assez près de là, se trouve le *Prinsen-Hof*, *Tour des Princes*, maintenant caserne, mais jadis château de Guillaume le Taciturne. Notre guide nous y conduit.

Ce guide, très-brave homme assurément, a la prétention d'être quelque peu parent de ce Guillaume, et, en effet, si l'épithète de taciturne ne peut lui convenir, il mérite au moins celle de mélancolique, car chaque fois que son métier de guide le force à parler de Guillaume, le bonhomme se pose en saule pleureur, et le voilà qui larmoie des yeux et de la voix.

— C'est ici, nous dit-il en nous faisant pénétrer dans une des salles du *Prinsen-Hof*, et en suivant du doigt des sillons dans une muraille, c'est ici que notre généreux *stathouder* tomba sous le coup de pistolet de son assassin. Voici les traces que la balle meurtrière a



laissées dans la muraille. Ici l'infortuné rendit son âme dans les bras de sa femme, fille de votre Coligny. Là fut arrêté Balthazar Gérards, l'infâme soudoyé de Philippe d'Espagne. C'était le 40 juillet 1584.

Et en guise d'oraison funèbre, le digne guide pousse un sanglot qui retentit dans toute la profondeur de la salle.

Mais il ne nous en conduit pas moins dans l'*Église Neuve*, construite en 1381, et sans nous en vanter le carillon, qui est magnifique, il va chercher gravement le bedeau, nous fait ouvrir, et pénétrant solennellement dans le temple qui est froid à l'œil et au cœur, comme toutes les églises protestantes, il nous mène droit à un superbe mausolée qui occupe la place de l'autel, dans nos sanctuaires.

— C'est là que repose Guillaume I<sup>er</sup>, prince d'Orange, sauveur de la patrie! nous dit-il.

Et il s'agenouille dans un angle et reste en extase, muet et immobile, comme les statues de marbre du tombeau.

Ce mausolée est soutenu par quatre groupes de colonnes de marbre auxquelles sont adossées autant de figures qui représentent les vertus cardinales. En entrant, on se trouve en face de la statue du prince, assis et couvert de son armure, à l'exception du heaume. Mais au centre, sous le dais que supportent les groupes de quatorze colonnes, le prince est couché sur un sarcophage. Aux pieds du prince en costume de capitaine, se trouve l'effigie d'un petit chien qui lui avait sauvé la vie en l'avertissant de l'approche de deux bandits espagnols qui déjà prétendaient l'assassiner dans son camp, près de Malines, en 1572. Une statue de la Victoire, en bronze, dont le pied ne tient au monument que par l'extrémité du pied, domine le tombeau. Sur les côtés nous lisons cette inscription :

*Aeternæ memoriæ Guillelmi, Nassovi, patris patriæ, etc., quem Philippus II, Hispaniæ rex, ille Europæ timor, timuit, non domuit, non terruit, sed empto percussore fraude nefando sustulit.*

Ce sont les Provinces-Unies qui, en 1624, érigèrent ce monument en l'honneur de Guillaume. Il est l'œuvre de Keyzer et Quellinus.

Cependant notre guide s'était relevé, et, comme pour satisfaire aux mânes de Guillaume, à la façon antique, le digne homme nous dit :

— La tête de ce grand homme avait été mise au prix de 25,000 écus d'or et de titres de noblesse. Or, ce fut un Franc-Comtois du nom de Balthazar Gérards, qui ambitionna cette récompense. A peine Guillaume eut-il rendu le dernier soupir, que Balthazar fut arrêté. Après jugement, pour exécuter la sentence, pendant que l'on célébrait les funérailles de la victime avec une pompe extraordinaire, le meurtrier eut la main droite brûlée, et, après l'avoir tenaillé par tout le corps avec des fers chauds, on le coupa en mille morceaux.

— Ainsi fut anoblie sa famille! dit Emile.

— Pas du tout, dit une voix, celle d'un étranger en long manteau que nous n'avions



pas vu s'approcher, pas du tout, car il est un de ses descendants qui obtint du petit neveu de ce Guillaume, que vous pleurez, la reconnaissance des lettres d'anoblissement données à Balthazar Gérards!

.....

Le guide ne répondit rien. L'étranger s'éloigna à pas lents... et nous sortîmes à notre tour, mais non sans avoir vu aussi le tombeau de Hugo Grotius, mort à Rostock, en 1645, qui repose dans cette église.

Dans l'*Ancienne Église*, datant du XI<sup>e</sup> siècle, et dont le beau clocher penche beaucoup, nous visitons les tombeaux de l'amiral Tromp, dont j'ai vu l'armure, criblée de balles, hier au musée de La Haye.

Avant de quitter Delft, Emile veut acheter la gravure du tombeau de Guillaume, ce qui flatte beaucoup Barris, devenu plus mélancolique encore depuis la parole étrange du mystérieux personnage de l'église. Pour cela nous entrons dans un magasin de librairie. Figurez-vous au comptoir, Madame, un de ces gros et lourds Hollandais, buveurs de bière et fumeurs de pipe, tels que nous les représente Teniers. Il ne lui manque que le costume du XV<sup>e</sup> siècle : à part cela, c'est la même épaisseur, le même sourire, etc. Il a grand'peine à nous comprendre : nous sommes pour lui un monde fantastique. Assurément c'est un Hollandais de 1500 oublié sur la terre par le ciel!

~~~~~  
Rotterdam, septembre 1853.

Je continue ma lettre à Rotterdam, où nous sommes depuis hier, Madame. Madame D..... se trouvant complètement remise, nous avons fait au musée de La Haye une nouvelle visite : nous ayons été voir les églises ; Emile, de son côté, a tenu à caresser les cigognes qui errent à l'aventure sur le marché aux poissons, où la ville les entretient, rendant ainsi hommage à ses représentants héraldiques, et enfin, nous avons pris le chemin de fer de Rotterdam.

Le rail-way a d'abord longé pendant quelque temps des jardins et des maisons de campagne : puis s'est montré à notre droite le clocher de la ville de *Riswick*. Ce Riswick est fameux par le traité de paix qui y fut conclu en 1697, entre l'Angleterre, la France, la Hollande, l'Allemagne et l'Espagne. Une colonne commémorative marque l'emplacement occupé là jadis par le château du prince d'Orange. Ce fut là qu'on signa le traité.

Après Riswick nous avons revu Delft, son château, ses clochers et le beffroi de son Hôtel-de-Ville.

De Delft nous sommes arrivés à la ville de *Schiedam*, chère cité bien-aimée des buveurs

de genièvre, car on n'y compte pas moins de deux cents distilleries, qui doivent donner la mort à plus de deux mille hommes par année, tant est pernicieuse cette liqueur que de misérables niais aiment avec passion.

Enfin, laissant à notre droite le port de Delft, *Delfthaven*, sur la Meuse qui arrive à la mer, et à gauche le village d'*Overschie*, patrie de l'amiral Piet-Hein, nous entrons dans la gare de la commerçante et industrielle *Rotterdam*.

Rotterdam tire son nom de la petite rivière *La Rotte* qui vient se jeter dans la Meuse. Elle affecte la forme de triangle. Située sur la rive droite de la Meuse, fort large en cet endroit, elle offre un aspect imposant et magnifique surtout du côté de Dordrecht.

Une quantité de canaux, parmi lesquels il faut citer ceux de *Leuve-Harden*, *Oude-Haven*, *Nieuwe-Haven*, qui sont les bras de la Meuse, sillonnent la ville dans toutes les directions. Les quais de ce port immense, le *Wyn*, le *Blach*, celui de *Gueldre*, celui des *Espagnols*, le *Harengvlieth*, et l'admirable *Boomtjes*, orné de belles allées d'arbres le long de la Meuse, en font l'une des premières villes du monde.

Nous sommes tout étourdis au grandiose spectacle que nous avons sous les yeux, spectacle qui efface l'impression que nous avait faite Amsterdam. Les navires énormes, de toutes nations, portant les pavillons de tous les peuples de l'univers, circulent dans cette vaste cité, comme les fiacres dans nos rues de Paris et avec la même facilité. Et puis, les rues et les quais sont bordés de somptueux hôtels, de magnifiques maisons, et sur les canaux, dans les rues, le long des quais, partout, des matelots, des officiers de marine, des calfast, des gens de toutes les régions du globe, vont, viennent, s'agitent, crient, font faire place, et animent la ville, que c'est à en perdre la tête. C'est un mouvement et une vie qui révèlent la puissance commerciale et l'heureuse position au milieu des eaux de cette belle ville de Rotterdam.

Il y a deux parties très-distinctes dans Rotterdam : la ville intérieure, *Binnenstadt*, et la ville extérieure, *Bintestad*. Elles sont séparées l'une de l'autre par une rue fort longue, très-large et assez belle. Cette rue, la Rue-Haute, est placée sur le sommet d'une digue énorme qui sert d'épine dorsale à Rotterdam, et abrite *Binnenstad* contre les marées. La première ville a beaucoup de rues étroites et de maisons de chétive apparence, occupées par les artisans. C'est dans *Bintestad*, au contraire, que se trouvent les grands hôtels et les palais des riches négociants.

Rotterdam n'est pas une ville moderne, du reste. Elle a été fondée au XII^e siècle, et obtint ses droits de cité en 1272.

En 1480, elle fut prise par François de Brederode, qui la défendit long-temps contre l'empereur Maximilien.

Elle fut réduite en cendres en 1562.

Occupée par les Espagnols en 1570, elle ne fut délivrée qu'en 1572, et obtint, en 1586, une voix dans l'assemblée des États-Généraux.

Dès-lors, son commerce prit un développement toujours croissant.

Rotterdam est la patrie du peintre Van-der-Werff.

Elle a vu naître aussi le fameux Erasme, en 1467. Nous avons désiré connaître la maison de cet illustre savant. On nous a montré une petite bicoque, convertie en taverne, et sur la façade nous avons aperçue une statuette, avec cette inscription :

Hæc est parva domus magnus in quâ natus Erasmus.

Ensuite, sur la place du Marché, nous avons retrouvé son effigie en bronze, dressée sur un piédestal en marbre, entouré d'une balustrade en fer. Cette statue décore le grand pont de la Meuse : mais l'épithaphe suivante décore la statue :

DESIDERIO ERASMO

*magno scientiarum atque litteraturæ politoris vindici
et instauratori viro, seculi sui primario, civi omnium
prestantissimo, nominis immortalitatem scriptis consecraverunt*

S. P. Q. ROTTERDAMUS.

A Bâle, où mourut ce célèbre réformateur, en 1536, nous avons vu, l'année dernière, à notre retour de Suisse, le tombeau d'Erasme, en granit rose, simple pierre qui portait ce seul mot :

TERMINUS!

Vraiment, Madame, j'ai trouvé ce mot magnifique pour exprimer la mort. Seulement pour qu'on rappelle sans angoisses ce *terme de la vie*, faut-il n'avoir pas lutté contre Jésus le Sauveur, et ne s'être pas mis en révolte d'orgueil contre l'Évangile qu'il a donné aux hommes humbles et soumis !

Nous avons visité l'église cathédrale de St-Laurent, où reposent les héros de la marine hollandaise tués dans la guerre avec la France, de 1660 à 1674, de Wit, Kortenaar, Brakel, de Lief, Nes, Mooi, etc. Elle est dans le style gothique de l'époque de transition et remonte à 1472. Son grand orgue est fort remarquable. Du haut de la tour, qui est très-élevée, la vue est charmante.

L'église réformée a un magnifique clocher gothique du meilleur goût.

Non loin de la statue d'Erasme, nous remarquons un édifice d'extérieur assez modeste, qui forme un carré long et renferme une cour entourée d'une colonnade : c'est la Bourse.

Enfin, dans nos pérégrinations à travers la ville, nous tombons aussi dans le quartier des Juifs. Gardez-vous d'y entrer jamais, si vous venez à Rotterdam ; car, figurez-vous

la population la plus immonde, tellement immonde que, pendant que je parle à une femme pour lui acheter un petit coffret dont Emile a la fantaisie, je voir errer sur son visage, comme des cavaliers sur un Champ-de-Mars, toute une cavalcade de...

Je n'ose achever; mais, au moins, je puis dire qu'il n'y a qu'à Rotterdam, et chez les Juifs, qu'on puisse voir une pareille incurie!

Ce n'est guère le moment de parler de dîner... Mais l'histoire est là, et son inflexible rigidité me contraint à dire que nous passons du quartier des Juifs à la table d'un hôtel du quai de Boomtjes. Nous eussions même fait honneur au repas, si nous n'avions eu en face de nous deux espèces de Savoyards, faisant tache parmi les convives, dont l'un surtout mangeait avec tant de gloutonnerie, qu'il me rappela Sancho Pança aux noces de Gamaches, et Gargantua, le terrible ingurgiteur... C'était à en avoir des nausées...

Dordrecht, septembre 1835.

Je termine ma lettre à Dordrecht, où je vais la mettre à la poste, Madame.

Nous avons quitté Rotterdam, ce matin, sur un magnifique paquebot qui remonte la Meuse; en s'éloignant, il nous laisse admirer l'hémicycle immense que forment les quais de Rotterdam, surmontés des tours de l'église Saint-Laurent et de la nouvelle église. Une forêt de mâts couvre la rivière que sillonnent en tous sens des bâtiments de toutes formes et de toutes grandeurs.

Mais bientôt cette reine du commerce et de l'industrie s'efface lentement à l'horizon, et nous ne voyons plus que larges nappes d'eaux qui couvrent les plaines et les campagnes plates de la Hollande. Ici c'est le Rhin, là le Leck, et puis la Meuse, et puis des marécages.

Voici que l'on s'arrête. Notre paquebot fait escale à un embarcadère de chemin de fer. Des voyageurs montent.

C'est encore M. G.... qui se présente à nous; ce sont encore les Belges qui l'accompagnent et dont vous a parlé l'autre jour madame D...., je crois, Madame. Et puis d'autres Français sont réunis à eux, et nous voici sur le bateau néerlandais, formant un casino français, et parlant littérature, beaux-arts, industrie, voyages. Un Dijonnais surtout, vêtu comme Perette, « pantalon court et souliers blancs, » nous vante les charmes de sa villa; la légèreté qu'il met à franchir six kilomètres pour s'y rendre chaque jour, de Dijon; ses achats au fameux bazar de La Haye, où on lui a vendu cinquante francs une potiche de cent sous; et s'étend en longues apostrophes d'indignation sur l'orgue de Haarlem, qu'il a fait jouer, et sur la cruelle déception qu'il a payée 28 beaux francs. On passe

en revue la Hollande; on se conte les mille impressions que l'on a éprouvées; on fume, on prend le thé, on dîne. Enfin, Dordrecht nous apparaît.

Dordrecht, la ville la plus ancienne et la plus riche de la Hollande, au moyen-âge, se montre complètement isolée, sur la rive gauche de la *Merwede*, suite du *Waal*, suite du *Rhin*, qui se laisse ainsi débaptiser à la fin de son cours. Ce qui a causé cet isolement de Dordrecht, posée presque comme une île au milieu des eaux, c'est une terrible inondation qui eut lieu en 1421.

Cette ville fait dans le paysage un effet charmant. Ses clochers, une haute tour carrée, fort ancienne; ses murs antiques et les maisons, étrangement disposées, qui dentellent l'azur du ciel, impressionnent l'âme vivement. Avec cela, grand nombre de navires stationnent là aussi; car la rivière forme un bassin assez large pour donner entrée aux plus grands vaisseaux.

Dordrecht a joué un grand rôle dans l'Histoire de la Hollande.

En 1572, la première assemblée des Etats libres de la Hollande se tint dans ses murs, et proclama la république des Provinces-Unies des Pays Bas.

Cent ans plus tard, Guillaume III, prince d'Orange, y fut nommé stathouder à vie, de la Hollande.

Enfin, en 1618 et en 1619, le célèbre synode protestant y tint ses assises, dans le but de terminer le différend entre la secte des Arméniens et des Gomaristes, et pour jeter les bases de l'Eglise protestante de Hollande.

Nous passerons une nuit à Dordrecht, et nous disons adieu à nos Français et aux Belges, avec l'espoir de nous rencontrer encore. Mais, comme la nuit est loin d'être venue, nous profitons de la dernière soirée que nous passerons sur la terre de Hollande, pour monter sur la vieille tour carrée.

La vue en est splendide, surtout aux derniers feux du soleil. Nous avons devant nous un petit bras de la Meuse, appelé *Spanjardsliep*. Puis, au loin, partout, l'eau, l'eau de la Meuse, l'eau de la *Merwede*, l'eau du *Baes-Boseh*, l'eau de la Mer du Nord, à l'horizon; et puis, sur le sol beaucoup plus rare, toujours la belle verdure, toujours les beaux troupeaux de bétail, toujours une riche et calme nature.

Le ciel est si pur, l'air si doux, l'horizon si net, qu'il me semble voir, dans le Brabant septentrional, à notre gauche, le vieux et le nouveau château de *Breda*, la puissante forteresse de cette ville, la flèche de son église. Je désigne même, plus au sud-ouest, des tours et des clochers, comme appartenant à *Bergen-op-Zoom*; plus à l'ouest encore, je signale le magnifique Hôtel-de-Ville bâti par Charles le Téméraire, à *Middelburg*, en 1468; et enfin les bastions et les remparts de la ville maritime et militaire de *Flessingue*.

Mais la nuit vient: les ombres se forment; les étoiles s'allument aux cieux. Nous allons

nous enfermer dans notre hôtel de Belle-Vue, et mettre nos malles en état de passer demain sous les yeux de la douane belge.

Car nous nous endormirons en Hollande ce soir; mais nous nous réveillerons en Belgique demain.

Je termine, Madame; et, pour vous donner l'espérance de recevoir bientôt une lettre de votre amie, je vous dirai que, grâce à nos repos fréquents, elle jouit maintenant, ainsi que son fils, d'une santé très-prospère.

Agréez, je vous prie, l'expression des sentiments distingués avec lesquels

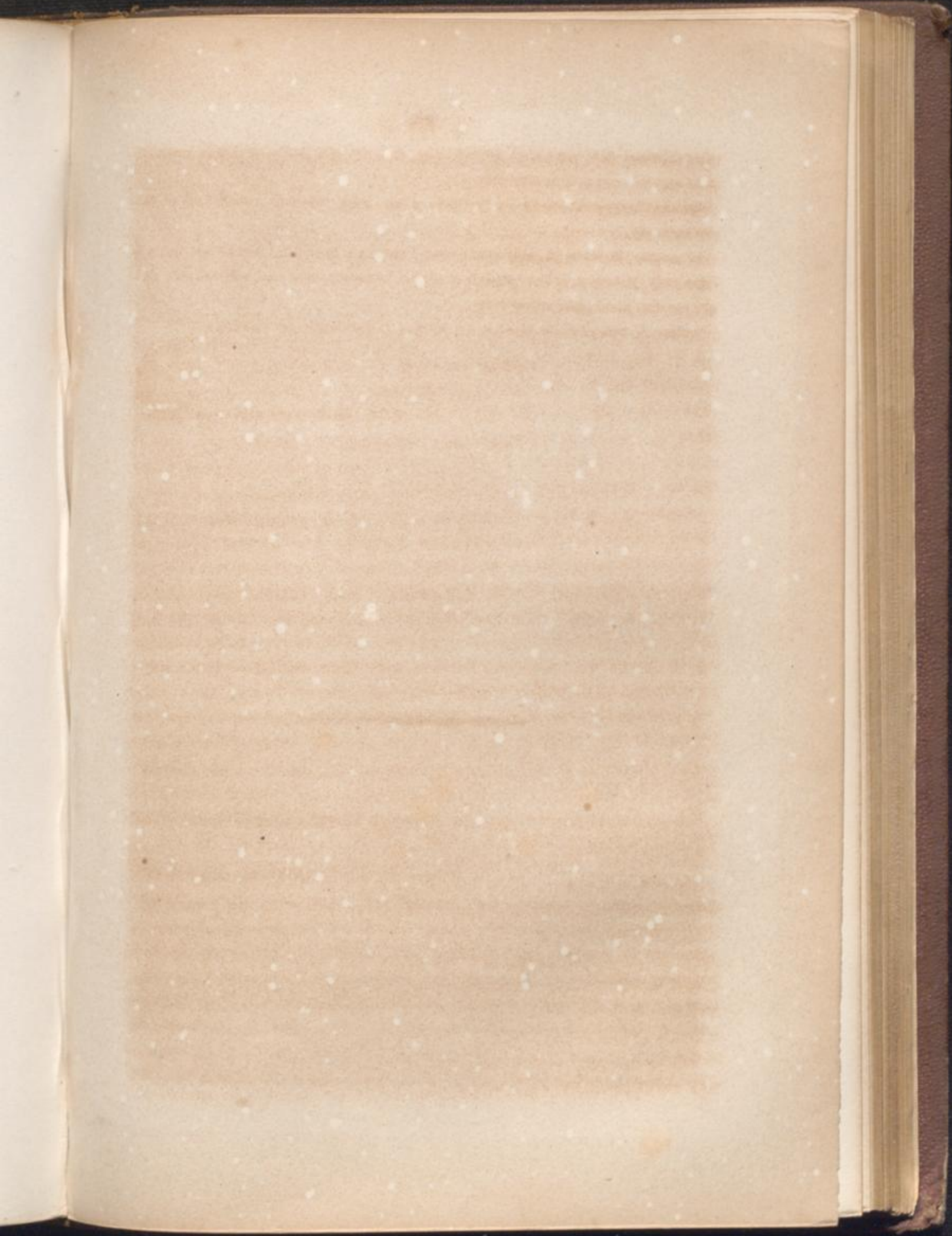
J'ai l'honneur d'être,

Madame,

Votre humble et respectueux serviteur,

DORY.

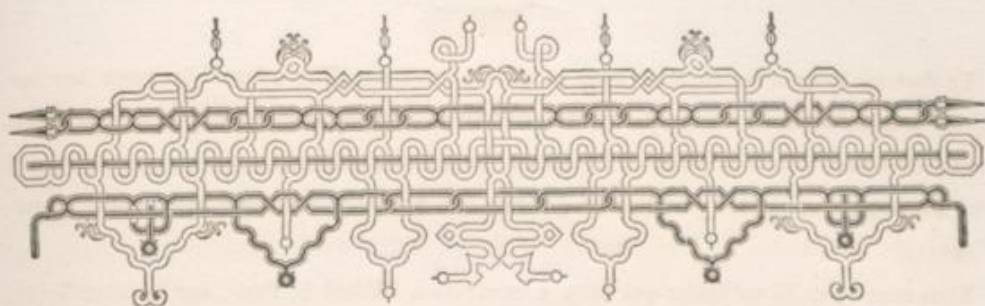






Anvers et l'Escaut

A. Del. - Peintre et Graveur à Paris 1814



BELGIQUE.

I.

La nuit les chats sont gris. — *Anvers*. — Physionomie de la ville au réveil du matin. — Rubens d'abord. — Notre-Dame et ses merveilles. — Saint-Jacques. — Rubens encore. — Jardin zoologique. — Affabilité belge. — Porter, fano, Lambik. — L'harmonie. — Promenade en calèche. — La citadelle. — Lunette Saint-Laurent. — Un scalde moderne. — Histoire de la Belgique. — Sièges d'Anvers. — Eglises, monuments et musée. — Rubens toujours. — Les rives de l'Escaut le soir. — Tête de Flandre. — Archers flamands. — *Gand*. — Aspect de la ville. — Maison des bateliers. — Monuments. — Château des comtes de Flandre. — Marguerite l'Enragée. — Prodiges de la cathédrale de Saint-Bavon. — Van-Eyck. — Saint-Nicolas. — Van-Dick. — Béguines. — Ruines d'un cloître au clair de lune.

Anvers, octobre 1833.

MA CHÈRE AGATHE,

Avec la santé m'est revenue la bonne humeur, avec la bonne humeur l'impérieux besoin de t'aimer; et avec le besoin de t'aimer le désir de t'écrire. Comme rien n'est plus facile, je cède à mon désir. C'est toi qui auras le plus à t'en plaindre, car il faudra que tu me lises. Donc je t'écris d'Anvers, où nous sommes arrivés hier, dans la nuit, ayant quitté Dordrecht assez tard, dans le jour. C'est comme un nid de goëlands au milieu des eaux, et nous aimions beaucoup ses aspects monotones peut-être, mais ayant aussi leur poésie.

Excursions.

La douane belge s'est montrée pour nous fort courtoise. Elle a fermé les yeux sur certaines bagatelles de femmes que je te montrerai, et pour lesquelles j'avais des battements de cœur. Une fois sortie de l'examen, je me suis endormie sur les coussins moelleux du wagon, et c'est à grand'peine que l'on m'a réveillée à notre entrée dans la gare d'Anvers.

Nous avons pris là un fiacre qui nous a conduits à l'Hôtel du Parc, sur la place Verte, en nous faisant franchir des remparts, des portes, toutes choses qui, de nuit, nous semblaient effrayantes, et que j'ai trouvées charmantes aujourd'hui, au grand soleil. Tant il est vrai que la nuit tous les chats sont gris. L'une de ces portes est relevée de trophées et d'armoiries, et nous fait engager dans une longue et spacieuse rue, qui va s'élargissant jusqu'à ce qu'elle atteigne les proportions d'une grande place. C'est la rue de Meer. Une chose nous frappe tout d'abord dans cette course nocturne, et j'y trouve un plaisir extrême : c'est de voir, à chaque coin de rue, des lampes ou lanternes qui brûlent devant des images de la Vierge ou des Christs blêmes et ensanglantés. Poésie pieuse, qui fait bien au cœur..., car où la foi brille, l'amour saint brûle !

Notre hôtel du Parc est magnifique. Situé au centre de la ville, il donne, d'une part, tout près de cette rue en entonnoir, qui a nom rue de Meer, et il a sa façade sur la place Verte, bien nommée, car elle est plantée d'arbres magnifiques, au centre desquels s'élève une superbe statue de bronze avec un piédestal de marbre, portant pour admirable inscription ce seul mot :

P. P. RUBENS.

Pierre-Paul Rubens est un si grand artiste que son nom seul est un éloge. Il est le héros de cette ville d'Anvers, comme Raphaël celui de Rome, Holbein celui de Bâle, Rembrandt celui d'Amsterdam, Van-Dyck celui de Gand, Hemmeling celui de Bruges, Van-Eyck celui de toute la Belgique, Murillo celui de l'Espagne, et Michel-Ange celui du monde entier.

De très-bonne heure, ce matin, je me suis préparée à sortir ; car j'entendais M. Dory dire à Emile :

— *Anvers* vient d'*Antwerpen*, *main coupée*, que la ville porte en effet dans ses armoiries. On dit, à cette occasion, que sur les bords de l'*Escaut*, fleuve qui arrose Anvers, comme le Rhin arrose Bâle, Strasbourg, Mayence, Coblenz, Cologne, habitait un géant qui s'était fait douanier. Il examinait toutes les cargaisons des bateaux de l'*Escaut*, et se faisait de petites pacotilles, à son profit, de ce qu'il prélevait sur le trop-plein des colis. Or, il y eut un certain Brabant, petit, mais brave, qui s'impatenta du régime imposé par le géant ; et, un jour que la moutarde lui monta au nez plus fort que d'habitude, il coupa la main du géant, et l'envoya se promener dans les profondeurs du fleuve.

Tu vas voir une ville qui n'a pas la forme d'un triangle, comme Rotterdam, mais la figure d'un arc, dont l'Escaut est la corde; et, comme Anvers, qui compte cent mille habitants, n'a pas moins de vingt-deux places, de trente églises; offre des rues larges et régulières; de superbes faubourgs et de belles promenades; une académie des beaux-arts, dont les Anversoïis sont très-friands; un athénée: un collège; un musée; une bibliothèque; un jardin zoologique; un palais impérial; une maison anséatique; un bain; des quais pittoresques; une citadelle; et surtout une maison ayant appartenu à Rubens, des tableaux peints par Rubens, une cathédrale illustrée par Rubens, un Saint-Jacques offrant à notre curiosité le tombeau de Rubens; juge combien nous avons à voir, prépare-toi, et partons!

Nous partons, en effet, ma chère amie, et à peine sommes-nous arrivés sur la place Verte, au pied de la statue de Rubens, que nous voici en extase devant la magnifique, la sublime, la merveilleuse flèche de la cathédrale, qui est là devant nous, dorée par le soleil levant, rutilant sur un ciel d'azur sans aucun nuage, et nous faisant entendre ses mélodies aériennes comme pour saluer notre bienvenue.

Et puis, tout autour de ce splendide édifice, figure-toi quantité de maisons bâties à la mode espagnole, car Anvers a été espagnole, ayant pignon sur rue, en bois, avec des fenêtres à petits carreaux plombés.

Où aller, tout d'abord, sinon dans la maison de Dieu, dans cette riche cathédrale, dédiée à Notre-Dame, d'abord et avant tout pour prier, mais ensuite pour admirer?

Donc, en passant au milieu de ces pâtés de maisons, qui datent du moyen-âge et de la renaissance, et qui portent le vénérable vernis des siècles, nous entrons dans *Notre-Dame*, les yeux encore fixés sur sa flèche espagnole, qui s'élance déliée comme un mât gigantesque dominant toute une flotte. D'abord nous courbons la tête. Sous tant de majesté sainte, comment ne pas s'incliner? Le catholicisme seul peut inspirer et conduire à fin une œuvre aussi grande, aussi belle!

Cette église est du *xiii^e* siècle; mais elle ne fut achevée que sous Charles Quint. Tout y était d'or, jadis: vases sacrés, flambeaux, ostensoirs, crédences, encensoirs. Nous sommes arrêtés par des confessionnaux sculptés, par une chaire admirablement œuvre, découpée, fouillée à jour, offrant à l'œil tout l'Eden, à sa sortie de la main de Dieu; les animaux, les oiseaux, les arbres du paradis terrestre, et jusqu'au singe qui fait la grimace sur le haut de l'escalier. Les quatre parties du monde, Asie, Europe, Afrique et Amérique, se prêtant un mutuel secours, supportent la tribune. Ce magnifique travail est l'œuvre de Verbruggen. Puis nous contemplons aussi un superbe Christ en croix, fait par Goethals, avec le bronze d'une statue de ce duc d'Albe qui martyrisa la Hollande. Aussi dit-on que *d'un profond scélérat on a fait un grand saint*.

Mais nous avons hâte d'arriver à la *Descente de croix*, et à la *Crucifixion*, de Rubens. Ce sont là les deux trésors inestimables que nous voulons voir de suite, sans retard. Nous

avons soif d'être en face de ces inimitables chefs d'œuvre. Nous savons à l'avance, qu'en Belgique les merveilles de l'art sont cachées sous de vastes rideaux de serge qui ne permettent de contempler ce qu'ils voilent qu'autant que l'on fait jouer une clef d'or. Cette clef d'or, nous la portons à la main : mais, hélas ! nulle part nous ne voyons de serge verte.

Je me trompe : nous arrivons juste au moment où le suisse fait mouvoir l'un de ces rideaux qui couvre un grand tableau, celui du maître autel. Ce n'est ni la *Descente* ni la *Crucifixion*, mais c'est égal, c'est de Rubens, *l'Assomption de la Vierge*, page magnifique, la plus noble peut être, celle qui donne à Marie ce cachet divin, cette grandeur mystérieuse et virginale que l'on comprend le mieux. Ce sont des Anglais qui ont le privilège de faire lever le rideau : nous sommes là, nous en profitons. Rubens a mis seize jours à parfaire ce chef-d'œuvre, et il toucha cent florins par jour, soit près de six-mille francs...

Puis de guerre las, nous demandons la *Descente* et la *Crucifixion*.

— Ces deux toiles sont dans l'atelier de restauration, nous répond un bedeau.

Il paraît que c'est la manie des Belges de souvent restaurer. Peu importe, nous avons le mot de l'énigme, on nous indique l'atelier, nous y courons...

Je les ai vus, ma chère Agathe, ces deux inimaginables compositions, et je suis restée muette en les regardant. C'est te dire combien je fus émue. Oui, nous sommes restés au moins une heure devant ces peintures incomparables, et les toiles, leurs volets, leur saint Christophe, nous avons tout contemplé dans le silence de l'admiration. N'attends pas de moi la description de ces tableaux dont tu as vu partout des copies, car il est de ces choses qui perdent à la description : on ne peut que se taire. Je ne te conterai qu'une rapide anecdote.

Rubens, ici je t'en préviens on prononce Rubènece, Rubens faisait construire une maison dans le voisinage d'une propriété de la société des arquebusiers. Il empiéta quelque peu sur leur terrain. *Indè iræ*, comme dirait M. Dory. Donc, pour contenter tout le monde il fut décidé que Rubens ferait un saint Christophe, patron des arquebusiers, et que cette toile serait donnée par lui à la société. En se mettant à l'œuvre, Rubens se frappa le front : Christophe veut dire Porte-Christ... fit il... Je vais donc faire des Juifs portant le Christ qu'ils descendent de la croix : sur les volets ouverts, je représenterai la *Visitation* de la Vierge portant le Christ dans son sein, et la *Présentation* qui montrera la Vierge portant le Christ dans ses bras !... Ce qui était dit, fut fait. De là le fameux tableau de la *Descente de Croix* donnée aux arquebusiers. Ceux-ci goûtèrent mal la chose et ne reconnurent pas un chef-d'œuvre dans le tableau, les misérables ! Il fallut les contenter. C'est alors que sur les volets fermés, Rubens peignit un saint Christophe gigantesque. Enfin les gens de l'arquebuse furent satisfaits.

Je ne vais pas te parler de toutes les richesses de cette riche cathédrale d'Anvers, ma bonne Agathe : j'aurais trop à faire.

Je te signalerai seulement un *Portrait de Moretus*, ami de Rubens, et un tableau de la *Résurrection* du même artiste;

Une *Noce de Cana*, par Martin de Voss ;
La magnifique *Tête de saint François*, de Murillo ;
La *Cène*, par Otto Vénius ;
Et un *Jésus dans le temple*, par Frank le Vieux.

Au pied de la grand'tour, je te signalerai également le tombeau d'un grand artiste anversois, Quintin Métyzys, surnommé le *Maréchal d'Anvers*, mort en 1529. Cet homme était forgeron, mais un forgeron habile : et la preuve c'est que ce fut lui qui exécuta le tombeau en fer du roi Edouard IV, que l'on admire en Angleterre. Ce forgeron désira épouser la fille d'un peintre, Anversois comme lui, du nom de Floris. La fille d'un artiste à un forgeron ! juge de la colère de Floris... Métyzys ne se décourage pas. Il quitte l'enclume et le marteau, prend la palette et le pinceau, et le voilà travaillant si fort et si bien, qu'il produit des chefs-d'œuvre, une *Descente de Croix* sublime d'expression, des *Pescurs d'or*, qui ont enthousiasmé toute l'Europe, etc., mérite un surnom glorieux, et épouse celle que son cœur appelait. Aussi telle est son épitaphe :

Connubialis amor de multibre fecit Apellem.

A côté se voit la bonne tête flamande du bon maréchal d'Anvers, et de l'autre côté, en regard du vers précédent, ces mots :

Quintino Metzys.
incomparabilis artis pictori, admiratrix grataque posteritas
anno post obitum sæculari MD. LV. CXXIX. (1629.)

Nous sortons de la cathédrale, et, chemin faisant, nous visitons :

L'*Hôtel-de-Ville* qui forme la principale façade de la place de ce nom ; un marché l'encombre en ce moment de ses mille produits, ce qui ne nous empêche pas d'admirer bon nombre de maisons dont mille propriétaires feraient fi, les Vandales !

Nous traversons le quartier de Meer, dont un autre marché fait circuler les dames anversoises et les bonnes, pour leur approvisionnement ;

En passant nous visitons la *Bourse*, cloître à quatre faces, de 1531, attenant à quatre rues, que forment et soutiennent des arceaux trilobés, supportés eux-mêmes par quarante-quatre colonnes de la plus belle pierre bleue : d'élégantes nervures, partant des piliers, parcourent la voûte, d'où vient le jour, et donnent à cet édifice un caractère particulier de grandeur.

Puis, voici la *Maison de Rubens*, voisine de la rue de Meer, et dont la façade est illustrée par le portrait sculpté du chien favori de l'artiste, chien déjà reproduit dans le tableau de l'élévation en croix, et le péristyle par une silène et une bacchante ;

Et enfin nous arrivons à l'un des joyaux d'Anvers, l'*Église de St-Jacques*.

Là, quoique les murailles soient émaillées de merveilles en peintures, en sculptures, en statuaire, nous passons outre, et nous nous rendons à la chapelle du fond de l'église, où repose le peintre immortel avec sa famille.

Autel de marbre. Au-dessus, statue en marbre de la Vierge, par Duquesnoy, rapportée d'Italie par Rubens. Au-dessous, pierre tumulaire, au niveau du parvis. Mais sur cette pierre au lieu de ce seul mot magique RVBENS ! longue et fastidieuse inscription latine, par Van-Gévaert.

Là dort Rubens, à côté des siens, avec l'une de ses femmes ; l'autre, qui était luthérienne n'a pu être inhumée avec lui.

Mais s'il dort sous la pierre, il vit, ses deux femmes vivent, tous les siens vivent avec eux, là aussi, sur la toile d'un magnifique tableau, monument merveilleux que Rubens prit soin d'élever lui-même à sa mémoire.

Ce tableau représente Rubens costumé en Saint-Georges et souriant de son bon rire d'artiste, sous sa barbe pointue. Son père a la pose et l'attitude de Saint Jérôme ; Marthe et Marie sont les traits des ses deux femmes. La sainte Vierge offre les traits de mademoiselle Landen, connue généralement sous le nom original du *Chapeau de paille*. La mère du peintre figure aussi sous les vêtements de sainte Elisabeth.

Rien n'est beau, fin, délicat, lumineux comme cette prodigieuse peinture. On demeure en extase devant le coloris ; on reste pantelant devant la richesse d'expression ; on est foudroyé de l'éclat, de la vérité, de la vie qui s'échappe de chacune de ces lêtes magnifiques.

Oh ! ma chère Agathe, que la peinture est un beau talent !

Après cela te parlerai-je de Saint-Jacques ?

Résurrection du Sauveur, d'un effet saisissant, par H. Yan-Raelen,

Tentation de saint Antoine, par Corneille de Voss,

Mort de saint Roch, par Quellyn,

La fille de Jaïr, d'Otto-Vénius.

Saint Jean intercédant pour les pauvres, de Gérard Seghers ;

Un Christ en croix, de Van-Dyck ;

Le Jugement dernier, par Van Orley ;

Voilà pour la peinture ; et encore j'en passe, et des meilleurs. Je passe maintenant à la sculpture :

D'abord un *Banc de communion*, par Kerkx, sur les dessins de Quellyn ;

Ensuite une *Chaire délicieuse* de Willemsens, admirable résultat des leçons données aux Flamands par les Espagnols;

Dans la chapelle de la Vierge, une statue de l'*Éternité*, sous les traits d'une jeune femme, par Vervoort;

Dans le chœur, un double rang de *Stalles*, par Verbruggen, dont chacune est une merveille, mais dont l'ensemble éblouit et charme tout à la fois.

Le *Maitre-Autel* complète tous ces prodiges de l'art. Il est en marbre, à colonnes torses, et je puis affirmer qu'il est l'un des plus splendides qui existent. Une statue colossale de saint Jacques taillé dans un seul bloc, et ouvrage de Quellyn, couronne cet autel.

Et note que je ne cite pas une foule d'autres objets d'art. Il me faudrait des lettres qui à elles seules chargeraient un wagon. Mais dis-moi si ce n'est pas d'un musée dont je parle là, plutôt que d'une église? Eh bien, toutes les églises d'Anvers en sont là. Que dis-je, d'Anvers? de Belgique, certes! et jusqu'au moindre village encore.

Tu conçois que pour ce premier jour nous en avons assez. On ne peut trop voir et trop admirer, sans avoir de migraine. Aussi comme l'heure du dîner approche, retournons-nous à l'hôtel du Parc, dîner en compagnie d'Anglais et d'Anglaises pour lesquels je me sens peu de sympathie, nonobstant l'alliance qui réunit nos armées sous les murs de Sébastopol.

La nuit vient: je vais me reposer, maintenant que je l'ai écrit et que mon cœur est satisfait de cet entretien avec toi, ma bonne Agathe. Seulement, avant de m'endormir, je vais prononcer ton nom devant Dieu, et le prier de te bénir.

Au revoir! ce sera tout bonheur pour moi de te serrer bientôt dans mes bras et de répéter de bouche ce que te dit ma plume, à savoir que ton image m'a suivie partout et que je t'aime.

Ta fidèle et sincère amie,

F. D.

Anvers, octobre 1855.

MADAME,

C'est à mon tour à vous écrire, et je m'empare joyeusement de la plume, car j'ai à vous dire mille choses qui vous intéresseront.

Ce matin, nous étions à la table du déjeuner lorsque M. de C... vint nous surprendre et nous prier de l'accepter pour cicerone dans Anvers, sa ville natale, dont il voulait nous faire les honneurs. M. de C... est un Belge que nous avons rencontré deux fois, en compagnie

de M. G..., dans nos excursions en Hollande. C'est un homme très comme il faut, et parfaitement posé dans la ville où il exerce la noble profession de médecin.

M. Dory fait alors approcher une calèche, et nous partons.

Il faut vous dire, Madame, que tout récemment une société savante, dont M. de C... fait partie, a créé ici un *Jardin Zoologique*. Ces Messieurs sont fiers de leur œuvre. C'est à ce jardin que l'on nous conduit pour nous mettre en présence de perruches, aras, ouistitis, éléphants, crocodiles et sarrigues. Mais nous avons déjà vu tant de bêtes dans notre voyage, qu'en vérité vous comprenez que celles d'Anvers ne peuvent avoir un grand charme pour nous, car les bêtes sont les mêmes partout. Néanmoins, dans son enthousiasme de propriétaire, notre aimable cicerone ne nous fait pas grâce du moindre petit coin de son jardin. Nous croyant dans le ravissement, car la courtoisie exige que nous semblions très-enthousiasmés, le voilà qui nous promène à nous faire faire des lieues dans son établissement. Puis, pour nous reposer dans cette oasis, il nous fait faire halte sous un pavillon mauresque où l'on nous sert porter, faro, lambik, toutes bières de Belgique dont nous ne pouvons approcher les lèvres.

Bref, nous sortons. Des hurlements des animaux il fait alors passer nos oreilles aux joyeux accords du *Jardin de l'Harmonie*, où un orchestre étudie le concert du soir. Puis notre calèche suivant de beaux boulevards qui forment la ceinture de la ville, M. de C... nous conduit à la *Citadelle*, à sa *Lunette Saint-Laurent*, sur les talus qui dominent le beau fleuve de l'Escaut, en face de la *Tête de Flandre*, ouvrages avancés qui complètent la ligne de fortification d'Anvers, sur l'extrême limite du territoire belge.

Là, inspiré sans doute par la beauté du spectacle grandiose de la ville à notre droite, du fleuve et des campagnes en face, et de la citadelle que nous dominons, l'érudition de M. Dory fait irruption comme le volcan du Vésuve, et le voici qui veut nous parler des divers sièges qu'a soutenus Anvers.

Mais M. de C... s'arrête, et, désireux de nous pénétrer des grandeurs de sa patrie, comme un scalde qui chante, les cheveux rejetés en arrière par sa main qui frémit, il nous dit d'une voix de prophète qui rappelle le passé pour peindre ensuite les splendeurs de l'avenir :

— L'origine des Belges se perd dans la nuit des temps.

César rapporte que les Belges viennent de la Germanie ; jadis ils ont passé le Rhin, se sont fixés dans le pays à cause de sa fertilité, et en ont chassé les habitants.

Vers l'an 112 avant l'ère chrétienne, les Cimbres et les Teutons émigrèrent et envahirent les Gaules : mais ils n'eurent pas bon marché des Belges.

Belg signifie habitant du nord : c'est dire que de toute antiquité nous sommes fixés dans le septentrion des Gaules.

Toutefois les fastes de la Belgique ne commencent avec certitude qu'aux récits de César. Drusus et l'infortuné Germanicus commandèrent dans la Belgique.

L'imbécile Caligula se montra au milieu de nous, en costume d'histriion, comme pour nous révéler le secret de la honte de ces Romains qui nous avaient vaincus.

Mais vient le jour où les Belges s'unissent aux Franks contre les mêmes Romains et les Barbares qui nous arrivent de l'Asie.

C'est alors que les Franks, établis déjà sur les bords de notre Mer du Nord, élèvent sur le pavois un chef qu'ils nomment Pharemond, à cause de la dignité de ses traits. Klodion, son fils, s'empare de Tournai, et s'étend jusqu'aux rives de la Somme. Après lui, vient Mérowig, et après Mérowig, Hilderik règne et meurt à Tournai, où on l'enterre...

— Et c'est là, qu'il n'y a pas long-temps encore, on trouva son tombeau renfermant le squelette du roi, une boule de cristal, une francisque et une framée, rongées par la rouille, et quelques abeilles d'or, ce qui aida à reconnaître la sépulture de ce prince, dis-je, en interrompant M. de C.... J'ai vu ces objets à la Bibliothèque impériale de Paris.... et ils m'ont vivement intéressés.

— C'est parfaitement cela..., dit M. de C.....

Puis il continua :

— Ainsi, vous le voyez, la Belgique est le berceau de ce que la plupart des écrivains appellent la Monarchie française.

Hlodewig mort, ses quatre fils devinrent chefs des Franks. Thiodorik commanda entre le Rhin et l'Escaut : Hlodeher, entre l'Escaut et l'Océan.

De là les dénominations fameuses de Franks orientaux et Franks occidentaux, de Franks ripuaires et Franks saliens, d'Austrasie et de Neustrie.

La Belgique alors fut, comme l'Austrasie, gouvernée par des maires du Palais, à partir, en 613, de Pippin de Landen. Landen était une bourgade de la Hesbare, lieu de naissance de Pippin et sa résidence ordinaire.

Dès le IV^e siècle, un christianisme informe s'était répandu dans notre contrée, en se mêlant aux superstitions païennes. Constantin et Hlodewik l'avaient introduit. Sous Daghebert, Eloi vint prêcher en Flandre et à Anvers.

Les monastères se multipliaient en ces jours, livraient à la culture d'infertiles déserts, servaient d'asile aux faibles contre les puissants, et quelquefois devenaient la prison des rois détrônés.

Karl le Grand régna sur toute la Gaule. Il créa aux embouchures de nos rivières des flotilles destinées à repousser les Normands. Gand fut une de ces stations navales.

Mais après lui les Normands n'en vinrent pas moins, et, profitant de la faiblesse de Louis le Débonnaire, ils ravagent Anvers et l'île de Walcheren.

Ce qui est enclavé entre le Rhin et l'Escaut, le Brabant, le Hainaut, le comté de Namur, sont l'apanage de Lothar, son fils, avec la Belgique : la Flandre et l'Artois sont dévolus à Karl le Chauve.

Les Normands n'en désolent pas moins la Frise, Courtrai, Gand, Tournai, Louvain,

Thérouenne. Mais ils tombent dans les batailles que nous leur livrons. Puis ils s'éloignent et se rapprochent, avec la rapidité de l'éclair; ne triomphant que pour détruire; écoutant avec plaisir les cris lugubres de leurs victimes et les chants des scaldes; ils inspirent une telle épouvante que bien long-temps après leur départ on dit encore dans les églises :

— De la rage des Normands, délivrez-nous, Seigneur !

Enfin, vers 892, la Belgique en est délivrée.

Cependant la féodalité s'organise.

Ici commence cette complication de souverains et de seigneurs qui gouvernent les diverses parties de la Belgique, et qui remplissent nos Annales de noms innombrables, de dates incertaines, de faits sans liaison. Nous sommes obligés de laisser le moyen-âge, sans histoire pour notre pays, et d'arriver au règne de Philippe le Bon, dont la domination s'étend de la Mer du Nord à la Somme.

Pourquoi ce duc de Bourgogne régna-t-il sur la Belgique ? Je ne perdrai pas mon temps à vous le dire. Ce *Grand-Duc d'Occident*, comme on l'appelait, causa bien des malheurs dans nos contrées par son despotisme exagéré. Néanmoins, de son temps, la Belgique fut appelée *Terre de Promission* : ce qui n'empêcha pas ce prince de livrer la ville de Dinant aux flammes, peu de jours avant sa mort, et de jeter dans la Meuse huit cents de ses habitants, liés deux à deux.

Charles le Téméraire, en lui succédant, prit l'épée au poing et ne la quitta plus. Afin de combattre avec plus de succès son ennemi capital, votre Louis XI, il institua les francs-archers, corps de douze mille lances garnies. Or, la lance garnie se composait d'un homme d'armes, de trois archers à cheval, d'un cranequinier, d'un coulevrinier et d'un piquenaire. Mais ses forces militaires, en lui faisant noyer les habitants de Liège dans le sang et brûler la ville, ne le laissa pas moins victime de son obstination aveugle. Aussi, quand il périt sous les murs de Nancy, le 5 janvier 1477, à l'âge de quarante-quatre ans, des finances délabrées, une administration chancelante, le désordre d'une régence, les dangers de la guerre, partout la haine et l'astuce de Louis XI, tel fut l'héritage de Marie, la fille de Charles le Téméraire et d'Isabelle de Bourbon.

Aussi le roi de France s'empare-t-il du duché de Bourgogne, et intrigue près des Gantois, qui, géôliers de leur Souveraine, lui ont choisi un conseil. Un barbier, maître Olivier-le-Dain, né en Flandre, est le diplomate qu'il emploie en cette occasion. La négociation ne réussit pas, mais Olivier n'en fait pas moins tomber la ville de Tournai entre les mains de son maître. Marie, alors gouvernée par le sire d'Imbercourt et le chancelier Hugonet, écrit à Louis XI et lui signale ses confidents intimes. Par abominable politique du roi, cette lettre est livrée aux Gantois, qui, se croyant trahis, font décapiter, sous les yeux de Marie, et Hugonet et Imbercourt.

Puis les États de Belgique prescrivent à la duchesse de donner sa main à Maximilien

d'Autriche, fils de Frédéric III. Telle est l'origine de l'élévation de la maison d'Autriche.

Maximilien n'apporte aux Pays-Bas, car la Belgique et la Hollande sont réunis sous ce nom, que le titre d'Archiduc. On est même obligé de payer les frais de son voyage pour venir épouser la belle Marie : pauvreté qui plaisait aux Flamands et qui avait fait choisir Maximilien. Mais soudain meurt Marie de Bourgogne, à Bruges, d'une chute de cheval. Elle laisse deux enfants, Philippe le Beau, et Marguerite, ou la *Gentille-Demoiselle*. Alors a lieu une régence. Mais Philippe le Beau, par son mariage avec l'infante Jeanne de Castille, devient roi de Castille et des Pays-Bas.

Philippe I^{er} meurt. Charles, son fils, devient notre roi et en même temps roi d'Espagne, par la mort de Ferdinand le Catholique ; et comme le trône impérial d'Allemagne est vacant, ce petit-fils de Maximilien l'emporte sur François I^{er}, son compétiteur, et porte alors trois couronnes sous le nom de Charles-Quint.

Mais bientôt, épuisé de travaux, fatigué des grandeurs, obsédé par l'ambition d'un fils avide de régner, il donne au monde le spectacle du dédain des plus éblouissantes vanités, et choisit Bruxelles pour y faire son abdication de roi des Pays-Bas, de roi de toutes les Espagnes, et d'empereur d'Allemagne. Enfin il se retire au monastère de Saint-Just, près de Placenza, où il met d'accord des horloges rebelles, comme il avait fait souvent ses sujets : et, pour couronner ses bizarreries, il fait célébrer ses propres funérailles, et meurt deux jours après cette lugubre cérémonie.

Quoiqu'il eût traité avec la dernière sévérité la ville de Gand où il avait reçu le jour, et qui s'était révoltée contre lui, en 1540, et qu'il eût éteint les privilèges de nos provinces, les Belges, fiers de sa grandeur, le pleurent comme un père.

L'air de la Belgique ne convenait pas à son fils et son héritier, Philippe II. Elevé en Espagne, où les Flamands étaient odieux depuis long-temps, il montrait rarement ce front serein qui promet des beaux jours. Au début de son règne, il use contre les huguenots des Pays-Bas d'un surcroît de rigueurs. Il demande aux Belges de lourds subsides, et on ne les lui accorde qu'avec répugnance. Les Etats chargent même des commissaires de veiller sur leur emploi, et sollicitent le renvoi des troupes espagnoles. Philippe alors déserte les Pays-Bas et se sauve en Espagne.

Mais il nous faut un vice-roi. Tour à tour on désigne Christine, tante du roi, et duchesse de Lorraine ; puis Guillaume de Nassau, prince d'Orange, surnommé *le Taciturne*, et confidant jadis de Charles-Quint. Hélas ! ce fut le duc d'Albe, qui vint faire peser non le sceptre, mais l'épée sur la Hollande : aussi se mit-elle en pleine révolte, et forma-t-elle la république des Provinces-Unies.

— Oui, nous connaissons ce qui la concerne... dis-je.

— Pour nous, Belges, continue M. de C..., nous restâmes sous la domination espagno-

le. Seulement un peu plus de bonheur nous advint sous le règne d'Albert et d'Isabelle.

Puis vint le règne de l'empereur Joseph II.

Il y a dans le caractère belge quelque chose d'indocile que la douceur endort et que la dureté stimule.

Joseph ne nous comprit pas, et nous secouâmes son joug, dans une révolution énergique.

Bientôt la Belgique fut réunie à la France, lors de votre terrible cataclysme de 1793.

Mais, en 1815, la Belgique et la Hollande, après une séparation de plus de deux siècles, formèrent le royaume des Pays-Bas, sous le sceptre de Guillaume de Nassau, prince d'Orange, descendant du Taciturne.

C'était une grande maladresse cependant, car, dans cette réunion, il fallait concilier la rigidité luthérienne avec l'ardeur catholique; il fallait marier la nature froide et réfléchie du Hollandais avec le tempérament expansif du Flamand. Aussi ces écueils étaient si grands, que de tous côtés surgirent bien vite mille embarras. Ici, ce furent les intérêts catholiques froissés par l'esprit protestant qui prédominait dans les conseils du roi; là, ce fut la population protestante qui accusait le gouverneur d'une tolérance coupable. Une nouvelle révolution devenait imminente. Elle eut lieu.

Vos glorieuses journées de 1830 nous servirent de signal.

Nous aussi, nous secouâmes le joug des Nassaus. Le 28 août, le drapeau brabançon flottait à Bruxelles. Liège, Mons, Louvain, Gand, Anvers, Verviers, suivirent son exemple.

La liberté nous était rendue. Nous nous donnâmes pour roi, Léopold I.

— C'est alors, dit M. Dory, heureux de pouvoir prendre enfin la parole, que par suite des difficultés qui s'étaient élevées entre la Belgique et la Hollande, et sur les résolutions d'une conférence qui se tenait à Londres, les troupes françaises avaient été obligées d'intervenir, et étaient entrées en Belgique, d'où elles sortaient peu de temps après. Mais, au mois de novembre 1832, elles se virent forcées d'y revenir pour faire exécuter, par la violence, les conditions du traité qui avait été imposé au roi Guillaume par la conférence; l'Angleterre et la France ayant résolu d'en venir aux mesures coercitives.

L'armée française, sous les ordres du maréchal Gérard, avec les jeunes ducs d'Orléans et de Nemours, vint mettre le siège, là, devant cette puissante citadelle d'Anvers, défendue par une garnison d'environ six mille hommes, commandés par le baron Chassé.

La tranchée, ouverte le 29 novembre, fut fermée le 23 décembre, par la capitulation de la place.

Le plus brillant fait d'armes se passa à cette lunette Saint-Laurent.

Il était advenu que la résistance opiniâtre des Hollandais, derrière des fossés et des murs, avait retenu, pendant vingt-quatre jours et vingt-cinq nuits, les soldats français dans la

tranchée, avec la pluie, la boue et le froid, parmi des travaux et des périls continuels, sous le feu de la place.

Dans ce siège mémorable, il fut ouvert quatorze mille mètres de tranchées, il fut tiré soixante-trois mille coups de canon, et il fut pris aux Hollandais cinq mille soldats de diverses armes, dont cent quatre vingt cinq officiers.

— Mais Anvers n'avait-elle pas soutenu d'autres sièges déjà ? demandai-je à M. Dory, pour le mettre à même d'exhiber sa science historique.

— Oui, en 1584 et 1585, contre le duc Alexandre de Parme, commandant des forces espagnoles dans les Pays-Bas, agissant au nom de Philippe II dont nous parlions tout-à-l'heure. Déjà maître de Gand, il voulut investir la place et l'affamer. Il prit Termoude; il s'empara des forts Lillo et Liefkenshoek qui commandaient l'Escaut; coupa le fleuve par une digue pour empêcher les Hollandais de la ravitailler, et vint à bout de son entreprise.

Ensuite, en 1746, le maréchal de Saxe fit, selon les règles, le siège de la citadelle, et, après six jours, s'en empara au nom de la France.

Enfin, en 1792, le général Miranda force la ville à capituler après douze jours de siège, et s'en rend maître au nom de la république française.

— Eh bien ! maintenant rendons-nous maîtres de ses richesses en leur jetant un regard de convoitise et en les visitant..., dit ma bonne mère, tout en remontant en calèche.

— Venez, Madame, dit notre cicerone. Mais laissez-moi vous expliquer sur Anvers ce que votre œil habile n'y découvrirait pas cependant.

Dans notre ville, la société est divisée en deux : le commerce, d'une part; la noblesse et la haute bourgeoisie, de l'autre. On se mêle et on se confond peu; on se jalouse, on s'épie, on s'attaque. Ce sont deux camps fort distincts, ayant des opinions très-opposées.

On aime passionnément les arts à Anvers : on aime la musique et la peinture par-dessus tout. Les chœurs, dans les églises, sont très-remarquables par leurs richesses artistiques, et les galeries des particuliers et des artistes renferment de magnifiques tableaux.

Les Anversoises sont bien faites, spirituelles, et, ce qui ajoute à leur mérite, elles ont une réputation de douceur et de bonté qui leur est bien acquise. Elles vivent très-retirées. Leurs maisons ont peu de jour sur la rue, et toutes les fenêtres sont garnies de grilles et de barreaux.

— Mais, Monsieur, dis-je à mon tour, que signifient tous ces miroirs que je vois disposés singulièrement aux fenêtres.

— Vous verrez ces miroirs à Bruxelles, à Gand, dans toute la Belgique. Ces miroirs se nomment *espions*. Ils sont placés de manière à ce que les objets extérieurs viennent se réfléchir dans les glaces du salon ou des chambres, et font que sans quitter son sofa ou son fauteuil, on a le spectacle du tableau mouvant de la rue.

— Voilà un raffinement de curiosité ! dit ma mère.

— A l'époque du carnaval, Anvers devient très-bruyante. On se venge, dans ces semaines de folie, de la réserve que l'on a montrée durant le reste de l'année.

Mais nous voici devant l'*Église Saint-Paul*. Redescendons...

Nous n'entrons pas dans l'église, chère Madame, mais dans une cour voisine de l'église, à droite. Là, nous nous trouvons en face de tout un monde de statues, les douze Apôtres, les quatre Évangélistes ; et puis le sol monte en s'adossant à l'église, forme un calvaire rocailleux et montre le Christ en croix, la Vierge et saint Jean à ses pieds ; là d'autres groupes de Prophètes. Aux murailles, des bas-reliefs représentent les diverses scènes du grand drame de la Croix. Et, je dois le dire, des hommes, des femmes, des enfants prient ici, là, partout. Dans l'intérieur de l'église, c'est bien un autre spectacle : une foule compacte encombre toutes les nefs ; la ferveur et le recueillement règne sur tous les fronts. Il y a bonheur à voir de telles assemblées : elles rappellent les premières réunions des chrétiens. On prie mieux soi-même, et l'âme embrasée de l'amour commun s'élève avec plus d'essor vers la céleste patrie.

Nous achetons des chapelets dans cette sainte église, et après avoir admiré la belle et dolente *Flagellation* de Rubens, qui illustre cette maison de Dieu ;

Un magnifique *Portement de Croix*, de Van-Dyck ;

Le *Saint Dominique*, de Gaspard Crayer ;

Une statue en marbre, par Quellyn ;

Et une *Adoration des Mages*, en cuivre et bronze, etc., etc., nous sortons pour continuer notre pèlerinage dans les autres nombreuses églises d'Anvers.

Je ne vais pas vous conduire à notre remorque pour les visiter, chère Madame : je vous signalerai cependant *Saint-André*, que Marguerite d'Autriche, sœur de Charles-Quint, fit ériger en paroisse à l'occasion de la paix de Cambrai. Nous y retrouvons un souvenir de Marie-Stuart. C'est son portrait, peint sur marbre, et placé comme fleuron sur les tombeaux de Barbara Mowbray et d'Élisabeth Curle, deux dames d'honneur de l'infortunée Reine, et qui assistèrent à son terrible supplice..., mortes toutes deux à Anvers.

Je vous nommerai à peine *Saint-Augustin*, qui montre avec orgueil le *Mariage mystique de sainte Catherine*, par Rubens, et la *Vision de saint Augustin*, par Van-Dyck ;

L'église de *Saint-Charles Borromée* ou des *Jésuites*, reproduction réduite de notre Saint-Roch de Paris, qui fut brûlée, mais dont on a sauvé les parties les plus belles, et qui nous fait admirer :

Une Vierge et une Circoncision, de Corneille Schult ;

De petites peintures, de Van-Baelen ;

L'*Adoration des Mages*, par Van-Opstal ;

Et une *Sainte-Famille*, de C. Schult, qui décora notre musée de Paris, jusqu'en 1815.

Si vous entrez au *Musée* avec nous, car c'est par le musée que nous terminons nos

explorations du jour, que de merveilles à contempler avec bonheur ! Le premier objet qui nous frappe est la *Chaise en cuir*, à clous dorés, de Rubens. Elle est de 1634... Pour aller plus vite, voici les noms des artistes qui ont leurs chefs-d'œuvre entassés dans ces galeries. Jugez de notre admiration ! Rubens ! Van-Dyck ! Quintin Metzis ! le Maréchal-Ferrant, vous savez ? Schult ! M. Coxie ! Frans-Floris ! Van-Orley ! Van-Baelen ! Voss ! Maës ! les quatre Franks ! Martin-Pepyn ! les Crayers ! Jordaëns ! Janssens ! Seghers ! Teniers ! Quellyn ! Pierre Thys ! Boyermans ! Est-il plus belles pleiades d'artistes ?

Après notre dîner, vers six heures du soir, alors que le ciel bleu rayonnait des derniers feux du jour, et que l'air était doux et tiède encore, pour nous remettre de nos admirations, nous reprenons notre calèche, et nous faisons une délicieuse promenade par la *Porte de l'Escaut*, ouvrant sur le fleuve, monument de 1624, qui nous offre sur son fronton les traits d'un vieillard en costume de fleuve, avec une corne d'abondance, s'inclinant sur son urne d'où l'eau ruisselle, sur les bords de cette superbe rivière changée en miroir qui reflète les cieux et la terre. Nous longeons ainsi *le Port*, et les *Docks* ou *Bassins* d'Anvers, créés par notre grand Napoléon, au prix de plus de vingt millions, et qui font la fortune commerciale des Anversois. Rien n'égale le caractère de grandeur de ces quais et du spectacle mi-fluvial, mi-maritime qu'ils nous offrent. Aussi nous répétions notre promenade jusqu'à ce que les flambeaux de l'Ether soient allumés par la main de Dieu, et que les carillons d'Anvers, la ville aux antiques corporations de marins, d'orfèvres, de peintres et de drapiers, préviennent qu'il est l'heure d'aller nous coucher.

C'est ce que je vais faire, maintenant que minuit sonne, non sans vous avoir déposé un baiser sur le front pour le compte de ma mère, et un autre sur vos belles mains pour la satisfaction d'un cœur qui vous aime et vous est dévoué, Madame.

Votre jeune ami,

E. D.

Gand, octobre 1833.

Nos fatigues dans la belle ville d'Anvers ont demandé de nous un grand jour de repos, ma chère amie ; après quoi, traversant l'Escaut, entre Anvers et la Tête de Flandre, nous avons été dans cette dernière qui n'est autre qu'un retranchement formidable, dépendant de la Citadelle, prendre le chemin de fer de Gand.

Tu sais que la Belgique, pendant que la Hollande recouvrait sa liberté et, sous le nom des *Sept-Provinces-Unies* ou *République de Hollande*, se faisait gouverner par des *Stathouders*, c'est-à-dire *Gardiens-du-Pays*, dont le premier fut Guillaume I, le *Taciturne*, tu sais, dis-je, que la Belgique restait aux Espagnols, et prenait le nom de *Pays-Bas*.

Espagnols. Mais en 1714, cédée à l'empereur d'Allemagne, elle reçut celui de *Pays-Bas-Autrichiens*. Aujourd'hui, après de glorieuses journées, comme nous en avons eues dans notre France, la Belgique, redevenue libre, est ainsi divisée :

Province d'Anvers, Anvers ;
 Flandre orientale, Gand ;
 Flandre occidentale, Bruges ;
 Hainaut, Mons ;
 Province de Namur, Namur ;
 Province de Liège, Liège ;
 Limbourg, Hasfeltz ;
 Brabant, Bruxelles.
 Luxembourg-Belge, Arlon.

M. Dory, géographe par excellence, a jugé à propos de nous faire marcher géographiquement dans notre voyage. Nous avons donc débuté en Belgique par la province d'Anvers, aujourd'hui nous pénétrons dans la Flandre orientale, et de là dans la Flandre occidentale, lesquels Flandres, dans leurs capitales, Gand et Bruges, se rendirent si fameuses par leurs révoltes et les bravades de leurs bourgeois à l'endroit du grand et terrible Charles-Quint.

La Belgique appartient toute entière aux bassins de l'Escaut et de la Meuse : c'est un pays plat, excepté dans le sud-est, où les Ardennes étendent leurs ramifications. Dans le canton nommé *La Campine*, au nord-est, il y a de vastes landes et des plaines sablonneuses. Le sol produit des céréales, du lin, du houblon, du tabac, etc.

Or ce sont précisément les landes et les sables de la Campine que nous traversons à leur extrême limite, en les laissant dernière nous. Des nuages de poussière fine pénètrent dans notre wagon, ce qui, joint à une chaleur extrême, en rend le séjour fort peu agréable.

D'abord nous passons à *Saint-Nicolas*, ville toute moderne, assez triste d'apparence, où montent dans nos voitures une vingtaine d'arbalétriers flamands, avec armes et bagages. Ils se rendent, nous disent-ils, à une fête de Lockeren, où un prix est offert à leur adresse.

Nous touchons en effet, bientôt après à *Lockeren*, autre petite ville, dont un boulanger possède une *Abigaïl allant au-devant de David*, œuvre magnifique d'un des deux maîtres de Rubens, Otto Venius. Tu conçois que ce boulanger n'a pas mis ce chef-d'œuvre comme enseigne sur son pétrin. S'il le montre au public, ce n'est qu'à grand renfort de piécettes blanches. Vraiment il faut être dans les Flandres pour trouver ainsi des merveilles jusque chez les paysans !

Enfin voici *Gand*.

Le cœur me bat .. Dans mes lectures du jeune âge, il m'est resté tant de souvenirs de cette capitale des Flandres qui faisait trembler ses maîtres et leur dictait des lois, que

j'aspire au moment de voir ces rues, ces palais, ces places qui ont vu les Arteweldes souffler sur les passions populaires pour les mettre en fermentation et les porter à la révolte.

Oui, voici Gand dont le beffroi entendit Charles-Quint, au duc d'Albe, qui du haut de la plate-forme de ce beffroi lui conseillait, pour punir la révolte des Gantois, de tout raser, ville et faubourgs, répondre ce fameux calembourg :

— Paris ne tiendrait pas dans mon Gand !

Nous franchissons un pont, nous entrons dans la ville....

Rues fort longues, maisons fort noires, espaces fort vides, montées fort raides, façades et alignements fort irréguliers, voilà le Gand que je me figurais n'avoir que des palais, des monuments splendides, des rues grandioses, des quais splendides.

La vie n'est donc qu'une illusion, mon Dieu ? Et tout ce que nous voyons des yeux de l'imagination nous semble infiniment plus beau que ce que nous offre la réalité.

Et pourtant l'enceinte de Gand est telle que plus nous avançons, plus elle paraît s'élargir, s'agrandir et s'étendre : aussi prenons-nous un mauvais carrosse, qui, dans ses va et vient, nous fait voir qu'outre les maisons, Gand renferme des bois, des prairies, des terres labourables et labourées, d'immenses viviers, que sais-je ? Oh ! mon désenchantement est complet.

M. Dory n'en continue pas moins son enseignement à mon Emile, pendant que notre berlingot gravit une rue raide comme les Alpes :

— Une charte de Louis le Débonnaire fait pour la première fois mention de Gand, en le plaçant dans le *Pagus-Brachbatensis*.

Ce fut vers l'an 656 que saint Amand vint y prêcher le Christianisme.

Dix-huit ans après, un saint évêque d'Écosse, Liéven, y annonça l'Évangile dans le pays d'*Alott*, et y reçut le martyre.

En 811, Charlemagne vint y inspecter sa flotte, composée de bateaux plats, et destinée à s'opposer aux Normands.

Eginhard, son secrétaire, y vint ensuite, comme abbé de Saint-Bavon.

Vers 868, Baudouin Bras-de-Fer, premier comte héréditaire de Flandre, pour lutter contre les Normands, bâtit, à Gand, le Château-du-Comte, dont l'entrée est encore debout.

— Nous la verrons, dit Emile, toujours curieux d'antiquités.

— Nous la verrons, reprend le grave Dory.

Ce château n'empêcha pas, du reste, les Normands de séjourner à Gand pendant l'hiver de 880.

Au milieu du x^e siècle, Gand, déjà peuplé, s'abandonne avec succès au travail de la laine que lui fournit l'Angleterre. Ainsi furent établies les premières tissanderies, à Gand, en 968 : et le tissandage devient le commerce de la ville.

Excursions.

Cent ans plus tard la population y est devenue si considérable, que vers 1046, une peste affreuse y enlève plus de six cents personnes par jour.

En 1067, l'église de Saint-Bavon est achevée; on en fait la dédicace.

Sous Philippe d'Alsace, vers 1178, Gand reçoit une charte de commune qui légalise des libertés déjà données et les développe.

Baudouin, comte de Hainaut, son successeur, accorde aux Gantois des privilèges par lesquels tout bourgeois peut élever une école, etc., etc. Mais aucun édit du Comte n'a force de loi sans le consentement de la commune.

Baudouin IX, devenu plus tard roi de Constantinople, à la cinquième croisade, fixe les droits d'entrée, etc.

A cette époque Gand était circonscrit entre la Lys et l'Escaut.

En 1228, Fernand de Portugal et Jeanne, son épouse, suppriment le collège des Treize-Échevins et y subsistent les Trente-Neuf.

Vers 1252, Marguerite de Constantinople, dite la *Noire-Dame*, et Gui, son fils, donnent aux Gantois le premier diplôme en langue flamande.

A cette époque, Pétrarque visitait la Flandre et admirait sa richesse.

Le 11 juillet 1302, la *Journée des Éperons* ou de *Courtrai* assurait un triomphe éclatant aux communes flamandes en guerre avec la France, à l'occasion de son gouverneur, le comte Louis de Nevers.

Aussi élisent-elles pour *Rucart*, ou *protecteur*, le fameux Jacques Arteweldt, homme doué d'autant de génie que d'audace, inscrit sur le registre du métier des Brasseurs, mais d'une naissance distinguée, et si habile qu'un roi d'Angleterre ne dédaignait pas de l'appeler son *cher compère*.

Ce roi d'Angleterre, du reste Édouard III, soulevait les Flamands contre la France, par jalousie de son influence sur les populations flamandes.

Siger, de Courtrai, décapité sur la place publique de Gand, en 1337, fit lever l'étendard de la révolte, et Arteweldt, comme chef des Gantois, traita avec l'Angleterre.

Louis de Nevers fut obligé de s'enfuir.

Alors sac d'Armentières de la part des Gantois, victoire des Marquettes de la part des Français; revanche à l'Écluse de la part des Anglais.

Aussitôt Arteweldt de proposer à Édouard les Flandres pour son fils, le prince de Galles. Mais les communes s'y refusent. Au contraire, indignés, les gens de Gand investissent la maison d'Arteweldt, et le massacrent sans pitié le 17 juillet 1345.

Le comte Louis de Nevers rentre dans ses États. Puis, l'année suivante, il périt à la bataille de Crécy, dans les rangs de l'armée française.

Mais voici venir une querelle entre les gens de Bruges et ceux de Gand, à l'occasion du canal qui existe, et que l'on creusait alors pour mettre les deux villes en communication. Le souvenir d'Arteweldt se réveille. On court à la retraite de son fils Philippe, on lui offre

le titre de chef des Gantois ; et, le 25 janvier 1382, sur la place de l'Hôtel-de-Ville que nous allons voir, on lui jure serment d'obéissance.

Son premier soin est de faire périr douze des assassins de son père, après quoi, le nouveau tribun s'avance contre le nouveau comte de Flandre, accouru sous les murs de Gand, avec une nombreuse armée. La lutte fut terrible. La famine fit éprouver aux assiégés les angoisses les plus cruelles. Les deux partis ne pouvant s'entendre, dans une sortie, le Comte est battu, mis en fuite, et obligé de se cacher dans la cahutte d'une pauvre femme, à Beverholt.

Arteweldt profite de sa victoire pour courir à Bruges. Il s'en empare et fait passer au fil de l'épée tout ce qui refuse de le reconnaître et de se ranger sous ses drapeaux.

Alors il s'arroe le titre de Régent des Flandres.

Mais la France accourait venger le comte Louis II. Clisson livre bataille aux Flamands, à Rosbeck, le 27 novembre 1382, et Philippe-Arteweldt y est tué les armes à la main.

Du tumulte sans but, du désordre sans nécessité, l'ascendant aveugle de la multitude, voilà ce qu'on découvre dans un grand nombre des insurrections qui agitent les Flandres jusqu'à Charles-Quint.

Ce petit-fils de Maximilien I^{er} et de Marie de Bourgogne, souveraine des Pays-Bas, naquit à Gand, le 24 février 1500, de Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et de Jeanne la Folle, fille de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille. Ce prince est baptisé dans la vingtième chapelle de la cathédrale de Saint-Bavon, où nous verrons tout-à-l'heure les fonts-baptismaux qui le reçurent.

Bientôt ce prince devenu, par des héritages successifs, le plus puissant prince du monde, fait la loi dans l'Europe et domine tous ses rivaux. Toutefois ses sujets de Gand prétendent lui résister. Leur gouvernante, la reine de Hongrie, Marguerite d'Autriche, leur demande des subsides pour faire la guerre à la France. C'était en 1556. Les États-Généraux lui accordent douze cent mille florins. Mais les Gantois refusent leur part, sous prétexte que leurs privilèges leur donnent le droit de se taxer eux-mêmes. Pour les contraindre, Marguerite fait saisir dans tous les Pays-Bas les bourgeois de Gand qui y sont établis. Le Conseil de Malines les condamne. Les gens de Gand courent aux armes. Cependant la paix se fait entre Charles-Quint et François I^{er}. Le roi d'Espagne s'empresse alors de traverser la France pour courir sus aux Gantois. Ceux-ci n'ont fait aucun préparatif de guerre. Aussi le prince rentre dans la ville sans coup-férir. Toutefois il fait trancher la tête à neuf des rebelles d'abord, puis à seize autres qui se permirent quelques murmures.

Cette leçon ne servit pas encore : maintes fois l'esprit remuant des Gantois appelait sur eux et leur pays de grands malheurs. Les Pays-Bas, par leur faute, furent souvent ravagés par la guerre, et elle se fit avec une férocité dont les généraux impériaux, sans doute, donnèrent l'exemple, mais qui avait attiré sur le pays natal de l'Empereur de sévères

représailles : villes prises d'assaut, cités se rendant à discrétion, puis pillées, brûlées, et les habitants perdus.

Pendant les troubles qui marquent le règne de Philippe II, ennemi juré de Luther et de ses doctrines pernicieuses, le congrès, connu sous le nom de *Pacification de Gand*, unit momentanément toutes les provinces des Pays-Bas contre les Espagnols. Mais pendant que la Hollande, devenue protestante, secouait complètement le joug de l'Espagne, la Belgique, restée fidèle au Catholicisme, retombait sous le joug étranger d'Albert et d'Isabelle d'Autriche.

Marie-Thérèse lui rendit un peu de vigueur qu'elle tourna contre le fils de cette souveraine.

Car en 1789, Gand traita Joseph II d'Autriche, en prince déchu, et ouvrit ses portes aux *Patriotes*.

En 1830, le 18 octobre, la citadelle de Gand, occupée par les troupes du roi de Hollande, maître de la Belgique depuis 1814, et qui subissait en ce moment la déchéance imposée à Joseph II, se rendait à la Légion Belge-Parisienne.....

— Vous avez fini... enfin? dit Émile à M. Dory. Ce n'est pas un malheur. Pendant que vous réveillez l'histoire des temps passés, et des événements dont cette ville a été le théâtre, vous ne remarquez pas qu'elle est coupée par un grand nombre de canaux navigables.

— Oui, qui font communiquer l'Escaut, la Lys, la Hièvre et la Moëse..., répondit M. Dory. Aussi Gand est-elle partagée en vingt-six îles réunies les unes aux autres par une multitude de ponts. Le canal du Sas-de-Gand, qui marie Gand à la mer, y amène des bâtiments d'un tonnage assez considérable.

— Mais voyez donc comme toutes ces maisons bigarrées, étranges de forme, rappellent les villes du moyen-âge..., dit mon fils. Celle ci peut bien se ranger dans cette catégorie. Oh? mère, quelle magnifique construction!... Regardez, monsieur Dory.

Nous étions en face de l'*Hôtel-de-Ville*, ma chère Agathe, et Malines, Valenciennes, ou Bruxelles ne t'offriront jamais plus magnifique dentelle que la façade principale et l'angle droit de cet admirable édifice. Laisse-moi te dire, qu'en face de ses clochetons, de ses ravenelles, de ses balcons, de ses poternes, sculptées, brodées, historiées comme le plus beau point d'Alençon, je ne suis plus en 1850, mais autour de moi, tout devient 1345: j'entends les Gantois hurler sous ces fenêtres, je vois apparaître sur ce perron la belle Marie de Bourgogne, ou la sévère image de Charles-Quint. Les bourgeois m'apparaissent, la corde au cou, venant lui demander grâce, et laissant pendre, ou tomber les têtes de leurs plus rétifs rebelles, sur cette place même, pour racheter leur révolte.

Tu ris de ma monomanie moyen-âge! Que veux-tu? Je suis ainsi faite.

Non loin de l'*Hôtel-de-Ville*, autre rêverie moyen-âge. Nous arrivons à un vieux canon, gigantesque, colossal, couché à terre comme un géant mort. Nous demandons l'explication

de ce rébus de fer, tombé dans un coin de la place du Marché, à un bon bourgeois qui passe.

— C'est *Dulle Griete*, nous dit-il, ou *Marguerite l'Enragée*, nom emprunté à l'une de nos comtesses de Flandre, Marguerite, ou la *Dame-Noire*, dont la vie fut loin d'être édifiante. Cette bombarde énorme n'a pas moins de dix-huit pieds de long et de dix à onze de circonférence. Son poids est de trente-trois mille six cents livres. Elle fut forgée sous Philippe Arteweldt, en 1382, pour le siège d'Oudenarde, et quand les Gantois la firent décliquer, on l'entendit de jour à cinq lieues, et à six de nuit.

Figure-toi qu'Émile entre dans son *bec*, c'est le nom que les Gantois donne à la gueule de la bombarde, et qu'il a l'air d'un enfant englouti dans un-étui titanique.

Autres idées du moyen-âge, en face d'un portail de sombre et lourde architecture... C'est tout ce qui reste du grand *Château des comtes de Flandre*. Mais que de souvenirs ! Par cette porte surbaissée sont passés bien des paladins et des comtes, et Louis de Nevers, et la Dame-Noire, et Charles le Téméraire, et Marie de Bourgogne, et Maximilien I^{er}, et Charles-Quint, et Philippe II, et son terrible duc d'Albe, et *Tutti quanti*!...

A quelques pas seulement, sur une autre face de la place où se dresse le squelette de la porte d'honneur des comtes de Flandre, cachant derrière lui l'usine qui couvre le sol de l'antique manoir, sans honte et sans vergogne, se dresse, au milieu des marchandes de marée, une fort belle *Porte à plein-ceintre*, soutenue par des colonnes verniculées comme celles du vieux Louvre, cannelées comme celles du Luxembourg. Elle supporte le Dieu de la Mer, et l'Escaut et la Lys forment sa cour.

On nous montre ensuite, tout près de là, une vieille et fort belle maison qui a nom *Maison-des-Bateliers*, corporation puissante jadis, et riche, à en juger par ce délicieux spécimen du moyen-âge encore.

Bientôt, en montant sur le point culminant de la ville, nous arrivons à un palais monotone et peu intéressant du reste, que l'on nomme *Steenmuysen*. Mais nous nous inclinons en apprenant que ce fut la dernière résidence de Louis XVIII, avant son retour en France, et pendant que l'on chantait, sous les fenêtres des Tuileries, pour le rappeler de l'exil, cet ignoble calembourg :

— Rendez-nous notre père

De Gand!

Rendez-nous notre père!

Nous voyons, en passant, la façade monumentale du *Théâtre*, et à côté le magnifique *Palais-de-Justice*, car nous avons trouvé enfin un quartier beaucoup plus moderne et moins triste, et nous atteignons la *Cathédrale de Saint-Bavon*.

Ma chère amie, que te dirai-je des splendeurs de cette église?

Admirable chaire, marbre blanc et chêne noir, ayant au pied saint Jérôme écoutant

sonner la trompette du Jugement dernier, au fronton des anges portant l'étendard de la Croix, et au milieu l'arbre du Paradis Terrestre, gracieux mélange de bois et de marbre.

Cirque immense et merveilleux de chapelles en marbre blanc et noir, de portiques et de jubés, de tombeaux et de balustrades, de l'effet le plus ravissant ;

Forêts de colonnes, de pilastres ;

Et surtout peintures au-dessus de tout éloge, Otto-Venius, Rubens, Van-Dyck, Crayer, Van-der-Mecren, Seghers, Coxie, etc.

Mais ce qui est le joyau de ces joyaux, le diamant incomparable de ce délicieux écrin, c'est, retiens bien ce renseignement, dans la onzième chapelle de droite, l'AGNUS DEI, prodigieuse composition mystique de l'apocalypse, de Jean et Hubert VAN-EYCK. Ce tableau, assez médiocre de grandeur, ayant un ceintre, se fermait avec six volets, deux pour le ceintre, quatre pour le bas du tableau. Or, les chanoines de Gand, pieux abbés, mais de l'art n'ayant cure, s'avisèrent de consentir à vendre cinq de ces volets à un Belge, au prix de six mille francs. Des mains du Belge, horreur d'homme ennemi de sa patrie, ces volets passèrent à celles d'un Anglais, et, par l'Anglais furent vendus 419,000 fr. au roi de Prusse.

Si bien que cette œuvre grandiose se trouve lacérée, déshonorée, tout en déshonorant les vendeurs et les acheteurs.

Or, sur le tableau et l'un des volets échappés aux vendales on voit :

L'agneau de Dieu monté sur un trône. Papes, évêques, docteurs, martyrs, vierges et saintes femmes, forment autant de processions diverses, se rendent aux pieds de l'Agneau. Rien au monde ne peut donner idée de la délicatesse, de la perfection du travail, du fini précieux de ces mille personnages, confondus et distincts. Et le paysage qui entoure, et l'air qui circule, et les oiseaux qui volent, et les brins d'herbes qui poussent sous vos yeux, et les arbres, et les vêtements, tout est ravissant de beautés, de coloris, de grâce. Le volet, heureuse relique ; représente le Christ dans toute sa gloire. Quel effet devaient produire les autres ?

Oh ! vois-tu, Agathe, l'école flamande est la reine de la peinture, et la peinture est le premier des beaux-arts !

Curiosités que je te signale : Chandeliers de St-Paul de Londres, vendus par Cromwel aux chanoines de Gand, après la décapitation de Charles I^{er} ; Chasse de sainte Colette, de Gand, dans la seconde chapelle à droite, avec cette inscription :

Dulcis ancillæ Dei, Rosa Vernans, Stella decora!

Les tombeaux sont tous à admirer, surtout celui de l'évêque Allumont. Le prélat paraît à genoux devant l'enfant Jésus que lui présente la vierge, et il prie. Mais un squelette se dresse derrière lui et montre du doigt la terrible légende :

Statutum est hominibus semel mori!

Et dans la 20^e chapelle, les fonts baptismaux sur lesquels Charles-Quint reçut le Sacrement de Baptême !

Il y a bien des églises au monde : de toutes celles que j'ai vues, aucune ne me laisse l'impression de la cathédrale de Gand.

Nous avons visité une autre église d'un gothique pur et sévère, qu'annoncent deux hautes tours, genre poivrière, d'une solidité massive à défier un siège, c'est *Saint-Nicolas*.

Puis nous avons été à *Saint-Michel*, où, la serge verte levée, nous admirons un *Christ* sublime d'expression...

— Oh ! Monsieur, s'écrie Emile, reconnaissez-vous le bel original de Van-Dyck, dont vous avez la gravure, épreuve avant la lettre ?

Ma chère amie, c'est, en effet, l'une des gloires du grand Van-Dyck, que ce Christ en croix. Il est à mettre le premier entre tous.

Notre voiture, à la sortie de Saint-Michel, nous a conduits, en longeant un canal fort large et bordé de belles maisons vers un quartier calme et paisible. On nous fit entrer dans l'intérieur de ce quartier. C'est toute une suite de petites maisonnettes, avec jardins et portes grillées, encloses dans une vaste enceinte de murailles, et, à leur centre, montrant une église modeste, debout au milieu des parterres. Or, dans les jardins, en entrant ou sortant de l'église, venant, priant, une foule de religieuses nous apparaissent, portant toutes sur leurs têtes une serviette pliée... Ce sont les Béguines, soumises à l'ordre de sainte Begge... Elles sont presque toutes âgées, et s'inclinent vers leur tombe. Qu'elles sont heureuses de se préparer ainsi, très-saintement, au passage de cette vie à l'éternité !...

Voici les idées sombres qui effacent chez moi les idées moyen-âge, ma chère Agathe. Aussi ne te parlerai-je plus de ce que je vis de curieux à Gand. D'ailleurs la nuit vient. Laisse moi mettre, en pensée, mon cœur sur ton cœur, et former le vœu de te baiser bientôt à Paris.

Toute à toi.

F. D.

Gand, octobre 1835.

Un seul petit mot sur la lettre de ma mère, chère Madame.

Tout à l'heure, au lieu de nous laisser rentrer à notre hôtel du Chapeau-Rouge, car nous sortions du *Musée*, et nous étions très-fatigués, M. Dory dit un mot au cocher, et nous voilà traversant les ponts, les places, les rues de Gand, et sortant de la ville. Alors la voiture s'arrête, et nous descendons.

La nuit était venue : seulement déjà mille étoiles brillaient aux cieus , et la lune annonçait son approche par une blancheur superbe qui formait aurore à l'horizon.

Nous suivons gravement le mystérieux M. Dory.

Soudain , nous passons sous une voûte , nous traversons quelques ruines , et nous voici dans un vaste préau tout entouré d'arcades , semé de tombes ouvertes , de cercueils de pierres , de colonnes brisées , et offrant ici de ténébreuses galeries , là d'effrayantes anfractuosités , et partout des arceaux effondrés , des murailles crevées , des fenêtres gothiques à demi-rompues. Dans l'obscurité lugubre qui nous entoure , c'est à frémir ! Avec cela une brise folle faisait entendre de sinistres sifflements dans ces ruines lugubres.

— Mais où sommes-nous ? dit ma mère.

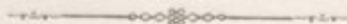
— Dans le *Vieux Cloître de Saint-Bavon*, hors des murs , jadis témoin de drames terribles... répondit la voix creuse.

Alors voilà que tout-à-coup la lune , dominant l'horizon , glisse ses rayons d'argent à travers les décombres , illumine les tombeaux , rend saillants les angles ténébreux , éclaire les galeries et nous offre le plus poétique aspect que puisse rêver l'imagination. Nous sommes restés là plus d'une heure.

Où sont ceux qui ont foulé les dalles de ces parvis ?

Votre petit ami ,

E. D.



II.



Prise de Sébastopol. — *Bruges*. — Procession. — Hemmeling et la peinture en général. — Notre-Dame. — Les églises. — Tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne. — Le beffroi de Bruges. — L'empereur Maximilien. — Chapelle du Saint-Sang. — L'hôtel-de-ville. — Maison et cheminée du Franck. — L'hôpital Saint-Jean. — Sainte-Ursule. — Encore et toujours Hemmeling, Van-Eyck, Rubens et Van Dyck. — Jérusalem très-en raccourci. — *Ostende*. — Description. — Mer du Nord. — Soirée fantastique. — Grève et digue. — Kursaal. — Déjeuner au Pare-aux-Huitres. — Physionomie des bains. — Baigneurs et baigneuses. — Dernière rencontre. — *Furnes*. — *Ypres*. — *Courtray*. — *Tournay*. — *Ath*. — *Mons*. — *Charleroi*. — *Namur*.

Bruges, octobre 1855.

Nous sommes à Bruges, Madame, la ville la plus riche et la plus pauvre, la plus curieuse et la plus triste, la plus ancienne et la plus moderne, la plus vivante et la plus morte qu'il soit possible de voir, d'admirer, d'étudier, de fuir.

La plus riche, car on ne fait pas un pas sans y rencontrer quelque merveille artistique qui vous éblouit et vous fascine; la plus pauvre, car les femmes, dans leur longue mante castillane et les hommes dans leur costume étriqué, font croire à la misère; la plus curieuse: chaque rue à son souvenir, chaque place son drame, chaque maison un événement à raconter; la plus triste: à peine sur un canal long d'un kilomètre voit-on un batelet, et à peine un passant sur le trottoir; la plus ancienne: de toutes les villes de la Belgique, c'est elle qui a conservé le mieux la physionomie du moyen-âge, maisons à pignons, tourelles, poivrières, façades sculptées, magnificences d'ornementation; la plus moderne: la bourgeoisie y est pleine d'affabilité et les gens de commerce sont fort courtois; la plus vivante: car s'agit-il de l'église ou d'une procession, la foule ruisselle dans les rues; la plus morte, car à la sortie des vêpres, le dimanche soir de chaque semaine, Bruges devient un sarcophage dans lequel, bon gré, malgré, dormir il faut!

Nous sommes arrivés à Bruges samedi soir, et descendus à l'hôtel de Flandre, délicieuse maison que je vous recommande, au besoin.

Le dimanche matin, au point du jour, cloches, carillons, sonneries de toutes sortes. Nous nous hâtons de sortir. Les rues sont jonchées de fleurs, et sur les places, à toutes les maisons, des pavillons, des étendards, des drapeaux, des guidons, des flammes, des oriflammes, flottent au vent, lutinés par le souffle d'automne, et nous montrent mille attributs nationaux sur leurs vives et joyeuses couleurs.

C'est une procession qui va passer. Elle vient, la voici. Blanche bannière de la vierge Marie, blanches jeunes filles voilées, rouges pennons de confréries pieuses, enfants recueillis, peuple dévotieusement incliné, chœurs et prêtres clamant les saints cantiques, tout nous ravit de bonheur, car Dieu est là ! Oui la foi sincère, l'espérance donnée par la croix, l'amour de la vertu brillent sur toutes ces physionomies sur lesquelles rayonne la religion de Jésus.

La procession finie, des groupes se forment. On parle de la France : on cite l'Angleterre ; le nom de Sébastopol est prononcé. J'écoute. Un Brugeois lit un journal. Je m'exhausse sur mes pointes pour voir le nom du journal, et je lis en gros caractères :

PRISE DE SÉBASTOPOL.

— Sébastopol est à nous ! allai-je dire à ma mère.

— Sébastopol est prise ! criai-je à M. Dory.

J'achète un journal pour convaincre ma mère, qui sourit de mon enthousiasme, pour persuader M. Dory qui se donne des airs de doute, et me voici lisant, relisant, lisant encore la nouvelle du succès de nos armes.

— Ah ! mon russophile d'Amsterdam, mon bel officier de marine, enfoncé ! m'écriai-je à mon tour en voyant que nous étions les vainqueurs et les maîtres du czar...

Je vous dirais bien des choses de l'enthousiasme de M. Dory, électrisant les Brugeois, comme jadis Thyrtée fit les Spartiates¹ : mais je laisse Sébastopol dans mon cœur, et, sur ce papier, je me remets à vous parler de Bruges.

A Bruges, le héros est Hemmeling, et c'est lui que l'on vous montre aussi dans des œuvres exquises. Qu'était Hemmeling et où est-il né ? nul ne le sait. Ce que l'on peut dire, c'est qu'un jour un homme blessé, un soldat vint demander des secours à l'hôpital Saint-Jean. On l'accueillit, on le guérit. Ce soldat avait du cœur. Il voulut payer son séjour. L'argent manquait à son escarcelle, mais le feu sacré brûlait son cerveau. Le voici qui prend une palette et des pinceaux, se met à l'œuvre, produit des toiles éblouissantes de beauté et les donne à la maison qui l'avait abrité. Il en donne ici, il en donne là, il en donne assez pour qu'on en trouve un peu partout, ... dans Bruges... qui les a bien gardées, certes ; c'est une justice à lui rendre. Puis l'artiste s'efface et disparaît. Cet homme, ce soldat blessé, ce peintre extraordinaire, c'était Hemmeling, que l'on nomme aussi Memelinck.

Savez-vous que pour voyager en Belgique il faut avoir certaines connaissances en peinture, la Belgique étant la terre classique de cet art magique? Heureusement ma mère dirige mon goût et forme mon jugement.

Ainsi elle me faisait voir hier comme quoi l'origine de la peinture se perd dans la nuit des temps. Les Grecs de Sicyone l'attribuaient à l'amour. Sans s'arrêter à la fable, elle me dit que l'on a dû peindre dans tous les temps, l'instinct de l'homme le rendant essentiellement imitateur. Les peuples les plus sauvages, comme les peuples civilisés, ont embellie par la peinture leurs habitations, décoré leurs temples, enrichi les statues de leurs dieux et leurs propres corps. La peinture unie à l'or se retrouve dans les monuments de l'Assyrie, de l'Égypte, de la Grèce, de l'Italie; elle brille dans les pagodes de l'Inde; elle décore les teocallis des Mexicains; elle rehausse les mosquées des Arabes et des Turcs; enfin elle apparaît dans les cryptes des premiers chrétiens, dans la basilique du moyen-âge.

Lorsque nous arrivons à l'Église Notre-Dame, par laquelle nous commençons nos courses artistiques dans la ville de Bruges, nous sommes assaillis par une nuée de guides et de ciceroni. Il faut un peu se fier à sa bonne étoile pour tomber sur un *sujet*. M. Dory, heureusement, a la main heureuse.

— Madame et messieurs, nous dit l'homme qu'il choisit, gaillard en casquette de loutre, les mains dans les poches et le nez en trompette, comme s'il sonnait continuellement la charge, vous êtes dans une ville qu'affectionnent beaucoup les étrangers. Elle est tant bourrée de chefs-d'œuvre! Savez-vous bien que Bruges était déjà citée comme ville dès le VII^e siècle? Son nom lui vient de *Bruck, pont*, car vous voyez que Bruges a une infinité de canaux, et une infinité de ponts.

Le comte Baudouin-Bras-de-Fer, dans l'intention d'opposer une barrière aux incursions des Normands, commença, en 807, à fortifier Bruges, où il fixa sa résidence habituelle.

En 1184, 1215 et 1280, plusieurs incendies lui furent bien funestes. Le dernier consuma toutes les archives municipales. Cette ville fut considérablement agrandie en 1270 et 1331.

Au moyen-âge, le principal dépôt des marchandises de l'Italie était à Bruges, qui les faisait passer dans tout le Nord.

Bruges, à cette époque, était peuplée de manufactures: outre celles de draps, velours, soies, toiles, etc., elle en avait de considérables où l'on faisait des tapisseries qui ont servi de modèle à vos Gobelins, dont les premiers tissus de haute et basse lisse furent même l'ouvrage de notre Janssens de Bruges.

On a dû vous dire, à Gand, qu'en 1382, Philippe Arteveldt s'empara de notre ville, et fit passer au fil de l'épée tout ce qui refusa de reconnaître son autorité, et de se ranger sous ses drapeaux.

En 1429, le duc Philippe le Bon y institua l'ordre de la Toison d'Or.

L'art de tailler le diamant fut inventé à Bruges, en 1450, par Louis Berguem.

Après que l'imprudent successeur de Philippe eut perdu la vie, une longue suite de désordres marquèrent chez nous le gouvernement de Maximilien. Les Brugeois osèrent même priver ce prince de sa liberté. Je vous ferai voir la maison qu'habitait ce prince, dans notre ville, et la prison qu'il occupa dans le beffroi des Halles.

Sur la grand'place de l'Hôtel-de-Ville, vous pourrez voir aussi l'autre maison où résida Charles II d'Angleterre, lorsqu'il vint à Bruges.

Sous les murs de notre ville, de ce côté, je vous montrerai l'endroit où Marie de Bourgogne, fille de Charles le Téméraire et d'Isabelle de Bourbon, née à Bruxelles, le 13 février 1457, et femme de Maximilien d'Autriche, prenant le plaisir de la chasse au vol, tomba de cheval et se fit une profonde blessure. Pour ne pas inquiéter son mari, et par pudeur, elle ne permit pas aux médecins de sonder la blessure, et, trois semaines après sa chute, le 27 mars 1482, elle cessait de vivre. Elle avait vingt-cinq ans. Vous verrez son tombeau dans l'église de Notre-Dame que voici, où nous allons entrer.

En 1485, Bruges commence à décliner, et Anvers hérite de ses dépouilles. Les Portugais y entraînent les Allemands et les Italiens; les autres nations, Espagnols exceptés, ne tardent pas à les suivre.

Notre population est de quarante mille âmes.

Ici, le sang est superbe, surtout chez les femmes. Lorsque le roi de votre France, Philippe le Bel, vint nous visiter au XIII^e siècle, avec son épouse, celle-ci dit avec dépit : « Dans cette ville de Bruges, je croyais ne compter qu'une reine; mais j'en trouve par » centaines. »

Notre ville a produit beaucoup de grands hommes : je ne citerai cependant que Simon Stevin, profond savant, dont le nom décore l'une de nos places.

Maintenant, Madame et Messieurs, entrons dans Notre-Dame : vous y avez une ample moisson de curiosités.

Cet homme a raison, Madame : *Chaire* splendide, toute en chêne, dont les Espagnols ont appris aux Flamands le secret de faire des chefs-d'œuvre; *Jube* en chêne, d'un beau travail aussi, mais plus lourd; *Statues des douze Apôtres* appuyées aux colonnes de la nef; *Tableaux* de Pourbus, de Van-Ost, de Crayer, de Seghers, de Quellyn; admirables *Tombeaux du duc de Bourgogne* et de *Marie de Bourgogne*, sa fille, œuvre de J. Jongelinck, dont les statues en cuivre doré, ainsi que les ornements, sont du plus bel effet. Les socles sont en marbre noir. Ils portent la devise de Charles le Téméraire, fière et célèbre comme lui :

JE L'AI EMPRI, BIEN EN AVIENGNE !

On nous montre sur l'autel une statue que le sacristain présente comme l'œuvre de Michel-Ange... elle est fort belle... mais !...

C'est la *Cathédrale* que nous visitons ensuite.

Comme l'église précédente, chaque colonne de la nef porte des statues : la chaire est belle ; le jubé superbe, en marbre blanc et noir, ainsi que les balustrades et les chapelles du pourtour, supporte de fort belles orgues aux tuyaux dorés, dont le sommet est couronné de statues, couleur de fer fourbi. De chaque côté du chœur deux portes à jour permettent de voir ce qui se passe dans le sanctuaire.

On dit une grand'messe en ce moment, et nous sommes heureux d'y assister. Une musique se tient sur le jubé et accompagne l'orgue : je dois avouer qu'elle est peu harmonieuse. Mais autre chose me plaît bien davantage : c'est la piété fervente des assistants. Les hommes sont en très-grand nombre ; ils prient à ravir, et pas la moindre distraction ne passe sur les fronts.

Je vois bon nombre de statues de la Vierge devant lesquelles brûlent des cierges. Ces statues sont habillées à la mode flamande. Partout des peintures délicieuses. A quoi bon vous redire les noms de leurs auteurs ? Ce sont toujours de grandes œuvres...

Quand nous sortons, le *Beffroi de Bruges* fait entendre de joyeux carillons. Nous allons le voir. C'est une tour prodigieusement haute, dentelée, svelte, élégante, carrée jusqu'à la troisième travée, et de là, octogone, jusqu'à ce qu'elle se perde dans les nuages. Elle domine la façade des *Halles*, qui forment au-dessous un vaste bâtiment quadrilatère avec galeries.

L'*Hôtel de l'empereur Maximilien* est presque en face. C'est un magnifique spécimen des splendides demeures du XV^e siècle.

De là, par une petite rue qui ouvre sur la place des Halles, nous allons à l'autre bout de cette petite rue sur une autre place, celle de l'*Hôtel-de-Ville*.

Nous nous arrêtons ébahis. Nous avons à notre gauche, sur le même plan, et le suivant comme les grains d'un chapelet, la divine chapelle du Saint-Sang, l'*Hôtel-de-Ville*, et la *Maison du Franc*, trois joyaux que l'on devrait envelopper d'un écrin de velours et d'or.

Bruges possède du sang de notre Sauveur dans un flacon merveilleux ; ce flacon est renfermé dans un admirable reliquaire, et le reliquaire est enclos dans une chapelle de toute beauté, au-dehors et au-dedans. On la nomme la *Chapelle du Saint-Sang*.

Un escalier splendide nous y conduit. Médaillons exquis ; délicieux vitraux ; châsse de trois millions de francs, du poids de quarante-six livres, avec armoiries de Charles le Téméraire, et portant une couronne d'or donnée par Marie de Bourgogne, le tout avec cette inscription : *Fecit J. Crabbo* ; tabernacle tout en argent ; vitrines de Malines sur l'autel ; peintures murales comme dans notre Sainte-Chapelle ; chaire unique représentant la boule du monde ; autel portatif gothique avec escalier double pour l'adoration du Saint-Sang, chaque vendredi ; tableaux de Crayer, et deux triptyques d'Hemmeling ; telle est la chapelle du Saint-Sang.

Palais indescriptible, tout à jour, tout couvert de statuettes, tout orné de clochetons,

de fleurons, de fenêtres ogivales, etc., tel est l'*Hôtel-de-Ville* qui se rattache à la Chapelle et se relie à la maison du Franc.

Enfin, palais à tourelles, plongeant leur pied dans l'eau, du côté nord; palais à pignons dentelés, palais à salles de toute magnificence, telle est la *maison du Franc*.

Mais si la Maison du Franc est une merveille, dans cette merveille s'en trouve une autre d'un bien plus grand mérite artistique, c'est la *Cheminée du Franc*. Elle est à notre Louvre, Madame, où vous pourrez la voir; mais elle y est en plâtre, et a été modelée sur celle de Bruges qui est en bois, et l'original. Cette cheminée, en style renaissance, est placée dans la salle de réunion de l'ancien magistrat du Franc de Bruges.

Lorsque nous sortons de la Maison du Franc, une musique militaire fait retentir ses fanfares autour d'une statue ombragée par des arbres, et dont de furtifs rayons de soleil osent se permettre de baiser les pieds, là, dans un angle de la place. Mais notre guide ne nous permet pas de nous livrer au dilettantisme, et le voici qui, sans relâche, nous dirige vers l'*Hôpital Saint-Jean*.

Nous entrons: vieil hospice; porte antique; pauvre chapelle où l'on prie, où l'on chante en musique les litanies de la sainte Vierge; puis jardins fort tristes; cour délabrée; et au fond, antique bâtiment dans lequel on nous introduit.

Ciel!... quels tableaux! mais quelle châsse!

D'abord, de Teniers, *une pêche miraculeuse*...

Puis, de Van Ost, *un savant en méditation*...

Ici du Rembrandt, là du Pourbus: et tout autour du plafond de calmes et paisibles têtes hollandaises, graves et pieux protecteurs de l'hôpital Saint-Jean.

Chapeau bas! Voici venir Hemmeling! on découvre la *Châsse de Sainte Ursule*, et la châsse de sainte Ursule, c'est Hemmeling!

Que faut-il admirer le plus, dans ce précieux fini d'une peinture sans nom, dans cette prodigieuse conservation d'un coloris merveilleux, dans cette expression suave de onze mille vierges qui suivent Ursule débarquant à Cologne; dans ce fleuve, ces barques, ces nacelles, ces soldats qui s'agitent sous vos yeux avec l'illusion de la vérité, dans cette touche fine, large, unique, magistrale qui fixe magnifiquement les moindres détails. Et savez-vous une chose? c'est que Hemmeling ne peignit, comme on le faisait à cette époque, qu'avec un mélange de couleur, d'œufs et de colle.

Et cette *Adoration des Mages*, par Hemmeling?

Et ce *Mariage mystique de sainte Catherine*, d'Hemmeling?

Comme le dit notre guide, c'est à s'incliner devant le beau talent qui a inspiré le peintre de la châsse, et des tableaux à trois compartiments que l'on nomme triptyques, d'Hemmeling!

.....
Après vous avoir parlé d'Hemmeling, je voudrais terminer ma lettre et la mettre à la

poste. Mais je suis obligé, en fidèle historien, de vous dire que M. Dory, qui ne veut jamais rien manquer, ni oublier, ni, etc.... nonobstant une pluie fine qui tombe, nous remorque jusques hors de Bruges pour voir la *Chapelle de Jérusalem*.

Fiasco complet ! nous ne trouvons dans cette église qu'une bonne chose, c'est le sentiment religieux qui l'a inspiré. Car, à part cela, cette église est une pauvre contre-façon, une misérable reproduction, et une imitation mesquine des *Lieux saints de Jérusalem*. Au moins, M. Dory n'aura rien à se reprocher.

A la bonne heure : vive le *Musée! Baptême du Christ*, Hemmeling... *Tableau triptyque de la Vierge*, Van-Eyck... Et du Rubens et du Van-Dyck.

Adieu, Madame : j'ai le torticolis à force de regarder toujours les peintures : aussi partons-nous pour Ostende, nous reposer des tableaux des hommes en face des tableaux de Dieu !

Je vous serre la main, et vous prie de me garder au nombre de vos amis les plus aimés,

E. D.

Ostende, octobre 1833.

Pour nous plaire à Ostende où nous sommes depuis deux jours, ma chère Agathe, si nous n'avions que les rues de la ville tirées au cordeau, les places alignées scrupuleusement, les maisons vertes, jaunes, café au lait, etc. etc., nous nous ennuerions à en avoir le spleen. Mais heureusement nous ne sommes ici ni pour la ville qui n'a aucun monument à nous montrer, tant le siège, que l'Espagne paya de la vie de cent mille hommes, fut désastreux pour Ostende, au XVII^e siècle ; ni pour les baigneuses qui se promènent les cheveux au vent, pour les sécher à leur sortie de l'eau. Nous sommes à Ostende pour sa Mer du Nord, pour sa plage, pour sa grève, pour ses dignes, pour ses horizons, pour ses bains.

Nous l'avions vue déjà, cette Mer du Nord, par un temps d'orages et de tourmente, à Scheveningen, près de La Haye, en Hollande, si tu t'en souviens. Mais ici, à Ostende, nous la revoions par le plus beau temps du monde. La soirée est douce, tiède, parfumée. Si le vent souffle, c'est une brise. La vague bat mollement la grève. L'Océan brille sous les feux du soleil qui va s'éteindre tout-à-l'heure dans les flots. La lame vient baiser le sable le plus ferme et le plus moelleux que l'on puisse désirer. On entend à peine la respiration de cette masse d'eau qui se soulève lourdement. Des bateaux à vapeur vont et viennent, emmenant ou ramenant les amateurs de pleine mer. Leur noire ou blanche ai-grette tache l'azur du ciel et se balance comme un panache de géant. La musique sonne, murmure, bondit et soupire devant l'élégant Kursaal qui se pavane sur la digue ; les

promeneurs, dans toutes les toilettes de l'Europe, bourdonnent, caquettent sur les talus, en les sillonnant; l'angelus sonne au loin dans la ville; et les étoiles s'allument au firmament. Quand est venu le crépuscule, les mille logettes montées sur des roues, qui servent à porter les baigneurs dans la mer, isolées ou groupées sur la grève, semblent des fantômes qui se glissent dans les ténèbres: les conversations deviennent plus mystérieuses; le vent de mer se fait sentir plus salin et plus âcre: la foule diminue; les groupes se divisent; le casino, le kursaal et les restaurants se prennent à flamboyer, et la vague, dans le silence du soir, devient plus mesurée. Tel est Ostende en cette belle soirée.

J'étais heureuse: j'avais mon fils avec moi, tout ce que j'aime le plus au monde! Nous sortions de l'église où j'avais prié pour mes amis de France, et pour le cher défunt que je pleure partout! M. Dory me parlait précisément de toi et me consolait, par l'espérance de te revoir bientôt, du long-temps qui nous tient séparées; j'admirais Dieu dans ses œuvres, et je le faisais admirer à mon fils...

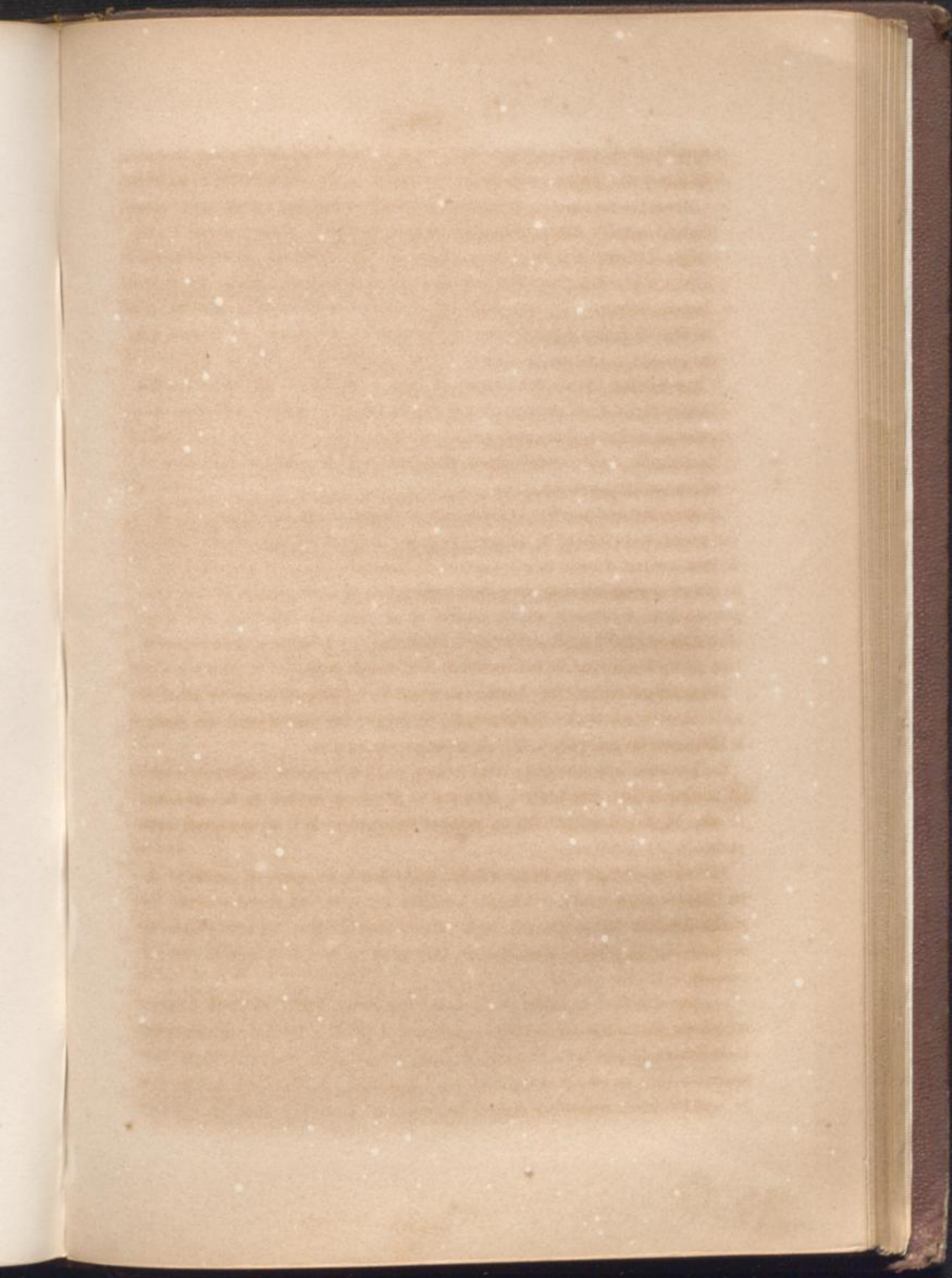
Après une aussi belle soirée, la matinée du lendemain devait être charmante: elle a tenu parole. Il y avait foule de baigneurs, ce matin. Emile et M. Dory ont eu la fantaisie du bain et se sont donné deux fois ce plaisir. Le moment était bon, car il faisait chaud, et tu sais que la température de la mer ne s'éloigne jamais de la température de l'air. L'impression du froid n'est donc pas très-sensible en se plongeant dans l'eau. Mais il convient cependant de s'y agiter pour activer la circulation, et de se promener au sortir de l'eau pour provoquer une réaction immédiate de la chaleur vitale.

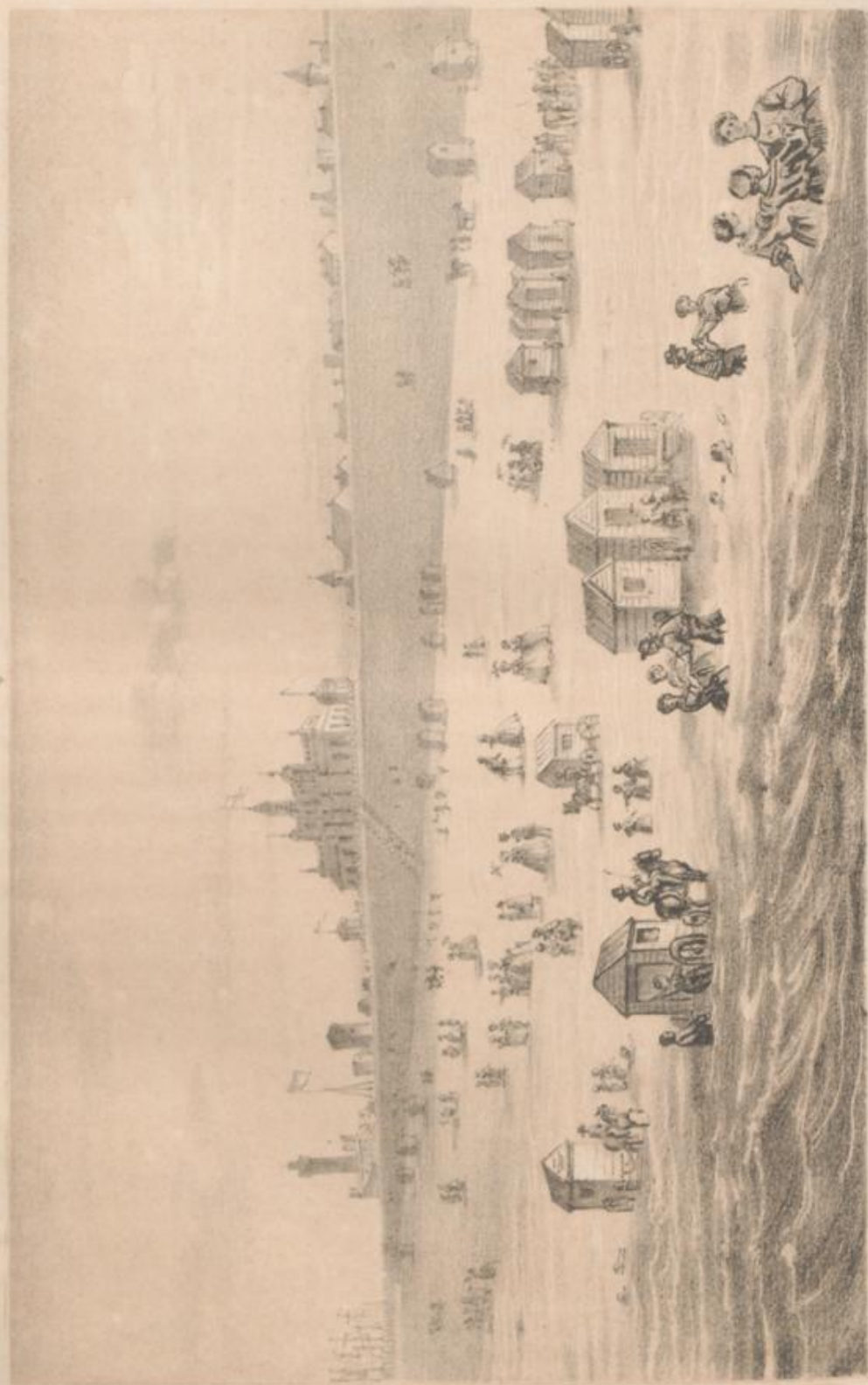
Le bain de mer est bon contre une foule de maladies, spécialement contre les affections nerveuses et rhumatismales. Que de miracles fait la mer! Elle rend la parole aux muets, le mouvement aux paralytiques. Elle ressuscite presque les morts.

Une jeune fille de la campagne arrive à Ostende avec une extinction complète de la voix. On la mène au bain. Elle hésite à descendre de la voiture roulante du baigneur dans la mer. On la pousse: elle fait un plongeon involontaire, et... en se relevant... elle parle!

Un homme épuisé par une longue maladie, tombe dans le marasme, et, condamné par les médecins, allait mourir. On l'apporte à Ostende. Un docteur ose prescrire le bain. On trempe le malade dans la mer, puis on le remonte dans la cabine. Ses amis présents se désolent et le croient perdu. Mais après un mois passé au bord de la mer, la cure est complète.

Aux heures du flux, le premier plan de la mer est parsemé de têtes, de bustes, de bras, qui s'immergent comme des sarcelles, reparaissent au milieu de la vague, se secouent et recommencent de plus belle. Hommes, femmes, enfants en prennent à discrétion. Les hommes nagent; les femmes se font promener, à fleur d'eau, soutenues sous les bras par de fortes baigneuses; les enfants dansent des rondes et se livrent à mille jeux folâtres.





Bains de mer. Kursaal et Jetée d'Ostende.

Del. G. Schreyer sc. J. B. Schreyer del.

Après quoi on remonte dans la voiture qui porte le cabinet de toilette, et on regagne la plage, où l'on vagabonde quelque temps au grand air et au soleil. Ou bien l'on court sur la grève, sur l'estacade, les cheveux au vent pour que l'eau de la mer s'évapore. Aussi remarque-t-on que les femmes aiment surtout les bains de mer en proportion de la beauté de leur chevelure, qu'elles montrent ruisselantes sur une serviette appliquée à leurs épaules, jusques dans les rues de la ville.

Les baigneurs qui s'affranchissent des voitures de l'établissement et vont, à l'écart, chercher des bains gratuits, ne sont pas moins divertissants à regarder. Des familles entières, avec leurs petits enfants et leurs chiens, des bandes de jeunes filles et leurs mères, des ouvriers de la ville et des environs, jettent leurs habits sur le sable, s'enveloppent de vêtements de rebut à l'abri de tentes, et se précipitent à l'envi contre le flot. Là, point de costume uniforme, destiné au bain. Chacun s'accoutre comme il l'entend. Alors on danse, on braille, on se jette à l'eau, on en boit quelques coups, on se culbute, on s'amuse comme des tritons. Ce matin, pendant le bain d'Emile et de M. Dory, j'ai vu ce spectacle divertissant, dès six heures, et je l'assure que cela seul valait l'effort de ma promenade matinale.

Ce soir, lorsque la nuit tomba sur la mer, de la digue, de la plage, et de l'Océan même sur lequel nous allâmes faire glisser une barque que nous avions louée, nous eûmes à admirer la magnifique phosphorescence des flots. La crête des vagues s'illuminait d'une vive clarté, un peu bleuâtre, qui s'éteignait après l'affaissement et le brisement de la lame. Ces lumières surgissaient tout-à-coup à divers points de la plaine agitée, s'étendaient en longs rouleaux mobiles, jouaient follement à la surface de la mer, et disparaissaient bientôt se rallumant ailleurs.

Du rivage le spectacle était encore plus magnifique. Toute la frange de l'Océan était phosphorescente. Chaque flot, en frappant l'obstacle de la digue, de l'estacade et des pilotis, ou en s'évasant sur le sable, semblait pétiller comme un feu d'artifice et lancer des éclairs furtifs. Quelquefois c'était une nappe immense qui se déployait, toute constellée; quelquefois un serpent fluet qui se tordait en ondulant, s'allongeait, bondissait, et se perdait au milieu des ombres. Il suffisait du moindre canot sillonnant la mer pour provoquer tout autour de lui une illumination subite, et laisser à sa suite une traînée lumineuse. Une poignée de sable que l'on jette dans l'eau, en ces instants-là, fait scintiller toute la surface environnante; et si l'on remue le sable de la grève, tous les grains brillent comme des perles. Si l'on se baigne, les gouttes d'eau qui couvrent le corps à sa sortie de l'eau deviennent autant de paillettes d'argent.

J'oublie, dans la peinture de ce tableau de Dieu que le pinceau des hommes ne saurait imiter, de te dire que, après le premier bain de M. Dory et de mon fils, nous avons été déjeuner au Parc aux Huitres. Mes commensaux avaient un appétit formidable. Huitres,

homards , crevettes , moules , maqueraux , poissons sous toutes formes en ont fait les frais. Sur les bords de la mer qu'y a-t-il de mieux que de vivre de la mer ?

Il y a quelquefois de ces hasards étranges , en voyage : nous en trouvons de nouveau la preuve à Ostende. Nous allions quitter la plage , en lui faisant nos adieux , la veille de notre départ , lorsque nous nous rencontrons encore avec... M. G... Je te laisse à penser quelle fut notre envie de rire... Bref : nous passons quelques heures ensemble ; après quoi , nous le saluons comme la plage elle-même , et nous allons faire nos malles pour le départ.

Je m'aperçois que je ne t'ai rien dit d'Ostende : tu m'en voudrais si je ne te satisfaisais sur ce point : quelques mots seulement , et puis , à toi aussi , je dirai : Au revoir !

Ostende signifie *extrémité orientale*.

Ce n'était dans le ix^e siècle qu'un petit village : toutefois son port commença à être fréquenté vers le xi^e.

Bientôt Philippe le Bon , duc de Bourgogne , la fit clore de murailles , en 1445 : mais la place ne fut régulièrement fortifiée qu'en 1583 , par Guillaume d'Orange , le Taciturne.

Les Hollandais y soutinrent alors le fameux siège , dont je t'ai parlé plus haut , je crois , contre les Espagnols qui y perdirent cent mille hommes et peut-être autant de millions. C'est sans contredit le siège le plus célèbre dont l'histoire fasse mention , si célèbre que les rhéteurs du temps l'ont comparé au siège de Troyes. Il commença en 1601 ; et la ville ne se rendit , par capitulation , à Ambroise Spinosa , qu'en 1604.

Louis XV y entra en 1745 , après un autre siège qui dura dix-huit jours et qui la détruisit presque entièrement. Il la rendit en 1748.

Quelques années avant , l'empereur Charles VI y avait établi une compagnie des Indes , qui fut supprimée en 1731 , par la jalousie active de la Hollande , de l'Angleterre , et même de la France.

Maintenant que j'ai consciencieusement rempli ma tâche , je t'envoie le bouquet de la plus sincère affection , et je t'embrasse à tort et à travers , comme faisait le bon Henri à l'endroit d'un ami qu'il n'aimait pas plus tendrement que je t'aime.

F. D.

Furnes , octobre 1855.

MADAME ,

Nous commençons à retourner vers vous , mais en prenant quelque peu le chemin des écoliers , je vous l'avoue. Pour moi , futur élève de rhétorique , ce serait pécher contre les principes des étudiants , d'agir autrement.

Ostende a reçu nos adieux ce matin, et la patache Van-Geen et C^a a eu l'honneur de nous porter jusqu'à *Nieuport*, presque sur la mer toujours. Nieuport n'est autre chose qu'une petite bourgade toute pleine de barques de pêcheurs et de filets : mais elle est encore toute fière de la victoire que le Prince Henri de Nassau remporta sur les Espagnols, dans la guerre de l'indépendance de la Hollande. A cette occasion, vous devez vous rappeler la charmante salle octogone que je vous ai dit avoir vue au château du Bois, près de La Haye, dont les peintures de Rubens et de son école, commandées par la veuve de Henri, Amélie de Solms, représentent l'apothéose de cette victoire.

De Nieuport nous nous rendons à Furne, qui n'est qu'une petite ville, mais une petite ville fort coquette, très-jolie, et qui a un *Hôtel-de-Ville* et un *Beffroi* du *xv^e* siècle, dignes d'être mis en parallèle avec les monuments gothiques de Bruges et d'autres cités fameuses.

Ypres, octobre 1853.

Les gens d'Ypres, comme on disait jadis, ont été de terribles batailleurs : j'en veux pour preuve le temps où il s'avancèrent jusqu'à Cassel, contre le roi de France, portant une manière de perche, surmonté d'un coq de toile peinte, en guise d'étendard, avec cette devise ironique :

Quand ce coq chanté aura,
Le roi Cassel conquêtera !

Or, c'était le roi de France, Philippe VI de Valois, qui, quelques vingt ans après la terrible bataille de Courtrai, assiégeait Cassel, dont les marchands, ainsi que les autres Flamands, étaient soulevés contre leur comte français, Louis de Nevers.

Le coq des gens d'Ypres ne chanta pas : mais le roi de France prit Cassel.

Maintenant les habitants d'Ypres jouissent du far niente du repos, au souvenir de leurs exploits d'autrefois sans doute. Notez bien qu'à cette heure encore, malgré la béatitude de ses bourgeois, devenus raisonnables et calmes, Ypres garde beaucoup de restes de son flon-flon des temps passés. Témoins les *Halles* que surmonte une tour carrée, gigantesque édifice que flanquent quatre tourelles, dont l'ensemble, y compris le lourd bâtiment des halles, est tout entier de style flamand pur et sévère. On dit cet édifice du *xiii^e* siècle, et on affirme que sa première pierre fut posée par le comte Baudoin de Flandre, celui qui plus tard régna sur Constantinople. Ce qui ajoute à la majesté du monument, et non du comte de Flandre, c'est qu'il est parfaitement isolé et dans une situation fort heureuse.

Si cela vous intéresse, nous déjeûnons très-bien à Ypres ; et autant elle était agitée au temps de ses passions démocratiques, autant elle est calme et bénigne aujourd'hui.

Courtrai, octobre 1833.

Nous dinons et nous prenons gîte pour la nuit, à *Courtrai*.

— Des Français dîner et gîter à Courtrai, allez-vous dire, Madame, mais c'est indigne ! N'est-ce pas sous les murs de Courtrai qu'une terrible défaite fut infligée aux armées françaises, en 1300, et que quatre mille paires d'éperons dorés... ?

— Je vous interromps, pour répondre, Madame :

Philippe IV, dit le Bel, ne laissait point échapper les occasions d'agrandir les domaines de la couronne par les armes. Il s'avisa donc de fomenter les mauvaises dispositions des communes flamandes pour leur comte Gui de Dompierre, qui se déclarait sans vergogne l'allié du roi d'Angleterre. Alors une armée française de soixante mille hommes envahit la Flandre et remporta d'abord deux victoires, l'une à Furne, l'autre à Commines, en 1297. La plupart des villes alors lui ouvrirent leurs portes. Il advint que Gui de Dompierre, réduit à ses seules forces, se livra à la discrétion de Philippe IV. Celui-ci traita ce prince en vassal félon, le jeta dans les fers et réunit son comté à la couronne, en 1300. Mais l'odieuse tyrannie de Jacques de Châtillon, que Philippe avait nommé gouverneur de Flandre, ne tarda pas à faire détester la domination française. Les Flamands, excités par les consuls des corporations, surtout des tisserands et des bouchers, se soulèvent. Quinze cents cavaliers, deux mille sergents d'armes, sont massacrés à Bruges. De là la révolte gagne les autres villes. A ces nouvelles, la chevalerie de France s'émeut. Robert d'Artois accourt avec une armée pour venger les Français. Méprisant les vieux généraux et n'écoutant que l'aveugle impétuosité de son courage, il attaqua, sous les murs de Courtrai, les Flamands retranchés derrière une position avantageuse : il est tué, et, avec lui, tombent sur le champ de bataille vingt mille hommes, et la fleur de notre chevalerie. En débottant les cadavres, on recueillit quatre mille éperons de nos pauvres chevaliers, et, comme trophée, on les suspendit dans la cathédrale de Courtrai.

Vous voyez que je comprends le reproche que vous voulez nous faire, Madame : mais comme à notre hôtel de la Grande-Place, on nous sert autre chose que des éperons et que nous avons faim, car la faim joue un grand rôle en voyage, nous oublions notre honte du 11 juillet 1302, et, pas fiers, nous dinons et nous gîtons à Courtrai.

Et puis d'ailleurs Courtrai n'a-t-il pas été puni déjà par le duc Philippe le Hardi qui lui enleva son *Jacquemart et sa femme*, aujourd'hui faisant les délices de Notre-Dame de Dijon ?

N'a-t-il pas été puni par la bataille de Mons-en-Puelle, 1304, lorsque Philippe, fatigué de tuer, s'écriait :

— N'aurons nous donc jamais fini ? En vérité, je crois qu'il pleut des Flamands !

Enfin les éperons d'or, eux aussi, n'ont-ils pas été arrachés à la cathédrale de Courtrai,

lorsque les Flamands, conduits par Arteweldt, périrent par milliers sur ce champ de bataille de Rosebèque, que Charles VI de France fit pendre à un arbre ce fils du terrible Brasseur de Gand trouvé parmi les cadavres, et livrer la ville de Courtrai au pillage, par les soudards français, en 1382, le 17 novembre ?

Pour être grand et généreux en tout point, je vous dirai maintenant :

Que Courtrai, assise sur la rivière de Lys, vient du latin *Cortracum*, *Curteriacum*, *Curtriciisium*, ainsi que disent les capitulaires de Charles le Chauve, en 859;

Qu'elle fut fortifiée par les Normands en 880, et qu'ils y construisirent un chatelet, pour y passer l'hiver ;

Qu'en 988, un seigneur nommé Eilbode, qui la gouvernait, s'arrogea le titre de comte, mais qu'après sa mort, Courtrai rentra sous la domination de Beaudouin de Constantinople ;

Que le roi d'Espagne la prit en 1645 : mais qu'elle revint aux Français l'année suivante, de par Gaston, duc d'Orléans ;

Que l'archiduc Léopold, gouverneur des Pays-Bas, la reprit en 1648 ;

Que Louis XIV l'assiégea en 1607 ;

Qu'elle fut restituée à l'Espagne, en 1678 ;

Que les Français s'en emparèrent de nouveau en 1684 ;

Qu'ils la rendirent au traité de Ryswick, en 1697 ;

Que Louis XV la reprit en 1744, etc., etc.

Pauvre Courtrai, pour tant de vicissitudes, il faut bien lui pardonner !

Hôtel-de-Ville : passable, eu égard à deux fort belles cheminées... *Halles* : fort gracieuses, eu égard aux cinq tourelles de sa façade... *Pont sur la Lys* : fort convenable, eu égard à ses deux grosses tours... *Saint Martin* : église sans goût, moins toutefois beau tabernacle... *Notre-Dame* : avec un Van-Dyck, un tabernacle de Lecreux, et des bas-reliefs de je ne sais plus quel artiste... *Saint-Michel* : peinture de la journée des Eperons : heureusement ce n'est qu'un barbouillage.

Tournay, octobre 1833.

Nous sommes à *Tournai*, la plus antique cité de la Belgique.

Clodion, après avoir passé le Rhin, s'établit à Tournai; Childéric I^{er} résida, mourut et fut enterré à Tournai, où l'on trouva, dans son tombeau, son squelette, ses armes, des abeilles d'or, et un globe de cristal, il y a quelques années; Clovis y naquit, et y régna; Chilpéric et Frédégonde y furent assiégés par Sigebert et Brunehaut; Mérovée y fut tenu en prison.

Les Normands la détruisirent en 880, ainsi que tous les monastères qui se trouvaient sur l'Escant, qui la traverse;

Philippe-Auguste l'entoura de hautes fortifications, en 890;

Elle fut donc, vous le voyez, le berceau de la monarchie française, et le domaine des Mérovingiens; vingt fois les Flamands, les Anglais, les Français, les Espagnols, les alliés, la prirent et la reprirent.

Et, malgré tous ses malheurs, c'est une ville mi-partie moyen-âge, et mi-partie moderne. On y admire de délicieuses maisons, fort antiques et très-curieuses.

Sa cathédrale est le plus ancien édifice, le plus grand et le plus beau du Hainaut et de toute la Belgique; elle appartient au style bysantin; cinq clochers superbes la décorent; un portail du plus pur gothique fait sa gloire; et les deux magnifiques absides du transept sont tout à son honneur. Elle a un *Jubé* d'une rare élégance, et le sculpteur Lecreux, né à Tournay, a illustré son sanctuaire d'un admirable groupe en bronze: c'est *saint Michel terrassant le dragon*. Cette même église de Notre-Dame s'enorgueillit de posséder les *Ames du purgatoire* de Rubens; une *Résurrection de Lazare*, par Pourbus; une *Crucifixion* de Jordaens; et un *Christ aux Epines* du maréchal d'Anvers, Quintin Metzys.

Le *Beffroi*, du xv^e siècle, est d'un effet très-pittoresque. Il possède trois cloches. Celle dite d'alarme est décorée de ce distique:

Banloque suis de commune nommée;
Car, pour effroi de guerre, suis sonnée.

Heureusement cette cloche est réduite au silence.

La merveille de Tournay est le manoir du prince de Ligne. Il date du xii^e siècle, est en tout point féodal, possède de grosses tours, produit un effet charmant dans la contrée, et se laisse courtoisement visiter, ainsi que ses jardins de Le Notre, par tous les amateurs et touristes. Il a une bibliothèque, un Musée d'artillerie, une galerie de peinture, et a pour nom

Bel-Oeil, tout à la fois magnifique et champêtre!

Mons, octobre 1855.

Par *Ath*, petite place forte sur la Dendre, que fonda le patrice Aëtius, vainqueur d'Attila le Fléau de Dieu, nous arrivons à *Mons*, ville romaine, dont le nom exprime la position sur une petite colline, qui se salit les pieds dans une affreuse rivière appelée *Trouille*. Pignons dentelés; façades peintes dans toutes les nuances de l'arc-en-ciel; rues

propres autant qu'il est possible; ville flamande par son aspect comme par ses habitants; telle est Mons.

Namur, octobre 1853.

Enfin par *Charleroi*, cité moderne fondée par Charles II d'Espagne, et agrandie par Louis XIV, qui la fortifia, nous atteignons *Namur*.

Au confluent de la Sambre et de la Meuse, et au pied de la citadelle qu'assiégea Vauban et que défendit Cohorn, s'étend cette vieille et célèbre ville. Je m'attendais à la voir toute ridée; elle a du fard jusqu'au front. Aussi, comme nous la quittons ce soir-même, je me hâte de mettre mes deux mains dans les vôtres, chère Madame, pour vous jurer foi et hommage, me déclarant, de grand cœur, votre fidèle chevalier.

E. D.

III.



Huy. — *Liège*. — Le fantôme de Charles le Téméraire. — La Meuse. — Nain et bossu. — Le palais de l'évêque. — Le Perron. — L'hôtel-de-Ville. — Le Pont-des-Arches. — Grétry. — Vieille montagne. — Chaufontaine. — Pépinster. — *Spa*. — Verviers. — Effets de nuit. — Aix-la-Chapelle. — Ce que l'on voit par une fenêtre obscure de l'hôtel de Paris à Aix-la-Chapelle. — Les bains. — La Chapelle d'Aix. — Les péripéties d'un mimo-drame. — Les saintes reliques. — Trésors et merveilles. — Charlemagne. — Le cœur de Othon III. — La chaire de Henri II. — Le sarcophage de César-Auguste. — Le trône du plus grand prince du monde. — *Borcette*. — Réveries et souvenirs.

Liège, octobre 1833.

— Conducteur, est-ce que nous sommes à Liège? cria un long et maigre personnage qui dormait à mes côtés et se réveilla au mouvement d'arrêt du convoi.

— Huy! Huy! fit le conducteur.

Et notre homme, à ce mot, de descendre avec empressement...

A peine était-il à terre, le digne Flamand, que le convoi se remettait en marche, lentement, comme d'ordinaire...

— Nous sommes à Huy et non à Liège, conducteur, vous m'avez trompé, en me disant : Oui!

— J'ai crié Huy, et n'ai dit ni oui ni non... répart le conducteur...

Nous n'entendons pas le reste du dialogue du pauvre voyageur, ma chère Agathe, car notre machine court à toute vapeur.

Nous touchons en premier lieu à *Bouges*, délicieux village qui sert d'aigrette à une masse de rochers à pic, appelés les *Grands Malades*. Ils dureront cependant plus longtemps que nous et les nôtres. Mais j'imagine que ce nom leur aura été donné parce que ce fut là que mourut un illustre malade, don Juan d'Autriche, célébré par Casimir Delavigne, et enterré dans une église de Namur.

Puis, voici l'HERMITAGE DE SAINT HUBERT, le grand saint Hubert, patron des chasseurs,

l'infatigable Nemrod de la noire forêt d'Ardennes, qui lui fit voir un *cerf porte-Crucifix* dont les naïves peintures ont tant de fois émerveillé mon enfance.

Voici *Samson*, et, à côté, la ruine d'un manoir, étalée sur une roche pélasgique dont une anfractuosité reproduit, à ravir, une tête d'homme décorée d'une barbe formidable.

Voici l'antique église de Sclayn, et le *pagus* de *Sclayn* plus vieux encore.

Voici *Andennes*, où sainte Begge, fille de Pépin, au VII^e siècle, fondait un béguinage, dont nous avons vu un spécimen à Gand.

Enfin voici *Hug*, forteresse puissante que dore le soleil levant. Un touriste qui nous voit fort occupés à étudier le portail et le cloître de l'église, fort beaux de détails et d'ensemble, nous dit :

— C'est ici que mourut Pierre l'Ermitte, le fameux prédicateur des croisades.

Et c'est à ce *Château d'Aigremont*, que vous apercevez dans le lointain, qu'au XV^e siècle habitait de préférence le seigneur d'Arembert, Guillaume de la Mark, surnommé bien justement le *Sanglier des Ardennes*, à cause de ses brigandages et de ses cruautés. Vous pourrez voir, au-delà du pont de la Boverie, au village de Wez, près de Liège, l'endroit où ce farouche suzerain tua, de sa propre main, Louis de Bourbon, évêque de Liège. C'est un sacrifiant que ses crimes ont illustré non moins que sir Walter-Scott, dans son magnifique *Quentin Durward*.

Notre touriste parlait encore, que l'horizon s'ouvrant à nos regards émerveillés, nous voyons un immense amphithéâtre de collines se développer sous nos yeux, tout diamanté de blanches constructions, tout émaillé de villas, de bouquets d'arbres, d'obélisques d'usines, et, dans le beau cirque, formé par leur enceinte, une ville grande et belle, dont de nombreux clochers et des dômes accidentent la monotonie.

C'est *Liège*.

— Savez-vous quel est le peuple le plus léger de la terre? demanda le touriste, sorte de commis-voyageur, à mon fils étonné.

— En vérité, je l'ignore... à moins que le peuple français... fit Emile en hésitant.

— Mais c'est le peuple de Liège... clama le touriste, avec un gros rire de triomphe.

M. Dory coupe court aux facéties du voyageur, en disant à Emile avec un sérieux glacé :

— Les Liégeois sont les anciens Eburons.

Les Eburons habitaient cette contrée qui touche à la rive droite de la Meuse, où s'étend la *forêt des Ardennes*, depuis Sedan et Givet, en France, jusqu'à Aix-la-Chapelle, dans la province Prussienne-Rhénane. Autrefois cette forêt était bien plus étendue. César nous dit dans ses *Commentaires*, qu'elle était la plus considérable des Gaules.

Quoique réunis à la Belgique depuis plus de quarante années, les Liégeois laissent percer toujours leur esprit de nationalité et d'indépendance. Jamais le sentiment démocratique ne s'est montré plus fort, plus opiniâtre, et souvent plus tumultueux que chez ce

peuple de Liège, qui est loin d'être léger comme le prétend l'affreux calembour de Monsieur.

Liège est, du reste, une ville antique et fameuse.

Les princes-évêques et notamment l'évêque Noger, y élevèrent une magnifique cathédrale en l'an 1000. Elle fut détruite en 1795.

Liège posséda un magnifique couvent de Dominicains, dont les sombres cloîtres et la noble architecture abritèrent de savants et illustres personnages.

Le ruisseau *Legia* qui la traverse et vient se jeter dans la Meuse lui donna son nom de *Liège*. Ce ruisseau a perdu son nom et s'appelle à cette heure *Ri-de-Coq-Fontaine*.

Mais que d'événements ont vus ces croupes verdoyantes de la *Montagne Sainte-Walbruge* qui ceint la ville de Liège, dont les parties hautes ont fait la *Ville haute*, et les parties baignées par la Meuse, la *Ville basse*!

Dirai-je, par exemple, que le fameux duc de Bourgogne, Jean Sans-Peur, celui qui, avec d'Ocquetonville et Courtensé, tua le duc d'Orléans, dans la rue Barbette, à Paris; la nuit du 22 novembre 1407, marchant au secours de son beau-frère, Jean de Bavière, contre lequel les Liégeois, excédés de ses vexations, s'étaient insurgés et qu'ils assiégeaient dans Maëstricht, leur tua jusqu'à vingt mille hommes, et ramena dans Liège le prince-évêque triomphant? Alors furent jetés dans la Meuse des milliers de manants liés deux à deux. Alors furent élevés autour de Liège des forêts de roues pour le supplice des Liégeois, et des gibets sans nombre pour leur pendaison.

Dirai-je que cette ville remuante s'étant révoltée de nouveau sous Philippe le Bon, ce duc, à son tour, les écrasa, et noya dans le sang leurs privilèges et leurs libertés, au point de livrer leur ville à un affreux pillage, ainsi que Dinan?

Dirai-je encore que sous Charles le Téméraire, dont, à mes yeux, le grand et sévère fantôme plane sur cette cité dont nous nous approchons, révoltés par les intrigues et sous les inspirations de notre roi Louis XI, ce duc, à bon droit surnommé *le Terrible*, vint avec quatorze cents lances, et remorquant l'artificieux auteur de cette rébellion qu'il avait fait prisonnier à Peronne, assiéger la ville de Liège que voici? Outre ses Bourguignons, Charles avait quatre mille Calabrais, gens mauvais et cruels. Liège ne put résister. L'évêque, que les rebelles tenaient en prison, fut mis en liberté. Mais cet acte tardif de justice ne les sauva pas de la noire vengeance du Terrible.

— Il n'avait pas péri plus de deux cents personnes le jour où l'on était entré dans la ville, écrit M. de Barante dans son Histoire des ducs de Bourgogne; depuis il y en eut un bien plus grand nombre noyées ou mises à mort; on n'épargna presque aucun des prisonniers faits dans les maisons ou les églises. Quant aux pauvres malheureux qui avaient quitté la ville, ils mouraient par centaines de faim et de froid dans les montagnes ou les forêts. Les gens de guerre couraient de tous côtés, leur donnant la chasse comme à des bêtes sauvages. Un gentilhomme du pays de Luxembourg, qui avait d'abord tenu leur

parti, en fit un grand carnage, afin d'obtenir le pardon du duc. Après huit jours d'hiver passés ainsi, car on était en novembre 1468, Charles partit, laissant l'ordre de brûler Liège et de la démolir, comme on avait fait à Dinan, deux ans auparavant.

Alors, après dix jours de carnage, la torche se promena dans les rues de Liège et l'incendia. A cinq lieues de distance, on entendit le fracas des murs et des toits qui s'écroulaient, et, la nuit, on apercevait d'Aix-la-Chapelle, dans le ciel rougi, la réverbération des flammes qui dévoraient la vieille cité... ajoute un écrivain du temps.

Dirai-je enfin les indomptables furies du sire d'Arembert, Guillaume de la Mark, le Sanglier des Ardennes, dont Monsieur nous parlait tout-à-l'heure, qui, tant de fois pressura, saigna, foula et tortura le peuple de Liège et ses bourgeois?

Oh! non. N'insistons pas sur de telles calamités. Mais il me semble qu'à chaque pas nous allons faire jaillir le sang du sol, que chaque pierre va nous crier: Vengeance! et, je le répète, les fantômes de Jean Sans-Peur, celui du Sanglier des Ardennes, mais surtout le squelette de Charles le Téméraire, me semblent se dresser sur les ruines qu'ils ont amoncelées, drapés dans des suaires tachés de sang...

— Histoire de l'humanité! fit le touriste en fredonnant.

Pour Emile, ces détails l'émeuvent étrangement; il cherche dans l'air les fantômes qu'évoque M. Dory; il écoute avidement; il promène partout un regard inquiet, cherchant des yeux les traces de ces événements, s'impressionnant des drames arrivés sur le sol qu'il foule; et, à la pâleur de son visage, on voit qu'il déploie les calamités de ces âges malheureux.

Cependant nous arrivions à Liège, ma chère Agathe. Descendus du rail-way, nous nous trouvons assez loin de la ville. Pour la joindre, nous traversons des terrains livrés à des masses d'ouvriers. C'est un nouveau lit que l'on creuse à la rivière de Meuse, qui souvent a le caprice d'inonder la basse ville. Puis traversant une promenade qui a nom *Sauvenière*; nous sommes abordés par une sorte de nain, petit bonhomme de deux pieds et demi, aussi bossu que Polichinelle, mais non moins malin que Pierrot, qui nous offre ses services pour nous guider.

Nous l'acceptons. Pourquoi refuser cet infortuné? Donc, le voici, tout fier de notre confiance, qui nous guide vers le *Palais* antique des princes-évêques.

A mon sens, c'est le premier monument de la ville, au moins dans mon esprit, à cause des souvenirs qui s'y rattachent, puisque les princes-évêques étaient les rois de Liège. Je l'ai vu, ma chère Agathe, je l'ai contemplé, je l'ai admiré. Charles Quint disait de ce palais que c'était le plus beau de la chrétienté. Sa vieille façade ne déplaît pas, certes, elle a même quelque chose de majestueux qui frappe, mais, ce qui charme l'œil et plaît à l'imagination, est la cour intérieure, carrée comme celle d'un cloître et soutenue par une infinité de colonnes gothiques, sveltes, élégantes, gracieuses, d'une belle pierre finement sculptée. Ce fut Erard de la Mark, un des aïeux du Sanglier des Ardennes, qui le

construisit en trente-deux années, et en y consacrant des sommes considérables. Là, sous ces voûtes, Charles Quint, Jean Sans-Peur, Philippe le Bon, Charles le Téméraire, Marie de Bourgogne, tous les princes-évêques, si puissants et si forts, et combien de paladins ! entrèrent et passèrent courbés sous le poids de leur gloire, mais aussi de leurs vengeances et de leurs colères, comme aussi de leur honte, témoin Louis XI..

Aujourd'hui ce palais appartient à dame Justice qui y juge et condamne, et absout. Elle y abrite même une catégorie de femmes que l'on nomme *Pécheresses*.

Pauvre Liège du moyen-âge, que deviens-tu ? Il n'a pas suffi des incendies de Charles le Terrible pour détruire tes maisons gothiques, à tourelles, à pignons, à perrons, à fenêtres ogivales, il faut encore que le bras du moderne vandalisme t'impose nos façades correctes, efface tes antiques sculptures pour les remplacer par des plâtres, nivelle tes couvents pour les remplacer par des théâtres, témoin le monastère des Dominicains, devenu vaudeville et opéra de par M^{lle} Mars, qui en posa la première pierre, ouvre des passages Lemonnier, où se dressaient d'antiques châtelets ? Enfin, c'est un sort qu'il faut subir. Les Romains ont remplacé les Grecs, les Egyptiens ont pris la place des Babyloniens, les Franks des Gaulois, le moderne doit remplacer l'antique.

Dédommageons-nous de cette triste transformation que subit Liège, dont une église s'est montrée à moi sous le bandeau stupide de *Manège!* et allons voir le fameux *Perron*.

— Qu'est-ce que le Perron ? vas-tu me dire.

C'était précisément la question que j'adressais à mon petit bossu qui trottait à mes côtés, lorsqu'il nous parla du Perron. J'ai recueilli de sa réponse, que je traduis, l'explication suivante :

Le Perron est à Liège ce qu'est au soldat son sabre, au fusil sa baïonnette, au tambour sa peau d'âne, au religieux son chapelet, au prêtre son bréviaire. Le Perron est le palladium de Liège. Les Liégeois aiment tant, chérissent tant, vantent tant la fontaine fondée au IV^e siècle, et composée de vasques superposées à l'aide de colonnes, de nymphes et de lions, que, pour les punir plus cruellement que la mort, la noyade, le sac et l'incendie, Charles le Téméraire leur enleva cette fontaine du Perron et la plaça à Bruges, en écrivant sur le socle, de la pointe de sa dague :

Je suis le Perron de Liège
Que le duc Charles a conquis.
J'estoy signe que Liège
Estoy lige et le país.
Or, ne soit homme esbahys
Si je suis chy par mémoire ;
Le puissant duc m'y a mis
En signe de sa victoire.

C'était le 18 décembre 1465, que ce terrible enlèvement avait lieu : heureusement

Marie de Bourgogne , si douce de cœur , qu'un jour pour sauver son chien qui se noyait , elle faillit périr dans l'eau , rendit le Perron à l'amour des Liégeois. Alors advint qu'une cavalcade d'honneur alla jusqu'à Bruges faire cortège , au retour du Perron bien-aimé. Aussi écrivit-on en lettres d'or cette légende fameuse , pour remplacer celle qui précède :

LE PERRON

Que Liége regarde avec orgueil comme l'emblème de la patrie
Fut replacé sur ce piédestal le 10 juillet 1478.

En face du Perron qui décore la petite place du Marché et protège les choux et les navets du pays de Liége , se trouve l'*Hôtel-de-Ville* , édifice assez mesquin , mais rappelant aussi le souvenir de l'énergie virile des magistrats qui y ont siégé.

Par une petite rue fort étroite , nous descendons vers la Meuse , et nous arrivons au *Pont des Arches* , magnifique ouvrage gothique , fondé par Ogier de Danemarck , compagnon de notre Charlemagne. Ce pont fait un dos d'âne très prononcé. Pour tenir les Liégeois en respect , Maximilien de Bavière , en 1686 , le garnit de canons , et sur la redoute du milieu , qui reçut le nom de *Dardanelle* , il écrivit :

*Discite pacate sub principe vivere , Cives.
Seditio pœnis nulla carere solet.*

La Révolution française a effacé cette trace de despotisme.

Devant le *Palais de l'Université* , autour duquel croissent les herbes et les ronces , se dresse la statue d'Ernest Grétry , né à Liége le 11 février 1741 , musicien fameux , auteur de l'*Épreuve villageoise* et de *Richard-Cœur-de-Lion*. Nous voyons aussi dans le faubourg , au-delà du pont des Arches , l'humble maison qui lui vit ouvrir les yeux à la lumière.

Je ne te dirai rien de la *Citadelle* qui domine le point culminant de la ville , ni du *Carillon de St-Paul* qui joue douze fois par jour et autant par nuit l'*Ouverture du jeune Henri* ; je ne te promènerai pas non plus dans les dix-huit églises ouvertes , sans parler de celles qui sont fermées et qui servent de manéges , etc. , ou qui sont à vendre , hélas ! Mais il faut que tu me suives à *Saint-Jacques* , la première de toutes par ses floritures et la fastueuse ornementation de son architecture arabe. De là , tu viendras aussi à *Saint-Paul* , dont la nef gothique est merveilleuse , et tu les admireras avec nous. Ce qui distingue ces deux églises , ce sont des mosaïques en arabesques qui décorent les voûtes , et produisent un fort bel effet , quoique d'un goût peut-être équivoque.

Saint-Paul possède une fort belle chaire en bois sculpté , ornée de statues de marbre par-devant , et , à l'arrière , offrant l'image de Satan , en marbre également.

Saint-Jacques offre à la curiosité de belles orgues d'André Séverin. On les dit peu harmonieuses.

J'aurais fini sur Liège, si notre nain, tout enthousiasmé de nous voir bons pour lui; ne nous eût dit avec emphase quelques mots que je veux te citer :

— Oh ! vous faites bien d'admirer Liège, ce sera la première ville du monde. Nos chansons wallonnes nous disent qu'elle doit être, un jour, plus grande que Thèbes; plus forte que Troie; plus puissante que Carthage; plus somptueuse que Jérusalem; plus opulente que Constantinople; plus active que Paris; plus riche que Londres; plus commerçante que Venise; plus brillante que Naples; plus sainte que Rome !

— Amen ! fit Émile.

Le petit bonhomme s'en va très-heureux, et, en s'éloignant, se retourne bien des fois; je lui ai donné une pièce neuve de cinq francs, en or... Quelle joie !

Avant de quitter Liège, j'ai vu aussi, ma chère amie, au-delà du pont de la *Boverié*, le théâtre des guinguettes des faubourgs, entre la Meuse et l'Ourthe, à *Wez* enfin, l'endroit où les *Marcassins* du Sanglier des Ardennes l'aidèrent à massacrer l'évêque Louis de Bourbon.

Nous avons visité de même *Franchimont*, où une poignée de braves tenta d'arrêter les Bourguignons et les Calabrais de monseigneur Charles le Terrible arrivant à Liège tout écumant de rage et la menace à la bouche. Comme les Spartiates aux Thermophyles, ils se firent tous tuer jusqu'au dernier. Et ce fut deux jours après que Liège fut livrée à la colère du Duc.

Enfin, le soir, un soir déjà ténébreux et sombre, nous avons vu les fameuses usines de zinc de la *Vieille Montagne*, aux portes de Liège, et, en toute vérité, nous pouvions nous croire aux enfers. Des flammes bleuâtres s'élevaient d'abîmes obscurs; d'énormes cheminées, comme des trépieds antiques, jaillissaient des flammes rouges de sang, blanches ici, verdâtres là, et au milieu de ces brasiers effrayants tout un peuple de travailleurs s'agitaient dans toutes les poses d'un supplice et de tortures sans nom. On eut dit des milliers de démons tourmentant les âmes des damnés livrées à leurs furies et à leurs vengeances. Ou bien encore, toutes ces cheminées infernales pouvaient se comparer à de nombreux cratères de volcans en travail d'éruption. Ils jetaient au loin leurs reflets sinistres et sanglants; et comme on arrive subitement à *Vieille-Montagne*, par un détour imprévu de la route, c'est un véritable saisissement que l'on éprouve en se trouvant à l'improviste en face de ce spectacle, surtout quand la nuit noire est venue.....

En regard de ce lugubre tableau, le lendemain, au lever du soleil, emportés par une calèche rapide, nous arrivions au délicieux village de *Chaufontaine*, le Saint-Cloud de Liège, à l'entrée de la charmante *Vallée de la Vesdre*. On y trouve des eaux chaudes, fort appréciées pour leurs particules salines, connues dès le XIII^e siècle, et là, au XVI^e, un philanthrope établit des bains qui ont grande renommée. Le site de *Chaufontaine* est, sans contredit, le plus romantique du pays de Liège.

Par une double rangée de châtelets, de villas, d'usines, de charmantes maisons nichées

aux flancs des rampes boisées de riches collines, nous touchons ensuite à *Pépinster*, puis nous frôlons le manoir et le parc de *Juslenville*, et de *Theux*, petite bicoque fort antique où Louis le Débonnaire eut un castel; car les Carlovingiens ont aimé beaucoup cette partie de la Belgique, comme les Mérovingiens avaient affectionné l'autre partie voisine de la mer, pour arriver à une avenue qui, comme une lanterne magique, nous montre *Spa* à son extrémité.

Spa, octobre 1853.

Que de choses j'aurais à te dire sur cette bourgade de Spa, oasis délicieuse, étalée par la main de Dieu en plein cœur de la forêt des Ardennes, à la base d'une haute montagne qui arrête la bise, et riche de ses eaux salines, gazeuses et saturées de fer. Le fer est dans toutes ces contrées. Le sol rouge et couvert de rouille annonce la présence d'un abondant minéral. Aussi l'exploite-t-on sur bien des points de la contrée.

Or, au x^e siècle, Spa n'était qu'un beau désert. Mais comme la source du *Pouhon*, ou *Puits-Carré*, bouillonnait déjà, on s'abrita sous les arbres autour de son bassin, lorsqu'on eut apprécié la vertu de ses eaux, et bientôt l'évêque de Liège permit à un industriel, Wolf de Breda, de bâtir une hôtellerie pour boire l'eau et d'élever une forge pour recueillir le fer. Ainsi se forma Spa qui s'enrichit successivement de l'autre source *La Géronstère*, ou *Puits-Rond*, puis de la *Sauvenière*, puis des deux *Tonnelets*, puis du *Brisart*, puis de la *Fontaine-aux-Crapauds*. Les eaux froides, mais salutaires de Spa, se produisent par bien des cratères, comme tu vois.

Alors le chétif village devint une modeste bourgade; par suite, la bourgade devint une petite ville, et enfin la ville se changea en une brillante cité, si fameuse que rois, reines et empereurs s'y donnèrent rendez-vous.

En 1577, Marguerite de Valois, la *Reine Margot* de Henri IV, sa première femme, si tu veux, vint y passer une saison; mais l'état des chemins la contraignit de s'arrêter à Liège, où elle but les eaux chez l'illustre prince-évêque, Gérard de Græsbeck, qui a aussi donné son nom à l'une des sources oubliée dans mon catalogue. Charles II, d'Angleterre; Gustave III, de Suède; l'Empereur Joseph II, Paul I^{er}, de Russie; Pierre le Grand, en 1177; Alexandre, le roi de Prusse, le roi et la reine des Belges, l'abbé Raynal, Monge, de Candolle, Alfiéri, Volney, le duc de Wellington, furent tour à tour les hôtes et les illustres buveurs des eaux de Spa.

Je ne te dirai rien, ma chère Agathe, des plaisirs de Spa, de ses jeux, de ses bals, de ses concerts, de ses chasses, de ses promenades, etc., ni de sa *Redoute*, ni de son *Kursaal*, ni du *Pied de Saint-Rémacle*.

Si j'en avais le temps, et si Aix-la-Chapelle ne m'appelait pas par la voix de M. Dory,

qui brûle d'y arriver, j'aimerais mieux te peindre la *Cascade du Grand-Hoo*, produite par la chute de la *Salw*, qui se jette dans l'*Emblive*, dans une vallée pittoresque au point de vous montrer deux rivières parallèles l'une à l'autre avant leur jonction, et la première plus élevée que la seconde de soixante pieds ;

Les *Grottes de Remouéhamps* que vous visitez, affublés de blouses, des torches à la main, à travers des cours d'eau souterrains, au milieu de vagissements mystérieux qui vous serrent le cœur, et sous des voûtes de stalactiques curieusement éclairées par les feux des torches ;

Les ruines du *Château des quatre fils Aymon*, dont le père fut seigneur de Termonde, et dont le fameux cheval a laissé des empreintes dans la forêt de Soignies ;

Et enfin les *Cascades de la Hoigne*.

Mais mes compagnons de route, fatigués de la civilisation de Spa, et surtout indignés de l'immoralité de ses jeux, sont si fort à ma poursuite pour quitter le théâtre des passions humaines, que je prends à peine le temps de te baiser sur les deux joues, et de me dire ta fidèle vassale, pour courir à eux et m'excuser au nom de celle que j'aime comme ma plus tendre amie.

F. D.

Aix-la-Chapelle, octobre 1855.

Madame,

J'ai autour de moi, se reposant sur des ottomanes, un jeune étudiant et sa mère, qui me semblent si peu disposés à écrire, souscrire ou transcrire rien que ce soit, qu'il me semble de mon devoir de ne pas vous laisser sans nouvelles de ma main. Leur silence vous ferait croire à quelque malheur, et il n'y a rien de tel. Nous sommes tous fatigués, mais bien portants. Cette lettre vous en donnera la preuve.

Il m'est venu aux oreilles qu'on m'avait signalé comme désirant arriver à Aix-la-Chapelle, dont je rêvais, dont je parlais, dont la pensée me mettait en délire. C'est vrai, Madame : je vous en fais l'aveu. Aix-la-Chapelle, pour moi, c'est le berceau d'un grand homme, c'est le théâtre de la vie d'un héros, c'est le tombeau d'un immortel empereur.

J'avais l'imagination montée à l'endroit de cette ville, pour moi la plus curieuse, la plus belle, la plus sainte.

Quand avons-nous quitté Spa ? Je n'en sais plus rien. J'ai souvenir que nous sommes passés à *Verviers*, de nuit, et que, à droite, à gauche, en amont, en aval, dans tout le pourtour de cette cité, nous voyions une infinité de fabriques, jetant la flamme par leurs cent fenêtres, et, dans l'obscurité profonde du moment, produisant à l'œil du touriste étonné un effet fantastique des plus émouvants. Puis, après de longues attentes, dans le

mystérieux silence de la nuit, silence à peine interrompu par le monotone roulement du convoi et les sifflements sinistres des locomotives, j'entends crier enfin : Aachen ! Aachen ! Ce qui veut dire pour nous Français : Aix-la-Chapelle ! Aix-la-Chapelle !

Ce n'est pas là une traduction purement littérale, car *Aachen* veut dire *Ville-sur-l'eau*. Mais *Ville-sur-l'eau*, ou *Aachen*, prononcer *Akens*, c'était toujours Aix-la-Chapelle.

Pline parle de cette ville sous le nom de *Vetera-Castra*.

Et pendant les Romains l'appelaient *Civitas Aquensis*, la *Cité marécageuse*.

Au moyen-âge on la nomma *Aquisgranum*.

Que veut dire le mot *Granum* ? Est-ce le nom d'un Romain ? *Granus*, qui aurait fondé la ville ? Est-ce celui d'Apollon honoré sous l'épithète de *Granus* ? Serait-ce la même étymologie que *Grann*, nom sous lequel les Gaulois adoraient le soleil ? Ou bien encore, le génie mauvais que, sous Charlemagne même, on croyait habiter les eaux d'Aix-la-Chapelle, sous le nom de *Grant*, serait-il cause de cette appellation ? En vérité je ne puis trancher ce nouveau nœu gordien.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les Romains, sous Jules-César et sous Drusus, paraissent avoir séjourné à Aix, car on y trouve des traces de leur présence.

Ce qu'il y a de sûr aussi, c'est qu'à notre arrivée, à près de minuit, nous tombons à la tangente de cette vieille cité, comme dans une caverne de voleurs, sans y voir goutte, et nous sommes heureux d'aviser l'*Hôtel de Paris*, dont les huis flambloient encore, pour aller lui demander le vivre et le couvert.

Le vivre consiste en un perdreau, une omelette aux confitures et quelques fruits. Quant au couvert, c'est un appartement des plus simples, mais pour moi merveilleux, car les fenêtres ouvrent sur la ville, comme la rue de Rivoli donne sur le jardin des Tuileries.

A peine installé dans ma chambrette, mon premier besoin est, non pas de dormir, mais d'ouvrir ma fenêtre bien-aimée, et de regarder... Aix-la-Chapelle.

Pas plus d'Aix-la-Chapelle que de Bagnaux, si vous regardiez ce joli village des Tours de Notre-Dame, à l'heure solennelle de minuit. Obscurité complète ; pas le moindre filet de lumière... La ville dort, et elle dort sans soupirer, sans se plaindre, sans ronfler, car pas la moindre brise, pas le plus léger bruit. Néanmoins Aix est là, sous moi, à deux pas, et Aix est la ville de Charlemagne !

Oui, c'est là que Charlemagne est né ! C'est là que Charlemagne a vécu, ou au moins s'est reposé par fois de ses travaux herculéens ! C'est là que Charlemagne est mort ; c'est là que je trouve la tête, le bras, le cadavre de celui qui fut Charlemagne ! C'est là que vient souvent son âme, pour voir, examiner, bénir son Aix chérie, si tant est qu'il soit donné aux âmes de revoir les lieux qu'elles ont aimés lorsqu'elles étaient enfermées en un corps plein de vie !

Or, que de rêveries pour moi, éveillé, pensant, évoquant mes souvenirs !

Je vois, en 742, la vieille *Tour de Granus*, qui occupe le centre de la *Civitas Aquensis*,

Excursions.

s'illuminer, la nuit, dans une chambre basse, et les serviteurs de Berthe au-Grand-Pied, aller en hâte annoncer à Pepin le Bref qu'elle vient de lui donner un fils, qu'elle nomme Charles.

Je vois Pepin le Bref, en 754, faire couronner ce fils bien aimé, en même temps que son fils aîné, Carloman, par le pape Étienne II.

Alors voici l'Occident qui est donnée à Charles, et l'Orient à Carloman.

Mais les deux frères s'aiment peu; et pendant que, soumis aux avis d'Étienne III, Carloman conserve son épouse Gilbergua, Charles répudie la sienne, celle que les Franks lui ont donnée, Hémitrude, et épouse Desiderata, la fille de Didier, roi des Lombards que le Pape lui disait *perfide et dégoûtante nation, ayant donné la lèpre à la terre*.

Mais, en 771, je le vois aussi qui répudie Desiderata, et prend Hildegarde, de la nation des Suèves. De là guerre entre les Lombards et les Franks. Et, comme son frère meurt, et que Gilberga, sa veuve, se réfugie près de Didier, expédition rapide de Charles qui se met en possession de Didier et de toute l'Italie septentrionale. On le couronne alors roi des Lombards.

Aussitôt je le vois qui s'achemine vers Rome, où jamais aucun roi franc n'est encore entré, et où il est reçu avec tous les honneurs réservés aux Patrices et aux Exarques. Le Souverain-Pontife, avec tout son clergé, l'attend sur le perron de Saint-Pierre. Charles en gravit les degrés, qu'il baise humblement l'un après l'autre, et arrive ainsi au Pape qui le presse sur son cœur. En échange de ces tendresses, le roi de France confirme la donation de l'Italie faite au Saint-Père par Pepin le Bref.

De ce moment la puissance de Charles devient dominante en Europe.

Les Saxons qui habitent le nord de la Germanie, en 772, se permettent bien d'insulter saint Libwin, qui leur prêche l'Évangile; mais Charles marche aussitôt contre eux, prend Ehresbourg, leur principale forteresse, et renverse leur fameuse idole Irmensul.

Wittikind, le plus brave et le plus habile de leurs chefs, va bien chez les Scandinaves, chercher parmi eux des libérateurs de sa patrie: Charles retourne sur leurs frontières, les réduit à l'obéissance et leur ouvre les yeux à la vraie lumière en leur imposant le baptême.

Puis, c'est en Espagne que Charles, en 778, va protéger les émirs arabes contre les Kabiles de Cordoue. Le brave paladin Roland lui prête le secours de son bras; mais, au retour, le perfide vassal, Loup, duc des Gascons, taille son armée en pièces dans la vallée de Roncevaux.

Puis, c'est à Bucklols, encore contre Wittikind, encore contre les Saxons, que je le vois remporter une nouvelle victoire, et établir en Saxe ces puissantes prélatures qui, pendant des siècles, furent investis de tous les droits de souveraineté.

Mais alors le voici qui soumet plusieurs petits princes voisins, force l'ambitieux Tassillon, duc de Bavière, à la tranquillité, en l'enfermant dans l'abbaye de Lorsch,

dont j'ai visité les ruines, près de Bensheim, non loin de Heidelberg, dans le duché de Hesse-Darmstadt.

A ce moment une alliance conclue en Orient avec Irène et Nicéphore lui donnent toute sécurité pour l'avenir. Et cependant je revois Wittikind, sorti de nouveau de la Scandinavie, qui fait reprendre les armes aux Saxons. Cette fois Charles s'irrite, et, pour venger ses lieutenants traîtreusement massacrés, il fait massacrer à Verdun, sur le fleuve Aller, cinq mille de ces remuants Saxons. Toute la nation se soulève aussitôt. Mais Charles est victorieux à Theuthmold, à Osnabrück, et enfin, Wittikind et son frère Abo embrassent de bon gré le Christianisme et prêtent serment d'obéissance à Attigny-sur-Aisne, en 785.

Maintenant c'est le duché de Bénévent, en Italie, qui est soumis.

C'est Adalgise, fils de Didier, qui tente de reconquérir la Lombardie, que l'on abat et que l'on tue par l'armée de Grimoald.

Puis, en 789, les Franks passent l'Elbe pour protéger les Slaves contre les Witzes, qui sont soumis, et l'Empire franc est étendu jusqu'à l'Oder.

En 793, se terminent les expéditions contre les Huns de la Pannonie, mal menées, par le fait des Saxons qui se révoltent, et à cause d'une conspiration d'un fils de Charles, Pepin le Bossu. Mais, en 794, les Saxons sont domptés et on dépeuple leur territoire par l'émigration.

Je vois aussi Charles, qui profite d'une guerre civile des Huns et des Avars, envoyer contre eux son fils Pepin, qui leur passe sur le ventre, pénètre jusqu'à Raab, et s'empare du *zing* ou camp des derniers.

Alors en 797, des princes sarrazins d'Espagne viennent à Aix-la Chapelle demander des secours à Charles. Des collines qui entourent la cité carlovingienne, je vois aussi descendre une longue suite de personnages vêtus de costumes d'Orient et des Espagnes. Ce sont les ambassadeurs du roi de Galice, Alphonse II, et ceux du roi des Huns, et ceux de Constantin V, empereur d'Orient, qui tous réclament ou son alliance, ou son appui.

Hélas! deux prêtres ont formé un complot contre le pape Léon III. Arrêté par les conjurés, blessé même, le Pontife leur échappe, et, à son tour, arrive à Aix, demandant protection du roi des Francs.

Charles part aussitôt. Il arrive à Rome le 24 novembre 800. Le Pape se purge de toutes les accusations de ses ennemis, et Charles lève le glaive pour le proclamer souverain. Mais voilà que le jour de Noël, pendant que le roi franc, avec tout son cortège de guerriers, assistait à la messe, absorbé dans de pieuses méditations devant l'autel de Saint-Pierre, Léon III, s'avançant vers lui, pose une couronne d'or sur sa tête, et tout le peuple de s'écrier :

— A Charles-Auguste, couronné de Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire!

Il y avait trois cent vingt-quatre ans que l'empire d'Occident n'existait plus, et je le vois renouvelé dans la personne de Charles.

Le Roi franc n'est plus simplement Charles, il devient Charlemagne!

Charlemagne n'est plus simplement roi, il est fait empereur.

Ce couronnement de Charles le rend le premier monarque du monde. Léon III voudrait alors réunir l'Occident à l'Orient. Aussi propose-t-il à Charlemagne d'épouser Irène, impératrice d'Orient. Mais Charlemagne se fait vieux et craint l'insuffisance de ses forces pour gouverner l'univers.

Et pourtant, Haroun-al-Raschid, kalife de Bagdad, admirant sa naissance et sa vertu, lui aussi m'apparaît, envoyant à Aix une brillante ambassade, chargée de riches présents ou reliques sacrées en or, en pierres précieuses, avec les clefs du Saint-Sépulcre.

Mais Charlemagne est grave et pieux. L'orgueil n'entre pas dans son cœur. Au contraire, je le vois se recueillir dans son palais d'Aix-la-Chapelle pour fonder de grandes choses et en préparer de plus grandes encore.

En 804, alors que mon héros compte soixante deux ans, le pape Léon III fait la dédicace du Dôme, ou de la fameuse chapelle qui est là sous mes yeux, en 1855, telle qu'elle fut alors en 804, et qui donne désormais à la ville le nom d'Aix-la-Chapelle. C'est à la sainte Vierge qu'elle est consacrée. Trois cent soixante cinq évêques assistent à cette superbe inauguration. Mais comme l'Empereur a désiré que pour aussi belle fête il eût un nombre de prélats égal aux jours de l'année, deux évêques, enterrés depuis long-temps, sortent de leurs tombeaux, assistent à la cérémonie, et puis, tout après, se recouchent dans leurs linceuls et s'endorment de l'éternel sommeil. La renommée répand partout la gloire de ce temple magnifique que, par les dons offerts au grand prince, on décore, dans des chasses splendides, des précieuses reliques, données par le Patriarche de Jérusalem, les Empereurs grecs et le roi de Perse, Haron-al Raschid.

Après les intérêts de la Religion, le grand empereur songe aux intérêts de ses peuples, et je le vois devenir tour à tour législateur, restaurateur des lettres. D'abord il complète les lois qui régissent ses États, les fait concorder, en corrige les vices, et dresse ses fameux *Capitulaires* qui, seuls, feraient la gloire d'un homme. Il établit ensuite les *Envoyés royaux*, *Missi dominici*, qui veillent à la bonne administration de la justice, et arrêtent toute dilapidation. Il crée les *Juges* pour la direction des domaines et des impôts.

Je vois alors Pierre de Pise lui enseigner la Grammaire; le diacre breton Alcuin, lui révéler les autres sciences. Aussi parle-t-il le latin aussi facilement que sa propre langue et comprend-il le grec sans hésitation. Il écrit même, chose rare pour le temps, et je le vois dans son cabinet d'études, sis au sommet de cette tour que je visiterai demain, tirant les tablettes qu'il cache sous son chevet et s'exerçant la main. Alors, par ses ordres, l'Ecos-sais Clément fonde l'Ecole des enfants nobles, puis l'Ecole moyenne pour les enfants de la bourgeoisie, et enfin l'Ecole des pauvres. Je le vois qui les visite, qui examine lui-même

les élèves, qui place à sa droite ceux qui ont bien fait et les félicite; met à sa gauche les paresseux et les humilie.

Puis le même empereur qui porte deux couronnes et le sceptre et le glaive, réforme la musique barbare des églises des Gaules; et, frappé de la majestueuse simplicité des cérémonies de l'église romaine, se fait donner deux maîtres de chant par le pape Adrien, et ouvre dans la France des écoles de musique, comme il ouvre partout des écoles de belles-lettres.

Voulez-vous le portrait de ce noble empereur?

Sa taille est élevée, fort élevée; il est gros et robuste. Le sommet de sa tête est rond; il a les yeux grands et vifs, le nez un peu long, une chevelure abondante et d'un blond foncé. Sa physionomie est ouverte et gaie. Assis ou debout, sa personne commande le respect et respire la dignité. Il marche d'un pas ferme; tous ses mouvements offrent quelque chose de mâle; sa voix est grêle, chose étrange eu égard à la force du corps.

Voulez-vous connaître son ajustement? Je l'ai là sous les yeux. Le voici:

Charlemagne porte une chemise et des hauts-de-chausses de toile de lin. Une tunique le couvre: il la serre avec une écharpe de soie. Des bandelettes entourent ses jambes et les chaussettes qui les enveloppent. Il a des sandales aux pieds. Quand l'hiver sévit, un justaucorps de peau de loutre lui garantit la poitrine et les épaules contre le froid. Il est armé d'une épée dont la poignée et le baudrier sont d'or ou d'argent. Parfois il en adopte un autre enrichie de pierreries; mais c'est aux jours de fêtes seulement, ou quand il donne audience.

A table; sachez comment on le sert: quatre seuls plats, outre le rôti qu'apportent les chasseurs sur la broche, figurent devant lui et les siens. Il mange volontiers de ce dernier mets. On lit alors les chroniques du temps passé. A peine boit-il deux ou trois fois d'un vin très-médiocre.

Il ne quitte pas ses vêtements pour se coucher. Il repose tout au plus deux ou trois heures. Il interrompt son sommeil assez souvent, et se lève et travaille et reçoit ses amis; et lorsque le comte du palais vient lui annoncer quelques procès, il fait entrer les parties et prend aussitôt connaissance de l'affaire.

Avec quel soin ne s'occupe-t-il pas de l'éducation de ses enfants? Il les fait initier aux mêmes études libérales qu'il cultive lui-même. Il exige qu'on les exerce à l'équitation, au maniement des armes, à la chasse. Et, afin de détourner ses filles de l'oisiveté, ne veut-il pas qu'on les exerce aussi au fuseau, à la quenouille, aux ouvrages de laine. Se promène-t-il? voyage-t-il? ses fils l'accompagnent à cheval, et ses filles suivent en litière, avec une escorte de soldats d'élite.

Il distribue et fait distribuer d'abondantes aumônes: ses largesses vont au-delà même des mers, en Syrie, en Egypte, à Jérusalem, à Carthage, trouver les chrétiens pauvres et

compâtir à la détresse de tous ceux qui souffrent. Mais la prévoyance de l'avenir s'empare de Charlemagne. Je le vois, réunissant ses fils à Thionville, convoquer une assemblée des grands de son royaume, régler, en Champ-de-Mai, le partage de ses états. A l'aîné de ses fils, Charles, il assigne la France et la Germanie; au second, Pépin, il donne l'Italie, la Bavière et la Pannonie; au troisième, Louis d'Aquitaine, il livre la Bourgogne, la Provence et la Marche d'Espagne. Il ordonne ensuite, quand l'acte est ratifié par le peuple et signé par le pape, que s'il survenait quelque contestation, on aura recours à l'épreuve de la croix. Naïve, mais pieuse et sainte idée!

Alors ses fils continuent, pour lui, la guerre. On soumet les Souabes, les Bohêmes, les Maures de Corse, les musulmans de Navare.

En 808, le connétable Burchad, avec une flotte, la première dont il soit fait mention dans l'histoire de Charles, remporte plusieurs avantages sur les Sarrasins dans les îles de Sardaigne et de Corse.

C'est à cette époque qu'un courrier vient lui apprendre que deux cents gros vaisseaux, appartenant à des hommes trapus, sauvages et méchants, que l'on appelle North-mans, ont paru sur les côtes de Frise. Aussitôt il prépare une station navale à Gand, une autre en Boulogne, envoie des messagers pour réunir son armée, et se prépare à la guerre. Mais en même temps, dans une triste prévision de l'avenir, appuyé sur la fenêtre, il pleure! Oui, le grand Empereur verse des larmes.

Charlemagne devinait les malheurs que causeraient en France ces terribles aventuriers du nord, ces Normands maudits! comme il disait.

Hélas! à toute prospérité les calamités viennent faire contraste. Voici qu'un château, fort important, bâti sur l'Elbe, Hobbnochi, est pris par les Wilzes; le roi Godefried, de Danemarck, son ennemi, est assassiné par ses gardes, et les Danois vont faire irruption: Pépin, le second fils du roi, meurt à Milan, et Charles, roi de Germanie, perd la vie, à Vienne.

Alors nouveau Champ-de-Mai, à Aix-la-Chapelle, pour un nouveau partage entre les autres fils de l'empereur.

Mais en 814, en janvier, ce grand empereur tombe malade, à la sortie d'un bain. Je le vois aussitôt, sans terreur devant la mort, appeler Hildebald, son aumônier, se confesser, recevoir les derniers sacrements et se préparer à la mort. Voyez le faire un dernier effort pour soulever sa faible main droite, et faire sur sa tête et sur sa poitrine le signe de la croix, puis ranger ses membres pour le repos éternel, et enfin fermer les yeux en disant à voix basse:

— *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum!*

Et il expire. C'était le 28 janvier 814. Charlemagne avait soixante-douze ans.

Alors son corps est lavé, paré solennellement, et porté dans la chapelle qu'il a fondée.

Cette chapelle est octogone, elle a quarante-huit pieds de diamètre. Deux galeries supérieures en font le tour. A gauche, il y a plusieurs chapelles collatérales. Des arcades sont à égale distance. A chaque arcade sont appuyées deux colonnes qui montent pour soutenir trois petites arcades au-dessus desquelles court une corniche horizontale. Sur cette corniche s'élèvent deux autres colonnes qui, avec les mêmes axes que les premières et sans corniche, mais moyennant un chapiteau de diverses formes, rejoignent la soffite de l'arcade principale. De belles balustrades de marbre accompagnent cette colonnade. Les colonnes sont de granit bleu, les autres de marbre, et plusieurs de porphyre de Ravenne. La coupole est éclairée par huit croisées, ouvertes au-dessus des arceaux. Les galeries consistent, la première en huit espaces quadrangulaires et huit triangulaires, couverts par des voûtes croisées et ouverts entre eux par des arcades; la seconde est formée de hautes loges réunies par des espaces triangulaires. Les pleins-cintres ont la figure de fer à cheval. Les murs, qui servent de contreforts à cette construction n'ont que trois pieds et demi jusqu'aux fenêtres; mais ils sont fortifiés au dehors par seize piliers qui font saillie d'un pied. A l'ouest, du côté des chapelles, s'élève une tour carrée dont l'intérieur est égal aux ouvertures des arcades de chaque étage. A chaque côté de cette tour sont deux escaliers ronds qui reposent sur des voûtes. Dans la partie supérieure de l'escalier du nord s'ouvre une porte qui conduit de l'église au palais de l'empereur. Sur le sommet de la tour règne une balustrade, et s'ouvre un balcon d'où l'on montre au peuple les choses saintes de la chapelle. Le tout est clos par de magnifiques portes de bronze.

Or, c'est sous ce dôme, au centre de cette chapelle octogone, que l'on creuse un caveau, un caveau qui sera le dernier asile de Charlemagne. Là, sur un trône de marbre en forme de chaise curule, revêtu de lames d'or, on asseoit le cadavre impérial couvert de ses vêtements d'empereur; on lui met sa couronne sur la tête, son épée à son côté, le livre des Evangiles, relié en or, sur les genoux; un morceau de la vraie croix suspendu à son cou, et une panetière attachée à sa ceinture. Ses bras reposent sur ses cuisses, et ses pieds s'appuient sur un sceptre et un bouclier d'or que lui a donnés le pape Léon III. Enfin, pour que rien ne manque à la pompe de cette sépulture, on pave de pièces d'or le caveau tout entier, et la porte de fer de ce monument funèbre est scellée dans la muraille, comme pour dérober aux générations à venir la vue du néant de toutes les grandeurs de la terre.

Alors, dans cette ombre du sépulcre, sur ce trône de marbre, et dans cette attitude d'empereur, vivant et glorieux, reste pendant cent quatre-vingt-quatre ans, de 814 à 966, le fameux Charlemagne.

Mais voilà qu'en 998, il prend fantaisie à Othon III d'adopter les vêtements de Charlemagne, et ses insignes pour servir au couronnement des empereurs d'Allemagne, et alors il fait ouvrir le tombeau, le profane! On trouve le royal défunt dans la même at-

titude et toujours attendant. On le dépouille, on le dépouille indignement ! Puis on laisse le squelette nu, aux horreurs de l'obscurité, et l'on referme le sépulcre.

Seulement, comme pour purifier le temple de la profanation qu'il vient de subir, Othon III fait construire une aile se rattachant à la chapelle octogone, qui prend le nom de chœur. Entre le chœur et la chapelle, on établit un orgue sur une masse de colonnes très-mesquines. Et dans le centre du chœur, comme déplorable parodie, Othon III ordonne que l'on mette son tombeau, que domine l'aigle des airs, huché triomphalement sur le globe de l'empire.

En 1018, Henri II fait don à la chapelle d'une magnifique tribune, en bois sculpté, revêtue de superbes ivoires, ornée de cristaux, et spécialement de la coupe et du hanap du prince, décorée de lames d'or, et on la place dans le chœur d'Othon III, à droite.

Puis en 1166, Frédéric I, autre héros connu sous le nom de Barberousse, lui aussi veut avoir un fauteuil digne de son renom, pour son couronnement qui se prépare. Et comme il n'en connaît pas de plus fameux que celui de Charlemagne, le voilà qui vient en hâte à Aix-la-Chapelle, fait ouvrir de nouveau le sépulcre impérial, dépossède le cadavre de son siège, et, sans rougir, ose s'asseoir, vivant, où Charlemagne était assis mort. Alors, sur ce fauteuil, placé désormais dans la chapelle d'Aix, lui, Frédéric Barberousse, est sacré le premier, ayant en tête la couronne du mort, en main le sceptre du mort, au côté l'épée du mort, et jurant le serment impérial sur l'Évangiliaire du mort. Puis, après lui, trente cinq autres empereurs sont successivement sacrés et couronnés sur ce même fauteuil du défunt, orné des insignes du défunt, dans le même *hochmunster*, ou *dôme*, ou chapelle d'Aix-la-Chapelle.

Il advient donc que ce qui distingue long temps Aix, c'est le dépôt des ornements du sacre des empereurs, c'est d'être la ville du couronnement, c'est d'être déclarée, par Charles IV, la capitale de l'empire : car, dans la fameuse *Bulle d'or*, Charles IV fait une loi expresse à l'endroit de ces privilèges.

Et cependant, après Ferdinand I, nul empereur n'y fut plus couronné. L'éloignement de la cité, la jalousie des autres villes, le manque de commodités nécessaires, les dangers de la guerre, la négligence des magistrats, privent, à cette époque, Aix-la-Chapelle de cet honneur et de ses avantages.

Chose étrange ! dans le commencement de la possession de ces insignes, plusieurs empereurs s'en font accompagner dans leurs guerres, comme devant porter bonheur à leurs armes. Othon II, en 992, les porte à la bataille de Bénévent ; Henri IV s'en fait suivre pendant plusieurs campagnes ; Frédéric II les présente devant Parme, en 1248 ; Adolphe de Nassau les présente à Gelheim, en 1298 ; Albert d'Autriche s'en fait accompagner contre le landgrave de Thuring ; et Sigismond les a devant Nicopolis, en 1396. Or, il est remarquable que, dans presque toutes ces batailles, ces empereurs sont complètement

battus. Naguères ces ornements précieux, dans la guerre de la Hongrie avec Kossuth contre l'Autriche, sont enlevés sans que l'on sache ce qu'ils sont devenus. On les trouve heureusement, enfouis en terre, dans je ne sais quel misérable village.

Cependant le squelette du roi demeurant dépouillé, je vois que l'on s'empresse de recueillir ces débris d'un homme qui fut grand, et dont les ossements méritent les honneurs d'un saint.

On possède, à Aix-la-Chapelle, le sarcophage dans lequel fut inhumé, il y a deux mille ans bientôt, le petit cadavre d'un autre grand homme, César-Auguste, le premier empereur de Rome, celui qui régnait quand Jésus-Christ vint au monde. C'est un splendide marbre de Carrare. L'enlèvement de Proserpine est gravé en relief, par un ciseau de maître, sur les côtés de ce cercueil. On voit, conduits par Mercure, les chevaux du dieu des Enfers qui entraînent la victime qui se débat en vain dans les bras du ravisseur Pluton. C'est dans ce chef-d'œuvre de l'antiquité, qui a contenu les ossements d'un illustre Romain, que l'on enterre les ossements d'un illustre Franc. Et, quand Charlemagne est couché où a dormi Auguste, on le dépose dans le caveau, ouvert déjà deux fois.

Alors Frédéric Barberousse vint dédommager à son tour la grande ombre du héros, et envoie, pour la suspendre au-dessus de la pierre de marbre dont on scelle le caveau, et sur lequel on écrit en lettres de bronze la simple dédicace,

CAROLO MAGNO,

une lampe immense, circulaire, de près de quinze pieds de diamètre; or, argent et cuivre, avec de petites tours aux soudures ayant forme d'une couronne impériale, et que soutient une énorme chaîne de cent pieds de long, tombant du dôme. Pour lui faire hommage aussi, Charles-Quint envoie à son tour, deux cents ans plus tard, une riche chapelle de drap d'or, garnie de perles; dans la même pensée, Marie Stuart fait parvenir un diadème d'or massif, décoré de diamants et de pierreries; puis, Isabelle-Claire-Eugénie, infante d'Espagne, suit cet exemple, et, en 1599, donne une chasuble et des bijoux précieux; Enfin Joseph I^{er}, en 1694, fait don de nappes d'autel, de rideaux de brocard rouge de Venise, deux habits très-riches brodés de perles, que la mère et la sœur de ce prince ont faits, et destinés à orner les statues de la sainte Vierge et de l'Enfant Jésus.

Hélas! vanité des vanités! la paix du tombeau de Charlemagne est encore troublée! Il est dit que les membres de ce monarque auront autant de mouvements morts, qu'ils en ont eu vivants. Le chapitre s'est emparé du saint, et, reprenant ses ossements au sarcophage, il les divise et fait de chaque partie une relique. La tête est mise en un chef d'argent, à jour, qui permet de voir le crâne le plus large et le plus puissant qu'un homme ait porté. Le bras, ce bras vigoureux qui a pesé les destinées du monde, est placé dans un bras d'or... Et le reste du corps est enfoui dans un admirable reliquaire, devant lequel l'artiste s'extasie et le chrétien prie, car celui que ce reliquaire renferme fut *grand et saint*, les deux premiers mots de la langue, les deux expressions les plus sublimes!

Et devant ces débris d'une grandeur tombée, le grand Napoléon vient, en 1804, rêver, méditer et prier! Puis, tombé à son tour, lui, le Charlemagne des temps modernes, en 1814, Alexandre, l'empereur de toutes les Russies, se présente en grand costume impérial, comme Napoléon, rêver et méditer. Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, arrive aussi pour ces grandes reliques; mais il juge qu'il suffit d'un costume de campagne pour saluer notre Charlemagne, et s'abstient de se présenter en roi. Le génie ne s'inspire pas! A présent, pour quelques thalers, le premier manant du monde peut se présenter: il est accueilli, il voit et touche les restes du plus étonnant des héros!

Doac, Madame, comme j'avais lu tout cela, je revoyais tout ce que je viens de dire, par ma fenêtre ouverte, la nuit de mon arrivée à Aix la Chapelle, et, nonobstant l'obscurité, cette longue série de hauts faits, cette suite de paladins, ces rois, ces empereurs, leurs peuples, leur cortège, leur cour, se remontraient à moi, s'animaient, chevauchaient, cavalcadaient, tombaient et mouraient, comme il advint en effet... tant mon imagination pénétrée, sur le théâtre obscur de cette grande gloire éteinte, ravivait toutes choses, parce que je me trouvais là, à Aix-la-Chapelle...; parce que Aix-la-Chapelle était là, à cent pas de moi, dans l'épaisseur d'une nuit noire, à ne pas voir une étoile aux cieux. Oh! que j'eusse béni un beau clair de lune! Heureusement le jour vint!...

Or, je m'étais mis au lit peut-être à trois heures du matin. Il en était six, quand la voix perçante d'un coq, non gaulois, mais prussien, me réveilla. Le soleil jetait dans ma chambre un rayon furtif; les pierrots d'Aix-la-Chapelle pépitaient sur les arbres, en se disputant déjà quelque relief; et, sur les toits de l'hôtel de Paris, les hirondelles, massées comme des régiments qui vont passer une revue, se préparaient au grand départ, car les premiers froids de l'automne se faisaient sentir, ce jour-là surtout.

Que me faisait le froid d'automne? N'étais-je pas à Aix-la-Chapelle? j'aurais voulu tenir le cor d'ivoire de Charlemagne, j'aurais sonné un ébouriffant boute-selle, pour faire lever mon monde un peu plus vite. En un clin d'œil je fus sur pied...

— Vite, vite debout!... criai-je aux portes d'Emile et de sa mère... vite de grâce! Hâtons-nous... le soleil monte... nous sommes à Aix-la-Chapelle! nous allons voir Karl-Magne!

Puis je me remis à la fenêtre. Enfin je voyais Aix-la-Chapelle, Madame! Son dôme, son Hochmunster, sa chapelle en un mot, rutilait au soleil; sa tour de Granus, l'un des clochetons de l'Hôtel-de-Ville, jadis palais de Charlemagne; la ville avec ses monuments, ses églises, ses vieilles portes, ses remparts, ses maisons, les ceintures de verdoyantes et pittoresques collines qui l'entourent, m'apparaisaient sous un magnifique ciel bleu...

Et mon cœur battait dans ma poitrine!...

Aix-la-Chapelle, octobre 1838.

Nous avons tout vu, Madame, la chapelle, les saintes reliques, Charlemagne lui-même, les traces de ses pas, les ruines de son palais, tout...

Nous quittons l'hôtel de Paris : une assez médiocre rue nous fait arriver à une autre rue beaucoup plus belle, bordée de maisons toutes modernes, et qui sert d'avenue à une sorte de temple grec. Ce n'est pas un temple, c'est le théâtre. Je lis au fronton :

Musagetæ Heliconiadum Choro.

Passons : que nous fait ce théâtre ? tout au plus que nous importe-t-il de savoir que c'est sur l'ancienne église des Capucins qu'il est construit.

La même rue, en tournant à droite, nous fait arriver à une assez jolie place, sur laquelle se promènent à grands pas des hommes, des femmes, des jeunes filles ; et, d'un monument moderne, moitié enfoui en terre, montent, montent d'autres jeunes filles, d'autres femmes, d'autres hommes.

— Eh ! mon Dieu ! dis-je à M^{me} D... dans la préoccupation que nous donne la cité de Charlemagne, nous ne pensons pas qu'Aix est une ville d'eaux thermales, comme le dit son nom, qu'on y prend ses bains, qu'on y boit à six sources différentes des *eaux sulfureuses*, divisées en *sources supérieures* et *sources inférieures*, que la première de toutes est la *source de l'Empereur*, et la voici, sans aucun doute ; la seconde, la *source Quirine*, et la troisième, pour ne pas nommer les autres, la *source devant le bain de l'Empereur*. Alors, allons, nous aussi, boire un verre de cette eau chaude, à la gloire du grand Charlemagne !

Après boire, comme la coupole du Munster nous sert de jalon, nous traversons un jardin public, tout de plaisance, évidemment assis sur les ruines d'un vaste palais, on le voit au sol, et, sans nous arrêter à entendre les symphonies d'un orchestre militaire qui en occupe le centre et charme les promeneurs, nous entrons dans un dédale de petites rues antiques, étroites, serrées, qui aboutissent à des portes d'église.

Cette église, c'est la chapelle d'Aix, c'est la dernière demeure de Charlemagne ! Elle est bien telle au-dehors que je l'ai dit plus haut : voici la chapelle octogone, et voici le chœur ajouté par Othon III. Mais, en outre, voici des bâtiments qui forment le cloître dans lequel Charlemagne logea vingt chanoines, qui y suivirent en commun la règle de saint Augustin, jusqu'au règne de Othon III.

Nous entrons. Chapelle octogone de quarante-huit pieds de diamètre, avec deux galeries, une coupole percée de fenêtres, comme vous savez déjà. Mais on voit qu'on a restauré cette église, car au lieu de sa primitive simplicité, des cartons et des plâtres forment des groupes d'anges, des astragades, mille floritures, tout le rococo le moins acceptable en tel endroit. En face s'ouvre le cœur d'Othon, petite chapelle de trente pieds, ajoutée à la pre-

mière. Quelques gens pieux, hommes et femmes, prient, agenouillés sur les dalles. Nous avançons. Voici la lampe de Barberousse...

Au-dessous, au centre même de la chapelle, voici la grande pierre de marbre gris, et, enclavées dans le marbre, les lettres de cuivre poli par le pied des passants : CAROLO MAGNO. C'est là-dessous, dans un étroit caveau, que, pendant cent quatre-vingt-quatre ans, dormait Charlemagne, dans l'appareil de la royauté, au sommeil de la mort... C'est dans cette enceinte qu'il médita, pria, vivait !... C'est sous ce dôme que bien des empereurs furent couronnés... Nous restons long-temps en rêverie, nous aussi, et comme fixés au sol par le poids de la majesté du lieu...

— Monsieur, me dit à l'oreille un Français que je voyais errer dans la chapelle comme une âme en peine, vous serait-il agréable de me dire ce qu'il y a de curieux dans cette ville et dans cette église ?

— Suivez nous... dis-je à cet homme...

Et faisant signe à M^{me} D... et à Emile que nous allons entrer dans la sacristie, à droite du cœur d'Othon, je m'avance le premier, afin de révéler au touriste français qu'il est dans la plus fameuse ville du monde par les trésors et les souvenirs. Entrés dans la sacristie, nous trouvons un petit bonhomme, tout emmaillotté dans une longue redingote noire, vrai type du sacristain, cheveux plats, œil modeste, visage rubicond, qui nous regarde avec inquiétude et auquel je demande un cicerone et l'ouverture des trésors. Hélas ! mon clerc ne sait pas un mot de français et moi pas un mot de prussien. Je tire quelques thalers, et les lui montre. Cette pantomime devient plus intelligible sans doute, car il prend plusieurs pièces de monnaie, et me donne en échange deux petits cartons crasseux, l'un vert, l'autre jaune. Puis le drôle se remet à sa besogne de l'air le plus indifférent du monde.

— Où dois-je aller ? que dois-je faire avec cela ? lui dis-je.

Le sacristain me regarde d'un air paternel, presque peureux, comme l'oiseau sous l'œil du serpent qui le fascine, mais ne dit mot. Je reprends la pantomime, et, frappant sur mes deux cartons, je cherche à connaître leur destination. Le clerc me répond par un geste qui veut dire : Venez. Nous le suivons. Il nous fait traverser la chapelle, nous introduit dans le cloître, antique et vénérable construction, et, après nous avoir remarqués à sa suite dans trois de ses quatre côtés, il nous met en face d'un vieux chanoine que je salue fort courtoisement, et à qui j'exprime mes vœux de voyageur. Le saint vieillard me fait signe qu'il ne comprend pas, me salue et disparaît. Je me retourne pour m'accrocher au sacristain : il s'est enfui.

— Bigre ! dit le touriste, un épicier de la rue des Lombards, retiré des affaires... voilà tout ce qu'il y a ?... Heureusement je n'ai pas payé, moi. Je m'en vais. Bonsoir, la compagnie !

Nous laissons aller le stupide personnage. Je murmure le *margaritas ante porcos* en le lui appliquant, et nous rentrons dans la chapelle, et de la chapelle dans la sacristie. Le

clerc tremble à ma vue : son œil devient glauque. Je lui remontre mes deux cartons. Il ne regarde plus, et fourbit de plus belle les calices et les patènes... Pourtant le voici qui dispose une table, la couvre d'un tapis, allumé deux cierges, et... s'en va... Mais il s'en va si bien, qu'il ne revient plus... Attendre ? mais attendre quand on a au cerveau la fièvre de curiosité, c'est atroce. Je sens l'impatience qui me saisit : l'impatience appelle la colère... Le sacristain reparait, quand précisément mes nerfs sont à leur dernier degré de tension. Je lui saute au cou ; je saisis le collet de sa redingote qui commence à céder sous l'effort, je lui crie :

— Mais enfin nous ferez-vous voir...

Le pauvre homme tremble et pâlit : on lui a sans doute dit de terribles choses des Français... Heureusement je n'ai pas encore achevé ma phrase, qu'un prêtre paraît... C'est un grand et bel homme, au visage noble, à la parole franche et ouverte.

— Pardon de vous avoir fait attendre, nous dit-il ; mais nous n'entrons en fonctions qu'à huit heures et il n'est pas huit heures ; le désir du touriste vous a fait croire la journée plus avancée.

— Enfin, on parle donc français ici ! s'écrie M^{me} D...

Le sacristain, qui remet ses vêtements en ordre, me lance des reproches de chacun de ses yeux... Je lui tends la main... Mais chapeau bas : silence ! voici que l'on ouvre un immense et beau dressoir... oh ! c'est à être ébloui...

Voici la grande chasse en vermeil enrichie de pierres précieuses, dans laquelle sont enfermées les quatre grandes reliques : Robe blanche de la sainte Vierge portée pendant l'enfantement, langes de Jésus enfant, linge dont il fut serré sur la croix et taché de son sang, drap qui reçut le corps de saint Jean, après son supplice... Voici la parcelle de l'éponge du Calvaire, un bout de la corde de la flagellation, la ceinture de J.-C. dont les deux bouts sont scellés par Constantin le Grand, un lambeau du suaire, une portion du roseau de N. S., et le clou de la croix ; voici la partie de la vraie croix, enchassée en or, que porta toujours Charlemagne, vivant et mort, et que nous obtenons la faveur de baiser ; voici la ceinture de la Vierge, et un anneau de la chaîne de saint Pierre ; voici l'autre grande chasse en vermeil dans laquelle repose le corps de Charlemagne ; voici son crâne que l'on nous fait toucher, dont on nous fait remarquer l'ampleur, par une large ouverture de la ciselure ; voici son bras droit ; voici le cor de chasse de Charlemagne, fait d'une seule dent d'éléphant, auquel nous appliquons nos lèvres, en frémissant au contact de l'ivoire, voici les dons de Charles-Quint, de Marie Stuart, de l'infante d'Espagne, de Joseph I^{er}, dont je vous parlais hier, Madame ; voici même le bonnet carré que porta Léon III, lors de l'inauguration de la chapelle, en 804 ;

Voici encore la chasuble en satin bleu, brodé de perles, que mit saint Bernard lorsqu'il dit la messe dans la chapelle, en 1146.

Nous sommes absorbés par mille pensées, vous le concevez, Madame, en face de ces

richesses qui nous ouvrent les temps passés ; aussi parlons-nous peu. Mais en échange nous contemplons beaucoup, nous touchons, évoquant les siècles, nos souvenirs, les légendes et l'histoire. Le prêtre, bon et complaisant par excellence, répond à nos questions, les prévient, et se prend pour nous, d'une sympathie sincère. Les gens d'éducation se comprennent partout. Aussi le digne abbé nous comble-t-il d'égards tels, que je suis heureux d'avoir l'occasion de redire sa courtoisie à des oreilles françaises dignes de l'apprécier.

Ensuite, nous livre-t-il à un jeune Suisse auquel il nous recommande, et qui déchire assez le français pour nous faire comprendre ce qu'il doit nous montrer encore.

C'est d'abord le chœur d'Othon III, à la sortie même de la sacristie. Mais le tombeau d'Othon, qui était au centre, a disparu en 1794. Une pierre plate le remplace. Ce tombeau jadis, était couronné d'un aigle de bronze, le bec ouvert, l'œil furieux, les ailes ouvertes. Cet aigle existe encore, mais il sert de lutrin, près de la pierre plate. Au globe impérial sur lequel il repose, on a joint deux foudres. On prétend que c'est par ordre de notre Napoléon I^{er}. C'est ensuite la chaire donnée par Henri II, et qui se trouve près de la porte de la sacristie, voilée par une enveloppe de bois qui tombe et laisse voir le plus merveilleux travail de ciselure sur or, argent, cuivre, de sculpture sur bois et ivoire. Il n'est pas jusqu'à la patère et sa soucoupe de cristal de roche, venant de Henri II, et un onyx énorme de dix pouces, je crois, ainsi qu'une effigie de Charlemagne ayant la chapelle d'Aix sur le bras, qui figurent sur ce chef-d'œuvre du XI^e siècle. C'est aussi, à droite de l'autel, le tombeau de Mgr A. Bertolet, unique évêque d'Aix-la-Chapelle, nommé par Napoléon I^{er}, qui renferme les restes du *primus et ultimus episcopus Aquisgranensis*.

Alors notre guide nous fait gravir l'escalier du Nord, qui jadis conduisait au palais de l'empereur, et nous arrête à la première galerie. Là, dans une niche mystérieuse, le Suisse nous montre l'admirable sarcophage en marbre blanc de Carrare de César-Auguste. Je ne vous dirai pas toutes les pensées qui bouillonnent dans nos poitrines en face de ce souvenir romain, devenu aussi un souvenir carolingien, et qui remonte à mille huit cent soixante ans.

Ici, sous l'arcade qui fait face au chœur d'Othon III, après qu'on a soulevé son voile de chêne, nous nous trouvons devant le trône de Charlemagne ! Simple fauteuil de marbre, de marbre blanc, exhaussé sur trois marches de pierre, et dont les quatorze plaques byzantines chargées de sculptures sont avec les chasses du trésor de la sacristie où nous les avons admirées, tu reçus donc le cadavre inanimé du plus grand empereur de la terre, et tu le gardas pendant des siècles ! Comment ne pas te vénérer ? non pas à cause des trente-six empereurs qui se sont assis sur ton siège, mais uniquement pour le héros que tu as porté, et dont l'antiquité eût fait un demi-dieu. Eh bien ! je te vénère et je m'incline...

Hélas ! ils sont tous tombés, ces rois et empereurs qui ont effleuré ce marbre. Elle

aussi tomba, Joséphine, la douce créole de notre Napoléon, qui, en visitant Aix-la-Chapelle, eut aussi la fantaisie de s'asseoir sur tes ais impériaux... Ainsi, qu'y a-t-il de stable sur la terre?

Madame, je ne vais pas vous redire toutes nos impressions... Que peut-on raconter quand on a parlé des belles choses que je viens de dire, qu'on a touché Charlemagne, qu'on a médité sur le cercueil de César-Auguste, qu'on s'est assis sur le trône d'un empereur, et qu'on a prié dans l'antique chapelle d'Aix?

A peine oserai-je vous dire que nous avons promené nos rêveries historiques à la *tour de Granus*, qui est des Romains et domine l'Hôtel-de-Ville assis, à n'en pas douter, sur le palais et fraction même du palais de Charlemagne, car on retrouve des fondations dans tout le pourtour de cet édifice, qui, du reste, a tous les caractères de la plus haute antiquité. Cette tour de Granus est à l'est de l'Hôtel. A l'ouest, et comme pendant de la tour de Granus, et comme elle coiffé d'un clocheton mauresque à pointes, se trouve un heffroi qui sonnait autrefois, matin et soir, pour l'ouverture et la fermeture des portes. Ces tours sont très-hautes, et, de leur sommet, on voit toute la ville et son bassin. Un garde de nuit se tient d'ordinaire au Granus, et sonne les heures de nuit.

L'Hôtel-de-Ville a trois étages voûtés, de hauteur et de profondeur bien proportionnés. Autrefois l'étage supérieur formait une salle de cent-soixante-deux pieds de long sur soixante de large. Cette salle servait aux diètes et aux assemblées sous les empereurs. On y donnait aussi les fêtes d'usage en cette occasion. Aujourd'hui elle est coupée. Au second étage, dans la salle qui subsiste encore, fut signé le traité d'Aix-la-Chapelle, du 2 mai 1668, qui mit fin à la guerre de Louis XIV à l'occasion de la succession d'Espagne. Au rez-de-chaussée fut signé le second traité d'Aix-la-Chapelle, 18 octobre 1748; il mit fin à la guerre de la succession d'Autriche allumée entre la France, l'Espagne, la Prusse, la Bavière et leurs alliés d'une part, et, de l'autre, Marie Thérèse d'Autriche, l'Angleterre et la Hollande. Le prix de ce traité fut la main de Marie Antoinette, qui fut donnée à Louis XVI.

Le centre de la place dite *du Marché*, en face de l'Hôtel-de-Ville, est orné d'une fontaine, dont l'eau, saine et agréable, vient de trois-quarts d'heure au sud-ouest de la ville. Le jet d'eau retombe dans un bassin de cuivre qui pèse douze quintaux et date de 1620. Du bassin l'eau coule dans un autre magnifique bassin de pierre grise. Il s'en élève une colonne surmontée de la statue de bronze de Charlemagne, tenant le sceptre et le globe impérial. Aux deux côtés, à la distance de vingt pieds, sur des colonnettes se dressent ou deux coqs gaulois ou deux aigles. Mais aigles ou coqs, le temps a tellement altéré le fer ou le bronze dont ils sont faits, qu'ils s'en vont par fragments au moindre souffle du vent.

Le soir venait, Madame, et la beauté de cette heure solennelle engageant à une promenade au dehors, nous avons été à Borcette, *Porcetum*, en suivant la longue rue du Théâtre. Au IX^e siècle, Borcette n'était qu'une forêt de chênes. Elle était peuplée de san-

gliers d'où lui est venue son nom de Porcetum , porc. Je ne vous ferai pas l'histoire de Borcette. J'y ai été , mais je n'ai pas vu la ville , si ce n'est des yeux du corps , et le corps ne se rappelle de rien sans l'âme. Or mon âme rêvait toujours de Charlemagne.

Nous avons parlé de vous , Madame , moi , pour dire que je terminerais cette lettre le lendemain , Madame D... pour se féliciter de se rapprocher de vous très-prochainement , Emile pour avouer qu'il portait votre image dans son cœur.

Attendez donc bientôt votre amie , Madame , et , dans ce moment permettez-moi d'être l'organe des sentiments affectueux que vous lui inspirez , et très-respectueux de la part de

Votre humble serviteur,

Dory.



IV.



Maëstricht. — Ses curiosités. — Hasselt. — Louvain. — *Malines*. — La tour de Saint-Rombaud. — Vilvorde. — Le château de Laeken. — *Bruxelles*. — La rue Fosse-aux-Loups. — Un feu de joie dans une cheminée. — Place de l'Hôtel-de-Ville. — Maison de la Louve. — Le comte d'Egmont. — Sainte-Gudule. — L'église du Sablon. — Le Parc. — Palais. — Jardin zoologique. — Fêtes et kermesses. — Waterloo. — Mont-Saint-Jean. — La ferme d'Ougoumont. — Anglais et Français. — Une nouvelle bataille de Waterloo. — Souvenirs du 18 juin 1815. — Dénouement du drame. — Quelques jours heureux dans le sein d'une famille heureuse.

Louvain, octobre 1855.

Je reviens à toi, ma chère Agathe : nous sommes à Louvain, sur le chemin de la France. Déjà le vent du sud nous apporte des bouffées parfumées des douces senteurs de la patrie. Encore quelques jours et je serai dans tes bras.

Nous avons quitté, non sans peine, Aix-la-Chapelle, et j'ai vu le moment où M. Dory m'avouerait que le tombeau de Charlemagne avait pour lui tant d'attraits, qu'il voulait s'y faire sacristain et y finir ses jours. Heureusement il a eu là une petite querelle avec le sacristain en titre, ce qui l'aura détourné de la tentation de se mettre sous ses orûres.

Nous sommes venus ici par *Maëstricht* d'abord.

Tous près d'Hasselt, nous avons visité le *Camp des Francs*, où la tradition rapporte que *Pharamond*, notre premier roi, fut élevé sur le pavois.

Ensuite nous avons gagné *Saint-Trond*, et une heure après nous étions sur le *Champ de bataille de Nerwinde*, témoin d'une part de la fameuse victoire du maréchal de Luxembourg, en 1693, et, en 1793, de la défaite de Dumourier. C'est un pauvre petit village tout honteux de sa célébrité.

Puis c'est *Louvain* qui frappe nos regards. Là, nous quittons le rail-way. N'avons nous pas à voir le fameux Hôtel-de-Ville? Louvain compta jadis deux cent mille habitants,

Excursions.

huit mille écoliers, quarante-cinq collèges. Or, à cette heure, elle a quelque chose comme vingt mille habitants.

— *Apparent rarè nantes in gurgite vasto!*

C'est M. Dory qui me dit cette belle phrase latine, à propos de quelques bourgeois que l'on voit errer dans les rues, comme les ombres du Ténare. Nous y trouvons cependant quelques soldats qui font sonner le sabre sur le pavé. C'est te dire qu'un régiment de cavalerie y tient garnison.

Tu sais que l'Université de Louvain avait grand renom? Tu sais que la bière de Louvain est tout aussi célèbre? Mais ce qu'il y a encore à présent d'incomparable, c'est l'*Hôtel-de-Ville*. Oh! ma chère amie, c'est un vrai bijou, et ce bijou fut taillé dans la pierre, au xv^e siècle par un lapidaire du nom de Mathieu de Layens. Quand le gothique est bien traité, qu'il est beau! Et ce joyau sans pareil est du plus pur et du plus vrai gothique: Que de clochetons, que de ciselures, que d'arabesques, que de culs-de-lampe, quelle merveille! Ce n'est pas un hôtel de ville, c'est une chasse gigantesque, que devrait enfermer et couvrir un temple pélasgique.

Je ne te parle ni de *Saint-Pierre*, qui a une nef élégante et hardie; ni de *Sainte-Gertrude*, dont la flèche est magnifique; ni de *Saint-Michel* qui possède une admirable table de communion; ni de *Saint-Quentin*, ni de *Saint-Jacques*, ni de *Notre-Dame*.

Je préfère te dire que nous sommes un peu pressés, nous nous rendons en toute hâte à Malines.

Malines, octobre 1855.

Malines, Meclinia, est fort vieille et très-illustre; mais, comme les dentelles qu'elle fabrique si bien, cette ville est sillonnée, dentelée, brodée, conturée, soutachée, par le réseau de tous les chemins de fer belges, qui viennent s'y réunir et y former une étoile monstre, un soleil rayonnant, tout ce que tu voudras de plus échevelé.

On l'appelle *Malines la Propre*, *Malines la Paisible*, mais son vrai nom est *mecklen magasin*, ou *maris linca*, *Limite de la mer*, qui, là, dans l'Escaut, arrête son flux et son reflux. Je propose qu'on la surnomme aussi *Malines l'Endormie*.

Revenez-vous d'Anvers? La tour de Saint-Rombaud vous annonce Malines et sa cathédrale dont elle fait l'ornement et la gloire. Arrivez-vous de Liège, de Louvain? La tour de Saint-Rombaud vous tient lieu de phare. Venez-vous d'Ostende, de Bruges, de Gand? L'éternelle tour de Saint-Rombaud se montre à vous comme une jalon merveilleux. Vous présentez-vous de France et de Bruxelles? La tour de Saint-Rombaud vous fait de la tête pour vous saluer. C'est une tour massive, de cent mètres de haut, mais inachevée, comme bien des œuvres de la terre, hélas! Elle veille comme une vedette sur la cité qui dort.

Oh ! oui, elle dort, elle sommeille. On baille en parcourant Malines. Et pourtant elle est grande, elle est belle; et pourtant sa cathédrale a du Van-Dyck, du Coxie, du E. Quellyn, du Crayer etc.; et pourtant sa *Notre-Dame* et son *Saint-Jean* ont du Rubens, des bois sculptés de Verhaegen, et des marbres de Duquesnoy; et cependant on vous y montre des dentelles à faire pâmer d'aise les grandes dames de France et de Navarre... Mais, c'est un fait acquis, on y baille debout, et l'on y dort indignement.

Il faut y voir la *Halle*, fondée par la corporation des drapiers. La *Prison*, charmant édifice d'un beau gothique, dont sans-doute se soucient fort peu ses habitants, mérite bien aussi une mention honorable.

Cela vu, il faut se sauver, si l'on ne veut dormir et ronfler comme Perrault nous raconte que dormit et ronfla la *Belle au bois dormant*.

Nous nous sauvons donc, et passant à *Vilvorde*, nous voyons son fameux pénitencier, établi sur le modèle de ceux des Etats-Unis. Avant l'érection de cette prison-modèle, il y avait là un château, dans lequel fut enfermée, en 1657, madame Deshoulières, celle qui disait si bien :

— Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine, etc.

Madame Deshoulières n'avait pas que des idées champêtres. Ses goûts politiques la firent enclorre en cette tombe noire, comme prisonnière d'Etat. Du reste de Vilvorde elle pouvait voir, d'un côté, les magnifiques paturages qui vont jusqu'à Bruxelles, de l'autre, les champs fertiles qui s'étendent vers Malines, et cela devait entretenir sa verve, si non faire le compte de sa beauté tenue en éclipse.

Nous avisons *Ferk*, que nous signale son clocher pointu, à gauche, et dont Rubens avait le château de *Trois-Tours*, et *Elewyt*, où Téniers possédait le manoir de *Steen*.

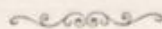
Puis on nous montre le canal de *Willebroeck*, de 1550, qui relie Bruxelles à Anvers; et l'endroit où Guillaume le Taciturne, se sauvant en Allemagne, et cherchant en vain à rallier à la cause hollandaise, contre l'Espagne, le comte d'Egmont, en reçut et fit cet adieu :

— Adieu, Guillaume, pauvre prince Sans-Terre !
— Adieu, cher d'Egmont, pauvre comte Sans-Tête !

Tu verras tout-à-l'heure ce qui advint après ce dialogue.

Enfin nous dépassons *Laeken*, le Sans-Souci, le Postdam, le Windsor, le Peterhof, le Saint-Cloud, l'Escurial de Sa Majesté le Roi des Belges. C'est un édifice simple et de bon goût, qui date seulement de 1782, et qui domine une charmante colline dont la vue doit être ravissante. Napoléon l'acheta pour l'arracher aux vandales qui couraient alors

l'Europe pour tout démolir, et qui déjà avaient jeté bas une fort belle *tour chinoise*, dont le noble souvenir vit dans le cœur des bons habitants de Bruxelles.



Bruxelles, octobre 1833.

La nuit est venue quand nous atteignons Bruxelles.

Nous sommes depuis quatre jours déjà dans le petit Paris de la Belgique, ma chère Agathe : et je commence par te déclarer que cette capitale nous fait voir de ces choses que nous ne voyons pas dans notre grand Paris, une place de l'Hôtel-de-Ville, comme elle en a une, par exemple. Du reste, ces deux belles cités ont plus d'un point de ressemblance : si Paris voit couler la *Seine*, Bruxelles voit passer la *Senne* ; si nous avons la *Cité*, elle a la *Montagne de la Cour* ; pendant que nous nous glorifions de *Notre-Dame*, elle vante *Sainte-Gudule* ; et lorsque nos dandys se promènent sur le *boulevard de Gand*, ses élégants se pavant dans les allées du *Parc*.

Nous, modestes voyageurs, nous avons pris gîte à l'hôtel de la Poste, rue Fosse-aux-Loups, fort belle rue vraiment, voisine du Théâtre Royal de la Monnaie, l'Opéra de Bruxelles, et sur les limites d'un ancien domaine princier, qui avait nom Fosse-aux-Loups.

Bruxelles est dans l'allégresse, comme Paris, de notre conquête de Sébastopol ; on nous en fait de si grands compliments partout où nous allons, qu'hier, Emile, enthousiasmé, a voulu allumer un feu de joie. Seulement, à défaut de place, de square ou de Champ-de-Mars, ne s'est-il pas avisé de ranger en bataille une quantité de soldats de plomb qu'il a trouvés dans un meuble de l'appartement que nous occupons, et a brûlé tant de papier dans une cheminée, qu'il a failli causer un incendie. Nous avons eu grand mal à l'éteindre. Enfin nous en avons été quittes pour la peur.

Nous n'avons pas eu besoin de prendre de guides à Bruxelles : monsieur Edmond, le jeune élève du Conservatoire, que je t'ai dit avoir maternellement soigné sur un bateau à vapeur du Rhin, lorsqu'il y fut pris du choléra, veut bien nous faire les honneurs de sa ville natale. Il est encore dans sa famille pour affermir sa convalescence, et c'est lui qui nous sert de pilote dans les parages de cette ville pour nous toute nouvelle.

Pour nous mieux la faire connaître, il a eu l'idée de nous conduire, dès le premier jour, sur la *Place du Congrès*. C'est le point culminant de la ville, et le coup-d'œil y est exquis. D'abord un magnifique horizon se révèle à vous, et vous fait rêver. Mais aussi vous distinguez de suite que Bruxelles est divisée en *Ville haute*, avec la *Cathédrale*, le *Parc*, les *Ministères*, le *Palais du Roi*, la *Place de Godefroid de Bouillon*, le *Jardin Zoologique*, l'*Hôtel d'Arenberg*, et l'*Église du Sablon*, dans son district ; et la *Ville basse*, ayant dans son périmètre les *Théâtres*, les *Galerias Saint-Hubert*, les *Passages*

du Roi et de la Reine, l'Hôtel-de-Ville, le Manneken-Piss, la Place des Barricades, la Chapelle, etc., etc.

M. Edmond, qui tient à nous donner une bonne idée de sa chère ville, nous dit alors :

— La première mention dont l'histoire fasse de Bruxelles ne remonte pas au-delà du VII^e siècle.

Charles, frère de Lothaire, roi des Francs, et qui fut duc de Lotharingie, choisit Bruxelles pour résidence, vers 978. Le palais qu'il y fit construire était encore visible en 1785, dans quelques vestiges, près de l'Église de Saint-Géry.

Jusqu'en 1044, cette bourgade n'était défendue que par un rempart en terre. Baldéric, comte de Louvain et de Bruxelles, la fit entourer de murailles que 1760 a vu détruire.

En 1213, elle était assiégée par Ferrand, comte de Flandre, et le comte de Salisbury, frère du roi d'Angleterre, afin de faire renoncer Henri I, duc de Brabant, à son alliance avec la France.

En 1256, congrès pour accorder les Brabançons, les Flamands et les Hollandais.

En 1313, confédération de Bruxelles et Louvain pour la défense de leurs privilèges.

Nouveaux troubles en 1420, à l'occasion de la mésintelligence du duc Jean IV et de Jacqueline de Bavière, son épouse.

L'archiduc Maximilien, futur époux de Marie de Bourgogne, fait son entrée à Bruxelles en 1477.

La peste exerce les plus affreux ravages en 1489.

Abdication de Charles-Quint, à l'Hôtel-de-Ville, en 1556.

En 1566, le 5 d'avril, des gentilshommes présentent à la gouvernante, Marguerite de Parme, la fameuse requête de *la liberté de conscience*. C'est l'origine du *Parti des Gueux*.

Arrivée du terrible duc d'Albe, en 1567. En 1568, exécution des comtes d'Egmont et de Hornes.... En 1599, l'archiduc Albert et l'infante Isabelle prennent possession de la souveraineté des Pays-Bas... continue Edmond.

En 1787, commencement de la révolution brabançonne. Le 2 décembre 1790, rétablissement de l'autorité impériale.

Dumouriez entre à Bruxelles à la tête des Français, en 1792.

Le 21 septembre 1813, Guillaume, prince d'Orange, est proclamé roi de Hollande et Belgique ou Pays-Bas.

Le 25 août 1830, ce royaume est dissous, et celui de Belgique est créé. Léopold I devient notre roi.

— Cette grande histoire de votre pays est bien analysée, mon cher ami, dit alors M. Dory; mais vous craigniez de nous fatiguer en nous trop disant. Maintenant descendons vers l'Hôtel-de-Ville, et en nous y rendant, écoutez bien l'histoire du comte d'Egmont,

mons Emile. L'Amoral, comte d'Egmont, descendant des ducs de Gueldre, tenait de sa mère, Françoise de Luxembourg, le titre de prince de Gavre. Il joua un grand rôle près Charles-Quint, et dans la Hollande, jusqu'au moment où éclatèrent les troubles religieux des Pays-Bas, sous Philippe II. A cette époque, le comte d'Egmont, père de trois fils et de dix filles, était adoré du peuple qui admirait son adresse, sa bonne mine, et se laissait séduire par son affabilité. Brantôme dit que c'était le seigneur de la plus belle façon et de la meilleure grâce qu'il eut jamais vu. Philippe II, montant sur le trône, voulut faire exécuter, aux Pays-Bas, des édits d'une rigueur extrême contre les luthériens et les calvinistes, dont la mauvaise doctrine se répandait. Le comte d'Egmont, gouverneur de l'Artois n'était pas assez sévère au gré du roi d'Espagne : et puis il était lié avec Guillaume d'Orange, le Taciturne, qui était protestant. N'ayant su ni se rallier entièrement à la politique du roi d'Espagne, ni prendre le parti de son ami Guillaume le Taciturne, qu'il salua de cet adieu : Au revoir, prince sans terre ! et dont il fut salué de cette prophétie : Au revoir, comte sans tête ! le noble et bon l'Amoral d'Egmont fut arrêté, par les ordres du cruel duc d'Albe qui venait de succéder à Marguerite de Parme dans le gouvernement des Pays-Bas. Avec lui, le même jour fut arrêté Philippe de Montmorency, comte de Hornes, son beau-frère, comme lui ennemi des persécutions, et cependant bien dévoué à la cause royale. Alors on traduisit ces deux vaillants soldats, à la brillante valeur desquels avaient été dues les victoires de Saint-Quentin et de Gravelines, devant le conseil des troubles, et malgré leur qualité de chevaliers de la Toison-d'Or, qui les rendait justiciables d'un tribunal particulier. Aussitôt commença une procédure monstrueuse. Le 4 juin 1568, une sentence de mort fut rendue contre eux. La veille de leur mort...

— Ah ! voilà la place de l'Hôtel-de-Ville... s'écrie Emile... Que cette place est belle !.. Rien que d'antiques maisons, moyen-âge, renaissance, gothique pur, c'est admirable ! Cette flèche de l'Hôtel-de-Ville est charmante !

— Oui, répondit monsieur Edmond, c'est un fort bel édifice que notre Hôtel-de-Ville : il est de Van-Ruysbroek et date de 1402. La flèche que vous admirez est de 1444. Rien n'égale sa grâce et sa délicatesse.

— Et quelle est cette grande maison qui fait face à l'Hôtel-de-Ville et sur laquelle se déploie cette légende :

*A peste, fame et bello, libera nos Maria, Pacis!
Hic votum pacis publicæ Elisabeth consecravit...?*

— *Maison du Roi, ou Maison au Pain...* répondit Edmond. C'est un édifice de transition, entre le gothique et la renaissance. Elle est d'Antoine Kildermans, et fut commencée en 1514. L'architecte, qui appartenait à Charles-Quint, lui donna les arcatures ogivales des palais de Venise...

— Eh bien ! reprit M. Dory, ce fut précisément dans ceste maison du roi, que la veille de leur mort...

— Ah ! oui, achevez ! fit Emile.

— Que la veille de leur mort, les comtes d'Egmont et de Hornes furent enfermés pour passer leur dernière nuit, dans une chambre du rez de-chaussée. Pendant que régnaient les ténèbres, on dressa l'échafaud, là, au centre de cette place, et le jour brillait à peine que, malgré les pertuisanes et les tromblons des Espagnols, le peuple, qui aimait d'Egmont avait envahi tout cet espace. A neuf heures sonnait à cet horloge de l'Hôtel-de-Ville, le bourreau, vêtu de rouge, parut, et fit passer devant lui les deux accusés qu'accompagnaient des pénitents blancs. D'Egmont était pâle, mais ferme; Philippe semblait plus abattu. Une rampe faite en planches conduisait de la maison du roi à la plateforme fatale, dont l'agenouilloir était gardé par les aides de l'exécuteur vêtus de hauts de chausses mi-partie gris, mi-partie rouges. Les infortunés levèrent les yeux au ciel et s'agenouillèrent, en baissant leur tête. Le bourreau saisit sa longue épée à deux mains...

— Je l'ai vue, dit Emile, elle est au musée de Nimègue.

— Et la vibrant avec aplomb, en fit jaillir un éclair. La tête d'Egmont roulait jusqu'aux pieds du comte de Hornes.

Aussitôt passant au comte de Hornes, l'exécuteur, impassible, vibra de nouveau son arme terrible, en fit jaillir un autre éclair. La tête de Hornes roulait près du cadavre de d'Egmont...

— Assez .. ces détails sont horribles !... m'écriai-je à mon tour.

— Remarquez cette maison, dit alors Edmond pour me distraire de l'affreux tableau de M. Dory, elle a nom *Maison de la Louve*, parce que, comme vous le voyez, elle a sur le couronnement de son fronton un marbre de Vos qui représente Romulus et Rémus allaités par une louve.

— Et cette autre maison qui a des colonnes cannelées, et brille sous des dorures ? demanda Emile.

— C'est la *Maison des Brasseurs*, et ici, voyez cette autre qui a nom *Maison des Bateliers* : elle remonte à 1624. Une conque de Neptune et les attributs de ce dieu en décorent le sommet. Enfin, sans parler des autres, examinez cette *Maison de la Balance* qui est à l'angle : elle est du XVII^e siècle ; on la trouve fort jolie : deux cariatides de nègres en soutiennent le balcon.

Je te parlerais bien de la petite indécence que l'on nomme *Manneken Piss*, fontaine d'une rue obscure, dont la statuette, habillée aux grands jours, tantôt en garde civique, tantôt en général, tantôt en marquis, sans cesser son opération digne d'un gamin de Paris, est regardée par les naïfs Bruxellois comme le fétiche, le palladium de leur ville.

Je te parlerais bien aussi du *Palais d'Arenbert*, de la belle *Église de Sablon*, de la *Statue de Godefroi de Bouillon* qui cavalcade sur son cheval de bronze au centre de la place qui couronne la montagne de la cour, le faubourg St Germain de Bruxelles; du *Parc*, où l'on retrouve comme souvenir du passage de Pierre le Grand, l'empereur de toutes les Russies, une inscription qui vous apprend que

LA, LE 16 AVRIL 1717, A 3 HEURES DE L'APRÈS-MIDI,
LE TZAR PIERRE I, (*altéré sans doute*) BUT UNE BOUTEILLE DE VIN!

Je te parlerais bien du *Palais du Roi*, du *Jardin Zoologique*, de la majestueuse *Cathédrale de Sainte-Gudule*, de la *Place des martyrs*, creusée à son milieu, et dans une sorte de crypte offrant les noms des héros qui combattirent pour la liberté, aux *glorieuses* de Bruxelles, en 1830, et je te dirais que j'y lis des noms français... Mais comme en vérité, Bruxelles est si près de Paris maintenant, et qu'il n'est plus de Parisien qui n'aient visité Bruxelles, je garde le silence.

Je te dirai seulement que la ville se prépare à une grande fête populaire, à un kermesse, s'il en fut.

Moi, je me prépare une fête aussi, celle de te revoir. C'est hors de son pays que l'on sent combien nous est douce la patrie, et combien nous sont chers les amis que l'on y possède. Aussi reçois ici deux légers baisers, en guise de préface des gros que je vais te porter moi-même et donner à tes joues de mes lèvres, comme expression d'une amitié sincère et sans limites.

F. D.

Waterloo, octobre 1835.

Voici ma dernière lettre, Madame, et ce n'est pas dommage pour vous, n'est-ce pas? Nous rentrons après demain à Paris.

Depuis que nous sommes à Bruxelles, je vois chaque matin circuler dans la ville une chaise de poste anglaise, ayant une impériale chargée de gentlemans, de lords et même de miss et de ladies, et à côté du cocher siège un valet faisant tel vacarme de cornet à piston, qu'il porte en bandouillère, que j'ai formé le projet d'user une fois de cette voiture.

Vous comprendrez mon désir quand vous saurez que sur les faces et les profils de cette voiture on lit en caractères blancs sur noir, ce mot bien funèbre :

— Waterloo!

En effet, ce matin, nous arrêtons la voiture anglaise à son passage. Hélas! elle n'a plus

de place. Mais une calèche de supplément la suit : nous nous en emparons. Les Anglais possèdent seuls le procédé de bien manœuvrer les chevaux sans les fatiguer. Nous partons comme le vent vers le sud-est, laissant Bruxelles derrière nous. Nous traversons d'assez gracieux paysages : mais le ciel semble, ce jour-là, s'être mis en harmonie avec nos sombres pensées. Il est gris et terne, et nos âmes sont à la douleur, car c'est un véritable pèlerinage que nous remplissons là.

Bientôt nous longeons une forêt dont les arbres sont superbes. C'est la *Forêt de Soignes*, dont, sur le côté droit, on a déjà défriché quelque partie, ainsi que sur la limite sud-ouest. Quand nous sortirons de cette forêt nous serons à Waterloo.

Derrière notre voiture, en guise de groom, on a placé un paysan de la contrée, qui nous fait grands récits sur la sympathie des Belges pour les Français, qui prétend avoir tout vu en cette terrible bataille du 18 juin 1815, et qui semble pleurer, avec nous, sur les malheurs dont Napoléon fut la victime en ce jour fatal, par suite des complications dont le secret appartient à... Dieu !

Une longue file de maisons blanches accompagne bientôt la route pendant dix minutes.

C'est *Waterloo*.

Au 18 juin 1815, la forêt de Soignes continuait et allait plus loin, maintenant elle s'arrête là. Cependant la voiture continue de rouler.

— Ne sommes-nous donc pas arrivés ? dis-je au Belge.

— Pas encore. Waterloo a donné son nom à la bataille, mais il n'est pas au centre de la bataille, il s'en faut. Pour vous faire prendre patience, voici déjà un monument qui la rappelle. C'est, à droite, cette chapelle en rotonde, où l'on ne va plus guère, parce qu'elle est au milieu du village de Waterloo, et pas assez voisine du champ funèbre. Elle renferme des inscriptions mortuaires d'anglais tués en cette lutte mémorable.

Cependant Waterloo nous montre ses dernières maisons. La voiture s'arrête à l'embranchement d'une route qui descend à droite. Nous sautons à terre au milieu de trente anglais, nous, seuls français. Un peuple de guides nous entoure. M. Dory fait choix de l'un d'eux qui nous semble moins menteurs que les autres, car tous ont la prétention d'avoir assisté à la bataille, et nous voici remorqués par François Pierson, de Planchenois, qui tout d'abord nous dit :

— Avant de prendre ce chemin qui descend à droite, remarquez que ces maisons, qui font suite à Waterloo, composent une ferme qui a nom *Mont-Saint-Jean*. Comme c'était la dernière limite de la bataille, de cette ferme on avait fait une ambulance.

Nous interrompons le guide par un cri de surprise. A peine avons-nous fait quelques pas que nous apercevons une montagne, à gauche de la plaine qui s'ouvre devant nous. Cette montagne est évidemment faite de main d'homme. Ce sont les Belges qui l'ont élevée, en altérant le terrain de la bataille et qui, pour chapter leur gloire d'avoir secondé

les Anglais et les Prussiens en ce jour néfaste, se sont fait une gigantesque pyramide surmontée du lion belge. Grand bien leur fasse !

A gauche, plus à gauche, se dressent aussi deux ou trois autres monuments funèbres, infiniment plus modestes.

Mais ce qui nous fait surtout interrompre le guide, c'est qu'en gravissant un petit tertre nous dominons la scène fatale, et nous sommes accablés par cette pensée :

— Les Anglais et les Prussiens, en y comprenant les Belges, ont perdu là cinquante mille hommes ! Les Français près de trente mille ! C'est donc quatre-vingt mille hommes qui dorment là, sous cette terre.... Et c'est de ce point, que tant d'âmes allèrent paraître devant le Juge suprême !...

Or, reprend le guide, l'armée de Wellington, Anglais, Hollandais et Belges, étant cantonnée entre *Quatre-Bras* et *Bruxelles*, Napoléon avait, le 16 juin, attaqué Blucher avec ses Prussiens, à *Ligny*, et leur avait tué quinze mille hommes.

Le lendemain 17, samedi, il marche sur *Quatre-Bras*, et ordonne à Ney d'attaquer les Anglais. Mais Wellington, instruit de la bataille de *Ligny*, se replie sur *Waterloo*.

Il faisait un temps affreux. La pluie tombait par torrent : la terre était horriblement détrempée. Alors les soixante-sept mille hommes de votre empereur bivouaquent à la *Belle-Alliance*, pendant que Napoléon couche au *Caillou*, en face de Wellington, qui bivouaque à *Mont-Saint-Jean*, avec son armée composée de cent mille hommes.

Pendant ce temps, Grouchy poursuivait Blucher et ses Prussiens. Blucher, ayant rallié ses troupes à *Gembloux*, se retirait à *Wavre*, le même soir du 17. Mais Grouchy ne dépasse pas *Gembloux*.

Napoléon envoie des estafettes prévenir Grouchy d'arriver, qu'une autre bataille est imminente, et que ses régiments sont nécessaires à son armée. Et cependant il aurait fallu à tout prix empêcher la réunion des Prussiens avec les Anglais, de Blucher avec Wellington. Mais cent mille Anglais contre soixante mille Français ! Aussi Grouchy est appelé. Viendra-t-il ?

Le 18 juin, un dimanche, malgré les mauvais jours qui ont précédé, le soleil se lève beau comme celui d'Austerlitz. L'armée française le reconnaît comme un augure de victoire : elle croit au soleil de son Napoléon !

L'empereur Napoléon, ayant couché au *Caillou*, une ferme de mon village de *Planchenois*, là en face, il se plaça sur la hauteur de la *Maison-d'Écosse*, d'où il dominait la plaine, en regard de Wellington, ayant à ses pieds une autre ferme, celle de *Belle-Alliance*.

Donc, c'est ici sur cette lisière du bois qui a été défriché, depuis ce point à gauche, jusqu'à cette ferme d'Ougoumont, à droite, que se forme la ligne des Anglais. Wellington se place sous un arbre, là, à l'extrême gauche, prêt à commander les mouvements. L'arbre n'y est plus parce que les Anglais l'ont coupé et en ont fait des tabatières, comme

souvenir... A la gauche, plus loin où est la montagne, se rangent les Belges, et à gauche encore, où sont les petits monuments, s'établissent les Bavares et les Prussiens.

A la vue de l'armée des alliés qui se range en bataille, et de la sienne dont l'acclamation le salue, Napoléon sent vibrer dans son âme l'appel de tous ses triomphes que doit surpasser celui qu'il médite. En avant donc !

Les ennemis sont adossés à la forêt, depuis la ferme d'*Ougoumont* à la ferme de *Papelotte*. Ils ont mis leurs plus braves à Ougoumont, contre laquelle Napoléon porte en effet ses premiers coups dans la personne du prince Jérôme, et dont les Français s'emparent après un combat opiniâtre. Le château, crénelé par les Anglais, est brûlé par Reille. Ainsi la gauche de notre armée est déjà libre.

A la droite le général d'Erlon se porte sur la *Haie-Sainte*. Une épouvantable cannonade balaie le plateau et dévore l'infanterie anglaise.

C'est à onze heures que ce terrible drame a commencé, et il est une heure, lorsque Napoléon va donner au maréchal Ney l'ordre d'attaquer le centre de l'ennemi...

Mais on lui dit, et lui-même croit reconnaître que des troupes nouvelles s'avancent sur le *Chemin de Ware*.

Est-ce Grouchy, qu'il attend ? Alors la victoire sera bientôt décidée...

Serait-ce Blucher lui-même ?..

Quoiqu'il en soit, Napoléon doit frapper au cœur l'armée de Wellington. Aussi Ney se précipite. Les Anglais reculent devant notre infanterie, attaquée cependant par leur cavalerie; mais les braves cuirassiers de Milhaud arrivent, débusquent les Anglais, et nos troupes occupent le plateau qui était aux ennemis.

— Victoire ! disent les soldats.

— C'est trop tôt d'une heure... dit Napoléon.

Pendant il ordonne aux cuirassiers de Valmy d'appuyer ce mouvement. Il est quatre heures : peut-être va-t-on compléter la défaite des alliés.

Mais quel entraînement fatal fait ébranler en même temps la cavalerie de la garde, et son général, Guyot ? Elle formait réserve à l'arrière, et la voici qui se met en marche !

Napoléon donne ordre de la rappeler... Hélas ! c'est en vain.

Jamais plus sanglante mêlée, plus terrible lutte ne frappa le regard de l'homme. Les carrés anglais sont brisés. Wellington s'y enferme ; à chaque instant il se trouve sans asile. On lui tue le général Pictou ; on mutile lord Uxbridge ; on massacre Ponsomby ; le duc de Brunswick tombe mortellement atteint ; le lieutenant-colonel Fox-Canning expire ; le 79^e Highlanders jonche le sol et perd dix huit officiers ; tout un bataillon du 30^e d'infanterie est massacré avec vingt-quatre officiers ; cinq colonels de guides à pied, quatre capitaines et trois enseignes, mordent la boue sanglante du champ de bataille et meurent. A gauche, le prince d'Orange est enlevé par les Français, repris par les Hollandais ; les Hanovriens et

leur chef, Ompteda, sont écrasés; le général néerlandais Van-Merle est égorgé; les Bavares s'enfuient, en laissant la moitié des leurs immolés.

Wellington pleure et s'écrie :

— Il faut encore quelques heures pour anéantir ces braves gens ! Plaise à Dieu que la nuit et les Prussiens arrivent auparavant !

Wellington est battu : la route de Bruxelles se couvre de fuyards; les bagages encombrant tous les chemins; la forêt de Soignes se remplit de soldats de toutes armes; les caissons, les armes, les voitures renversées, annoncent non la retraite, mais la déroute, et le signal du départ va être donné par le général anglais, quand tout-à-coup, Blucher, que Napoléon croit ou contenu ou battu par Grouchy, paraît en ligne avec trente-cinq mille hommes, et suivi de six mille cavaliers anglais, qui débouchent du côté de Gembloux et de Wavre.

Napoléon ne prend conseil que de son désespoir, devenu son seul génie.

Il ordonne un changement de front à son armée. Il se porte en avant à la tête de quatre bataillons. L'attaque générale a lieu de nouveau, et l'ennemi faiblit encore.

Mais les Prussiens tournent notre droite, et veulent nous prendre à l'arrière, par *Planchenois*. Pour les repousser, on détache de la *Haie-Sainte* toute une division. Alors une effroyable lutte a lieu dans ce village que souillent les cadavres.

Cependant la Haie-Sainte a été dégarnie. Blucher s'en empare, et, lançant soudain toute sa cavalerie, tourne et isole du reste de nos troupes notre garde impériale.

Hélas ! plus de ralliement possible, plus même de retraite, plus de réserve !

Il ne reste à Napoléon que ses quatre escadrons de service, et il les lance contre ces masses énormes, qui les accablent et les foudroient. Il en est de même du reste de l'infanterie et de la cavalerie de la garde. Tout est épuisé, efforts, prodiges de valeur, munitions. Les armées ennemies sont maîtresses de ce plateau, dont la conquête achetée par tant de sang nous a fait crier : Victoire !

— Rendez-vous ! crie un capitaine anglais.

— La garde meurt et ne se rend pas ! répond Cambronne.

Cependant une panique s'empare de nos troupes : car, si les Prussiens sont arrivés, la nuit, la nuit surtout est arrivée avec eux...

— Sauve qui peut ! osent dire de misérables lâches.

Vainement Napoléon se jette au-devant de ses soldats, vainement il s'efforce de les rallier derrière un dernier régiment de la garde en réserve avec deux batteries à la gauche de *Planchenois*, l'empereur n'est plus reconnu des siens, et sa voix se perd dans un effroyable tumulte.

— Ici, s'écrie le prince Jérôme, ici doit périr tout ce qui porte le nom de Bonaparte !

Napoléon se précipite, l'épée à la main, dans le seul carré de sa garde qui ne soit pas entièrement foudroyé.

— La mort ne veut pas de vous, lui crient ses grenadiers, retirez-vous !

On l'entraîne, et eux ils tombent !

Vous savez le reste... Il fallut fuir !... dit notre guide.

Wellington et Blucher se rencontrèrent à la Belle-Alliance, là-bas, lorsque les débris des Français s'éloignaient en hâte. Ils se prirent mutuellement dans leurs bras, et Wellington dit à Blucher :

— Monsieur le maréchal, vous êtes le premier général du monde, car vous avez battu le grand Napoléon !

— Après vous, Mylord ! répondit Blucher à Wellington.

Il paraît que l'Anglais a pris la chose au sérieux...

Quoiqu'il en soit, mes pauvres Français, vous étiez battus en effet... continua François Pierson, et, si cette journée du 18 juin 1815 fut horrible à voir, les journées qui suivirent ne le furent pas moins...

Le récit d'une bataille est toujours émouvant, chère Madame ; mais celui de la bataille de Waterloo, fait par un témoin oculaire sur le champ de bataille même, engraisé des cadavres de nos frères, à l'endroit où Napoléon, Wellington, Blucher, avaient si cruellement lutté, en face des lieux, scènes de ce grand drame, *Waterloo, Mont-Saint-Jean, les Quatre-Bras, Ougoumont, Papelotte, Haie-Sainte, Belle-Alliance, le Caillou, la Maison d'Ecosse, Planchenois, etc.*, produisait sur nous une impression si profonde, que nous en étions pâles de saisissement et d'émotion.

— Jamais vous ne vous figurerez l'aspect de cette plaine, le lendemain, quand le jour vint... reprit notre guide. Et encore je ne vous dirai rien des horreurs de la nuit, sanglots, clameurs, plaintes, soupirs, gémissements, murmures, rumeurs sans nom... Songez que des milliers de cadavres couvraient le sol, et que ce sol n'était plus de la terre, c'était de la boue sanglante, du mortier de chair humaine, d'ossements et d'animaux. Songez aussi que des milliers de pauvres soldats, encore vivants, se débattaient sous les étreintes de l'agonie et de la mort, au milieu de cadavres raidis par la douleur. Et que de chevaux écharpés, les flancs percés, la poitrine ouverte, couvraient aussi la plaine, vivants encore en très-grand nombre ! Et des canons, et des caissons, et des armes, et des vêtements, etc. Non, jamais l'imagination humaine ne pourra se représenter un tel tableau.

La métairie d'Ougoumont fumait là-bas... Planchenois était dans un état affreux, ici... Partout les paysans revenaient à leurs maisonnettes... On nous mit tous à contribution... Il fallut porter à boire aux blessés, il fallut enterrer les morts... Et comme on n'avait ni assez de monde, ni assez d'outils pour creuser la terre, alors on entassa les cadavres, en les mêlant avec des fagots, du bois, de la paille, et on mit le feu à ces pyramides d'humains. Des colonnes de fumée horrible à sentir, s'élevaient sur cette plaine et empestaient l'air... Oh ! que c'était affreux. Et cela dura quinze jours au moins. Nous n'en pouvions plus de fatigue ; nous n'avions pas de pain ; toutes les provisions avaient été épuisées, et il fallait travailler la même chose, les bras dans le sang, des lambeaux de chair

aux mains , et enlever des corps putréfiés... ou bien , des cordons de Prussiens , qui nous veillaient , tiraient sur nous sans pitié. On a fusillé plusieurs des nôtres qui avaient retiré des bourses d'or ou des montres des poches des officiers. Il fallait que tout fût mis en terre , sans toucher à rien , bijoux , portefeuilles , bourses , montres , habits et cadavres... Allez , ce fut une corvée dont nous avons souvenance.

Voyez : ici où les Belges ont élevé cette *bête* de montagne , il y avait un ravin qui serpentait comme cela... c'est là qu'il y avait des Anglais et de l'or et de l'argent !

— Mais on ne voit plus le ravin ? dit Emile ..

— Tiens , vous dites comme mylord Wellington , qui , étant revenu sur ce champ de bataille , il y a quelques années , et trouvant cette montagne des Belges , leva les épaules , et se prit à dire :

— Ils m'ont détruit mon champ de bataille !

En effet , ils ont nivelé le ravin pour élever leur bosse de dromadaire sur laquelle ils ont mis un lion. Ah ! le lion c'était le Français ! car vous avez été battus , oui ! mais parce que Grouchy n'est pas venu. Vainement votre empereur lui envoyait courrier sur courrier , on tuait les courriers là-bas , du côté de Sombref , car M^{lle} Février , une de mes connaissances à moi , me l'a dit , et elle avait vu cette horreur ! Ah ! on a trahi votre Napoléon ! Sans cela , le lion ! c'eût été vous ! Aussi , quand le maréchal Gérard et le duc d'Orléans conduisirent une armée française au siège d'Anvers , en 1832 , vos soldats voulurent faire rouler le lion belge du haut en bas de cette loupe de terre , et déjà ils lui avaient arraché la queue... , lorsque le maréchal intervint et arrêta cette *profanation*... qui n'eût été que *justice*.

Maintenant que nous avons vu l'ensemble de ce triste champ de bataille , allons voir *Mont-Saint Jean , Ougoumont , Haie-Sainte , Belle-Alliance , la Maison d'Ecosse et Planchenois*.

Nous visitons d'abord les sépultures des Hanovriens et des Bavares ; puis , sans nous donner la peine de monter sur la *bosse de chameau* des Belges , comme a dit le guide , nous entrons dans une première chaumière , où l'on nous montre un squelette retiré de la veille , d'une excavation voisine , avec une quantité de balles , de biscaïens , de pièces de monnaie , etc. Pierson nous montre une seconde chaumière qui tient lieu de *musée*. Là , nous trouvons , conservés précieusement , des habits anglais , des uniformes de Français , troués , percés , sanglants , des casques de dragon , des kolbacs de chasseurs , des schakos de grenadiers , toutes les coiffures de soldats , des pistolets , des mousquetons , des espadons , en un mot une énorme quantité d'objets enfouis dans la plaine.

Enfin nous longeons la Ferme d'Ougoumont , dont les murs sont encore crénelés , noirs de feu , et ruine telle qu'elle fut faite au jour fatal du 18 juin 1815. Nous avons l'intention d'y entrer ; mais M. Dory avise une trentaine d'Anglais qui entourent , dans l'intérieur , le sergent Murray , ancien soldat anglais , acteur dans la bataille , et maintenant devenu guide

de ce sinistre théâtre pour ses compatriotes, et alors, il nous détourne d'aller nous mêler à eux.

— Sur ce terrain, dit-il, Anglais et Français sont ennemis irréconciliables ! ils ne peuvent que se tourner le dos...

Mais ma mère a passé sa tête par un des créneaux... et son œil inquisiteur a vu la cour.

Nous nous éloignons, lorsque soudain des cris de louve à laquelle on a pris ses louveteaux, se font entendre. Nous nous retournons. Une femme court derrière nous dans la plaine. Nous n'en avons cure. Mais c'est bien à nous qu'elle en a. Voici cette femme, rouge comme un homard, échevelée comme une sorcière, sale comme une harpie, furieuse comme Hermione, qui se précipite sur ma mère.

Le guide, effrayé, s'écarte, le lâche !

Mais M. Dory survint, se met entre ma mère blanche de terreur et cette virago qui écume de rage, et la tient à distance. Elle veut lui enlever son chapeau; elle cherche à saisir son paletot; elle vomit mille injures saccadées; le digne homme a fort affaire de lutter contre cette furie. Heureusement le sang-froid ne le quitte pas.

Savez-vous ce que veut cette mégère qui a nom *MARIE TOURLOUROU*, et devrait s'appeler *CUPIDITÉ* ?

Il paraît que tout curieux qui passe à sa ferme est mis à rançon. On prélève sur lui, de par *Marie Tourlourou*, une somme de cinquante centimes. Malheur au récalcitrant ! On lâche après lui les chiens de ferme, les valets. Le digne mari de cette femme vous poursuit avec sa fourche de fer, et, bon gré, mal gré, il faut s'exécuter. L'année dernière, ils ont eu l'audace de prendre un petit enfant à sa mère pour la forcer à payer la contribution. Or, nous sommes quatre : c'est *deux* francs que nous devrions payer à ce leueur de gabelles. Mais elle s'y prend de telle sorte pour exiger un paiement illégal, que M. Dory refuse net. Heureusement les chiens de basse-cour, les valets et le mari de cette femme, indigne de ce nom, sont absents. Elle les remplace autant qu'elle peut, et que ne peut-elle pas ?

— Canaille, brigand ! voleur ! filou ! ah ! tu te sauves pour ne pas me payer ! Ah ! par-ci ! ah ! par-là...

A quoi M. Dory oppose stoïquement le mépris du silence. Il se contente de dire :

— Vous n'aurez pas un sou, la mère. Passez votre chemin, et m'en croyez. Mais sur toutes choses ne me touchez pas, ni personne ici... Voyez : ma canne ne dit mot ! mais elle agira...

Cette louve, irritée de toute la dignité de son antagoniste, le suit en renouvelant ses outrages... Elle nous suivra jusqu'au bout du monde, dit-elle; il lui faut son argent... Arrivés à une limite de champ, assez près de la *Maison d'Ecosse*, épuisée de colère,

la voix rauque, la figure en feu, les membres crispés, cette odieuse matrone veut une dernière fois saisir M. Dory.

— Un Français ne se rend pas, mais il vous... envoie au diable, votre frère ! dit-il... en parodiant le mot de Cambronne, sur le même champ de bataille, et peut-être au même endroit.

Enfin le monstre s'arrête... Dire ce que le vocabulaire de sa rage lui fournit d'abominables injures... serait impossible. Quand nous sommes un peu loin, le guide se rapproche, car il n'a osé se tenir à portée de Marie Tourlourou.

— Vous pouvez dire que vous êtes un brave ! fait-il... quel sang-froid, quel courage ! Résister à Marie Tourlourou ! Il n'y a qu'un Français pour cela !...

— Eh bien ! vous pouvez dire que vous êtes un lâche, vous, répond froidement M. Dory ; car vous avez livré à cette femme sans les défendre, en vous sauvant, au contraire, des voyageurs qui s'étaient confiés à votre garde ! C'est mal...

Le guide baisse la tête... mais il répète encore :

— Il n'y a que les Français pour avoir tant de courage !

Nous avons tout vu, détail par détail, sur ce sinistre plateau de Waterloo, et nous sommes rentrés à Bruxelles, muets, tristes, rêveurs... L'épisode seul de notre seconde édition de la bataille de Waterloo nous porte quelque peu à sourire. Nous nous souviendrons du champ de bataille de Waterloo.

Chère Madame, nous passons encore deux jours à parcourir Bruxelles et à visiter la bonne et heureuse famille de M. Edmond, dont tous les membres s'aiment tant, qu'à les voir on comprend la félicité que l'Évangile voudrait donner au monde.

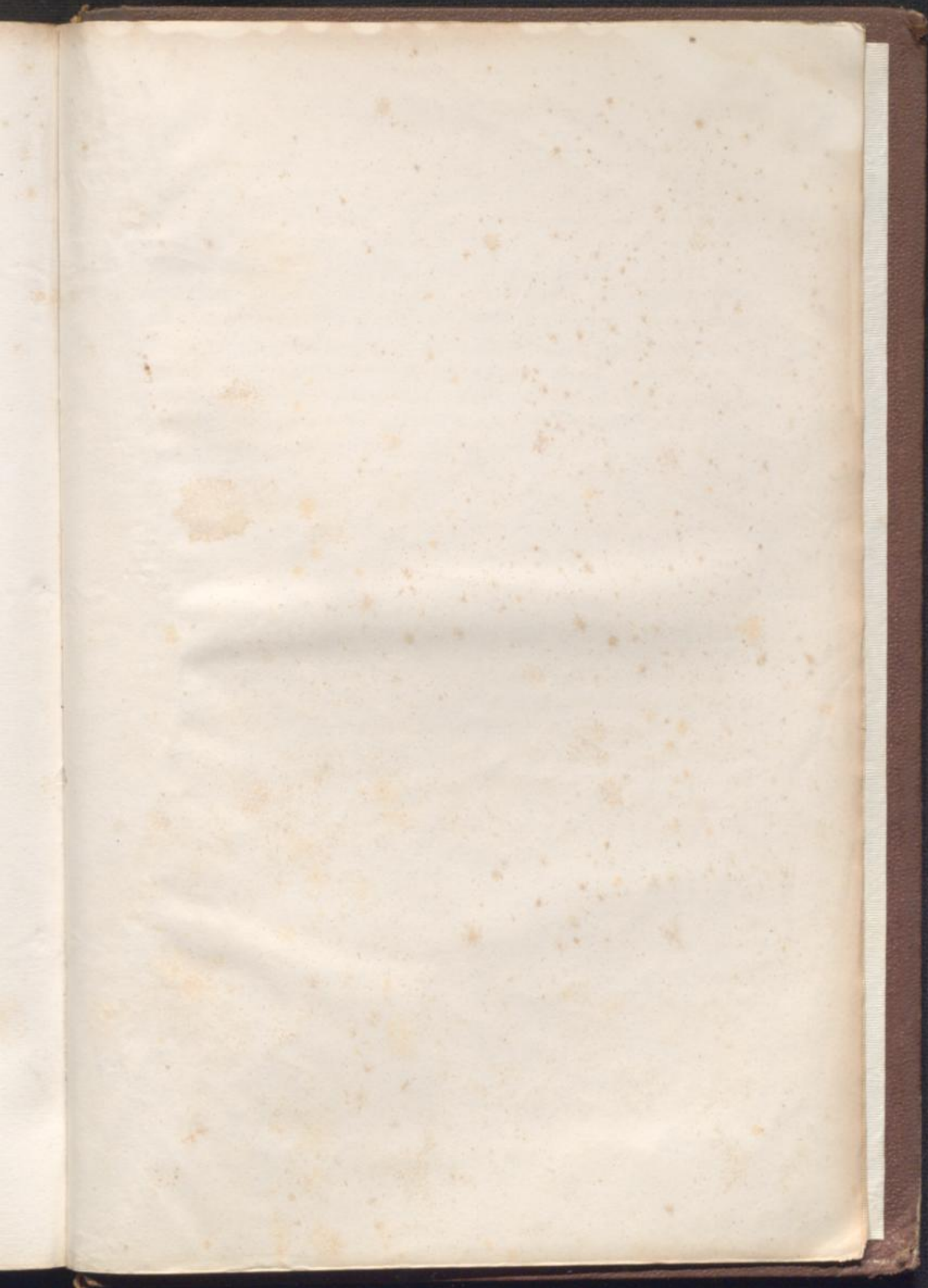
Puis, nous reprenons le chemin de fer de Paris.

Encore quelques heures donc, et nous irons déposer à vos pieds nos souvenirs de voyage, et vous dire que, de loin comme de près, nous vous aimons de toutes les facultés dont le ciel a doué nos âmes.

Votre petit ami,

E. D.

FIN.



la voix ra
dernière f

— Un F
parodiant
endroit.

Enfin le
minables i
proche, c

— Vous
Résister à

— Eh b
car vous a
voyageurs

Le guid

— Il n'

Nous av
mes rentre
de la bata
champ de

Chère M
bonne et h
les voir on

Puis, ne

Encore c
et vous dir
ciel a doué



BLB Karlsruhe



54 81079 8 031

